





OEUVRES COMPLÈTES

DE

MILLEVOYE

TOME II

Imprimé par les presses mécaniques de H. Fournier et Cᵉ,
Rue de Seine, 14 bis.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MILLEVOYE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME II.



PARIS,

FURNE ET C[ie] LIBRAIRES-ÉDITEURS,

QUAI DES AUGUSTINS, 39.

1837.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

MILLEVOYE

PRÉCÉDÉES

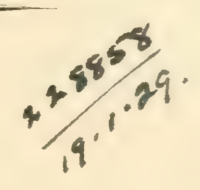
D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR

M. DE PONGERVILLE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE LADRANGE

QUAI DES AUGUSTINS, 19

L. DE BURE, LIBRAIRE

RUE DU BATTOIR-ST-ANDRÉ-DES-ARTS, 19

M DCCC XXXVII



POÈMES.

CHARLEMAGNE A PAVIE.

AVERTISSEMENT.

Les éloges accordés presque uniquement au style de cet ouvrage m'ont fait regretter un peu tard qu'un soin plus sévère n'eût pas présidé à sa composition générale. Dans un nouveau travail, j'ai fait droit à toutes les critiques.

Avoir corrigé des défauts, est-ce assez? Non, sans doute, pour qui se proposerait la perfection réelle. Je n'ai pas l'orgueil d'y prétendre : heureux si je me rapproche de la perfection relative, celle qui a pour bornes les moyens de l'auteur ! Mes efforts, ne fussent-ils pas couronnés du succès, prouveront du moins ma soumission à la critique judicieuse, et mon respect pour le public.

CHANT PREMIER.

Je veux mêler aux belliqueux accords
Les doux accents d'amour et de féerie ,
Et répéter aux échos de nos bords
Les nobles faits de la chevalerie.
Je chante un roi , la terreur des remparts ,
Qui , dans les murs de Pavie alarmée ,
Vint foudroyer l'empire des Lombards ,
Lorsque de loin la ville des Césars
S'humiliait devant sa renommée.
Astre immortel , levé sur les héros ,
De notre France ô lumineuse étoile !
De tes rayons daigne éclairer ma voile ,
Et diriger ma barque au sein des flots.
On avait vu le puissant Charlemagne
Planter sa lance aux rives de l'Ister,
Et des forêts de l'antique Allemagne
Fouler aux pieds l'informe Jupiter :
Du fier Theudon les forces déployées
N'ont pu lutter contre le coup fatal ;
Du grand Hermann les aigles foudroyées
Fument encore au pied du mont Sintal.
L'heureux vainqueur des princes de la terre ,
Qui devant lui frémissent prosternés ,
Daigne accueillir leur foule tributaire ,
Et protéger ces vassaux couronnés.
Du noble Haroun le visir magnanime
Ce Giaffar, sa future victime ,
Au roi suprême a présenté l'anneau ,
Gage sacré d'alliance et d'estime ;
Et l'envoyé du prince de Solyme
Met à ses pieds les clefs du saint tombeau.

Tout l'univers le redoute et l'implore :
Pour rassurer ses droits mal affermis,
De l'Orient l'autre Sémiramis
Lui fait offrir sa main sanglante encore ;
Et, des états où se lève l'aurore
Le suppliant d'accepter la moitié,
Maître nouveau, le jeune Nicéphore
Veut acheter sa puissante amitié.
Vaincu deux fois non loin de ses murailles,
Didier posait le glaive des batailles :
De ses voisins reconnaissant les droits,
Ce fier Lombard respectait leurs domaines ;
Et les débats du sceptre et de la croix
N'agitaient plus les campagnes romaines.
Au jeune front des fils de Carloman
Le roi pontife accordait l'huile sainte,
Et de ses mains, au pied du Vatican,
Laissait enfin tomber la foudre éteinte.
Charles vainqueur, méditant son départ,
Occupe encor les remparts de Modèce ;
Et chez Didier le vaillant Isambart
Va de la paix confirmer la promesse.
Illustre appui du monarque des preux,
Cet Isambart de ses exploits nombreux
Avait le prix : Blanche était sa compagne,
Blanche, la sœur du fameux Charlemagne.
Il a revu chez le prince lombard
Le noble Ogier, l'ami de sa jeunesse,
Qui, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Des paladins a quitté l'étendard.
Avant le jour où le fier Scandinave
Des bords français partit pour son malheur,
Les deux héros, aux champs de la valeur,
Laissaient douter quel était le plus brave.
On aurait dit ces gémeaux radieux

Qui sur la terre, amis toujours fidèles,
N'eurent qu'un sort, et jusques dans les cieux
Ont confondu leurs clartés fraternelles.
Ce temps heureux sans retour s'est enfui :
Ogier troublé d'Isambart craint l'approche ;
Il se détourne, et désormais pour lui
De son ami la vue est un reproche.
Ainsi Marseille au pied de son rempart,
Quand les combats s'allumaient autour d'elle,
A vu depuis, soupirant à l'écart,
Ce connétable à son maître infidèle,
Qui rougissait en regardant Bayard.
Mais de la paix la prochaine assurance
Livrait son cœur à des pensers plus doux.
Muse fidèle ! approche, et redis-nous
Qui des deux rois rompit l'intelligence.
Tyrans du cœur, orgueil, amour, vengeance,
Ce fut vous seuls : « Mon père ! vengez-vous,
S'est écrié le fougueux Adalgise ;
Vengez un fils en qui l'on vous méprise.
J'adorais Blanche et demandais sa main ;
J'ai de son frère essuyé le dédain.
Au fils d'un roi Charlemagne préfère
Un Isambart, un simple paladin :
Vous le souffrez, et vous êtes mon père !
Depuis le jour où ce prince odieux
A mes desseins refusa de souscrire,
La soif du sang me consume, et vos yeux
Depuis ce jour ne m'ont pas vu sourire.
J'ai juré guerre à qui m'a dédaigné ;
Mais je la veux et terrible et prochaine.
Je veux périr, mais dans le sang baigné ;
Et si je vis, ce n'est que par ma haine.
Vengez-moi donc, seigneur, ou reprenez
Ces jours amers que vous m'avez donnés. »

Dès qu'Adalgise eut vu Didier souscrire
Aux noirs projets conçus par sa fureur,
Sa bouche enfin retrouva le sourire,
Et de la haine il savoura l'horreur.
Douce, et livrée à la mélancolie,
Sa jeune sœur, la touchante Ophélie,
Plaignait tout bas ses transports odieux.
L'ange infernal et l'ange de lumière,
La nuit profonde et la clarté des cieux
Diffèrent moins qu'Ophélie et son frère :
Tel est du sort l'arrêt capricieux.
Ne voit-on pas, des mêmes feux brillantes,
Du firmament les étoiles tremblantes,
Et la comète, effroi de l'horizon ?
Ne voit-on pas les salutaires plantes
Fleurir non loin du funeste poison ?
A la terreur ton ame s'abandonne,
Tendre Ophélie! A l'ombre des autels,
Tu vas prier la céleste Madone
De mettre un terme à ces combats cruels.
Les vœux fervents échappés de ta bouche,
Quelques moments, suspendent ta terreur :
Mais de ton frère inflexible et farouche
Ils ne sauraient enchaîner la fureur :
Cette fureur ne s'est point apaisée ;
Tes pleurs en vain coulent pour le toucher,
Hélas ! ainsi la goutte de rosée
Sans l'amollir tombe sur le rocher.
Moins insensible, Ogier pour toi soupire.
Ces yeux si doux, cette douce pâleur,
Ce mol accent et ce vague sourire,
Ce front pensif, et triste sans douleur,
Portent le trouble et le charme en son cœur.
Le nom chéri de la beauté qu'il aime
Par ses couleurs ne s'est point révélé ;

Son bouclier, par un discret emblême,
En champ d'azur porte un astre voilé.
Long-temps Morgane, habile enchanteresse,
Sut captiver ses vœux et sa tendresse :
Ce temps n'est plus ; et quel enchantement
Peut ramener un infidèle amant !
Près de Messine, et non loin de ce phare
Dont les clartés, chères aux matelots,
Frappent au loin les îles de Lipare
Et leurs volcans allumés dans les flots,
Assujetti sur sa base agitée,
Brille un palais, dont la perle argentée
A revêtu les murs éblouissants :
Ses tours sans nombre à demi sont voilées
De ces vapeurs qui du fond des vallées
Montent le soir comme un léger encens,
Et, vers les cieux lentement exhalées,
Suivent du jour les rayons pâlissants.
Là, du nocher jamais la rame active
N'interrompit le long calme des airs ;
Là seulement gémit la voix plaintive
Des alcyons qui glissent sur les mers.
Ce lieu charmant de Morgane est l'asile ;
Et, chaque année, on dit que la Sicile
Au sein des flots voit apparaître encor
Du beau séjour l'image passagère,
Son toit vermeil, sa coupole légère,
Ses murs d'albâtre et ses colonnes d'or.
Là, désormais Morgane, seule au monde,
Songe à l'ingrat qui néglige ses feux ;
Et, tout entière à sa douleur profonde,
Elle soupire au bruit lointain des jeux,
Ou d'un ruisseau regarde couler l'onde.
Parfois encor, quand le jour qui s'enfuit
Cède l'empire aux astres de la nuit,

Morgane, au sein d'un nuage d'opale,
Vient enlever le héros bien-aimé,
Et le retient sur son sein enflammé,
En attendant l'étoile matinale.
Mais l'infidèle effleure avec ennui
Des voluptés la coupe enchanteresse;
Et, dans les bras de sa belle maîtresse,
Son bonheur même est un tourment pour lui.
De ces froideurs Morgane a vu la cause;
Rien à ses yeux ne saurait échapper.
Amante et Fée, on ne peut la tromper;
Et, sur la couche où le plaisir repose,
De sa vengeance elle aime à s'occuper.
Elle sourit à la guerre prochaine,
Se lève, attend le réveil du héros;
Et, déguisant les projets de sa haine,
Sur le théorbe elle chante ces mots:

C'était un soir. Au fond de sa tourelle
Je m'en allais, par le vague de l'air,
Réconforter naïve jouvencelle,
Pleurant l'ami qui voyage outre-mer.
Je t'aperçus errant sous la ramée:
Mon front alors se couvrit de rougeur;
Et j'oubliai, de ton aspect charmée,
La jouvencelle et l'ami voyageur.

Reine de l'air, du printemps et des roses,
Dans les parfums je descendis vers toi;
Et sans détour, et sans métamorphoses,
Beau chevalier! je te dis: Sois à moi.
L'anneau d'azur du serment fut le gage:
Le jour tomba; l'astre mystérieux
Vint argenter les ombres du bocage;
Et l'univers disparut à nos yeux.

Dans le séjour de l'heureuse Morgane
Quel doux loisir eût charmé tes liens!

Combien de fois le palais diaphane
Eût éclairé nos jeux aériens!
Au mol accent de la harpe sonore,
On nous verrait, dès le réveil du jour,
Franchir les monts embellis par l'aurore,
Et jusqu'au soir nous enivrer d'amour.

Sur un rayon de la lune naissante,
On nous verrait descendre tous les deux,
Pour consoler la vierge languissante,
Et d'un amant lui rapporter les vœux;
Ou quelquefois, aux clartés des étoiles,
En feux errants voltiger sur les flots,
Et, de la nef illuminant les voiles,
Guider au port les tremblants matelots.

Mais du repos ton audace murmure;
Triste et rêveur, tu languis dans mes bras.
Eh bien! reprends l'étincelante armure,
Mon jeune amant, je te cède aux combats.
Cours affronter le vaillant Charlemagne:
Guidant ton glaive au milieu des hasards,
Dans les périls je serai ta compagne,
Et sur ton cœur j'émousserai les dards.

Elle s'arrête, et d'une douleur feinte
A tous ses traits elle donne l'empreinte.
Grâce au pouvoir d'un art insidieux,
Le paladin la revit plus charmante,
Et, lui rendant le nom chéri d'amante,
D'un baiser tendre il scella ses adieux.
D'autres adieux vont coûter plus de larmes.
L'affreux clairon résonne, et d'Isambart
Ce bruit de guerre a marqué le départ;
Il va quitter Ogier... son frère d'armes!
Pâles tous deux, et le regard troublé,
Les deux amis s'abordent: leur pensée
Reste confuse, et leur langue glacée;

Mais leur silence avait déjà parlé.
« Toi, qui bientôt ne seras plus mon frère ,
Dit Isambart d'une débile voix ,
Donne ta main... cette main me fut chère...
Que je la presse une dernière fois !
Qui l'eût pensé , qu'une aveugle furie
De nos serments eût brisé le lien ?
Rappelle-toi les instants où ta vie
Était la mienne , où mon sang fut le tien.
Pourquoi jadis , sous ces mêmes murailles ,
M'as-tu sauvé du glaive des batailles !
Je serais mort ton frère , et nos deux noms
Eussent un jour paré tes écussons ;
Plus d'une fois sur mes cendres chéries
Mon compagnon serait venu pleurer...
Mais non ; le sort , hélas ! doit séparer
Nos deux tombeaux comme nos deux patries.
Contre mon cœur laisse-moi te serrer...
Je vais partir ; je vais sans espérance
Rejoindre , seul , les drapeaux de la France ,
Et , désormais de larmes m'abreuvant ,
Porter le deuil de mon ami vivant. »
Ogier frémit ; il s'émeut , il hésite...
Se pourrait-il !... Isambart éperdu
A ses genoux soudain se précipite :
« Rends-moi , rends-moi celui que j'ai perdu ,
Et prends pitié du trouble qui m'agite. »
Il triomphait... ô funeste retour !
Son faible ami , subjugué par l'amour,
De la beauté si chère à sa tendresse
S'est retracé l'image enchanteresse :
« Le sort , dit-il , enchaîne ici mes pas.
Plains-moi , plains-moi , ne me condamne pas. »
Tous deux alors s'embrassent en silence ;
Un dernier gage est l'adieu du départ.

Du Scandinave Isambart prend la lance,
Et tristement lui donne son poignard;
Présent fatal! — Mais, l'œil sur l'Italie,
Et tout entière à son ressentiment,
Morgane aux vœux de son perfide amant
A résolu de ravir Ophélie.
Pour Charlemagne elle espère enflammer
Le cœur naïf de celle qui, peut-être
Cédant un jour au doux besoin d'aimer,
Eût partagé l'ardeur qu'elle fit naître.
Dès que le soir élève ses vapeurs,
La belle Fée en sa grotte profonde
Cherche un asile, et des Sylphes trompeurs
Y réunit la foule vagabonde:
« Vous tous, dit-elle, ornement de ma cour,
Sylphes brillants, aimables infidèles,
Illusions, compagnes de l'amour,
Prenez vos luths et parfumez vos ailes.
Si tant de fois votre invisible essaim;
Glissant dans l'ombre aux heures du mystère,
Fit soupirer la vierge solitaire,
Et souleva l'albâtre de son sein;
Si, par vos soins, le miroir de la nue,
Qui se colore aux flammes du matin,
Lui présenta dans un riant lointain
Du jeune amant l'apparence inconnue;
A la lueur du magique flambeau,
Accompagnez mon nocturne voyage;
Je vous prépare un triomphe nouveau. »
Elle se tut. Dans la troupe volage
Un bruit flatteur doucement circula,
Comme le bruit du mobile feuillage,
Ou de l'abeille aux montagnes d'Hybla.
De ses jardins, odorant labyrinthe,
La Fée alors gagne la vaste enceinte.

Là croît pour elle un arbuste enchanté,
Qui de ses mains autrefois fut planté :
Un charme pur de sa tige s'exhale ;
Un prisme éclate au milieu de ses fleurs ;
Et mollement la brise orientale
En fait mouvoir les changeantes couleurs.
Pour l'arroser, de vingt jeunes sylphides
Les urnes d'or se plongent tour à tour
Dans le cristal des fontaines limpides.
L'arbre inconnu se nomme arbre d'amour
Tout est soumis à son magique empire.
L'hôte des airs, sur sa branche arrêté,
Charmé soudain, frémit de volupté ;
Plus tendrement la palombe y soupire.
L'indifférent, qui sous l'ombrage heureux
S'est endormi, se réveille amoureux.
Même on a vu les Sylphides charmantes,
Abandonnant leurs urnes éclatantes,
Faibles, céder aux langueurs du désir,
Et l'œil fermé, la bouche demi-close,
En murmurant les accents du plaisir,
Tomber d'amour sur les tapis de rose.
Morgane approche. Elle invoque la Nuit.
Divinité favorable au prestige,
Cueille un rameau qui verdit sur la tige,
Et des jardins rapidement s'enfuit.
A l'escorter sa troupe est préparée :
Quatre lutins, à l'aile diaprée,
Sont les coursiers de son char nébuleux ;
Et dans sa main la branche balancée,
Sceptre léger, ressemble au caducée
Qui mène au Styx les mânes fabuleux.

NOTES.

On avait vu le puissant Charlemagne
Planter sa lance aux rives de l'Ister,
Et des forêts de l'antique Allemagne
Fouler aux pieds l'informe Jupiter.

Tandis que Charlemagne était occupé de la guerre de Lombardie, les Saxons tentaient de nouvelles incursions sur les terres françaises: mais sa rapide vigilance ne se trouva jamais en défaut; il passait du milieu de l'Italie au fond de la Saxe, triomphait, et revolait en Italie. « Personne, dit Montesquieu, n'eut à un plus haut degré l'art de faire les plus grandes choses avec facilité, et les difficiles avec promptitude... Les affaires renaissaient de toutes parts; il les finissait de toutes parts. »

Charlemagne, provoqué sans cesse par les Saxons, voulut achever enfin cette guerre qui avait commencé avec la monarchie française. Il pénétra dans la Germanie, s'empara de la forteresse d'Eresbourg, et livra aux flammes l'idole et le temple d'Irmensul, encore teints du sang des victimes humaines. La prise d'une forteresse que les Saxons jugeaient imprenable, la destruction d'un dieu impuissant à les sauver et à se défendre lui-même, entamèrent par la terreur l'ouvrage de leur conversion; et les convertir, c'était les vaincre.

Du fier Theudon les forces déployées
N'ont pu lutter contre le coup fatal.

Avec Theudon tomba la puissance des Huns. Les Saxons, enhardis par la défaite de quelques lieutenants de Charlemagne, aux environs du mont Sintal, expièrent bientôt leur faible avantage.

Les conquêtes de Charlemagne avaient reculé les bornes de son empire, et l'obligeaient à se former une capitale entre la France et la Germanie. Il l'établit à Aix.

Du noble Haroun le visir magnanime,
Ce Giaffar, sa future victime,
Au roi suprême a présenté l'anneau,
Gage sacré d'alliance et d'estime...

Aaron ou Haroun Raschild, fils de Mahadi, et calife de la race des Abassides, était nommé par les Français le Charlemagne de la Perse, tandis que les Persans appelaient Charlemagne le Raschild de la France. Ces deux princes, qui ne se virent jamais, avaient conçu l'un pour l'autre la plus sincère affection. En effet, leurs ames étaient dignes de s'entendre. Le calife fit présent au monarque du premier éléphant, du premier orgue et de la première horloge de verre qui eussent paru en France : il lui envoya aussi son anneau.

Pour rassurer ses droits mal affermis,
De l'Orient l'autre Sémiramis
Lui fait offrir sa main sanglante encore;
Et, des états où se lève l'aurore
Le suppliant d'accepter la moitié,
Maître nouveau, le jeune Nicéphore
Veut acheter sa puissante amitié.

L'empire d'Occident, qui achevait de se renouveler, fit trembler Irène sur son trône. Elle proposa sa main à Charlemagne, et lui apportait en dot l'empire d'Orient. Nicéphore, qui du rang de simple chancelier était monté jusqu'à l'Empire, voulut à son tour céder au monarque la moitié de ses états pour s'assurer la possession tranquille de l'autre moitié. Comme Irène, il n'obtint que des refus. La pompe orientale qu'étalaient ses ambassadeurs n'éblouit point Charlemagne, qui ne voulut pas que l'Occident cédât en splendeur à l'Orient.

Il a revu chez le prince lombard
Le noble Ogier, l'ami de sa jeunesse,
Qui, n'écoutant qu'une aveugle tendresse,
Des paladins a quitté l'étendard.

Cette circonstance est historique. Ogier, s'étant retiré de la cour de France, se réfugia chez Didier, roi des Lombards.

Dès que le soir élève ses vapeurs,
La belle Fée en sa grotte profonde
Cherche un asyle, et des sylphes trompeurs
Y réunit la foule vagabonde.

M. Baour-Lormian, qui dans ses *Veillées poétiques et Morales* a su faire habilement contraster les couleurs les plus opposées, a répandu sur le tableau des sylphes tout le charme de son talent. Je vais transcrire ce brillant passage : citer de pareils vers, c'est faire plus que les louer.

Dans la coupe d'un lis tout le jour enfermés,
Et le soir s'échappant par groupes embaumés,
Aux rayons de la lune ils viennent en cadence
Sur l'émail des gazons entrelacer leur danse ;
Et de leurs blonds cheveux dégagés de liens
Les zéphyrs font rouler les flots aériens.
O surprise! bientôt dans la forêt antique
S'élève, se prolonge un palais fantastique,
Immense, et rayonnant de l'éclat le plus pur.
Tout le peuple lutin, sur ses parvis d'azur,
Vient déposer des luths, des roses pour trophées,
Vient marier ses pas aux pas brillants des Fées,
Et boire un doux nectar qui pétille dans l'or,
Jusqu'à l'heure où du jour l'éclat douteux encor,
Dissipant cette foule inconstante et folâtre,
La ramène captive en sa prison d'albâtre.

CHANT SECOND.

La nuit s'avance, et Morgane ravie
Dans la vapeur a reconnu Pavie :

Le char docile y descend à sa voix.
Devant ses pas déjà s'ouvre l'asile
Où d'un sommeil innocent et tranquille
Dormait encor l'héritière des rois.
Elle frémit de la trouver si belle :
« Songes d'amour, enivrez-la, » dit-elle.
Et le rameau doucement agité,
Avec lenteur s'abaissant sur la couche
Où reposait la pudique beauté,
Vient effleurer et ses yeux et sa bouche.
En même temps, les Sylphes mensongers
Ont caressé de leurs souffles légers
La vierge pure, et font jouer dans l'ombre
De leurs miroirs les facettes sans nombre :
Le roi des preux, sous mille aspects mouvants,
Paraît, s'enfuit, et reparaît encore ;
Tantôt porté du couchant à l'aurore
Sur un coursier non moins prompt que les vents ;
Tantôt debout sur le char de la guerre,
Distribuant les trônes de la terre,
Dictant la paix à vingt peuples soumis ;
Tantôt aux pieds de la beauté qu'il aime,
Avec son sceptre, avec son diadème,
Posant un fer qui manque d'ennemis.
Mais sans retour le prestige s'envole ;
Et l'on entend ce chant délicieux
S'unir au bruit des luths harmonieux,
De la cithare et des harpes d'Éole :

L'ombre s'enfuit ; la courrière du Jour
Va de ses feux colorer le nuage :
Avec l'Aurore et les lis du bocage,
Éveille-toi du doux réveil d'amour.

Aime et jouis ; le plaisir n'a qu'un jour :
Moins fugitive est la fleur printanière.

Dans les bosquets de rose et de lumière,
Viens te mêler à nos danses d'amour.

Viens d'Obéron charmer le beau séjour:
Titania sur son trône t'appelle;
Un char, traîné par la blanche gazelle,
Te conduira vers son île d'amour.

La voix s'exhale et meurt... L'aube nouvelle
Vient d'Ophélie éclairer le séjour.
Elle s'éveille, et regarde autour d'elle,
Et son regard semble étonné du jour.
Songes légers, peuple de Sylphirie,
Déjà bornant votre rapide essor,
Vous reposiez au palais de féerie,
Que du réveil elle doutait encor.
Elle se lève et marche à l'aventure :
En noirs anneaux flotte sa chevelure,
Et des soupirs s'échappent de son sein ;
Puis, retenant ses plaintes étouffées,
Elle s'arrête, et croit dans le lointain
Ouïr les sons de la lyre des fées.
Le regard fixe et le sein palpitant,
Elle poursuit l'image qu'elle adore ;
Elle la voit, et lui parle, et l'entend ;
Et dans son cœur s'accroît à chaque instant
L'affreux progrès du mal qui la dévore.
Telle, aux rayons d'un soleil enflammé,
Du bord des mers quand la jeune Africaine
Croit découvrir la pirogue lointaine
Qui lui rendra l'aspect du bien-aimé,
Les flots en vain mouillent ses pieds d'ébène ;
La jeune amante, ainsi que le rocher,
Reste immobile, et de l'image vaine
Ses longs regards n'ont pu se détacher :
La vague enfin la soulève et l'entraîne.

Mais des remparts de piques hérissés
Au loin s'étend l'arsenal redoutable ;
Les traits sifflants, la flèche inévitable,
Des rocs aigus les débris entassés
Bordent les murs et les larges fossés,
De la cité défense tutélaire.
Des toits d'airain couvrent ces vastes forts,
Qui, s'élevant sur le mont circulaire,
Du premier choc soutiendront les efforts.
De surveillants une élite éprouvée,
Debout, la nuit, aux clartés des fanaux,
Se succédait sur la tour élevée,
Et tout le jour, à travers les créneaux,
De Charlemagne épiait l'arrivée.
Les derniers feux du troisième soleil
De son approche éclairent l'appareil.
On voit marcher sous la même bannière
Ce Richardet et ce jeune Guiscard,
Qui de Renaud, leur invincible frère,
Tous deux encor regrettent le départ ;
L'ardent Monglave et le fier Angibart,
Si redoutés des hordes germaniques ;
Et Théodulphe, orateur et guerrier,
Et Lancelot, dont les vieilles chroniques
Nous ont transmis les actes héroïques.
Ne cherchez plus le vaillant Olivier ;
Au champ d'honneur, une lance ennemie
De ce héros borna l'illustre vie ;
Et le cyprès ombrage son laurier.
Roland n'est plus, bien qu'il respire encore :
D'un long amour le funeste poison
A désormais égaré sa raison ;
Il suit au loin l'ingrate qu'il adore.
Quel est le brave, à l'orgueilleux cimier,
Qui près du roi s'avance le premier ?

C'est Isambart. Vaincu par la tristesse,
En soupirant il songe à son ami,
Et sa douleur se rappelle sans cesse
L'adieu cruel dont son cœur a gémi.
Quand tout s'élance au signal de la guerre,
Triste, et les yeux attachés à la terre,
Le seul Ogier se dérobe aux exploits:
« Quoi! disait-il, regardant son épée,
Je combattrais mes amis d'autrefois!
Ce fer sanglant... Dieu! si ma main trompée...
Mais Ophélie!... ô tendresse, ô devoir,
Qui de vous deux aura la préférence?
La mériter, ou ne plus la revoir!
La mériter, c'est ma seule espérance. »
Et tout à coup Ogier, se ranimant,
Semble sortir d'un long enchantement.
Oh! que d'instants perdus pour son courage!
Que de hauts faits dérobés à son bras!
Il en rougit et de honte et de rage,
Et tout son cœur appelle les combats.
Tel en sursaut s'éveille le nomade
Qui, sans prévoir le matinal départ,
D'un long sommeil s'endormit à l'écart:
En haletant il poursuit la peuplade
Qui disparaît, et que l'œil incertain
Découvre à peine à l'horizon lointain.
Ou tel encor, si des meutes ardentes,
A son réveil, l'impatient chasseur
Entend déjà les clameurs discordantes
Qui du hallier traversent l'épaisseur,
En s'accusant de sa molle indolence,
Du lit oiseux aussitôt il s'élance;
Son tube éclate aux rayons du soleil.
Hôtes tremblants de la forêt sauvage,
Fuyez ses coups, fuyez: un prompt ravage

Va réparer les lenteurs du réveil.
De ses guerriers à l'éclatante armure
Le roi des preux s'avance environné.
Éblouissant de pourpre et de dorure,
Un destrier, à la haute encolure,
Parmi la foule en pompe est amené :
C'est *Fulgurin.* Son pied frappe la poudre ;
Son flanc jamais n'a senti l'aiguillon ;
Fier de son maître, il vole, et de la foudre
A la vitesse, et le choc, et le nom.
Charles revêt la pesante cuirasse,
Et fait jaillir l'éclair du bouclier.
Il prend aux mains du fidèle écuyer
Les rênes d'or, les ajuste avec grâce,
Monte ; et déjà le bouillant *Fulgurin*
S'agite, écume, et tourmente le frein.
D'un œil ardent il dévore l'espace ;
Les crins dressés, et les naseaux mouvants,
Il est semblable aux coursiers dont la race
Naquit, dit-on, des cavales de Thrace
Que fécondaient les caresses des vents.
Pour le combat cependant tout s'apprête.
Déjà, non loin du rempart assiégé,
Le double camp dans la plaine est rangé.
Les fiers Lombards, Adalgise à leur tête,
Pour arrêter l'armée aux larges flancs,
Ont déployé leurs formidables rangs.
Ils gardent tous un farouche silence ;
Et les Français, en agitant leur lance,
D'un chant de gloire entonnent le refrain.
Charles, monté sur l'ardent *Fulgurin*,
Parcourt les rangs : sa parole enflammée,
Qui garantit le succès du combat,
Fait un héros du plus obscur soldat ;
Et d'un regard il double son armée.

Quelques moments, retenant ses transports,
Des deux partis la fureur est réglée,
Et les guerriers s'attaquent corps à corps;
Mais par degrés s'animent leurs efforts;
A chaque instant s'épaissit la mêlée.
Le cimeterre, et la lance et les dards,
La double hache, et les tranchants poignards,
Ont varié les coups et les blessures.
En pétillant le feu sort des armures.
Le sang jaillit; plus d'ordre, plus de rang;
Vainqueurs, vaincus, chefs, soldats, morts, mourants,
Tout se confond : la vue épouvantée
N'aperçoit plus qu'une masse agitée;
L'oreille au loin n'entend plus dans les airs
Qu'un cri formé de mille cris divers.
Le grand monarque au loin se multiplie,
Chef et soldat, partout en même temps,
Presse ou retient l'essor des combattants;
Autour de lui tantôt il les rallie,
Tantôt lui-même au plus fort du danger
Se précipite, afin que leur courage
Jusques à lui s'ouvre un sanglant passage,
Et de la mort vienne le dégager.
Par les débris la terre est accablée;
L'énorme tour croule démantelée;
Les murs épais tombent; en un moment,
De paladins une troupe hardie
Monte à la fois sur la brèche agrandie,
Qu'un fer aigu protége vainement.
En ce désordre, Isambart, intrépide,
Va poursuivant la retraite rapide
Des ennemis dérobés à son bras.
Au sein des murs il pénètre : et les portes
Tout aussitôt se fermant sur ses pas,
Le livrent seul aux nombreuses cohortes.

Il va périr, mais il ne tremble pas.
Sous un portique il vole et se retranche ;
Le fer luisant de la lance et du dard
Vient s'émousser sur son armure blanche,
Et de son glaive il se fait un rempart.
Mais par degrés faiblit sa main lassée ;
Lors il commence à connaître l'effroi ;
A son épouse, à la France, à son roi
Il dit adieu du fond de sa pensée.
Loin du Caïstre ou des bords du Cydnus,
Tel un beau cygne, égaré dans l'orage,
Regrette, hélas ! à l'aspect du naufrage,
Le lac tranquille et les fleuves connus.
Pour échapper à son destin sinistre,
Il lutte en vain contre le flot des mers :
Une heure encore, et l'oiseau du Caïstre
Du dernier chant aura frappé les airs.
Mais Charlemagne avait suivi sa trace :
Des chevaliers il ranime l'audace ;
Les chevaliers, à sa voix rassemblés,
D'un bras nerveux levant l'énorme hache,
Frappent ensemble et frappent sans relâche ;
La porte crie ; et ses gonds ébranlés
Cèdent bientôt à leurs coups redoublés.
La hache en main, ils entrent dans Pavie,
Où sous le nombre Isambart terrassé
Allait périr, de mille coups percé :
Pour Isambart leur présence est la vie.
Des assiégés les bataillons épars,
Que d'Adalgise entraîne la menace,
Sont accourus de la plaine au rempart,
Et, furieux, ils rentrent dans la place.
A ta rencontre Adalgise est venu,
Noble Isambart ! ses yeux ont reconnu
Le nom de Blanche écrit sur ta cuirasse ;

En frémissant il mord son bouclier :
« Te voici donc, insolent chevalier,
Dont le bonheur me blesse et m'injurie !
De te soustraire à ma juste furie
Le fol espoir te pouvait-il flatter ?
Époux de Blanche ! ose la disputer. »
Disant ces mots, Adalgise en silence
Met en arrêt sa formidable lance ;
Il va frapper : Isambart, s'écartant,
Échappe au coup de la lance trompée ;
Et, d'un revers de sa terrible épée,
Sur la poussière à ses pieds il l'étend.
En vomissant la menace et l'injure,
Sous les débris de sa pesante armure
S'est relevé le farouche Lombard.
Ogier soudain, proférant le blasphème,
Accourt. La fée abuse son regard.
Le fer, présent de son cher Isambart,
Brille levé sur Isambart lui-même.
Les paladins s'étonnent ; son ami,
Le cœur navré, d'un bras mal affermi,
Pare les coups de sa main forcenée,
En s'écriant : « Frappe ! frappe, cruel !
Bientôt ma mort remplira ton attente.
L'ingrat oubli d'un amitié constante
Pour moi d'avance était le coup mortel. »
Il est frappé. Son sang coule et bouillonne,
Son œil s'éteint, la force l'abandonne,
Et de sa bouche après un long effort
Sortent ces mots : « Adieu... je te pardonne. »
Le pâle Ogier, dans un sombre transport
Avec fureur l'appelle... Il était mort.
Le malheureux, contemplant son ouvrage,
Contre lui-même allait tourner sa rage ;
C'en était fait : mais, plus prompt que l'éclair,

Charles retient son homicide fer.
Alors Ogier semble se reconnaître ;
De son délire il sort pour un moment,
Nomme tout bas celui qui fut son maître,
Et de ses yeux maudit l'enchantement.
En soupirant Charlemagne l'embrasse,
Et dit : « De moi reçois aussi ta grâce.
Quitte à jamais les drapeaux du Lombard,
Et dans ce sang que ton erreur s'efface.
C'est à toi seul de me rendre Isambart. »
A cette voix touchante et paternelle,
Ogier renaît : son sinistre regard
Se lève au ciel, au ciel qui tôt ou tard
Punit l'ingrat, et frappe le rebelle.
Son désespoir passe dans tous les cœurs :
Absorbés tous dans un sombre silence,
Les paladins laissent tomber la lance,
Et leur visière est humide de pleurs.
Des fiers vaincus le courroux même expire ;
Même Adalgise, ému par la pitié,
Suspend le cours de son inimitié,
Et dans la ville à pas lents se retire.
Mais toutefois de cet aspect d'horreur
Morgane encor réjouit sa fureur,
Prend le poignard dans le sang qui ruisselle,
Et l'agitant trois fois : « Certes, dit-elle,
Ce fer est sûr ; conservons bien ce fer ;
Pour d'autres coups j'en saurai faire usage. »
Un rire atroce erra sur son visage,
Et dans ses yeux apparut tout l'enfer.

NOTE.

Au sein des murs il pénètre... et les portes,
Tout aussitôt se fermant sur ses pas,
Le livrent seul aux nombreuses cohortes.

C'est ainsi que le comte d'Artois, frère de saint Louis, se précipita dans Massoure, où il périt, victime de son ardeur héroïque.

CHANT TROISIÈME.

Les paladins, appuyés sur la lance,
Pleuraient leur gloire : Isambart n'était plus ;
Et, dans ces murs où régnait le silence,
On eût douté quels étaient les vaincus.
Pour le convoi cependant tout s'apprête.
Le grand monarque, assis sur des pavois,
Reste à l'écart, immobile et sans voix,
Et sur sa main laisse tomber sa tête.
Les dards croisés, les larges boucliers
Sont du héros la couche funéraire.
Là tour-à-tour on voit les chevaliers
Se prosterner devant leur noble frère :
Ils vinrent tous... Ogier seul ne vint pas.
Il lui semblait de son compagnon d'armes
Ouïr le sang qui murmurait tout bas,
Et repoussait ses remords et ses larmes.
Muet, plongé dans un farouche ennui,
Les bras tendus, le front morne et stupide,
Il regardait de loin ce corps livide,
Moins effrayant et moins pâle que lui.
  Dans la poussière, autour du mausolée,
Confusément traînent les étendards ;
Et des guerriers la foule désolée
Baisse en pleurant la pointe de ses dards.
D'un crêpe noir la trompette voilée,
Plaintive et sombre, affaiblit ses accords,

Et tristement répond aux sons des cors.
Quand, tout entière à la lugubre fête,
L'armée en deuil oubliait sa conquête,
Les citoyens, prompts à se révolter,
De ces instants songeaient à profiter.
Ils sont armés, leur troupe se partage,
Et, s'enivrant de l'espoir inhumain
Qui lui promet un facile carnage,
Vient à la fois par un triple chemin
De ses vainqueurs surprendre le courage.
C'était en vain : des héros indignés
Le front penché se relève, et la rage
Sèche les pleurs dont leurs yeux sont baignés.
En lourds faisceaux assemblés sur la terre,
Leurs boucliers et leurs glaives nombreux
Sont ressaisis : MORT est leur cri de guerre;
MORT!... A ce cri répété plus affreux,
Ils crurent voir dans le sang qui la souille
Se ranimer l'insensible dépouille,
Et d'Isambart l'ombre s'armer pour eux.
Des révoltés la horde téméraire
Aux coups vengeurs veut en vain se soustraire;
Et des mourants les corps amoncelés
Ont satisfait sur le lit funéraire
Du paladin les restes consolés.
« Arrêtons-nous, dit Charles; nos épées
De trop de sang se sont déjà trempées.
Que dès ce jour un convoi douloureux
Aux habitants de ma cité fidèle
Porte le cœur du plus vaillant des Preux,
Mort pour la France en triomphant pour elle.
On dit qu'alors, posant son bouclier,
Il s'inclina vers la terre sanglante,
Pleura long-temps, et d'une main tremblante
Pressa la main du pâle chevalier.

O d'Isambart compagne triste et chère,
Que faisais-tu? Des créneaux de la tour,
Tes yeux, errant vers la plage étrangère,
Redemandaient l'objet de ton amour.
Tout désormais à ton cœur le retrace :
Là, quand du glaive avait jailli l'éclair,
Ton sein tremblant sentait les coups du fer
Que d'Isambart émoussait la cuirasse ;
Mais d'Isambart quand les rapides coups
D'un paladin consommaient la défaite,
Ton ame alors respirait satisfaite,
Et tes regards brillaient d'un feu plus doux.
Là, quand le soir, aux heures du silence,
Le ménestrel consacrait ses chansons
A ce vainqueur dont la terrible lance
Aux plus vaillants fait vider les arçons,
Tu descendais de la tourelle obscure,
Pour octroyer au chanteur fortuné
L'agrafe d'or, et la verte ceinture,
Et le chapeau de roses couronné.
Parfois aussi, livrée à tes alarmes,
Tu remontais au moment odieux
Où ton époux, les yeux baignés de larmes,
Reçut de toi le présent des adieux :
« Prends, disais-tu, cette écharpe nouvelle;
Garde-la bien... Hélas! et puisse-t-elle
A tout jamais conserver sa couleur! »
Stériles vœux! espérance trompée!
De ton époux attestant le malheur,
L'écharpe blanche, encor de sang trempée,
N'a pas long-temps conservé sa couleur.
Mais Charlemagne, aussi grand que sa gloire,
Des châtiments déployant la rigueur,
Sait réprimer l'abus de la victoire,
Et du vaincu la grâce est dans son cœur :

« Prince, a-t-il dit, je plains votre misère ;
Vous faisant roi, le ciel vous fit mon frère.
Si votre empire a passé sous ma loi,
Toute grandeur ne vous est point ravie :
Ce beau palais, cette illustre Pavie,
Seront à vous ; acceptez-les de moi. »
En écoutant cette voix généreuse,
Didier pardonne au sort moins inhumain :
« Ma fille encor, dit-il, peut être heureuse. »
Et du vainqueur sa main toucha la main.
Lors une vague et timide espérance
Vient d'Ophélie adoucir la souffrance.
Oh ! si jamais un avenir plus doux,
Réunissant Charlemagne et son père,
Dans un vainqueur lui gardait un époux !...
En ce moment son inflexible frère
L'appelle et dit : « Tout est perdu pour nous ;
Mais à l'affront je saurai te soustraire.
J'ai des amis, ce fer, et mon courroux.
Console-toi ! l'oppresseur téméraire
Avant trois jours tombera sous mes coups. »
Sa sœur à peine entend ce vœu farouche,
Qu'un cri d'effroi s'échappe de sa bouche :
« Eh quoi ! s'écrie Adalgise égaré,
Notre ennemi te deviendrait sacré !
Tu chérirais des jours que je déteste !
Tremble à ton tour : ce fer encor me reste ;
Il est pour toi ; tremble ! » A ces mots, il part,
Lançant sur elle un sinistre regard.
Elle en frémit ; son erreur passagère
A disparu comme une ombre légère,
Et le réveil la rend à ses douleurs :
Tel un berger, qui, sur les bords de l'onde,
Tranquillement dormait parmi les fleurs,
S'éveille au bruit de la foudre qui gronde.

Sa longue nuit s'acheva dans les pleurs.
Le lendemain, languissante et plaintive,
Se dérobant à la foule attentive,
Dans les jardins seule elle s'égara,
Et jusqu'au soir, silencieuse, erra.
En ces jardins s'ouvre une morne enceinte,
Lieu d'épouvante où le saule agité
Semble imiter les soupirs et la plainte,
Lieu rarement des heureux visité.
Si l'on en croit les longs récits du pâtre,
Au clair de lune, en cortége folâtre,
Après minuit tout le peuple lutin
Y vient souvent, au bruit d'un luth sonore,
Sous les rameaux du jeune sycomore,
Danser en rond jusqu'aux feux du matin.
Là, depuis peu, sous la sombre feuillée,
Seule, Ophélie à ses chagrins secrets,
Sa harpe en main, consacre la veillée ;
Sa harpe encore est au pied d'un cyprès.
Sur les débris d'un tronc couvert de mousse
Elle s'assit, déplorant son malheur,
Et soupira d'une voix lente et douce
Ce lai touchant d'amour et de douleur :

Le noble Arthus fut aimé d'Arabelle,
Qui pour lui seul avait connu l'amour :
Dissimulant sa blessure mortelle,
Elle brûlait sans espoir de retour.
Dieu fasse paix à qui brûle comme elle !

Les doigts errants sur sa harpe fidèle,
Elle venait, à l'approche des nuits,
Sous les créneaux de la sombre tourelle
Gémir dans l'ombre et chanter ses ennuis.
Dieu fasse paix à qui gémit comme elle !

Un soir, cédant à sa peine cruelle,

L'infortunée à jamais disparut;
Et, loin d'Arthus, la plaintive Arabelle
Ne pleura point, hélas ! elle mourut.
Dieu fasse paix à qui mourra comme elle !

Ainsi chanta la royale beauté ;
Et, du palais suivant la route obscure,
Elle entendit, sur le dôme écarté,
Siffler l'oiseau de lamentable augure.
C'était non loin de l'asile pieux
Où de Didier reposent les aïeux.
A cet aspect, la tremblante Ophélie
Sentit rouler des larmes dans ses yeux,
Et dit: « Il reste une place en ces lieux ;
Bientôt peut-être elle sera remplie... »
Et cependant Charlemagne abusé
Ignore un mal que lui-même a causé.
Le voyageur ainsi dans la prairie,
Sans le savoir, a renversé la fleur,
Qui, se penchant sur sa tige flétrie,
Déjà s'effeuille, et languit sans couleur.
Morgane alors, dans l'ombre solitaire,
De se venger gardant encor l'espoir,
De la magie invoquait le pouvoir,
De son pied nu frappait sept fois la terre,
Et, l'œil fixé sur le fatal poignard
Qui s'est plongé dans le sang d'Isambart,
Par ces accents commençait le mystère :

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard !

Esprits des bois, vous qui dans la clairière
Allez rêvant à quelque affreux dessein;
Que de vos feux armez l'incendiaire,
De vos couteaux le nocturne assassin;

Esprits des bois ! de l'obscure demeure
Sortez enfin, sortez : voici votre heure !

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard !

Démons du sang, noires Intelligences,
Qui, sur le corps d'un enfant massacré,
Chantez en chœur les sinistres vengeances,
L'ombre est complice, et le crime ignoré;
Démons du sang, pères des maléfices !
Interrompez vos hideux sacrifices.

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard !

Parques du Nord, divinités sauvages !
Fatales Sœurs, que servit mon amant !
Apportez-lui vos terribles breuvages,
Et l'enchaînez à mon ressentiment.
Parques du Nord ! quittez vos Scandinaves.
Il vient le jour de la moisson des braves !

Rois des enfers et sujets de mon art,
Assemblez-vous autour de ce poignard !

Morgane ainsi, de vengeances avide,
Chantait tout bas les mots accoutumés ;
Et tout à coup naît la plante homicide
Au noir calice, aux sucs envenimés,
Affreux trésor des marais de Colchide.
Elle sourit ; et quand l'horrible fer
En triple cercle a rayonné dans l'air,
Elle répand sur sa pointe fatale
Tous les poisons de la plante infernale,
Et le dévoue à ces dieux qu'à la fois
Du sombre bord vient d'évoquer sa voix.
Pour achever sa cruelle entreprise,

Le front tranquille elle aborde Adalgise :
« Je t'ai sauvé, dit-elle ; mais tes jours
Seraient un bien trop peu digne d'envie,
Si ton rival empoisonnait leur cours.
Sans la vengeance, eh ! qu'importe la vie !
Prends ce poignard... en tes mains est la mort ;
Frappe et détruis : je te réponds du sort. »
Elle parlait ; deux légères Sylphides
Prennent dans l'air un lumineux essor,
Fendent l'espace, et leurs ailes rapides
Ont emporté le char étoilé d'or.
Enseveli dans sa mélancolie,
Le même soir Ogier, seul à l'écart,
Baignait de pleurs le tombeau d'Isambart ;
Et quelquefois il nommait Ophélie.
A ses regards se présentant soudain :
« Est-ce bien toi, valeureux Scandinave ?
Crie Adalgise. Un fils du grand Odin
D'un prince altier s'est fait le vil esclave !
Il peut subir d'injurieuses lois !
Ah ! c'en est trop ; brise à jamais ta chaîne.
Jurons tous deux, par l'honneur et la haine,
D'unir nos bras, d'associer nos droits.
De l'oppresseur jurons la mort... — Arrête,
Je te l'ordonne, ou ma vengeance est prête.
Moi, me prêter à ton forfait nouveau !
Moi, te servir ! regarde ce tombeau.
Mon Isambart, sans ta haine funeste,
Verrait encor la lumière céleste ;
Son sang me crie : « Égorge mon bourreau ! »
J'obéirai. Mais mon bras est sans armes :
Eh bien ! demain, dès le soleil naissant,
Je t'attendrai sur ce tombeau récent,
Je t'attendrai : ton sang paîra mes larmes.
— Tu rejoindras celui qui te fut cher,

Crie Adalgise avec un rire amer.
— Non, dit Ogier, c'est toi seul qu'il appelle.
Je fus témoin de ton dernier malheur :
Encor froissé de ta chute nouvelle,
Il te sied bien de parler de valeur ! »
Il dit et part. Le fougueux Adalgise
Reste immobile et glacé de surprise.
Mille projets, l'un par l'autre heurtés,
Dans son esprit se confondent, se pressent,
S'offrent ensemble, ensemble disparaissent ;
Projets détruits aussitôt qu'enfantés.
Plein de sa rage implacable et profonde,
Il cherche en vain d'un farouche regard
Quelque vengeur dont le bras le seconde ;
Il reste seul ; mais il tient un poignard.

CHANT QUATRIÈME.

Loin du palais, Adalgise en courroux
Nourrit sa haine et prépare ses coups :
A son poignard il garde une victime.
Quelques instants encore, et le guerrier
Ne sera plus qu'un lâche meurtrier.
Par intervalle, aux approches du crime,
De ses remords il se sent combattu ;
Par intervalle un reste de vertu
Malgré lui-même en son cœur se ranime.
Tel le soleil, de ses derniers rayons,
Vient colorer les ténébreux nuages,
Qui dans leurs flancs recèlent les orages,
La grêle affreuse et les noirs tourbillons.
Bientôt renaît la fureur d'Adalgise.

Que dis-je? il veut que, servant ses complots,
Son père même au crime l'autorise;
Didier troublé reçoit et lit ces mots:
« L'ombre est propice, et la nuit est muette.
Que dans une heure une porte secrète
Devant mes pas s'ouvre! C'en est assez.
Ou la vengeance, ou ma mort: choisissez. »
Perdre son fils! le sauver par un crime!
Comment choisir? entre ce double abîme
Didier demeure interdit et flottant.
Si l'étranger, loin du port s'écartant,
Entre les flots et la creuse ravine
S'est engagé sur la roche en ruine,
Et des deux parts voit la mort qui l'attend,
Son œil se trouble, il pâlit, il s'arrête,
Jusques à l'heure où, sifflant sur sa tête,
Les vents du nord, fougueux tyrans des airs,
L'entraîneront, au gré de la tempête,
Dans la ravine ou dans les flots amers.
Du roi Lombard image trop fidèle!
Que fera-t-il? d'une main criminelle
Doit-il signer l'aveu des attentats,
Ou d'Adalgise accepter le trépas?
Au seul devoir il va céder peut-être...
Mais devant lui de son fils menaçant
L'errante image alors semble apparaître.
Il jette un cri, prononce en frémissant
L'ordre fatal, et tombe pâlissant
Sur les degrés de ce trône sans maître.
Durant ce temps, à pas précipités,
Autour des murs de la ville soumise
S'égare encor le farouche Adalgise;
Et du vainqueur les drapeaux détestés,
Battus des vents, sifflent à ses côtés.
De leur aspect sa haine est redoublée;

Un feu plus sombre allume ses regards.
De citoyens une foule troublée
Au même instant parcourait les remparts;
A leur approche Adalgise s'écrie :
« Amis ! pour nous il n'est plus de patrie.
Les voyez-vous ces insolents drapeaux
Dont la présence insulte à nos misères ?
Entendez-vous les mânes de nos pères
S'en indigner au fond de leurs tombeaux?
Vengeons ces murs, vengeons la Lombardie !
Armons nos bras de glaives, de flambeaux ;
A ces drapeaux attachons l'incendie,
Et que leurs feux, guidant au loin nos pas,
De nos vainqueurs éclairent le trépas ! »
Comme il parlait, d'une flamme soudaine
Les étendards pétillent dévorés :
Et, possédé du démon de la haine,
Vers le palais à sa suite il entraîne
Les citoyens, de sa rage enivrés.
Et cependant l'adroite enchanteresse
Voudrait, au gré de son art infernal,
Punir d'Ogier l'infidèle tendresse,
Et l'accabler du bonheur d'un rival.
Elle voudrait dérober à la gloire
Du roi Lombard le généreux vainqueur,
Pour Ophélie enflammer son grand cœur,
Et lui ravir les fruits de sa victoire.
De sa baguette elle frappe ; et soudain
A son pouvoir la terre obéissante,
Près du palais, d'un merveilleux jardin
A déployé la pompe éblouissante.
Là, le printemps rit au sein des hivers ;
Les hauts sapins, les palmiers toujours verts
Vont balançant leurs souples colonnades ;
L'onde bondit en limpides cascades ;

Et son murmure, au loin charmant les airs,
A la douceur des plus tendres concerts.
Sous la feuillée à la voix de Morgane,
Le luth en main, un groupe de beautés,
Laissant flotter son voile diaphane,
Par ses regards invite aux voluptés
L'hôte nouveau de ces lieux enchantés.
Philtre d'amour plus dangereux encore,
Un pur nectar aussitôt a coulé,
Nectar charmant, que la vermeille amphore
Dans son cristal a long-temps recélé.
Il réunit au parfum de la rose
Le vif éclat des plus fraîches couleurs ;
Dans les bosquets Morgane le compose
Du suc des fruits et de l'esprit des fleurs.
« Grand roi ! permets qu'à tes vaillants trophées
J'ose enlacer les myrtes amoureux,
Lui dit Morgane : un dieu créa les fées
Pour le bonheur des amants et des preux.
L'amour t'attend sur la couche odorante,
Dit-elle encor ; ces nymphes sont à moi :
Leur voix est tendre et leur bouche enivrante.
Tu peux choisir, la plus belle est à toi. »
Charles se tait ; il garde un front sévère :
« Contre l'amour mon cœur s'est affermi,
Dit-il. J'implore une faveur plus chère.
Le fier Roland, mon neveu, mon ami,
Peut-être, hélas ! sur la rive étrangère
A rencontré le malheur ou la mort...
Savante fée ! instruis-moi de son sort. »
Traçant dans l'air un signe symbolique :
« Fils de Milon ! dit-elle, quel transport
T'enchaîne aux pas de l'ingrate Angélique ?
Elle te fuit, elle insulte à tes feux ;
Aux faibles sons d'un luth voluptueux,

Elle et Médor, sous des ombres fleuries,
Chantent l'amour... l'amour ! ah ! malheureux !
Leurs chants pour toi sont l'hymne des furies.
Ce bois profond, de chênes couronné,
Qui sait ? peut-être a voilé leurs caresses,
Leurs longs baisers, leurs brûlantes ivresses !
Qu'il tombe ! il dit ; sous son bras forcené
Le chêne éclate et meurt déraciné. »
Charles frémit de l'oracle funeste.
Mais tout à coup des accords ravissants
Frappent Morgane ; une extase céleste
Vient par degrés enchaîner tous ses sens :
« Qu'ai-je entendu ? dit-elle, quels accents !
Est-ce le chant des magiques Orphées ?
Est-ce ta lyre, immortel Obéron ?
Non. Brise-toi, luth impuissant des Fées !
C'est un mortel : Arioste est son nom.
N'entends-tu pas la voix aérienne,
De ton Roland signaler les travaux ?
Avec sa gloire elle chante la tienne :
Dans l'univers tu n'as plus de rivaux ;
Console-toi, même de Roncevaux ! »
La docte Fée, en planant sur les âges,
De l'avenir lisait ainsi les pages.
Charles l'écoute avec étonnement.
A ses côtés cependant elle range
De ses lutins la légère phalange,
Et dit tout bas : « Nous touchons au moment
Que j'ai promis à mon ressentiment.
Secondez-moi, gracieuses sylphides,
Arbre d'amour ! arbre que j'ai planté !
Trouble ses sens de tes charmes perfides,
Et des erreurs de ton prisme enchanté ;
Et qu'aujourd'hui la haine et la vengeance
Avec l'amour marchent d'intelligence. »

Près du héros qu'elle aspire à charmer
S'empresse alors chaque aimable sylphide ;
Et la plus jeune en souriant le guide
Vers les rameaux dont l'ombre fait aimer.
A peine il touche au magique feuillage,
Que sur ses yeux se répand un nuage.
Environné de prestiges d'amour,
Il croit d'abord, au séduisant séjour,
Voir s'égarer en de vertes allées
D'autres beautés fuyant l'éclat du jour,
Et seulement de leur pudeur voilées.
L'une bientôt enchaîna tous ses vœux.
Les vents jouaient dans l'or de ses cheveux :
La plus modeste, elle était la plus belle ;
Et je ne sais quel charme en ses regards
Disait d'avance au vainqueur des Lombards
Qu'elle serait aussi la plus fidèle.
Dans cette image il avait reconnu
Les traits si doux de la belle Ophélie,
Ces yeux rêveurs et ce front ingénu,
Chargés d'amour et de mélancolie ;
Et, sur ses pas, de détours en détours,
S'abandonnant au magique dédale,
Sous les berceaux d'où la myrrhe s'exhale,
Toujours il suit l'ombre qui fuit toujours.
« Prince, arrêtez, ou c'est fait de vos jours !
Un noir complot menace votre tête. »
A ces accents Charlemagne s'arrête :
Il voit Ogier, qui, les regards troublés,
Des chevaliers par ses soins rassemblés,
A précédé la phalange intrépide.
Devant ses pas le jardin mensonger,
L'arbre d'amour, la charmante sylphide,
Tout disparaît comme un songe léger.
La rage au cœur, Morgane frémissante

Agite en vain sa baguette puissante ;
Au sein des airs reprenant son essor,
Elle se tait ; c'est menacer encor.
Vers Charlemagne en partant elle guide
Les assassins, dont la troupe homicide
Sert Adalgise et ses projets affreux :
Le météore à la clarté livide
Est le flambeau qui marche devant eux ;
Dans leur fureur silencieux et sombres,
Tantôt épars et tantôt ralliés,
Ils s'avançaient tels que d'horribles ombres,
Et frissonnaient, l'un de l'autre effrayés.
Au fils du roi les portes sont ouvertes ;
Suivi des siens, le long des cours désertes
Il s'avançait à pas lents et sans bruit :
Mais des clartés qui veillent dans la nuit
Frappent sa vue ; il s'arrête, il frissonne ;
Et l'espérance un instant l'abandonne.
« Dieu ! qu'ai-je fait ? dit-il, j'ai tout détruit.
Le traître Ogier, de mes projets instruit,
De ce palais n'a-t-il pas pris la route ?
Les chevaliers, pour leur maître alarmés,
Debout encore et de leur glaive armés,
En ce moment l'environnent sans doute...
Ils sont venus. Tremble, fier agresseur !
Charles sur toi fond comme la tempête,
Son cimeterre est déjà sur ta tête ;
La froide mort est déjà dans ton cœur.
Le fer des preux jette sur la poussière
Des révoltés la foule presque entière.
Le reste fuit, de terreur éperdu,
Et court au loin sous quelque abri sauvage
Ensevelir son impuissante rage,
Et le regret de son crime perdu.
Le souvenir de sa chute fatale

Glace Adalgise, et sa témérité
N'ose tenter une lutte inégale ;
Il cherche au loin l'ombre et l'impunité.
Didier tremblant, que le remords oppresse,
A révélé sa parjure faiblesse.
Coupable roi ! ton arrêt est dicté.
Charles, forcé de condamner le crime,
En l'immolant regrettait la victime :
« Toujours punir, s'écria-t-il trois fois,
Toujours punir est donc le sort des rois ! »
Soudain paraît, dans la salle isolée,
Du criminel la fille désolée ;
Son œil est triste et son teint sans couleur,
Et sous ses traits on eût peint la douleur.
Elle tremblait ainsi que la gazelle
Quand par hasard, au sein du bois profond,
Elle aperçoit le chasseur vagabond
Qui l'atteignit de sa flèche mortelle.
Charles pensif lève les yeux sur elle.
Oh ! qui peindra ses transports renaissants
Dès qu'il revoit cette sylphide aimable,
Dont la présence enivra tous ses sens.
Il veut parler; un trouble inexprimable
Fait sur sa bouche expirer ses accents.
Brûlant d'un feu qu'il peut cacher à peine,
Avec lenteur il s'était rapproché
Du front charmant vers la terre penché ;
Il effleurait de sa brûlante haleine
Ce front d'albâtre et ces cheveux d'ébène.
Tremblant d'amour, il pressait une main
Qui frémissait dans la sienne oubliée,
Et, sur son sein doucement appuyée,
Pouvait compter les soupirs de son sein.
C'en était fait : un seul instant peut-être,
Et de ses feux il n'était plus le maître.

Mais un héros au devoir, à l'honneur
Sait immoler jusques à son bonheur :
« Fille adorable autant que malheureuse,
Rassurez-vous, dit la voix généreuse ;
Beauté, vertus ont des droits sur mon cœur.
Didier vivra : les jours de votre père
Par vous sauvés lui paraîtront plus doux. »
Et, bénissant le prince tutélaire,
La vierge en pleurs embrassa ses genoux.
« La tendre fille est épouse fidèle,
Dit le héros, je vous dois un époux.
Ogier vous aime, il est digne de vous ;
Le plus vaillant mérite la plus belle.
— Jamais d'époux ! jamais... » s'écria-t-elle ;
Et de ses traits s'enflamma la pâleur ;
Et, le cœur plein d'un funeste présage,
L'infortunée en voilant son visage
Cacha du moins son trouble et sa douleur.

NOTES.

Est-ce le chant des magiques Orphées ?
Est-ce ta lyre, immortel Obéron ?
Non. Brise-toi, luth impuissant des Fées !
C'est un mortel. Arioste est son nom.

Je me suis plu à rendre hommage au rare génie de l'Arioste, en le faisant annoncer à Charlemagne comme le chantre futur de son neveu Roland. J'ai surtout évité soigneusement (et c'est encore un hommage) de remettre en scène les héros de cet admirable poëme, qui n'eut point de modèle, et qui ne doit point avoir de copie.

Didier vivra : les jours de votre père
Par vous sauvés lui paraîtront plus doux.

Cet acte de clémence est historique. Didier, qui, à l'instigation d'Adalgise, avait tenté une nouvelle révolte, en fut absous par son vainqueur.

CHANT CINQUIÈME.

Quand loin des cieux par la foudre ébranlés
De la tempête a fui le char funeste,
Les sept couleurs de l'écharpe céleste
Rendent le calme à nos bords consolés :
Ainsi la paix ramène dans Pavie
L'amour, les jeux, l'espérance, et la vie.
Les chants du barde et du gai ménestrel
Ont du palais déjà frappé les voûtes ;
Pour les héros un brillant carrousel
A préparé ses défis et ses joûtes.
Dans les jardins Ophélie et sa cour
Du ménestrel écoutent la romance.
Chaque beauté proclame tour à tour
Du grand vainqueur la gloire et la clémence :
Seule Ophélie a gardé le silence,
Et dans son sein recueille son amour.
Pâle et tremblante, elle croit voir sur elle
Tous les regards à la fois s'attacher,
Et découvrir la blessure cruelle
Qu'à son cœur même elle voudrait cacher.
Pour déguiser son trouble involontaire :
« Ce roi puissant, dit-elle, de sa mère
A les vertus et n'eut point les malheurs.
Berthe jadis vécut pour les douleurs.
Beau ménestrel, sur ta lyre d'ivoire,

Il m'en souvient, tu nous contas ses maux.
Répète-nous la merveilleuse histoire. »
Le ménestrel fit entendre ces mots,
Et sa parole enchaîna l'auditoire :
« Dans un vallon de bois environné,
Près de Lutèce, une obscure retraite
Cachait son toit de mousse couronné.
Un bon vieillard, pieux anachorète,
Depuis vingt ans sous ce toit résidait ;
Depuis vingt ans, de la Vierge céleste
Il desservait la chapelle modeste.
Pauvre lui-même, au pauvre il accordait
Quelques secours, et Dieu les lui rendait.
S'acheminant vers le saint ermitage,
Dès le matin, les habitants du lieu
Venaient offrir au serviteur de Dieu
Les fleurs, les fruits, et le simple laitage.
Ils répétaient d'une commune voix :
« Priez pour nous, Notre-Dame-des-Bois ! »
Et chacun d'eux du pieux solitaire
Dévotement allait baiser la croix,
Et le missel, et le pieux rosaire.
Une étrangère, au timide regard,
Vint partager l'asile du vieillard.
Cette beauté se disait orpheline ;
Et sous le nom, le doux nom d'Azoline,
Du bon ermite elle écartait l'ennui,
Servait sa table, ou priait avec lui.
Lorsque l'hiver attristait la nature,
Au jour tombant, elle chantait parfois
La surprenante et tragique aventure
Des trois enfants égarés dans les bois ;
Et quand la nuit s'étendait plus obscure,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin
Elle filait et le chanvre et le lin.

Ses chastes mains paraient le sanctuaire,
D'un fin tissu voilaient le reliquaire,
Et tous les jours, pour la reine du ciel,
Des suppliants recevaient en offrandes
Les blonds épis et les fraîches guirlandes,
Les fruits naissants et les gâteaux de miel.
Oh! comme alors l'œil charmé la contemple!
Plus d'une fois devant ses traits si doux
On fut tenté de fléchir les genoux :
On croyait voir la patrone du temple.
Voilà qu'un soir un grave pèlerin,
Arrivé seul de la cité prochaine,
S'avance et dit : « Nous n'avons plus de reine,
Et, de la part de notre souverain,
Je viens ici déposer pour hommage
Cent pièces d'or aux pieds de cette image. »
Ainsi parlant, de la main il montrait
La Vierge sainte en son grossier portrait.
L'anachorète et la jeune inconnue
Se regardaient; l'étranger continue :
« Jusqu'à ce jour, le spectre du hameau,
De la forêt le fabuleux château,
L'esprit des bois, le chêne aux sept merveilles,
De contes vains ont frappé vos oreilles,
Et mon récit pour vous sera nouveau. »
Lors, s'asseyant non loin de la colline,
Entre l'ermite et sa belle Azoline,
Il conte ainsi la royale douleur :
« Non sans regret, la reine Blanchefleur
Se sépara de sa fille chérie.
Berthe quitta sa mère et sa patrie.
Un diadême et la main d'un époux,
Présents trompeurs, l'attendaient parmi nous.
Pour la guider Margiste fut choisie,
Cœur ténébreux, monstre d'hypocrisie;

En méditant un projet inhumain,
De notre France elle prit le chemin.
Elle s'éloigne, et sa fille avec elle.
La jeune Alise, à ses leçons fidèle,
De la princesse est le portrait vivant;
Entre elles deux l'œil hésita souvent.
De l'élever au trône de la France
L'horrible mère embrasse l'espérance :
Aux assassins qui marchent sur ses pas
Elle a de Berthe ordonné le trépas;
Et la forêt silencieuse et sombre
Ensevelit ce secret dans son ombre,
Et d'un faux nom le crime revêtu
Obtint le rang promis à la vertu.
Quand l'imposture au trône fut assise,
On chercha Berthe, on ne trouva qu'Alise.
Son règne affreux, qui démentait son nom,
De Blanchefleur éveillant le soupçon,
(Eh! qui pourrait tromper l'œil d'une mère?)
Elle accourut, perça le noir mystère :
Bientôt Margiste expira dans les feux;
On recueillit ses iniques aveux;
Et sa complice, à l'échafaud ravie,
Au fond d'un cloître alla cacher sa vie.
Depuis ce jour Pepin dans la douleur,
En son palais seul avec Blanchefleur,
Pleure la mort d'une épouse ignorée :
D'un poison lent son ame est dévorée;
Triste, il succombe à son fatal ennui.
Homme de Dieu! daignez prier pour lui. »
Il parle encore... Azoline éperdue
Soudain s'écrie : « Aux pieds de votre roi,
Bon pèlerin, venez, conduisez-moi.
A ses regrets Berthe sera rendue.
— Elle respire! — Elle est devant vos yeux. »

L'astre du soir alors blanchit les cieux.
Le pèlerin la regarde ; ô surprise !
Dans tous ses traits il revoit ceux d'Alise :
« Bonté du ciel ! embrasse ton époux,
Berthe ! c'est lui que le ciel te renvoie... »
Le saint pasteur versa des pleurs de joie ,
Et de son maître il pressa les genoux.
Quand de minuit l'étoile radieuse
Revint briller sur l'enceinte pieuse,
Il consacra ces nœuds touchants et doux.
La sombre nuit achevait sa carrière :
Berthe à Pepin conta comment ses pleurs
Surent fléchir une main meurtrière ;
Comment enfin la Vierge des douleurs
Lui fit ouvrir la porte hospitalière.
Au point du jour, son bâton blanc en main ,
Le bon vieillard de la reine nouvelle
Suivit les pas ; mais , le long du chemin ,
Il soupirait, songeant à sa chapelle :
Le roi , dit-on , le fit son chapelain.
Berthe régna , sans en être plus fière ;
Dans le palais comme sous la chaumière ,
Pour revêtir la veuve et l'orphelin
Elle filait et le chanvre et le lin :
On la nomma Berthe la filandière. »
  De Berthe ainsi répétant les malheurs,
Le ménestrel , sous la verte feuillée,
Par ce récit qu'interrompaient ses pleurs ,
Charma long-temps la troupe émerveillée.
  Mais les hérauts ont élevé leur voix :
« Accourez tous bénir les cieux propices ,
Et déposez le glaive pour la croix ,
Fiers paladins ! au dieu maître des rois
D'un jour si beau vous devez les prémices.
Marchez au temple. » Et du temple sacré

On voit bientôt les vastes galeries
Se revêtir de riches draperies ;
D'un lin plus pur l'autel est décoré.
A cet autel où brille l'oriflamme
Le patriarche à pas lents est monté ;
Aux assistants ses mains ont présenté
Ce pain des cieux, nourriture de l'ame.
L'or d'un nuage enveloppait l'autel ;
Quand descendit l'ange du sacrifice,
Qui transforma dans le pieux calice
Le vin mystique en un sang immortel.
Le prêtre enfin aux oreilles charmées
Fit retentir l'hymne cher au vainqueur,
Et les guerriers répétèrent en chœur :
« Louange au dieu qui conduit les armées ! »
On entendit ce chant religieux,
Dont un pontife enrichit l'Ausonie,
Et dont jadis la sévère harmonie,
Sous Périclès, éclatait pour les dieux.
L'orgue y mêla ses sons mélodieux.
Charles priait : au pied d'un oratoire,
Humble vainqueur, il prosternait sa gloire.
C'était ainsi que le héros pieux
Se recueillait au sein du sanctuaire ;
C'était ainsi que le roi de la terre
Se préparait le royaume des cieux.
On sort du temple, et les lices désertes
Par les hérauts à l'instant sont rouvertes.
Superbe, et jeune en sa maturité,
Le grand monarque est assis sous la tente.
On admirait sa libre majesté,
Son front serein, sa stature imposante,
Et de ses traits la douce gravité.
Sur cette foule à sa voix réunie
Il dominait : tel aux bois d'Hercynie

L'arbre sacré, de ses puissants rameaux,
Ombrage au loin les robustes ormeaux.
L'aigle lui seul repose sur sa tête;
Plus d'un trophée orne ses bras noueux;
Et des forêts ce roi majestueux,
Qui mille fois affronta la tempête,
Protége encor les fêtes et les jeux.
Non loin siégeaient ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut, dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur;
Cet Adélard, des sages le modèle;
Cet Albion, dont les sanglants exploits
Furent lavés dans les eaux du baptême;
Ce jeune Ecbert, qui, déchu de ses droits,
De loin s'essaie au poids du diadème,
Et, s'instruisant sous un maître qu'il aime,
Baise à genoux la main qui fait les rois.
Des nobles jeux l'écho par intervalles
A répété le prélude guerrier;
Déjà la voix des timides vassales
Chante en ces mots la chanson d'Olivier,
Aux faibles sons des légères cymbales:

Au doux pays que son ombre aime encor,
Dès qu'Olivier jadis reçut la vie,
Pour le doter la Fée aux cheveux d'or
Lui départit valeur et courtoisie.
Ses yeux à peine avaient vu le soleil,
Qu'il palpitait au seul mot de victoire,
Et que déjà son innocent sommeil
Était troublé par des songes de gloire.

De la lueur du glaive menaçant
Combien de fois il effraya sa mère!
Combien de fois le héros grandissant
Enorgueillit les cheveux blancs d'un père!

A sa merci tombait sur le préau
Maint damoisel en mainte cour plénière:
Paraissait-il? devant le jouvenceau
Les vieux barons inclinaient leur bannière.

Mainte beauté brûla pour lui d'amour;
Il fit rêver plus d'une châtelaine:
A son cimier l'on voyait tour-à-tour
De leurs cheveux flotter l'or ou l'ébène.
Terrible alors, contre les plus vaillants
Il s'élançait aussi prompt que la foudre;
Environné de nombreux assaillants,
Il les comptait, mais couchés dans la poudre.

Advint qu'un jour, jour à jamais fatal,
Il s'enfonça dans les vieilles Ardennes:
Là, répandu par un coup déloyal,
Son noble sang teignit le pied des chênes.
Consolons-nous: il est vivant encor;
Le paladin fut cher à la Sylphide,
Et, sur son char, la Fée aux cheveux d'or
L'a transporté vers l'heureuse Atlantide.

A ces accents, des clairons et des cors
Ont succédé les éclatants accords.
On a baissé l'importune barrière.
Un cri s'élève: « Honneur aux fils des preux! »
C'est le signal; et bientôt la carrière
A disparu sous l'escadron poudreux.
Troublant soudain la belliqueuse fête,
A la barrière un inconnu s'arrête.
Un coursier noir porte ce chevalier;
Noir est son casque et noir son bouclier;
Sur sa cuirasse on lit ce mot: Vengeance!
Vers Charlemagne, intrépide, il s'avance,
Et dit: « C'est toi que j'ose défier;

Toi! » Du héros la terrible *Joyeuse* [1]
Frémit déjà sous sa main furieuse.
Il est debout. S'empressant à la fois,
Les paladins allaient punir l'audace
Du discourtois dont l'altière menace
Se mêle aux jeux des paisibles tournois.
Charles retient leur fureur vengeresse :
« C'est à moi seul que le défi s'adresse,
Leur a-t-il dit. Je veux bien déroger
Jusqu'à soumettre un obscur étranger :
De cet honneur il est digne peut-être.
Malgré son casque et son noir écusson,
A sa valeur je saurai le connaître,
Ou dans la poudre il me dira son nom. »
Sur *Fulgurin* à ces mots il s'élance.
La rage au cœur, le farouche inconnu
Pique des deux, serre sa forte lance ;
Mais sans plier Charles a soutenu
De cet assaut l'horrible violence.
Autour de lui la terre en a tremblé ;
Et l'assaillant est lui-même ébranlé.
Tous deux alors, d'une volte soudaine,
Semblent se fuir, et du bout de l'arène
Plus menaçants reviennent... Tel le flot,
Long-temps battu par le vent des orages,
En écumant se retire, et bientôt
D'un nouveau choc ébranle les rivages.
De l'étrier perdant l'utile appui,
Le forcené cède à l'atteinte affreuse,
Et de sa tête il frappe malgré lui
Du noir coursier la croupe vigoureuse.
Il va tomber : le royal paladin,
Noble vainqueur, le protége avec grâce,

1. C'est le nom que les romanciers donnent à l'épée de Charlemagne.

Et, lui tendant une loyale main,
Retient sa chute et prévient sa disgrâce.
Jetant sa lance, il dit : « Fier étranger,
De cet essai mon ame est satisfaite ;
Je t'ai sauvé l'affront de la défaite :
En t'éloignant, fuis un nouveau danger.
— Non, répond-il avec un cri de rage,
Je ne veux point de ta vaine pitié ;
Je veux ton sang, du mien fût-il payé.
Victoire ou mort ! qui m'épargne m'outrage.
Victoire ou mort ! je suis prêt, défends-toi ;
C'est un combat et non plus un tournoi. »
Alors commence une attaque nouvelle.
De leurs coursiers tous deux sont descendus :
Le cimeterre en leurs mains étincelle ;
Les coups fréquents, ensemble confondus,
Tout à la fois sont portés et rendus.
L'acier tranchant des lames aiguisées
Frappe à grand bruit les visières brisées ;
L'éclair jaillit des mailles, des plastrons :
Aux champs d'Etna, tel et moins prompt encore
L'ardent marteau des nerveux forgerons
A coups pressés bat l'enclume sonore.
Du chevalier le fer vole en éclats ;
Mais le poignard, préparé pour son bras,
A remplacé le large cimeterre.
Le front royal vient d'en être effleuré ;
Le sang jaillit de ce front révéré
Où sont écrits les destins de la terre.
A cet aspect, les pâles chevaliers
Poussent des cris, frappent leurs boucliers.
Rassurez-vous, élite généreuse !
De votre roi l'insolent agresseur
Est étendu dans la lice poudreuse :
Déjà du fer la pointe est sur son cœur.

« Relève-toi, lui dit Charles. VENGEANCE
Fut ta devise, et la mienne est CLÉMENCE.
Je te fais grâce. — Et moi je me punis,
Dit le vaincu; nos débats sont finis.
Voici l'instant qui nous réconcilie :
Demain, demain nous serons réunis. »
Il meurt... C'était le frère d'Ophélie.

NOTES.

Pour le héros un brillant carrousel
A préparé ses défis et ses joûtes.

Madame de Genlis, dans les notes de ses *Chevaliers du Cygne*, observe avec raison qu'il n'est point parlé de tournois dans l'histoire avant le règne de Charles-le-Chauve. Elle n'a cependant point hésité à les reproduire dans son roman, et ils y répandent un charme de plus. J'ai cru pouvoir, à son exemple, avancer l'époque de cette institution brillante. Ce n'est pas l'unique inspiration que je doive à son intéressant ouvrage.

Berthe jadis vécut pour les douleurs.

Berthe, mère de Charlemagne, a souvent exercé la plume des romanciers. L'épisode que j'ai introduit dans mon poème est tiré d'un roman en vers, d'Adenès, ancien troubadour.

Depuis ce jour, Pepin dans la douleur...

C'est ce même Pepin dont le tombeau ne portait pour inscription que ces mots : *Ci gît le père de Charlemagne.*

L'or d'un nuage enveloppait l'autel,
Quand descendit l'ange du sacrifice
Qui transforma dans le pieux calice
Le vin mystique en un sang immortel.

J'aurais développé davantage cette description, si le même sujet n'eût inspiré à un grand talent des vers dont Racine se fût honoré, et que La Harpe place au rang des plus beaux de la langue française. Ils sont trop connus pour que je les cite.

On entendit ce chant religieux,
Dont un pontife enrichit l'Ausonie,
Et dont jadis la sévère harmonie,
Sous Périclès, éclatait pour les dieux.

Il s'agit ici du chant que la Grèce avait consacré aux fêtes de Cérès-Éleusine, et qui fut introduit dans nos cérémonies religieuses par le pape Grégoire, d'où il prit le nom de *grégorien*.

. . . . Ce chancelier fidèle,
Cet Archambaut dont l'œil rapide et sûr
Perce des lois le labyrinthe obscur.

Archambaut, légiste et chancelier, jouissait de toute la confiance de son maître; il avait, dit-on, travaillé aux *Capitulaires*.

Cet Adélard, des sages le modèle...

Adélard, Théodulfe, Hilduin et Alcuin, qui voulaient faire de la France une Athènes chrétienne, furent les principaux coopérateurs de la renaissance des lettres. On sait que Charlemagne avait formé une académie. Les académiciens de ce siècle d'ignorance se distribuaient entre eux les noms célèbres des génies de l'antiquité : ainsi, Angilbert s'appelait Homère; Théodulfe, Pindare; Alcuin, Horace; etc. On a quelquefois attribué à Charlemagne la fondation de l'université.

Cet Albion, dont les sanglants exploits
Furent lavés dans les eaux du baptême...

Albion, lieutenant de Vitikind, finit comme lui par se rendre, et vint dans Attigny pour recevoir le baptême.

Ce jeune Ecbert qui, déchu de ses droits,
De loin s'essaie au poids du diadème,
Et, s'instruisant sous un maître qu'il aime,
Baise à genoux la main qui fait les rois.

Un des plus grands rois de l'Angleterre, et qui devait un jour en être le seul roi, Ecbert, chassé pour un temps de son pays par la persécution, trouva un asyle dans la cour du roi de France, et, apprenant de lui à réunir des États, y médita et y mûrit le grand projet de l'extinction de l'heptarchie; il accompagna Charlemagne au voyage de Rome. — Lorsqu'il partit pour réunir l'Angleterre sous ses lois, Charlemagne en l'embrassant lui fit présent de son épée: « Elle a vaincu mes ennemis, dit-il; j'espère qu'elle aura la même vertu contre les « vôtres. — Elle n'est plus dans la même main, répondit Ecbert, « mais votre disciple tâchera de suivre les leçons et les exemples « d'un tel maître. »

(M. GAILLARD, *Hist. de Charlemagne*).

Déjà la voix des timides vassales
Chante en ces mots *la Chanson d'Olivier,*
Au faible son des légères cymbales.

Charlemagne avait recueilli un grand nombre de chants militaires. Les plus connus sont ceux dont Olivier et Roland étaient les héros. On les chantait à la tête des armées, et ils conduisaient à la victoire. Il nous en est resté des fragmens dont la naïveté, quelquefois énergique, est plus souvent triviale. J'ai conservé quelques traits de ces anciennes ébauches.

Un cri s'élève: « Honneur aux fils des preux! »

Cette formule d'acclamation était usitée dans les tournois.

CHANT SIXIÈME.

Il était nuit; dans le royal domaine
On n'entendait que le souffle des vents
Qui frémissaient sur les vitraux mouvants,
Et tourmentaient le feuillage du chêne,
Ou quelquefois le monotone bruit
Des surveillants dont la voix assidue,
Des vastes cours traversant l'étendue,
Va mesurant les heures de la nuit.
Roi malheureux et plus malheureux père,
Didier pleurait son fils privé du jour :
Sa fille en deuil oubliait pour un frère
Ce Charlemagne, objet de tant d'amour.
Et cependant Charlemagne lui-même
Touche peut-être à son heure suprême.
Tout le venin de l'horrible poignard
Brûle son front et trouble son regard.
Morgane alors de sa joie infernale
Laisse éclater le farouche transport,
Et vient planer sur la couche fatale
En murmurant des paroles de mort.
« Meurs! poursuit-elle avec un cri de rage,
Meurs! souviens-toi du jour où mon amant
Pour te sauver détruisit mon ouvrage,
Et de mon art rompit l'enchantement.
J'avais juré de venger cet outrage;
L'heure est venue, et je tiens mon serment. »
Dans le palais court l'affreuse nouvelle;
Du souverain le danger se révèle :
Sur tous les fronts se répand la pâleur;

Le désespoir et la terreur muette
Glacent les cœurs, et la foule inquiète
Semble tranquille à force de douleur.
Quand l'incendie aux dévorantes ailes,
La nuit, s'attache aux toits des citadelles,
Quand le beffroi tinte à coups redoublés,
Les citoyens, interdits et troublés,
Errent en foule autour de l'édifice,
Et, sans tenter aucun secours propice,
S'intimidant loin de se raffermir,
Dans le péril ne savent que frémir.
Tels, dans l'effroi dont leur ame est atteinte,
Les habitants de la funèbre enceinte,
Laissant leur maître en proie à ses douleurs,
Au mal cruel n'opposent que des pleurs.
Plus le temps fuit, plus le danger s'augmente :
Au front brûlant où siége le poison
La fièvre monte, et le sang qui fermente
A menacé de rompre sa prison.
L'art ne peut rien ; l'oracle d'Épidaure
Pour nos climats était muet encore.
Mais sur les rois veille un dieu protecteur ;
Rassurons-nous... Alors se fit entendre
Sous les balcons une voix jeune et tendre.
Elle attira les zélés serviteurs ;
Et, l'écoutant d'une oreille attentive,
On entendit ces mots consolateurs
Qu'accompagnait la guitare plaintive :

Sauvez les jours de votre souverain :
La Providence à son secours m'amène ;
Je vous promets sa guérison soudaine.
Ouvrez la porte au jeune pélerin.

Sauvez les jours de votre souverain :
En voyageant aux monts de la Galice,

J'ai recueilli plus d'une herbe propice;
C'est le trésor du jeune pélerin.

Sauvez les jours de votre souverain :
Peut-être, hélas ! pour finir sa souffrance,
L'ange qui veille aux destins de la France
A pris les traits du jeune pélerin.

L'adolescent, à la voix inspirée,
Ainsi chanta : ce ne fut point en vain.
Aux serviteurs il disait : « Si demain
Je n'ai sauvé cette tête sacrée,
Je veux périr frappé de votre main.
Seul avec vous, près d'un roi que j'adore,
Oh ! laissez-moi veiller jusqu'à l'aurore. »
Ses yeux en pleurs, ses accents ingénus
Ont désarmé l'inflexible refus.
Dieu ! quelle nuit d'éternelle durée !
La voix éteinte et la marche égarée,
Les chevaliers, désarmés à demi,
Redemandaient leur maître et leur ami,
Et parcouraient avec inquiétude
Des corridors la longue solitude.
Ils s'abordaient en se pressant la main,
Se regardaient d'un œil triste et sans larmes,
Et, dévorant leurs mortelles alarmes,
Silencieux, reprenaient leur chemin.
Les uns, du ciel implorant un miracle,
Allaient prier pour le prince adoré,
Et sur l'autel, près du saint tabernacle,
Offraient pour lui le cierge consacré.
Ils répétaient : Que le Dieu des empires
Daigne un instant te regarder d'en haut,
O Charlemagne ! et demain, s'il le faut,
Nous mourrons tous pourvu que tu respires. »
Sur les perrons les autres rassemblés,

Incessamment levaient les yeux troublés
Vers cette lampe obscure et vacillante,
Dont la clarté tristement avait lui,
Et qui, du roi compagne défaillante,
Peut-être encor doit durer plus que lui.
  Enfin paraît l'aurore désirée;
Elle paraît! de la chambre du roi
Les preux en foule ont assiégé l'entrée,
Tous palpitant d'espérance et d'effroi.
A leur approche, ô bonheur! ô merveille!
Le roi chéri doucement se réveille:
Il croit sortir d'un songe plein d'attraits;
Un calme heureux respire dans ses traits.
Du pèlerin ce bienfait est l'ouvrage.
Les chevaliers tour à tour sur leur cœur
Veulent presser l'enfant libérateur.
De ses deux mains il voile son visage.
Chacun sourit, et dans cette candeur
Croit du bienfait démêler la pudeur,
Ou l'embarras naturel au jeune âge:
On s'abusait. Mais l'ami d'Isambart
Du pèlerin s'approche, et le supplie
De contenter leur avide regard...
Ah! malheureux! peux-tu savoir trop tard...
Tu l'as voulu: reconnais Ophélie!
Bientôt, hélas! finiront ses destins.
Déjà la mort sur ses lèvres muettes
Change la rose en pâles violettes;
Son front est morne et ses yeux sont éteints.
Elle périt, la vierge magnanime!
Elle périt, volontaire victime;
Et les poisons par sa bouche aspirés
Jusqu'à son cœur arrivent par degrés.
En ces instants, belle de sa mort même,
Vers le monarque elle lève les yeux,

Et, souriant du sourire des cieux :
« Prince, je touche à mon heure suprême.
Or, apprenez le secret du tombeau.
D'un long tourment le trépas me délivre...
J'aimais un roi... pour lui je n'ai pu vivre...
Pour lui je meurs... et mon sort est trop beau. »
Elle a parlé ; son ame au ciel s'élance,
Et de la mort tout garde le silence.
Lors on crut voir l'ange du dernier jour
Qui la couvrait de son aile d'albâtre ;
Et tout à coup le nocturne séjour
Sembla rempli d'une clarté bleuâtre
Et d'un parfum d'innocence et d'amour.
Le lendemain, en pompe solennelle,
On emporta la dépouille mortelle
De cet objet autrefois si charmant,
Et sous les murs de la sainte chapelle
On éleva son simple monument.
Pour signaler sa puissance nouvelle,
En vain la pourpre, ornement des Césars,
Est préparée au vainqueur des Lombards ;
En vain les murs de la ville éternelle
Ont vu flotter les sacrés étendards ;
De l'Occident l'empire en vain l'appelle :
Rien ne distrait ses douloureux ennuis ;
Il croit toujours voir l'ombre virginale
A ces côtés errer durant les nuits,
Jusqu'au lever de l'aube matinale.
Un soir encore il voulut une fois
S'acheminer vers l'enclos solitaire,
Pour y pleurer cette fille des rois,
Qui récemment avait quitté la terre.
Au lieu fatal, seul, il s'était rendu...
De longs soupirs ont frappé son oreille ;
Il aperçoit, sur la pierre étendu,

Un malheureux qui sanglote et qui veille.
C'était Didier. Sur la terre isolé,
A ses regards son vainqueur s'offre à peine,
Qui lève au ciel un regard désolé,
Puis sur la pierre aussitôt le ramène.
Pâle et troublé, du misérable roi
Charles s'approche, et dit : « Pardonne-moi :
Sur ce tombeau le regret nous rassemble,
Et dans la nuit nous gémirons ensemble.
Tout a fléchi sous mes coups triomphants,
Et cependant comme toi je soupire.
Si je ne puis te rendre tes enfants,
Je veux du moins te rendre ton empire. »
Didier se tait, sourit amèrement,
Et de l'enclos s'éloigne lentement.
Le cloître saint, Thébaïde profonde,
Ensevelit ce prince infortuné,
Qui, devant Dieu nuit et jour prosterné,
Goûte une paix qui n'est point de ce monde.
Du cénobite il apprend à souffrir,
En attendant qu'à son heure dernière,
Roi pénitent, sur un lit de poussière,
Le Christ en main, il apprenne à mourir.
  Chaque minuit, l'airain du monastère
Sonne trois fois : à ce nocturne appel,
Les habitants de la cellule austère
Prennent la croix et le pieux missel,
Et, les pieds nus, vont embrasser l'autel.
Leurs chants aux cieux montent pour Ophélie ;
Et, répondant à leur voix affaiblie,
L'orgue soutient de ses plaintifs accords
La litanie et le psaume des morts.
Couvert de cendre, et vêtu de la haire,
De tout son corps pressant les froids parvis,
A ces accents le royal solitaire

Mêle tout bas quelques vœux pour son fils.
Mais, d'Ophélie honorant la mémoire,
Une chronique, et nous devons l'en croire,
Atteste encor que le vaillant Ogier
Jusqu'au trépas resta son chevalier,
Et désormais porta l'armure noire.
Le jeune pâtre, au pied d'un chêne assis,
A l'étranger dit la touchante histoire,
Et l'étranger se trouble à ses récits.
Plus d'une belle en ces lieux égarée,
Triste, et plaignant la mort prématurée,
Sur le tombeau que ses pleurs ont mouillé
Laisse, le soir, son bouquet effeuillé.
De souvenirs l'ame encor poursuivie,
Souvent le roi vient lui-même en secret
S'y recueillir, et donner un regret
A la beauté qui lui donna sa vie.

NOTES.

Des surveillants dont la voix assidue,
Des vastes cours traversant l'étendue,
Va mesurant les heures de la nuit.

Les horloges sonnantes ne furent connues que vers le milieu du quatorzième siècle. Avant cette époque, des hommes étaient chargés de *crier* les heures pendant la nuit.

En vain la pourpre, ornement des Césars,
Est préparée au vainqueur des Lombards;
En vain les murs de la ville éternelle
Ont vu flotter les sacrés étendards...

La prise de Pavie, dit M. Gaillard, dans son estimable histoire de Charlemagne, mettait sous l'empire de Charlemagne le royaume des Lombards et lui ouvrait les portes de toute l'Italie. Les grands, les magistrats, toute la jeunesse romaine allèrent au-devant de lui; les uns portant des étendards,

marques de leurs dignités, les autres en habits de fête, couronnés de fleurs, tenant des palmes dans leurs mains, tous chantant des hymnes d'allégresse, rendant grâces à leur libérateur, célébrant ses victoires, et s'écriant: « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » On déploya devant lui les bannières de l'Exarque; on porta les croix qu'on ne portait que devant ce magistrat ou devant les patrices. A cette reconnaissance non équivoque de sa souveraineté, Charles descendit de cheval et suivit à pied les bannières sacrées jusqu'à l'église Saint-Pierre. Il y entra aux acclamations de tout le peuple.

ALFRED,

POÈME EN QUATRE CHANTS.

AVERTISSEMENT.

Milton, dans une dissertation littéraire, désigne pour sujet d'un poème héroïque les aventures d'Alfred, qui, ajoute-t-il, ne sont pas moins intéressantes que celles d'Ulysse. Si, comme le chantre d'Ulysse et d'Hector, Milton avait pu enfanter deux chefs-d'œuvre, sans doute il eût fait mieux que d'indiquer un sujet remarquable, il l'eût traité.

Mais ce qui doit surtout nous étonner, c'est que Shakspeare, ce peintre énergique des royales infortunes, c'est que Pope, ce traducteur célèbre de la plus belle des épopées, n'aient pas confié, l'un à la tragédie, l'autre à la muse héroïque, le soin de reproduire le grand nom d'Alfred et son histoire merveilleuse.

Quel personnage plus éminemment poétique, en effet, qu'un monarque, fondateur et guerrier, poète et législateur, qui joint à tant de sortes d'intérêt, l'intérêt plus grand qu'inspire un malheur non mérité? Les poètes et les romanciers ont-ils rien inventé de plus généreux que le caractère, de plus attachant que les aventures de cet Alfred, qui, accablé sous le nombre après d'éclatantes victoires, abandonné de son peuple dont il est chéri, suspend sa couronne aux rameaux d'un chêne, se réfugie dans une cabane, et, simple pâtre, songe, en conduisant un troupeau, qu'il doit encore gouverner un peuple ; qui, au signal de l'amitié, passe sous le déguisement d'un

chanteur dans le camp des farouches Danois, observe leurs positions, profite de leur désordre, et, un luth en main, s'apprête à reconquérir ses états?

Au charme d'un sujet si noble, si dramatique, si complet, se rattachent les scènes d'une nature primitive, les tableaux contrastés de mœurs sauvages et de mœurs plus adoucies, des soins champêtres et des travaux guerriers, de l'audace ignorante et sans frein et de la valeur disciplinée : et, au milieu de ces images tour à tour gracieuses et sombres, imposantes et terribles, domine le caractère magnanime d'un héros à qui les victoires même n'ont pu faire aimer la guerre, d'un roi dont la gloire est pure et consolante, et dont un historien, qui ne prodiguait pas la louange, disait : « Je ne sais s'il y a jamais eu sur la terre un homme plus digne des respects de la postérité qu'Alfred-le-Grand..... L'histoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut, ni faiblesse, le met au premier rang des héros utiles au genre humain..... »

Je me garderai bien de donner ici, à propos de mon poème, une de ces poétiques où les préceptes de l'art sont adroitement détournés par l'auteur au profit de l'ouvrage. Il me paraît peu convenable d'offrir au public des préceptes, quand on attend de lui des leçons.

CHANT PREMIER.

Muse du Nord, qui, seule et recueillie,
Au bruit lointain de l'orageuse mer
Vas répétant, dans les longs soirs d'hiver,
De l'Écossais la ballade vieillie !
Soit que tes yeux s'arrêtent par hasard
Sur les créneaux de ces tours sépulcrales,
Sanglants témoins des crimes du poignard;
Soit qu'à minuit tu foules à l'écart
Les marbres saints ou les tombes royales;
Viens. Les esprits à la baguette d'or,
Rassemblés tous en des cercles sans nombre,
Ont de Windsor peuplé la forêt sombre :
L'heure est propice : aux sentiers de Windsor,
Du grand Alfred je veux évoquer l'ombre.
Apporte-moi le luth consolateur,
Dernier ami, qui, fidèle à son maître,
Suivit au loin dans un exil champêtre
Ce roi caché sous l'habit du pasteur.
  Libre au milieu de l'Angleterre esclave,
Une île étroite, et ceinte de roseaux
Qu'un double fleuve abreuvait de ses eaux,
Se dérobait à l'œil du Scandinave.
Là demeurait un vieux soldat d'Ecbert :
Olgard, issu d'une noble famille,
Fuyait le monde, et sur ce bord désert
Coulait des jours embellis par sa fille.
Tout le hameau chérissait Edvitha :
Plus d'un pasteur la nomma la plus belle;
Plus d'un vieillard à son fils souhaita
De mériter une épouse comme elle.
Nouvel ami du vieillard généreux,



Le jeune Edvin dans la simple chaumière,
Qui de tout temps s'ouvrit aux malheureux,
Avait trouvé la table hospitalière.
Vers les rochers qui dominent les eaux
Il conduisait les chèvres vagabondes,
Ou, dans les prés que baignent les ruisseaux,
L'agneau timide et les brebis fécondes.
  Edvin cachait le secret de son cœur;
Mais d'Edvitha souvent à la veillée
Il ramassait la guirlande effeuillée ;
Même parfois il l'appelait sa sœur.
Ce nom de sœur et si pur et si tendre,
Qu'Edvin répète avec un doux accent,
Trouble Edvitha qui se plaît à l'entendre,
Et qui tout bas répond en rougissant.
Telle une fleur qui, sur les eaux penchée,
Se balançait au flexible rameau,
S'échappe enfin, par les vents détachée,
Et mollement suit le cours du ruisseau ;
Telle Edvitha s'abandonne sans peine
Au sentiment dont le charme l'entraîne.
  Quand les troupeaux, des prés quittant l'émail,
Sont renfermés dans l'ombre du bercail,
Edvin, assis aux pieds de la bergère,
Lui répétait la ballade étrangère,
La longue histoire, et les simples chansons
Qu'à leurs foyers les filles des Saxons
Chantaient, la nuit, en attendant leur père.
Mais, par hasard, venait-il quelquefois
A rappeler quelque triste aventure
De rois proscrits cachés au fond des bois,
Il se troublait; les cordes sous ses doigts
Ne formaient plus qu'un lugubre murmure ;
Morne et pensif, il demeurait sans voix.
Ce n'était point la vague rêverie

Du pâtre obscur qui songe à ses troupeaux,
Aux fruits des bois, aux fleurs de la prairie,
En essayant sur ses légers pipeaux
Un air d'amour pour la beauté chérie.
D'un soin plus grave il semble inquiété :
Tout le trahit, ses discours, son silence;
Et, sur ces bords trop long-temps arrêté,
Vers d'autres lieux en espoir il s'élance,
Impatient de son obscurité.
Olgard un jour lui dit : « Ton luth sommeille,
Et loin de nous tu rêves à l'écart.
D'un chant guerrier viens flatter mon oreille;
Le chant guerrier rajeunit le vieillard. »
Edvin soumis se rend aux vœux d'Olgard.
Précipitant sa cadence plus vive,
Il veut chanter l'hymne de la valeur;
C'est vainement, et la note plaintive
Revient toujours soupirer la douleur :
« Mon luth est triste; en vain je l'importune :
Aux sons de gloire il n'est plus destiné.
Tel il gémit dans le jour d'infortune
Où de son peuple Alfred abandonné...
— Oh! parlez-nous de ce roi détrôné;
Répétez-nous sa douloureuse histoire,
Dit la bergère; au bord du fleuve assis,
Vous la contiez un jour, et vos récits
Depuis ce jour occupent ma mémoire.
Alors Edvin, sur un mode touchant,
Du roi banni redit le triste chant :

Alfred un jour, abandonné des braves,
Vit ses sujets passer sous d'autres lois,
Et sous le joug des tyrans scandinaves
Courber le front pour la première fois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Un seul ami qui l'aima pour lui-même,
En lui jurant de soutenir ses droits,
Vint embrasser le roi sans diadème...
L'embrassait-il pour la dernière fois?
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Dès le retour de l'aurore prochaine,
Se dérobant aux féroces Danois,
Il suspendit sa couronne au vieux chêne,
Et le vieux chêne en tressaillit trois fois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Heureux Ecbert! au beau pays de France
Un roi fameux t'accueillit autrefois;
Et, sans appui comme sans espérance,
Ton héritier gémit seul dans les bois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Depuis ce temps, on dit que son fantôme
Dans la feuillée apparut une fois.
Peut-être, hélas! songeant à son royaume,
Sous quelque ombrage est-il mort dans les bois.
Plaignez Alfred et le destin des rois.

Des pleurs mouillaient les yeux de la bergère;
Elle disait: « Que je plains sa misère!
Pourquoi le ciel, qui protége les rois,
Ne l'a-t-il pas amené sous nos toits?
Chéri de nous, il eût béni mon père.
— Quoi! se peut-il, répond Edvin troublé,
Qu'il vous inspire un intérêt si tendre?
Belle Edvitha! s'il pouvait vous entendre,
De son malheur il serait consolé.
— Le nom d'Alfred est cher à mon grand âge,
Poursuit Olgard; jadis par mon courage
Je dérobai son aïeul au trépas.
Suivant Ecbert au milieu des combats,
Du fer levé je vis le coup funeste

De ses vieux ans prêt à borner le cours :
Je le sauvai ; mon sang paya ses jours.
Cette blessure est un bien qui me reste. »
Il la montra sur son sein découvert ;
Puis il reprit : « Ce magnanime Ecbert
Entre ses bras m'emporta sous sa tente ;
Il dénoua son écharpe éclatante,
Et de mon sang elle étancha les flots.
Je la conserve. » En écoutant ces mots :
« Ah ! dit Edvin, permettez que je touche
Ce don sacré d'un roi victorieux ;
Noble vieillard, permettez que ma bouche
Presse un moment le tissu glorieux.
— Oui, » dit Olgard. Aussitôt il se lève ;
Au mur poudreux où pendait son vieux glaive
Il prend l'écharpe. Edvitha, souriant,
En décorait Edvin impatient.
Dieu ! quels transports il sent naître en son ame !
Dans ses yeux brille une subite flamme.
Olgard lui parle, il ne l'écoute plus ;
Sa voix s'égare en des accents confus ;
Il nomme Ecbert, parle de diadème...
Ce jeune Edvin, c'était Alfred lui-même.

Dès ce moment, la fille du vieillard
N'occupait plus son ame tout entière.
Plus matinal, il quittait la chaumière,
Vers la chaumière il revenait plus tard.
A la veillée interrogeant Olgard,
Il ne parlait que du fier Scandinave.
Leur chef Ivar, si farouche et si brave ;
Son frère Ubba, pirate au cœur de fer,
Moins digne fils du courageux Recner[1] ;

1. *Recner* ou *Regner*, roi de Danemarck et barde fameux, qui, renfermé dans une prison par son ennemi, acheva tranquillement son hymne de mort, au milieu des serpents qui le dévoraient.

Du camp nouveau les secrètes entrées ;
Des monts voisins les routes ignorées ;
Tel est d'Alfred l'entretien le plus cher.
Quand du vieillard la longue expérience
L'avait charmé par d'utiles récits,
Il se levait, saisi d'impatience,
Et dans les bois par les ombres noircis
Portait son trouble et ses pas indécis.
A tout moment, non sans rougir de honte,
Il croyait voir, sous ses yeux éperdus,
L'auguste Ecbert, qui lui demandait compte
De tant de jours obscurément perdus.
Il s'écriait : « O père de mon père !
Me verras-tu long-temps humilié ?
Et toi, Dévon, espoir de ma misère,
Dans ce désert m'as-tu donc oublié ?
Tu me promis qu'un fidèle message
M'apporterait le signal du retour :
Sur les rochers qui bordent cette plage,
L'œil fixe, en vain je m'assieds tout le jour;
Rien ne paraît. Dans ce triste séjour
Me faudra-t-il consumer mon jeune âge ?
Ah ! si j'obtiens ce signal désiré,
J'en fais serment au dieu de ma patrie ;
Seul, sans escorte et sans crainte, j'irai
De ces Danois affronter la furie ;
Simple chanteur, j'irai, mon luth en main,
Du camp d'Ivar observer l'étendue,
Et, préparant l'attaque inattendue,
De la victoire apprendre le chemin.
Un heureux sort près d'Ivar me protége :
Quand des Danois je soutins les assauts,
Ivar absent, sur ses légers vaisseaux,
Suivait son frère aux côtes de Norwége.
Si mes exploits jusqu'à lui sont venus,

Mes traits du moins ne lui sont pas connus.
Sans défiance il m'ouvrira sa tente. »
Alfred ainsi trompait la longue attente,
Et les langueurs d'un pénible repos ;
Mais quand du soir l'ombre couvrait la terre,
Il s'arrachait à ses rêves de guerre,
Et tristement ramenait ses troupeaux.
De ton monarque ami sage et fidèle,
Noble Dévon! alors que faisais-tu?
Long-temps pour lui ton bras a combattu ;
Et, pour tenter une lutte nouvelle,
Tu rends l'audace à son peuple abattu.
De combattants une troupe aguerrie
Déjà s'apprête à servir ton dessein ;
Déjà ta voix fait tressaillir leur sein
Aux noms sacrés de prince et de patrie.
Non loin du camp des farouches Danois,
De Sommerset la forêt solitaire
Voit sous son ombre accourir à la fois
Tous les héros, honneur de l'Angleterre.
Un jour Alfred, aux rayons du matin,
Était assis sur la déserte plage,
Et, de Dévon attendant le message,
Ses yeux erraient vers le sentier lointain.
A son oreille arrive un bruit soudain.
Entre le fleuve et l'aride clairière,
Passait Ubba ; de six guerriers suivi,
Fier du butin dans sa course ravi,
Il retournait au camp d'Ivar son frère.
Alfred entend sa formidable voix,
Qui, résonnant sur la rive escarpée,
Criait ces mots aux pirates danois :
« Tout doit tribut aux enfants de l'épée!
Qui tient un fer, amis, possède tout!
La terre est vaste et nos biens sont partout!

Vous avez vu ces troupeaux qui bondissent?
Ils sont à nous; que vos mains les saisissent!
D'un tel présent rendons grâce au destin;
Élançons-nous dans cette île sauvage,
Et sur ses bords préparons le festin. »
Il fend les flots et touche le rivage.
Ses compagnons le suivent... Le berger
Posant son luth sur la roche prochaine,
Arme sa main du rameau d'un vieux chêne,
Marche au-devant du farouche étranger,
Et d'une voix menaçante et tranquille :
« Chef inconnu! qui t'amène en cette île?
Qu'y cherches-tu? réponds. — Ce n'est pas toi.
— N'avance pas. — Qui me le défend? — Moi.
— Quel chef puissant règne sur ce parage?
— Moi. — Tu me plais. Aurais-tu du courage?
— Tu le verras. — Je te protégerai.
Le camp danois vaut bien ton pâturage;
M'y suivrais-tu? — Je t'y précéderai.
— Quel es-tu donc? — Que t'importe? peut-être
Dans peu d'instants je me ferai connaître :
Combats toujours. — Tu vas, faible pasteur,
De cet acier sentir la pesanteur.
— Frappe, et tais-toi. » Frémissant de l'injure,
Ubba de l'œil quelque temps le mesure,
Et la vengeance est au fond de son cœur.
Mais, du combat craignant déjà l'issue,
Tous les Danois sur Alfred élancés
Vont l'accabler; il lève sa massue,
Frappe, redouble, écrase à coups pressés
Les plus hardis à ses pieds terrassés.
Le reste au loin s'enfuit sur le rivage.
Ubba, les yeux étincelants de rage,
Fond sur Alfred; mais Alfred, sans terreur,
Lui laisse user sa force et sa fureur.

Bientôt, joignant la valeur et l'adresse,
De toutes parts il l'attaque, il le presse;
Seul il l'entoure, et le pâle Danois
Trouve en un seul dix guerriers à la fois.
Du fer rompu l'inutile poignée
Reste en sa main; il pousse un cri d'effroi.
Alfred s'arrête, et lui dit: « Remets-toi. »
Le fier Ubba voit sa vie épargnée;
Il s'en indigne: « Insolent! tu mourras. »
La forte hache arme aussitôt son bras.
Terrible, il lève au-dessus de sa tête
Le coup pesant que sa vengeance apprête.
A sa rencontre Alfred s'est élancé;
D'un choc affreux le Danois renversé
Succombe: « Eh bien! dit Alfred, que t'en semble?
Faible pasteur, j'ai vaincu le Danois.
Oseras-tu nier une autre fois
Que je sois pâtre et guerrier tout ensemble?
— Honneur à toi! » dit le fils de Recner;
Et pour frapper il soulève le fer.
Alfred échappe à sa rage trompée;
Des mains du traître il arrache l'épée,
Et d'un sang noir fait ruisseler les flots.
Interrompant sa menace inutile,
Le Danois rit, et meurt. Dans le repos
Tout rentre alors, et le berger tranquille
Va retrouver son luth et ses troupeaux.

NOTES.

Libre au milieu de l'Angleterre esclave,
Une île étroite, et ceinte de roseaux
Qu'un double fleuve abreuvait de ses eaux,
Se dérobait à l'œil du Scandinave.

L'île d'Athelney (*Insula Nobilium*), formée par les rivières de Paret et de Thonne, avait échappé à l'invasion des Danois,

qui, maîtres du Northumberland, ravageaient toute la province de West-Sex.

« Les Danois, dit Speed, fondaient sur les pays étrangers, où ils inspiraient autant de terreur que l'épée qui sort du fourreau, ou que la mer irritée qui franchit ses rivages, et qui désole les pays qu'elle inonde. » Si la forme est ici un peu trop poétique, le fond n'en est pas moins vrai.

Là demeurait un vieux soldat d'Ecbert.

Il m'a semblé plus dramatique de faire du berger chez qui Alfred s'était réfugié, un ancien soldat du fameux Ecbert, dont Alfred était le petit-fils.

Olgard un jour lui dit : Ton luth sommeille.

Ce luth, que d'autres ont appelé une harpe, était une sorte de lyre ou plutôt de violon à quatre cordes, tendues avec quatre chevilles, qui se trouvaient horizontalement placées à l'extrémité du manche.

Précipitant sa cadence plus vive,
Il veut chanter l'hymne de la valeur ;
C'est vainement, et la note plaintive
Revient toujours soupirer la douleur.

Cette forme, imitée de la première ode d'Anacréon, a été reproduite, de la manière suivante, dans un poëme anglais moderne très intéressant, *la Dame du Lac*, par Sir Walter Scott :

Alas! than mine a mightier hand
Has tuned my harp, my strings has spann'd ;
I touch the chords of joy, but low
And mournful answer notes of woe ;
And the proud march which victors tread,
Sinks in the wailing for the dead.

Sir Walter Scott, auteur de plusieurs poëmes du même genre, tels que *Marmion*, *le Lai du Ménestrel*, etc., n'est pas le seul

poète dont s'honore, de nos jours, la littérature anglaise. On cite avec éloge les ouvrages de lord Byron, de MM. Campbell, Moore, et plusieurs autres.

Et toi, Dévon, espoir de ma misère,
Dans ce désert m'as-tu donc oublié?

Le comte de Dévon, ami d'Alfred, connaissait le lieu de sa retraite, et devait lui envoyer un anneau d'or, signal du retour. En attendant, il rassemblait les Saxons dans la forêt de Sellwood, à l'extrémité du comté de Sommerset.

De Sommerset la forêt solitaire.

J'ai été forcé de substituer ici le nom générique du comté au nom plus particulier de Sellwood, qu'il était difficile de placer dans un vers.

Le fier Ubba voit sa vie épargnée;
Il s'en indigne.

Lorsqu'un ennemi forçait un guerrier scandinave à recevoir la vie, l'autre regardait cet affront comme plus odieux que la mort même. Une situation qui a quelque chose de semblable, mais dont les détails sont beaucoup plus touchants, se trouve développée avec profondeur dans un petit poëme de M. Victorin Fabre, intitulé *Lémor*. Harcelé sans cesse par l'orgueil outragé de Morna, qui excite Lémor contre Selgar son ami, le malheureux Lémor ne prononce que ces mots:

Je combattrai, cours préparer ma tombe.

Les tristes détails de ce combat, où deux amis s'épargnent, me semblent peints admirablement:

Dans les champs de Morni nos lances s'élevèrent,
Nos glaives se croisèrent;
Nos glaives cependant évitaient de blesser.
Rapides, mais toujours à l'amitié fidèles,
En s'éloignant du sein qu'ils craignent de percer,

Ils font jaillir dans l'air de vaines étincelles,
De nos casques à peine effleurent le cimier,
Ou tombent sans offense au bord du bouclier.

Mais la voix de l'impérieuse Morna se fait entendre de nouveau ; elle est vengée, et Lémor reprend son récit déplorable :

Depuis ce jour fatal, souillé du fratricide,
Malheureuse est la main de Lémor homicide.
L'ennemi d'Inhistore a traversé les flots.
J'ai combattu : le sort a trahi mes héros ;
Leurs mânes gémissants ont accusé mon crime :
Du forfait de son prince innocente victime,
A peine un faible reste a fui dans les déserts.
L'étranger peuplera nos villes solitaires ;
Nos femmes, nos enfants languissent dans ses fers ;
Il s'est assis vainqueur au tombeau de mes pères!
Et l'insolent orgueil des harpes étrangères
Dans mon palais sanglant insulte à mes revers.
Ma gloire est morte : et moi, dans ce rocher sauvage,
Je mêlerai ma plainte au murmure des vents,
Jusqu'au temps où mon ombre, errant sur le nuage,
Dérobera sa honte aux regards des vivants.
Et toi, belle Iona, belle et toujours chérie,
En vain tes yeux charmants, de regrets consumés,
Sur l'herbe de la plaine, encor rouge et flétrie,
Cherchent au loin mes pas dans le sang imprimés.
Tu m'attends, l'œil en pleurs ! Pleure, et cesse d'attendre.
Il s'arrête, et gémit. Ce souvenir si tendre
Calme de ses transports la sauvage fureur.
Il embrasse, en pleurant, l'ami de son malheur.
« Fédor, dit-il, témoin de ces larmes cruelles,
« A mon fils, gémissant sous le joug du vainqueur,
« Garde-toi de porter les armes paternelles ;
« J'ai fui. » Son cœur se serre ; et sa bouche, à ces mots,
Se refuse à la plainte, et se ferme aux sanglots.
Cinq fois, depuis ce jour, l'étoile radieuse
Avait blanchi les flots de paisibles lueurs ;
Et la fraîcheur des flots, l'ombre silencieuse,

N'avaient point de Lémor assoupi les douleurs.
Mais la sixième nuit, à l'heure où, sur les fleurs,
Descend, légère et douce, une humide rosée,
Le repos descendit dans son ame apaisée :
Calme, il ferma les yeux sur le sein de Fédor.
Il ne les rouvrit point à l'aube matinale.
Et quand de ses vapeurs la mer occidentale
Du soleil affaibli voila le disque d'or,
Sa paupière immobile était fermée encor.
  Sous le chêne vieilli, près des vagues profondes,
Maintenant il repose, il dort au bruit des ondes.
Et souvent le nocher qui vogue sur ces mers,
A travers le nuage et la brume des airs
Aperçoit, au penchant de la côte rustique,
La pierre de sa tombe, et sur la pierre antique
Sa lance et son carquois par la ronce couverts.

Toute cette fin me paraît pleine de charme; elle se distingue surtout par sa teinte profondément élégiaque, et par un heureux choix de circonstances mélancoliques, habilement graduées.

Le Danois rit, et meurt.

Mourir en riant était une sorte de point d'honneur chez les Danois.

Un poète dont les lettres et l'amitié doivent pleurer long-temps la perte, M. de Parny, dans *Isnel et Aslèga*, poëme charmant et trop peu cité, a imité du scandinave les vers suivants, où cette coutume est rappelée :

Le même jour il vit sur la colline
L'acier briller: au combat il courut.
Le premier trait atteignit sa poitrine ;
Il fut percé, tomba, rit, et mourut.

CHANT SECOND.

Or maintenant, dis-nous, muse du Nord,
Quel fut d'Olgard le généreux transport,
Quand, rougissant d'une si faible gloire,
Edvin, pensif, lui conta sa victoire.
« Toi! leur vainqueur! O mon fils! à leurs coups
Quel sort heureux a donc pu te soustraire?
Eh quoi! toi seul contre eux tous! — Non, mon père;
A mes côtés j'avais Ecbert et vous. »
Vous eussiez vu des feux du premier âge
Les yeux d'Olgard reprendre tout l'éclat:
« Que n'ai-je, ami, secondé ton courage!
Oh! si le ciel encore au vieux soldat
Eût accordé les honneurs d'un combat!...
Le temps n'est plus. Toi, fille aimable et chère,
Songe à présent qu'Edvin n'est plus pour nous
Un pâtre obscur; c'est le fils de ton père:
Par sa valeur il nous a sauvés tous;
Je te permets de le nommer ton frère. »
Alfred à peine entend ces derniers mots:
De longs regrets poursuivent le héros;
Il pense au jour de victoire et de fête
Où, tout ensemble et monarque et soldat,
Poudreux encor de son dernier combat,
Du diadème il vit ceindre sa tête;
Il se souvient de ses nombreux exploits,
Quand de l'état les plus fermes colonnes
Tombaient sans lui sous l'effort des Danois,
Quand à leur joug il déroba sept fois
Son front chargé du poids des sept couronnes[1].

1. L'heptarchie.

Mais, de leur trouble à peine revenus,
Les compagnons du guerrier qui n'est plus
Ont emporté sa dépouille mortelle.
Au camp danois arrivés lentement,
Des yeux d'Ivar ils cherchent un moment
A détourner cette image cruelle.
Ivar accourt, frissonne, et dit ces mots :
« Auprès de vous je ne vois point mon frère ! »
L'un d'eux répond : « Il est avec son père ;
Comme son père il est mort en héros. »
Triste, et les bras croisés sur sa poitrine,
Loin des guerriers Ivar alla s'asseoir.
Le scalde alors chanta : sous la colline
Le corps glacé reposait vers le soir.
Le jour suivant, à l'ombre fraternelle,
Ivar, tourné vers la tombe nouvelle,
Jure, au milieu du funèbre festin,
De consacrer à la flamme éclatante
Les deux captifs que leur fatal destin
Doit les premiers amener sous sa tente.
Levant au ciel un regard furieux,
Il en atteste Odin l'incendiaire[1],
Et par le scalde en traits mystérieux
L'affreux serment est gravé sur la pierre.
Quelques Danois, vainement poursuivis,
Qui, des forêts repoussés vers la plaine,
En ce moment arrivaient hors d'haleine,
Viennent au chef apporter ces avis :
« Chef ! au combat le Saxon se prépare ;
Le fier Anglais sort enfin du repos.
Un court trajet de leur camp nous sépare,
Et Sommerset voit flotter leurs drapeaux.
Ils sont nombreux : dans la forêt profonde,

1. *L'incendiaire* est une des nombreuses dénominations d'Odin.

D'un vaste camp ils dressent l'appareil;
Nous les verrons avant que le soleil
Ait quatre fois plongé ses feux dans l'onde. »
Ivar écoute, et dit à ses soldats :
« Amis, buvez. Le retour des combats
D'un long repos vous épargne l'injure;
Ne craignez plus de mourir sans blessure.
Gloire au guerrier noblement terrassé!
Malheur au lâche! avec lui tout succombe :
L'oiseau d'oubli[1] vient chanter sur sa tombe;
Pour lui déjà l'avenir est passé.
Buvez. » Il dit; les clameurs se confondent,
Et les échos en mugissant répondent.
Trois chefs alors s'approchent : « Noble Ivar,
Que des combats le jour enfin se lève!
Auprès du tien brillera notre glaive. »
C'étaient Usdal, et Tremnor, et Rismar.
Ces trois guerriers, qu'un même nœud rassemble,
Aux sœurs d'Ivar ont donné leur amour.
Du même flanc sortis le même jour,
Au sein des camps ils grandirent ensemble.
Leurs bras unis, sous le même étendard,
Frappent ensemble à travers la mêlée,
Comme à la fois la fourche au triple dard
D'un triple coup fend la terre ébranlée.
Mais nul danger digne de leur valeur
Ne s'est offert; de leurs armes encore
Nul attribut, nul signe ne décore
L'airain sans noms et l'acier sans couleur.
Ils ont juré leur chaîne fraternelle
De mériter une armure nouvelle,
Et dans ce jour veulent au prix du sang
Se délivrer de leur bouclier blanc.

1. Expression souvent employée dans les poésies danoises.

Heureux, hélas ! si le sort de la guerre
N'ordonne point que les trois compagnons,
Unis toujours, emportent sous la terre
Leurs boucliers sans couleur et sans noms !
« De votre bras je connais la vaillance,
Leur dit Ivar ; amis, souvenez-vous
Qu'en vous mes sœurs chériront leurs époux,
Et méritez une illustre alliance. »
Mais cependant ces filles de Recner,
Prenant en main la navette de fer,
A la lueur d'une lampe magique,
Sous le rocher qui s'élève à l'écart
Ont commencé la trame fatidique
Qui des Danois formera l'étendard.
Dans leur beauté moins aimable qu'austère,
On cherche en vain l'abandon si touchant ;
Mais de leurs traits le noble caractère
Peint de leurs cœurs l'héroïque penchant.
Leur front est pâle, et leur regard est sombre ;
Leurs noirs cheveux flottent désordonnés ;
Et ces trois sœurs, se recueillant dans l'ombre,
Des sœurs d'enfer aux regards étonnés
Offrent ensemble et l'image et le nombre[1].
Déjà s'étend sur leur métier d'airain
Le long tissu qu'attachent deux épées ;
Et lentement leurs voix entrecoupées
Chantaient cette hymne au sinistre refrain.

Odin se lève; Odin l'invulnérable
A par trois fois demandé son coursier,
Et des rameaux du frêne vénérable
A détaché l'étincelant acier.

1. On supposait que trois déesses, messagères d'Odin, connues sous le nom générique de *Valkyries*, allaient au milieu des combats dispenser la victoire et désigner ceux qui devaient périr. Ces parques du Nord s'appelaient *Gadur*, *Rosta*, et *Skulda*.

Sa voix puissante ébranle au loin la terre,
Et retentit dans les antres du Nord.
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

De noirs corbeaux une troupe affamée
Au pied des monts vient de se rassembler,
Et, s'élevant entre la double armée,
Boit en espoir le sang qui va couler.
Fiers combattants qui joncherez la terre!
La Valkyrie a marqué votre sort.
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

Fatales sœurs! épargnez notre frère;
Gardez Ivar à nos embrassements:
Vengez d'Ubba la couche funéraire,
Et toutefois protégez nos amants.
Puissent leurs noms, terribles sur la terre,
Occuper seuls les cent harpes du Nord!
Formons, formons le tissu de la guerre;
Chantons, chantons le refrain de la mort.

Et du corbeau, l'emblème du carnage,
Sur l'étendard elles peignaient l'image [1],
Non sans tracer les signes merveilleux
Par qui des morts la cendre est réchauffée,
Et qu'autrefois, dit-on, la vierge-fée
Devers Upsal apprit à leurs aïeux.
L'ombre s'enfuit, le jour blanchit les cieux,
Et les trois sœurs travaillent sans relâche.
Le soir enfin les voit finir leur tâche,
En proférant des mots mystérieux.
Ivar des mains de ses trois sœurs chéries
Avec transport reçoit le don sacré;

1. L'étendard sacré des Danois s'appelait *Reiftein*, mot qui dans leur langue signifie *corbeau*.

Il le dévoue aux pâles Valkyries
Et le suspend au chêne révéré.
Le même soir, dans l'île solitaire,
Alfred songeait au trône héréditaire ;
Quand tout à coup s'élève un bruit léger...
Sur l'autre bord un voyageur l'appelle.
A cette voix, Alfred vers l'étranger
Guide aussitôt la légère nacelle :
De son ami c'était le messager.
« Au pâtre Edvin, conduis-moi. — C'est moi-même.
— Prends cet anneau ; j'ai rempli mon devoir. »
Il dit, et part. Aux feux pâles du soir,
Le roi pasteur, saisi d'un trouble extrême,
Lut pour devise autour de l'anneau d'or
Ces mots gravés : SOMMERSET ! DIADÈME !
Et s'écria : « Je suis Alfred encor ! »
Tel un enfant de la libre Helvétie
Goûtait loin d'elle, au printemps de sa vie,
D'un nœud charmant l'innocente douceur.
Le ranz du pâtre un jour se fit entendre.
A ces accents si connus de son cœur,
Mal du pays, mal douloureux et tendre !
Dès l'instant même il ressent ta langueur.
Le lac d'azur, le châlet, la prairie,
A sa pensée ont apparu soudain ;
Il voit déjà dans l'horizon lointain
Fumer les toits de sa chère patrie.
Il reconnaît cette chaîne de monts
Qui dans les airs lèvent leur tête blanche,
Et croit ouïr dans les ravins profonds
Mugir long-temps la bruyante avalanche.
En vain l'amour gémit : le lendemain,
Abandonnant la plaintive étrangère,
De la montagne il reprend le chemin,
Et s'en retourne au pays de sa mère.

Tel est Alfred. Mais l'heure s'enfuyait,
Et les troupeaux rentrèrent sans leur maître,
Et d'Edvitha le regard inquiet
Cherchait Edvin sans le voir reparaître.
De la chaumière elle sort en tremblant,
Pose dans l'ombre un pied timide et lent :
Le moindre bruit l'arrête ; elle frissonne
Quand sur ses pas le vent qui tourbillonne
A fait frémir le feuillage mouvant.
Se rassurant enfin, elle commence
Du roi banni la touchante romance,
Qu'à ses côtés Edvin chanta souvent.
Alfred, plongé dans sa mélancolie,
Errait encore au pied du mont voisin ;
De longs soupirs s'échappaient de son sein.
Il écouta la cadence affaiblie
Du lai plaintif, et ces accents connus
Qui jusqu'à lui bientôt ne viendront plus ;
Et, s'approchant de la beauté tremblante
Qu'il croyait voir pour la dernière fois,
Il répéta d'une voix triste et lente :
« Plaignez Alfred, et le destin des rois. »
Le lendemain, quand l'aube blanchissante
Perce à demi l'obscurité des cieux,
Le pâle Edvin d'Edvitha gémissante
Veut s'épargner les déchirants adieux.
Au lit d'Olgard, qu'un faible jour éclaire,
Il marche, et dit : « Bénissez-moi, mon père !
Je pars. » Olgard soupire, et lui répond :
« Je t'aimais trop, Edvin. Un deuil profond
Va désormais attrister ma vieillesse ;
Tu manqueras long-temps à ma tendresse ;
Mais tu le veux, dispose ton départ :
Songe parfois à mon humble demeure ;
Sur ton chemin si tu vois un vieillard,

Songe un moment à celui qui te pleure. »
Tous deux long-temps se tinrent embrassés.
Olgard enfin s'écria : « C'est assez,
Mon cher Edvin! à la mâle rudesse
D'un vieux soldat sied mal tant de faiblesse.
Pars ; comme moi va servir ton pays :
Pars ; quelque jour tu reviendras, mon fils.
Tu reverras le vallon, la chaumière,
Mon Edvitha peut-être !... mais alors
Le vieil Olgard sera parmi les morts.
Edvin du moins bénira ma poussière. »
Dans son silence Olgard retombe. Enfin
Il poursuivit d'une voix altérée :
« De ce séjour, tu me l'as dit, Edvin,
Un long trajet sépare ta contrée.
Aux durs mépris d'une avare pitié
Je ne veux pas que le sort t'abandonne.
Je t'en supplie, Edvin... je te l'ordonne,
De mon peu d'or emporte la moitié.
— Gardez un bien pour moi trop inutile,
Cœur généreux ! Ah ! vous m'avez appris
Que le malheur, sans subir les mépris,
Peut en chemin rencontrer un asile,
Des soins touchants et des hôtes chéris.
Une richesse et plus noble et plus pure
Est en vos mains. — Parle, et, je te le jure,
Tu l'obtiendras. — Cette écharpe d'un roi,
De votre sang rougie... — Elle est à toi.
La voici ; prends. — Mon père !... Oh ! de ce gage
J'avais besoin pour garder mon courage.
Bénissez-moi. » Sur Alfred à genoux
Le bon vieillard étend ses mains, et prie.
Alfred se lève : « Adieu, séparons-nous,
Il en est temps. Du jour qui vient de naître
Je vois déjà s'agrandir les rayons ;

A nos regards Edvitha va paraître...
Dites-lui bien... C'est elle ! Adieu, fuyons. »
Et, s'échappant au fond de la vallée,
Il disparaît. Edvitha désolée,
De son malheur instruite, mais trop tard,
Tombe en pleurant sur le sein du vieillard.
Tendre Edvitha ! seul avec ton image,
Edvin distrait s'égara tout le jour.
Quand la nuit vint, sous l'humide feuillage
Il s'étendit, et reprit son voyage
Dès que l'aurore aux cieux fut de retour.
Mais, ô surprise ! un sentier le ramène
Vers le séjour que la veille il quitta ;
Il reconnaît sur la rive prochaine
L'humble cabane où respire Edvitha,
Et cet aspect l'attendrit et l'enchaîne.
Le fleuve ainsi, de détours en détours,
Toujours fuyant et revenant toujours,
Laisse à regret la rive accoutumée,
Où l'aubépine et la rose embaumée
Charmaient ses flots et parfumaient son cours.
Son cours l'appelle au séjour des orages :
Mais en quittant ces bords délicieux,
Le fleuve encor se plaît sous leurs ombrages ;
A la prairie, aux parfums, aux rivages
Il semble encor murmurer des adieux.
Edvin s'écrie : « Est-ce un avis suprême
Qui vers ces lieux vient de me rappeler ?
Où vais-je, hélas ! L'incertain diadème
Vaut-il le sang qui bientôt doit couler ?
Du toit que j'aime, ah ! pourquoi m'exiler ?
Cachons mes jours sous le paisible chaume :
Fille d'Olgard ! tu les embelliras.
Ces prés, ces bois deviendront mon royaume,
Et mes sujets ne seront point ingrats. »

Disant ces mots, prompt comme la pensée,
Il s'élançait au rivage prochain,
Lorsque d'Ecbert l'écharpe balancée
Frappa ses yeux... Ce ne fut point en vain.
Son front rougit, incliné vers la terre;
Et jusqu'à l'heure où la nuit solitaire
Revint tomber sur les bois obscurcis,
De son aïeul il vit l'ombre royale
Qui, d'un pas ferme, à ses pas indécis
Ouvrait la route, et qui par intervalle
Le regardait, en disant : « Sois mon fils. »

NOTES.

Il pense au jour de victoire et de fête,
Où tout ensemble et monarque et soldat,
Poudreux encor de son dernier combat,
Du diadème il vit ceindre sa tête.

Alfred monta sur le trône, à Winchester, en 871, après une victoire qui avait ranimé l'espérance et le courage des Saxons.

Quand de l'Etat les plus fermes colonnes
Tombaient sans lui sous l'effort des Danois;
Quand à leur joug il déroba sept fois
Son front chargé du poids des sept couronnes.

Ecbert avait réuni sous son autorité les sept royaumes de l'heptarchie. Alfred, à qui ce fardeau était imposé, eut à les défendre contre les Danois dans sept combats, parmi lesquels il faut compter la célèbre bataille de Vilton.

Triste, et les bras croisés sur sa poitrine,
Loin des guerriers Ivar alla s'asseoir.

Ivar est triste; il se tient à l'écart, mais il ne verse pas une

larme. Je me suis souvenu que les Danois regardaient comme une faiblesse de pleurer leurs amis et leurs parents les plus chers.

Le scalde alors chanta...

« Les scaldes [1] transmettaient les actions d'éclat à la postérité, et leurs chants furent long-temps les seules chroniques de la Norwége, de la Suède et du Danemarck. Ils suivaient les héros au combat, afin de voir par leurs propres yeux ce qu'ils devaient raconter [2]. Le roi Olaf Tryguason dit, en donnant le signal d'une grande bataille : « Arbitres de la gloire, vous qui « la partagez en la célébrant, vous ne chanterez point ce soir « ce que vous aurez entendu, mais ce que vous-mêmes « aurez vu. »

« Durant les marches des guerriers dans les camps et dans la mêlée, et surtout dans les expéditions maritimes, résonnait toujours la voix des scaldes. Le matin du jour qui éclaira la bataille de *Stilastad*, trois scaldes éveillèrent le camp au son de la harpe; et *Thormod*, l'un d'eux, fit entendre ces paroles, que les autres accompagnaient en imitant le bruit sourd des forêts et des flots avant la tempête :

« Le jour va luire, enfants des braves, et le moment de nos « travaux approche. Levez-vous, compagnons ! Que votre bra-« voure prévienne la voix des chefs, et vous montre à l'aurore, « foulant la bruyère de ces collines, couverts de l'acier des « combats ! Toi, vaillant *Evard*, dont l'épée fait de si larges « plaies ; toi, *Germanor*, dont l'arc est si terrible ; vous tous, ô « mes héros ! vous qu'on ne vit jamais fuir ou céder ; écoutez les « paroles de *Thormod*. Ce n'est point à la chasse du cerf timide, « ce n'est point aux banquets, ni aux délices de l'amour, que sa « voix vous convie aujourd'hui, mais au choc des boucliers

1. Ce passage est extrait de *la Gaule Poétique*. M. de Marchangy a bien voulu enrichir les notes de mon poëme, en détachant de son intéressant ouvrage plusieurs morceaux où l'on retrouvera à la fois la preuve de son talent et un tableau fidèle des mœurs du Nord.

2. Worm., *Fast. Dan.*, l. I, c. 6. — Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*, l. II, c. 15. — Koler, *Dissert. de Scaldis*, p. 6.

« et des lances, mais au carnage, à la mort, ou plutôt à l'im-
« mortalité [1]. »

« Ces poètes remplissaient aussi des fonctions pacifiques, soit qu'ils instruisissent la jeunesse, ou qu'initiés aux mystères de la religion, leur chant ajoutât à ses pompes; soit que, médiateurs entre les rois et les familles divisées, ils sussent calmer les ressentiments et rompre le cours des haines héréditaires; soit que, dans les fêtes nuptiales et les funérailles, leur harpe, se conformant à la joie ou à la douleur, se plût à accroître ces sentiments en des cœurs dociles à la mélodie [2]. Souvent même ils allaient, au nom de leur roi, demander la main d'une princesse que sa beauté rendait célèbre, et qui, séduite par leurs accords, les suivait sans hésiter. C'est ainsi que la princesse *Astrid* fut attirée sur le trône de Suède par les chants d'un scalde ambassadeur.

« Les scaldes étaient quelquefois tourmentés d'un esprit prophétique; l'un d'eux, chantant un jour devant un roi breton, devina où était le tombeau du grand *Arthur*, qu'on n'avait pas encore découvert.

« De quels honneurs, de quelles prérogatives devaient jouir, parmi des hommes enthousiastes de gloire et ivres d'amour, les poètes dont les chants pouvaient assurer ainsi l'immortalité des héros et le bonheur des amants!

« Les chefs scandinaves étaient si orgueilleux et si jaloux d'être célébrés par leurs poètes, qu'un jour *Harald le Brave*, écoutant les vers que le scalde *Arnor* avait composés pour lui et pour *Magnus* de Norwége, et ceux-ci lui paraissant plus beaux, il s'écria avec l'accent de la douleur :

« Roi des concerts, ô scalde! que *Magnus* est heureux de t'a-
« voir inspiré de si nobles chants! Mais, hélas! ceux que tu m'as
« consacrés ne sont que les restes d'un génie épuisé sur la gloire
« d'autrui; ils ne dureront point parmi les hommes, et avec eux
« passera le souvenir de mes exploits. A peine aurai-je cessé de
« vivre, que nul voyageur ne demandera au pâtre de ces

1. Snorro, *Olafs Helges Saga*, c. 220. — Stephan., *Notæ ad Sax. Gramm.*, p. 82.

2. Snorro, *Sturles. Præf. ad Heims Kringla.* — Schützeus, *sur la manière de penser des anciens poètes.*

« vallées où se trouve la tombe d'*Harald le Brave*: cependant « *Magnus*, grâce à tes vers, sera l'entretien des héros, tant que « le Nord sera peuplé [1]. »

« Les rois prodiguaient les trésors et les faveurs pour attirer les scaldes à leurs cours. Souvent, comme le roi *Lysten*, ils leur donnaient la main de leurs filles; ils les faisaient asseoir près d'eux à leur festin, de préférence aux plus grands seigneurs : leur admiration allait même jusqu'à l'abus, puisqu'elle leur faisait absoudre les crimes que ces chantres célèbres commettaient. Sous le règne de *Bero* et d'*Hakon*, un scalde, condamné à mort, obtint sa grâce à cause de ses vers. *Eric Blodoxe*, pleurant encore son fils immolé par *Egill*, ayant entendu un hymne de ce scalde, ne voulut point qu'il mourût, et cet hymne fut appelé *la rançon d'Egill*. *Helfrid*, qui avait par un grand meurtre ensanglanté le palais d'*Olaf*, dut aussi le pardon à ses talents [2].

« Les souverains, pour la plupart, cultivaient eux-mêmes la poésie, et se plaisaient à mêler aux voix des scaldes leurs voix royales et guerrières. Plusieurs sont cités avec honneur dans la littérature runique. *Harald aux beaux cheveux* honora d'une élégie le tombeau de *Snafrid*, son épouse. *Hakon*, son fils, improvisa un chant ingénieux, pour répondre au scalde *Ewind*; et *Olaf* composa un hymne après la victoire d'Erling.

« Les scaldes improvisaient avec une merveilleuse facilité sur toutes sortes de sujets; leur poésie était énergique, imitative, et abondante en images frappantes et en expressions animées. Ils se plaisaient à y mêler des allégories, des fables, des allusions, et surtout des sentences et des proverbes.

« La concision et la hardiesse de leur style rendent presque impossible une bonne traduction de leurs chants; souvent ils n'emploient qu'un mot pour une grande pensée ; d'autres fois ils se servent de périphrases et de métaphores, pour s'exprimer poétiquement.

« Il est étonnant qu'un peuple guerrier, impétueux et presque barbare, ait pu astreindre son génie poétique à des règles com-

1. Torfæus, *Ser. Dynast. et Reg. Dan.*, l. I, c. 6.
2. Torf., *Hist. Norw.*, t. II.— *Olavius in Stephan.*

pliquées, à un mécanisme de vers non moins difficile et aussi minutieux que celui de nos rondeaux, de nos sonnets et de nos acrostiches : ils possédaient cent trente-six sortes de vers, qu'ils employaient selon les genres de poésie et les circonstances qu'ils célébraient. Tantôt ils assignaient à leurs syllabes finales et identiques un retour plus ou moins fréquent, et combinaient avec beaucoup d'art le redoublement de leurs sons et les effets qu'ils devaient produire [1] : tantôt ils distribuaient leur vers en strophes plus ou moins longues ; si c'était un chant de guerre ou un hymne religieux, leur rhythme était mâle et sévère, et divisé par des chœurs et des refrains.

« Ce que nous savons de la littérature des scaldes doit nous faire vivement regretter d'avoir perdu la plus grande partie de leurs vers. Où sont les chants du fameux *Starkotter*, l'Hercule du Septentrion, qui célébra ses propres victoires et ses diverses aventures? Où sont les chants composés sur Attila ; ceux du roi *Biar*, dont il ne nous reste que cette épitaphe : *Biar tomba, rit et mourut?* Où sont les chants qu'*Alboing* fit sur les Gépides ; ceux qu'*Eginard* recueillit parmi les Saxons, et tous ceux enfin qu'avait rassemblés la bibliothèque de Tolède [2] ? »

Ivar, tourné vers la tombe nouvelle,
Jure, au milieu du funèbre festin,
De consacrer à la flamme éclatante
Les deux captifs que leur fatal destin
Doit le premier amener sous sa tente.

Les Danois étaient plus cruels que les Saxons dans leurs sacrifices. Lorsqu'ils voulaient détourner d'eux un péril, ou se rendre les dieux propices, les rois n'épargnaient ni le sang de leurs sujets, ni celui de leurs propres enfants. *Hakon*, roi de Norwége, dévoua son fils à Odin, pour obtenir la victoire sur

1. Schilters, *Thes. Antiq. Teut.*, t. I. — Wormius, *App. ad. Lit. Runic.*—Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*, l. II, c. 15.

2. Avent, *Annal. Boj.*, l. II, p. 130.—Torf. Ser. *Dyn. et Reg. Dan.*, l. I, c. 7. — Paul Diac., *Hist. Longob.*, l. I, c. 27. — Egin., *in Vitâ Carol. Magn.*—Alv. Gomez, *de Reb. gest. Franc. Ximenii*, l. XI.

Harald, son ennemi. Le prêtre consacrait sa victime par ces mots : *Je te dévoue à Thur* ou *Thor*, l'un des fils d'Odin. (*North. antiq.*)

Gloire au guerrier noblement terrassé !
Malheur au lâche ! avec lui tout succombe :
L'oiseau d'oubli vient chanter sur sa tombe ;
Pour lui déjà l'avenir est passé.

La religion des Scandinaves était éminemment destinée à inspirer un courage fondé sur le mépris de la mort.

« Le *Niflheim*, enfer des Scandinaves [1], était composé de neuf mondes, réceptacles affreux des criminels, des lâches et de ceux qui mouraient sans gloire. Dans le premier réside *Héla* ou la Mort : la moitié de son corps est bleue, le reste a la couleur de la chair vivante ; et ces deux nuances marquent le passage de l'existence à la dissolution [2].

« Le seuil de sa porte est un précipice... Près de là se découvre le sombre *Nastroud*, ou le rivage des cadavres [3]. Là s'élève une maison, dont les fenêtres sont ouvertes du côté du nord, et laissent pénétrer le grésil et les rafales. Ses cloisons sont tressées de serpents, dont les têtes, tournées vers l'intérieur, lancent des dards, mêlent des sifflements au bruit de l'ouragan, et distillent des poisons qui s'écoulent en un lac verdâtre, où sont jetés les assassins, les parjures et les adultères.

« Plus loin est une forêt de fer, dont la mousse est une rouille épaisse : c'est là que sont enchaînés les géans ennemis du ciel ; mais un jour, secondés de *Surtur*, prince des mauvais génies, ils doivent rompre leurs chaînes et détruire le ciel et la terre ; alors arrivera le crépuscule, ou le dernier jour des Dieux, prédit par la *Volupsa*.

« Cette forêt métallique est environnée de trois côtés par une mer couverte de brouillards épais et de glaces vagabondes, sur

1. Extrait de *la Gaule Poétique*.
2. *Edda Myth.* — Barth. *Antiq. Dan.*, l. II, c. 4, p. 317.
3. *La Volupsa*, stroph. 36 et 37. — Spegel, *Gloss. Sveogoth.*

lesquelles se tiennent les ombres des débiles vieillards et des guerriers pusillanimes [1].

« Voici maintenant quel lieu de délices était promis aux valeureux Scandinaves :

« *Asgard* était le pays des *Ases*, peuple de Scythie, que le roi Odin avait entraînés à des expéditions lointaines. Ce peuple, qu'il établit dans le Nord, regretta long-temps la douce température et la fécondité d'*Asgard*, situé entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Les vieillards, comme il est d'usage, vantaient l'ancien temps et les charmes de la primitive patrie, dont un conquérant les avait sevrés. Bientôt des récits exagérés, des traditions mensongères firent de cette patrie perdue un lieu de prédilection, que les divinités et les héros étaient seuls dignes d'habiter. Odin mit à profit ces regrets, et y mêla les douceurs de l'espérance. Il persuada à ses sujets que, s'ils mouraient en braves, leurs ames s'envoleraient à Asgard [2]; ainsi fut créé l'Olympe scandinave.

« Selon l'*Edda* et l'*Hamavaal* d'Odin, le palais de *Valhalla* s'élevait à *Asgard*, à l'extrémité méridionale du ciel : c'était là que résidaient les héros après leur mort, et ils y prenaient leurs rangs d'après le nombre des ennemis qu'ils avaient tués. Nul ne pénétrait dans le *Valhalla*, s'il n'avait péri de mort violente : aussi, les femmes qui accouchaient d'un fils demandaient-elles aux dieux qu'il mourût dans les combats; et souvent les guerriers et les vieillards qui se sentaient malades, s'étranglaient, ou se perçaient de leurs épées, pour échapper à l'ignominie d'une mort naturelle [3].

Dès l'aube du jour, la bergère *Gygur*, assise sur une colline, réveille les hôtes heureux de *Valhalla* aux sons de la harpe. Bientôt *Fialar*, ou le *Coq rouge*, perché sur un palmier d'or, fait entendre son chant national : c'est le signal des jeux guerriers. Aussitôt les habitants d'*Asgard* sortent de leurs pavillons : ils sont couverts de leurs armes; c'est le seul bien qu'ils aient voulu garder de tous ceux qu'ils eurent sur la terre. Leur foule

1. L'*Edda Myth.*—Spegel, *Gloss. Sveog.*

2. Rudbeck, *Atlant.*, t. I, II et III.

3. Stalenberg, p. 76, not. 2. — Pelloutier, t. II, ch. 12, p. 302, not. 32.

héroïque traverse cinq cents portes resplendissantes, pour se rendre, au son des clairons, dans la lice préparée pour le combat: là, ils s'attaquent mutuellement, se font de larges blessures et se donnent le trépas; mais ce trépas est aussi court qu'un léger sommeil, et interrompt à peine leur immortalité; car aussitôt que l'heure du repos et des festins est arrivée, la lyre de *Braga* les ressuscite, et des vierges, roses comme l'aurore, viennent panser leur blessures [1].

Les braves retournent dans les salles du *Valhalla*, où le banquet est préparé. Les chairs brûlantes du sanglier *Scrimner* sont servies sur les disques des boucliers; et les *Valkyries*, couvertes d'armes blanches, font couler la bière et l'hydromel dans les crânes des vaincus. Vidant à la lueur de mille flambeaux les coupes écumantes, ils savourent à longs traits l'allégresse et l'oubli des maux [2].

« Pendant le repas, les Fées célèbrent sur la harpe les exploits des convives; elles racontent les guerres des Dieux et des Géants; la victoire du dieu *Thor* contre le grand serpent; la descente d'*Hermode* aux enfers; les délices du voluptueux séjour de *Gimle* et de *Glasiswal*. Pendant ces concerts, *Iduna* offre aux assistants des pommes qui entretiennent en eux une éternelle jeunesse. Autour de la table folâtrent les bons génies et les compagnes de *Frigga*.

« Odin, le plus puissant des immortels, est assis sous le frêne *Ydrasil*. La mémoire et l'Esprit, sous la forme d'un corbeau et d'un écureuil, viennent tour à tour raconter à son oreille tout ce qui se passe sur la terre.

« Ce dieu ne daigne pas toucher aux portions du festin qui lui sont servies; mais il savoure le breuvage qui inspire l'art des vers. Ce breuvage, composé avec du miel et le sang de *Weiser*, était gardé par la belle *Gundula*. Odin la séduisit, s'enivra près d'elle de la boisson divine, et se transforma tout à coup en un aigle audacieux [3].

1. L'*Edda Myth.*
2. Keysler, *Antiq. Sept.*—Loccenius, *Antiq. Sveogoth.*
3. Edd. *Isl. Myth.* 65. — Mallet, *Introd. à l'Hist. de Danem.*, t. II, p. 259.—Gråberg, p. 53, § XVI.

« Tel est le paradis des Scandinaves. Un grand pont formé de de l'arc-en-ciel, est son unique entrée ; la garde en est confiée à *Heimdal*, dont les dents sont d'or pur. Ce dieu vigilant voit dans la nuit comme dans le jour ; il dort plus légèrement qu'un oiseau ; il entend croître l'herbe des prés et la laine des agneaux. »

Et dans ce jour veulent, au prix du sang,
Se délivrer de leur bouclier blanc.

Tout le monde n'avait pas le droit de porter des armures ornées de desseins et de reliefs. Quand un jeune guerrier faisait ses premières armes, il portait d'abord un bouclier blanc, nommé le *bouclier de l'attente*, jusqu'à ce que des exploits signalés lui permissent d'y faire graver les preuves de sa valeur. Les princes et les guerriers distingués par leurs services chargeaient leurs boucliers de devises et d'emblèmes, qu'ils transmettaient de père en fils ; et de là sans doute l'origine des armoiries héréditaires.

« Mais si un Danois fuyait sans y avoir été contraint par le nombre, il était déclaré infame, et n'avait plus droit de paraître dans les assemblées publiques. Ses parents le repoussaient de leurs demeures ; et si, dans la nuit, il osait se glisser jusqu'à la porte de sa maîtresse, celle-ci restait insensible à la voix de son amant, exposé au souffle orageux de l'aquilon. Couché sur un lit de frimas, à la lueur des étoiles scintillantes, il soupirait, la tête tristement baissée ; et ses dogues fidèles semblaient seuls compatir à sa douleur. Dès le point du jour, il se cachait dans les forêts ; et, gravissant les rochers couverts de noirs sapins, il perçait le timide chevreuil de ses flèches déshonorées.

« Si le Scandinave, accablé par le nombre, était amené captif, il refusait la liberté que lui offrait un ennemi généreux, et ne voulait être délivré que par un coup d'épée.

« L'histoire nous a conservé ces mots d'un roi du Nord pris par un rival qui lui proposait de briser ses fers :

« Qu'est-ce que l'avenir peut me garder encore, pour com-
« penser ma honte ? Toutes les coupes du festin me seraient
« amères désormais ; tous les chants des scaldes seraient funèbres

« pour moi. Irai-je baisser un front humilié devant la harpe de « qui juge les héros, et devant les trophées de mes pères, qui « pendent aux voûtes de mon palais? Ah! quand tu me rendrais « mes trésors; quand tu reconduirais sous mes pavillons mon « amante et ma sœur, ces bienfaits ne me rendraient pas ma « gloire, et n'imposeraient point silence aux siècles futurs, qui « diraient toujours que je connus un vainqueur! »

(*Gaule Poëtique.*)

Mais cependant ces filles de Recner,
Prenant en main la navette de fer,
A la lueur d'une lampe magique,
Sous le rocher qui s'élève à l'écart,
Ont commencé la trame symbolique
Qui des Danois formera l'étendard.

In quo etiam acceperunt id vexillum, quod Reafan *nominant. Dicunt enim quod tres sorores Hungardi et Hubbæ, filiæ Lodebrochi, illum vexillum texuerunt, et totum paraverunt illud uno meridiano tempore. Dicunt etiam quod in omni bello ubi præcederet idem signum, si victoriam adepturi essent appareret in signo quasi corvus vivens volitans; sin vero vincendi in futuro fuissent, pendere directe nil movens, et hoc sæpe probatum est.* (ASSERIUS.)

Le sort des Scandinaves semblait attaché à cet étendard merveilleux, qui a été décrit dans un chant danois, imité en beaux vers par Gray. — *Voyez* son Ode sur la descente d'Odin aux enfers.

« Odin se lève; Odin l'invulnérable...

Ce chant des sœurs d'Ivar, et les autres chants qui se trouvent dans le cours du poëme, ont inspiré au talent déjà connu d'un agréable compositeur (M. Lambert), plusieurs airs qui, au jugement des connaisseurs, se distinguent par un heureux mélange de force et de grâce, et par une couleur souvent dramatique et toujours locale.

CHANT TROISIÈME.

Du beau ramier gémissante compagne,
Que cherches-tu ? Sans espoir de retour,
Ton jeune ami délaisse la montagne ;
Du toit d'azur qui couronne la tour
Prenant son vol dans un ciel sans orages,
Il n'ira plus au vallon d'alentour
Te retrouver sous les riants ombrages.
Douce colombe ! au moins en ta douleur
Tu ne sais pas quel danger le menace ;
Tu ne sais pas quelle imprudente audace
Lui fait braver les rets de l'oiseleur.
Fille d'Olgard ! tu gémissais comme elle ;
Comme elle en proie à de mortels ennuis,
Dans la langueur et des jours et des nuits,
Tu déplorais une absence cruelle.
Au bord des eaux tu le cherches ; tu crois,
Sous la fraîcheur de la feuille légère,
Entendre encore et ses pas et sa voix :
Non : c'est le bruit de la feuille des bois,
C'est du vallon la biche passagère.
Le soir assise à côté de son père,
Elle lui dit, et non pas sans rougeur :
« Votre Edvitha doit vous ouvrir son cœur.
J'aimais Edvin, je l'aimais plus qu'un frère...
Mais d'un penchant si fatal et si doux
Edvin jamais ne surprit le mystère ;
Il n'est connu que du ciel et de vous.
— Edvin t'aimait ! — Respectueux et tendre,
Il se taisait, mais parfois un regard

Timidement savait se faire entendre.
— De ton Edvin j'ai pleuré le départ ;
Dans ton Edvin j'eusse embrassé mon gendre ;
Et ton bonheur... — Mon père, il est trop tard.
A le revoir je n'ose plus prétendre.
Qui sait, hélas! en sa route égaré,
Edvin peut-être aux périls est livré?...
Ah! dissipez mon trouble involontaire...
Dans la chapelle antique et solitaire,
Au fond des bois un ange est révéré,
Des voyageurs c'est l'ange tutélaire.
Allons tous deux le prier pour Edvin ;
Jamais, mon père, on ne le prie en vain.
Pour un seul jour quittons notre ermitage. »
« Ton vœu me plaît, et mon cœur le partage, »
Répond Olgard. Et, dès le lendemain,
De la chapelle ils prirent le chemin,
Pour accomplir leur saint pélerinage.
Alfred, hélas! a besoin de leurs vœux.
Errant, perdu sous des bois ténébreux,
Des noirs taillis, non sans inquiétude,
Il traversait la morne solitude.
Ses traits pâlis de sueur sont trempés ;
La soif le brûle et la faim le dévore ;
Et les lueurs du perfide Phosphore
Loin du sentier guident ses pas trompés.
Le vent mugit dans la cime des chênes ;
Les loups cerviers hurlent ; sur son chemin,
Il les entend, aux cavernes prochaines,
Se disputer quelque ossement humain.
A son oreille incessamment frappée
Dans le lointain se prolongent les cris
De ces corbeaux que sa vaillante épée
Du sang danois a si long-temps nourris.
Durant deux jours, durant deux nuits entières,

Le gland du chêne et l'herbe des bruyères
Du roi proscrit furent le vil repas ;
La ronce aiguë et la sanglante épine
Battaient son front, déchiraient sa poitrine :
Vaines douleurs ! il ne les sentait pas.
Mais à la fin, triste et l'ame oppressée,
Il suspendit sa marche, et le sommeil
Ferma bientôt sa paupière lassée.
Un songe heureux, consolant sa pensée,
Vint doucement retarder son réveil.
Il lui sembla qu'un fleuve de lumière
Vers l'occident s'élançait à sa voix,
Et de ces bords sans culture et sans lois
Allait percer l'obscurité première.
Il croyait voir, d'avance retracé,
Ce monument de gloire et de sagesse [1],
Savant gymnase, où l'ardente jeunesse
Doit s'abreuver aux sources du passé.
Il retrouvait dans sa magnificence
Cette cité des antiques Romains,
Où de Léon les paternelles mains
L'avaient marqué du sceau de la puissance.
Les orateurs, les sages, les guerriers
Sortaient pour lui de leurs tombes muettes ;
En écoutant la lyre des poètes,
Il s'égarait en des bois de lauriers.
Souvent, assis dans la grotte fleurie,
Nouveau Numa près d'une autre Égérie,
Il entendait cette sublime voix
Des immortels qui conseillent les rois,
Et recueillait pour sa noble Angleterre
De ces leçons le trésor salutaire.
Bientôt il donne à ses vastes projets

1. L'université d'Oxford.

L'appui des lois sagement dispensées ;
Monarque et père, il veut voir ses sujets
Libres toujours ainsi que leurs pensées [1].
Les grands soumis, par leurs égaux jugés [2],
Sont tour à tour et vengeurs et vengés ;
Et, contenu par un pouvoir suprême,
Le peuple, fier de ses droits protégés,
Trouve son juge au sein du peuple même.
Alfred s'éveille ; et ce grand avenir
A de ses maux chassé le souvenir.
L'espoir renaît dans son ame accablée.
Mais quel aspect pour son regard ravi !
Du roc altier que ses pas ont gravi,
Il aperçoit la plaine et la vallée.
Impatient, il sort de la forêt,
Cherche, et déjà son trouble recommence ;
Quand à ses yeux confusément paraît
De l'ennemi la forteresse immense.
Pourquoi faut-il que ses pas ralentis,
Par la fatigue enfin appesantis,
Secondent mal l'ardeur qui le dévore !
Mais les échos de la roche sonore
A son oreille apportent à la fois
Les rauques sons des trompes du Danois,
Et des clameurs plus bruyantes encore.
De quel bonheur Alfred est enivré !
D'un pied rapide il franchit la distance
Qui des Danois le tenait séparé,
Au milieu d'eux passe sans résistance,
Et près d'Ivar a bientôt pénétré.
Du sombre Ivar la fureur vengeresse
Accomplissait sa fatale promesse ;

1. Mot d'Alfred lui-même dans son testament.

2. L'institution du jury.

Et deux captifs, dès l'aurore amenés,
Allaient périr au bûcher condamnés.
Vers la colline où repose son frère
Les feux ont lui; le dévorant brasier
Doit consumer et la fille et le père,
Emprisonnés dans l'homicide osier.
Mais la beauté qu'à la flamme on destine
Pourrait d'Ivar charmer le désespoir...
« Non, dit Ivar, regardant la colline :
Ubba n'est plus, je ne veux point la voir. »
Un serviteur vigilant et sévère
Paraît soudain : « De la terre étrangère
Un inconnu vient d'arriver ici.
— Qu'on le saisisse! — Il a nommé ton père.
— Qu'il reste libre et vienne! — Le voici.
Ton nom? — Edvin. — Ton pays? — La Scanie.
— Et que veux-tu, jeune barde? — Te voir,
Et de ce luth essayer le pouvoir.
— Qui t'enseigna la divine harmonie?
— Ton père. — Chante, et je vais le savoir. »
Du nom d'un père ô puissance suprême!
Le dur Ivar se sent ému lui-même
Au nom chéri devant lui prononcé.
A ses regards soudain se représente
Du vieux Recner l'attitude imposante,
Quand, tout entier de serpents enlacé,
Il acheva son hymne commencé.
Quelques moments Edvin reste en silence;
Il se recueille, et, bientôt inspiré,
Confie au luth ce chant non préparé
Qu'Ivar écoute, appuyé sur sa lance :

Le grand Odin me recommande à toi,
Fils de Recner, honneur de sa mémoire!
Je sais un chant qui donne la victoire;
Recner jadis le répéta pour moi.

Je sais un chant qui soumet à sa loi
Le noir sépulcre et la mort éternelle :
Le corps glacé que par trois fois j'appelle
Se lève, et vient converser avec moi.

Je sais un chant que la fille du roi
Voulut apprendre : elle était jeune et belle,
Mais ce doux chant qui rend l'amour fidèle,
Je l'ai gardé pour ma sœur et pour moi.

Je sais un chant qui dissipe l'effroi :
Ton père encore à son heure suprême
Le redisait ; je le redis moi-même,
Quand les serpents sifflent autour de moi.

Je sais un chant qui sur le front d'un roi
Peut replacer la couronne usurpée ;
Du plus vaillant il fait tomber l'épée...
Et dès demain tu l'apprendras de moi.

« Ton chant me plaît ; je veux l'entendre encore,
Barde ! et ta bouche a dit la vérité.
La voix des vents dans le chêne agité,
Le bruit lointain de la vague sonore,
Même l'accent des beautés que j'adore,
Ont moins d'attraits pour mon cœur enchanté.
Reste avec nous ; et si la Valkyrie,
Le doigt tendu, me désignait au fer,
Pour qu'en riant j'abandonne la vie
Tu me diras la chanson de Recner.
Viens ! Tu parais fatigué du voyage :
Dans les longs flots d'un savoureux breuvage
Goûte le suc de nos miels le plus doux.
A ce lait pur joins la hure sauvage
D'un sanglier qui tomba sous mes coups. »
Edvin s'assied. Une chair succulente
A ranimé sa force chancelante.
Le front moins pâle, il se lève. Soudain

Avec transport Ivar saisit sa main :
« Vois-tu d'ici la flamme qui pétille ?
Dans cette flamme un vieillard et sa fille
Avant la nuit termineront leur sort.
Tu chanteras leur cantique de mort.
— Non, dit Edvin ; c'est pour une autre fête,
Ivar, et non pour celle qui s'apprête,
Que je réserve un cantique sacré.
Fils de Recner ! crois un barde inspiré :
Un dieu m'a dit, et je viens te redire
Qu'un autre sang en offrande est promis,
Le sang d'Alfred : Alfred encor respire ;
Le sort d'Alfred en tes mains est remis.
— Alfred ! Alfred !... cria d'un ton farouche
L'affreux Ivar, le rire sur la bouche.
— Un dieu l'a dit, reprend Edvin. Souvent
Les dieux du ciel au barde solitaire
Ont révélé les destins de la terre.
Tes yeux dans peu verront Alfred vivant ;
Retiens ces mots que ma bouche profère ;
Il est vivant ; j'en jure par ton père.
— Serait-il vrai, Barde ?... Que m'as-tu dit ?
D'étonnement je demeure interdit.
Des prisonniers voués au sacrifice
En ta faveur je suspends le supplice ;
J'en jure Odin. Mes scaldes assemblés
Sous le vieux chêne, à l'heure des ténèbres,
Commenceront les mystères funèbres ;
A leurs accents les tiens seront mêlés.
Évoque Alfred ; il t'entendra peut-être. »
Alfred répond : « Dans le combat prochain
Je te promets de le faire apparaître.
Crois-moi : jamais je ne promis en vain.
— Si jusque-là s'élève ta puissance,
S'écrie Ivar, de ma reconnaissance

Je te destine un gage solennel.
Oui, dans ma coupe épuisant l'hydromel,
Tu dormiras sous ma tente dorée ;
Les chants d'amour berceront ton sommeil :
Le lendemain, de la vierge éplorée
Dont j'ordonnais le mortel appareil,
Tu recevras le baiser du réveil,
Et sa pudeur sera pour moi sacrée. »
Comme il parlait, du soleil qui s'enfuit
Les traits mourants dans l'onde s'affaiblissent.
Scaldes, venez ! Que les harpes s'unissent
A vos refrains plus tristes que la nuit !
Ils sont rangés autour du chêne immense :
Le rit lugubre au même instant commence ;
Et quatre fois dans les antres du Nord
Mugit le son du bouclier de mort.
Près des faucons la cavale égorgée,
A la lueur du chêne étincelant,
Se débattait sur le tertre sanglant :
Dans le sang pur la coupe s'est plongée,
Puis à la ronde elle va circulant.
Des assistants la lèvre s'y colore.
Alfred, prenant la coupe tiède encore :
« Danois, dit-il, ne réservez qu'à moi
Le chant de mort... Ivar ! je bois à toi.
Redis tout bas les paroles sacrées[1];
Rien ne résiste à leurs charmes puissants.
Scaldes ! touchez les cordes inspirées,
Et qu'à ma voix répondent vos accents ! »

ALFRED.

Scaldes, chantez ! Sur l'autel du carnage
Est attendu l'aigle tombé des cieux :
Assez long-temps au fond du marécage
Il a caché les éclairs de ses yeux.

1. Les *mots runiques*, langage mystérieux enseigné par Odin, et ignoré du vulgaire.

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant !

ALFRED.

Scaldes, chantez ! pressez l'heure fatale :
L'aigle insultant se rit de vos lenteurs.
Attendez-vous que son aile royale
Renverse autel et sacrificateurs?

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant !

ALFRED.

Scaldes, chantez ! Et toi, saisis le glaive,
Car de tes mains l'aigle peut s'échapper ;
Il est tombé : tremble, s'il se relève !...
Plus redoutable, il viendra te frapper !

LES SCALDES.

Périsse Alfred, s'il est vivant encore !
Et, rassemblés près du chêne brûlant,
Puissions-nous tous à la troisième aurore
Nous abreuver dans son crâne sanglant !

Du chant de mort telle était l'harmonie ;
Et, poursuivant sa tranquille ironie,
Au son du luth Alfred, le front serein,
Accompagnait leur atroce refrain.

NOTES.

Il croyait voir, d'avance retracé,
Ce monument de gloire et de sagesse,
Savant gymnase, où l'ardente jeunesse
Doit s'abreuver aux sources du passé.

La fondation de l'université d'Oxford et de sa bibliothèque.

Il retrouvait, dans sa magnificence,
Cette cité des antiques Romains,
Où de Léon les paternelles mains
L'avaient marqué du sceau de la puissance.

Alfred avait reçu à Rome sa première éducation, sous la tutelle du pape Léon IV, qui, pressentant la grandeur future du jeune prince, lui donna l'onction royale, au préjudice des trois frères placés entre le trône et lui.

« *Athelwelpus rex, filium suum Alfredum, magno nobilium, et etiam ignobilium, numero constipatum, honorificè Romam transmisit, quo tempore dominus Leo Papus quartus Apostolicæ sedi præerat, qui præfatum infantem Alfredum oppido ordinans, unxit in regem et in filium adoptionis sibimet accipiens confirmavit.* » (ASSERIUS.)

Monarque et père, il veut voir ses sujets
Libres toujours ainsi que leurs pensées.

Ce vœu est exprimé, en propres termes, dans le testament d'Alfred.

Les grands soumis, par leurs égaux jugés,
Sont tour à tour et vengeurs et vengés;
Et, contenu par un pouvoir suprême,
Le peuple, fier de ses droits protégés,
Trouve son juge au sein du peuple même.

On doit à la sagesse d'Alfred la belle institution du jury. Ses lois devinrent les lois d'Édouard. Ce fut lui qui, le premier, donna pour juges aux citoyens des citoyens du même ordre qu'eux, afin que les accusés n'eussent pas à craindre l'injustice de ceux qu'ils pouvaient juger à leur tour. Le gentilhomme était cité devant douze de ses pairs, et le roturier devant onze bourgeois, sous la direction d'un gentilhomme.

A ses regards soudain se représente
Du vieux Recner l'attitude imposante,
Quand, tout entier de serpents enlacé,
Il acheva son hymne commencé.

CHANT DE REGNER LODBROG [1].

« Nous nous sommes battus à coups d'épée dans le temps où, jeune encore, j'allai vers l'orient préparer une proie sanglante aux loups dévorants. Toute la mer ne semblait qu'une plaie, et les corbeaux nageaient dans le sang des blessés.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour de ce grand combat où j'envoyai le peuple de Helsingie dans le palais d'Odin. De là nos vaisseaux nous portèrent à Ifa, où les fers de nos lances, fumants de sang, entamaient à grand bruit les cuirasses, et où les épées mettaient les boucliers en pièces.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour où j'ai vu dix mille de mes ennemis couchés sur la poussière, près d'un cap d'Angleterre. Une rosée de sang dégouttait de nos glaives; les flèches mugissaient dans les airs, en allant heurter les casques. C'était pour moi un plaisir aussi grand que de tenir une belle fille sur mon cœur.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, le jour où mon bras fit toucher à son dernier crépuscule ce jeune homme si fier de sa belle chevelure : l'insensé! il recherchait les jeunes filles dès le matin, et se plaisait à faire le tourment des veuves. Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si ce n'est de tomber des premiers au milieu d'une grêle de traits? Celui qui n'est jamais blessé passe une vie ennuyeuse; et le lâche ne fait jamais usage de son cœur.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, car il faut qu'un jeune homme se montre de bonne heure dans les combats, qu'un guerrier en attaque un autre, ou lui résiste. Celui qui aspire à se faire aimer de sa maîtresse, doit être prompt et hardi dans le fracas des épées.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée; mais j'éprouve aujourd'hui que les hommes sont entraînés par le destin : il en est peu qui puissent résister aux décrets des Fées. Eussé-je cru

1. L'original de cette pièce se trouve dans Wormius, *Litter. Runica*, et dans le Recueil de M. Biorner; elle a été traduite, en anglais, dans un Recueil de pièces runiques, publié en 1763; en allemand, dans la *Biblioth.* de Schonen Wissemch; et en français, par M. Mallet, dans son excellente *Introduction à l'Hist. de Danem.*, t. 2.

que la fin de ma vie serait réservée à Ella, lorsque, demi-mort, je répandais encore des torrents de sang; lorsque je précipitais les vaisseaux dans les golfes de l'Écosse, et que je fournissais une proie si abondante aux bêtes sauvages!

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, mais je suis plein de joie en pensant qu'un festin se prépare pour moi dans le palais des dieux. Bientôt, bientôt, assis dans la brillante demeure d'Odin, nous boirons de la bière dans les crânes de nos ennemis. Un homme brave ne redoute point la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la salle d'Odin.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée. Ah! si mes fils savaient les tourments que j'endure; s'ils savaient que des vipères empoisonnées me déchirent le sein; qu'ils souhaiteraient avec ardeur de livrer de cruels combats! car la mère que je leur ai donnée leur a laissé un cœur vaillant.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée, mais à présent que je touche à mon dernier moment, un serpent me ronge déjà le cœur. Bientôt le fer que portent mes fils sera noirci dans le sang d'Ella : leur colère s'enflammera; et cette jeunesse vaillante ne pourra plus souffrir de repos.

« Nous nous sommes battus à coups d'épée dans cent et un combats, où les drapeaux flottaient. Dès ma jeunesse, j'appris à rougir de sang le fer d'une lance, et je n'eusse jamais cru trouver un roi plus vaillant que moi. Mais il est temps de finir; Odin m'envoie les déesses pour me conduire dans son palais : je vais, aux premières places, boire de la bière avec les dieux. Les heures de ma vie se sont écoulées; je mourrai en riant. »

Même l'accent des beautés que j'adore...

Les femmes étaient, chez les Danois, l'objet d'une espèce de culte. On trouve dans l'*Hamavaal*, ou *Discours sublime* d'Odin, ce passage remarquable :

« Adorez les femmes, sans lesquelles on ne peut donner la « vie, ni goûter les douceurs de celle que vous avez reçue. Re-« gardez-les comme des divinités visibles, et comme les images « et les oracles invisibles des dieux. Que leur amour soit le prix

« des belles actions, et leur indifférence la punition des mau-
« vaises ! »

Redis tout bas les paroles sacrées ;
Rien ne résiste à leurs charmes puissants.

Resenius rapporte le petit poème intitulé : *le Chapitre Runique*, ou *la Magie d'Odin*. On y trouve les passages suivants, dont j'ai imité quelques vers :

« Je sais un chant que la femme du roi ne sait pas, ni le fils d'aucun homme. Il s'appelle *le Secours ;* il chasse les querelles, les maladies, la tristesse.

« J'en sais un que les fils des hommes doivent chanter, s'ils veulent devenir habiles médecins.

« J'en sais un par lequel j'émousse et j'enchante les armes de mes ennemis, et je rends inutiles leurs artifices.

« J'en sais un que je n'ai qu'à chanter quand les hommes m'ont chargé de liens ; car, dès que je le chante, mes liens tombent, et je me promène librement.

« J'en sais un dont la vertu est telle, que, si je suis surpris par la tempête, je fais taire les vents, et je rends la paix à l'air.....

« Si je vois un homme mort et pendu au haut d'un arbre, je grave des lettres runiques si merveilleuses, qu'aussitôt cet homme descend, et vient s'entretenir avec moi.....

« Je sais un secret que je ne perdrai jamais : c'est celui de me faire aimer constamment de ma maîtresse.

« Mais j'en sais un que je n'enseignerai jamais à aucune femme, excepté à ma sœur, ou à celle qui me tient dans ses bras ; car ce qu'on est seul à savoir est toujours d'un plus grand prix. »

Cette dernière réflexion est tout-à-fait à la manière d'Homère.

Il est probable, au reste, que l'art runique n'était autre que l'art de l'écriture, dont Odin aimait à s'attribuer l'invention.

Nous abreuver dans son crâne sanglant.

La même expression danoise, qui signifie *crâne*, veut dire aussi *excroissance sur le front d'un animal*. Ainsi, ceux qui ont

traduit ces deux mêmes mots de la même manière, ont confondu, sans s'en apercevoir, la corne des bœufs dans laquelle buvaient les vainqueurs, et le crâne des vaincus, où ils ne buvaient jamais. Cette erreur a fourni une tradition assez poétique.

CHANT QUATRIÈME.

N'en doutez pas, c'est lui, c'est lui, mon père !
J'ai de son luth reconnu la douceur.
C'était sa voix : cette voix toujours chère
A retenti jusqu'au fond de mon cœur.
— Y songes-tu, ma fille ? Quel prodige
L'eût amené dans ce séjour d'effroi ?
— C'est lui, mon père ! — Il maudissait son roi ;
Le pourrait-il ? Détrompe-toi, te dis-je. »
Dans une tour, sur le tertre voisin,
Ainsi parlait à sa fille éperdue
Le vieux Saxon dont la mort suspendue...
C'était Olgard, et l'amante d'Edvin.
Mais la nuit règne, et les autans mugissent ;
Au camp danois cependant retentissent
Les jeux bruyants, les ris désordonnés,
L'aigre dispute et les cris forcenés.
L'affreuse Orgie et la Débauche immonde,
La coupe en main, circulent à la ronde.
Le frêne antique et les chênes altiers
Sont dévorés par la flamme éclatante,
Fournaise immense, où des bœufs tout entiers
Tombe à grand bruit la masse palpitante.
La flamme à peine a coloré leurs flancs,
Que par lambeaux leur chair est arrachée,
Et que leurs os dont la terre est jonchée

Loin du festin roulent, noirs et brûlants.
De tous côtés les coupes étincellent;
De tous côtés les breuvages ruissellent;
Et les soldats, près des foyers ardents,
Hurlent en chœur des refrains discordants.
Parmi les chefs assemblés sous sa tente,
Le sombre Ivar, de moment en moment,
D'un air distrait, verse et boit froidement
Et l'hydromel et la bière écumante.
Au vieux Recner il songeait, et son œil
Cherchait le barde assis non loin du seuil:
« Approche, Edvin! parle-moi de mon père;
Ainsi qu'à moi sa mémoire t'est chère,
Buvons à lui: remplis la coupe d'or,
Et vide-la pour la remplir encor! »
L'instant d'après, frémissant de colère,
Ivar se lève, et, déjà chancelant:
« Ta coupe, Edvin! Bois au trépas sanglant
Du meurtrier qui m'a privé d'un frère.
— Arrête, Ivar!... Le luth mélodieux
Ne s'unit point à la coupe d'ivresse;
Le barde austère a besoin de sagesse:
Sobre ici-bas, je boirai chez les dieux. »
D'Ivar pensif le front alors s'abaisse;
D'une voix sombre il prononce ces mots:
« Fidèle Ubba, l'ami de ma jeunesse,
Qui partageais mes plaisirs et mes maux!
Tu n'es plus là. Dans l'amère tristesse,
Le cœur d'Ivar lentement se flétrit;
Le plus doux miel sur mes lèvres s'aigrit. »
Et sa fureur tout à coup se ranime:
« Ouvre la tour, impétueux Rismar!
Amène-moi l'une et l'autre victime;
Je veux les voir. — Que vas-tu faire, Ivar?
S'écrie Edvin. Songe à la foi jurée.

— Oui. Ma parole en tout temps fut sacrée :
Songe à la tienne, Edvin. — Rassure-toi.
A sa promesse Edvin sera fidèle.
Demain, aux feux de l'aurore nouvelle,
Alfred ici doit paraître avec moi. »
Il dit. Rismar, sous la tente guerrière,
Au chef danois amène brusquement
Le vieux captif, la jeune prisonnière...
Edvin recule. Un cri d'étonnement
Va le trahir ; mais la fille et le père,
Déguisant mieux leur trouble et leur effroi,
Gardent tous deux un visage sévère.
« Où t'ai-je vu, jeune barde? et pourquoi
Cette surprise... — Hélas ! pardonnez-moi,
Noble vieillard, et vous, belle étrangère,
Un doux prestige avait trompé mon cœur ;
J'ai cru revoir et mon père et ma sœur.
— Jusqu'à demain sous la prochaine tente
Vous resterez, gardés par mes soldats,
Captifs ! Demain, la vie ou le trépas.
Malheur à vous, s'il trahit mon attente !
— Malheur à moi plutôt !... reprend Edvin.
Infortunés, comptez sur moi ; j'espère
Qu'en vous ici je n'aurai pas en vain
Revu ma sœur et retrouvé mon père.
— Prends, dit Ivar, prends ton luth inspiré.
Les fiers accords plaisent au Scandinave ;
Va, dans ce camp au tumulte livré,
A mes guerriers chanter l'hymne du brave ;
Tu me réponds d'eux tous. — Sois sûr de moi.
Je te l'ai dit, Ivar, tu peux m'en croire :
Je sais un chant qui donne la victoire,
Je sais un chant qui dissipe l'effroi. »
Soudain il part ; dans sa marche discrète
Observant tout, les passages ouverts,

Les feux éteints, et les postes déserts.
Là, dérobant son approche secrète,
Il entrera par des chemins couverts ;
Là, des Danois prévenant la retraite,
Il leur destine ou la mort ou les fers.
Tout est prévu, tout est dans sa pensée,
Et sa victoire est déjà commencée.
Prudent, il chante ; et les Danois ravis
Prêtent l'oreille à ces trompeurs avis :

Buvez, buvez, en attendant l'aurore !
Qu'elle vous trouve au milieu des festins.
Buvez, buvez ! Le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Chantez, chantez ! Que votre voix sonore
Frappe l'écho des rivages lointains.
Chantez, chantez ! le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Dormez, dormez ! En attendant l'aurore,
Rêvez la gloire et les futurs destins !
Dormez, dormez ! le jour est loin encore,
Et les brasiers ne se sont pas éteints.

Mais un Danois l'observait en silence :
« Pourquoi ce luth ? il sied mal à ta main,
Barde ; et mes yeux t'ont vu porter la lance. »
Il dit, se lève ; Alfred suit son chemin.
« Ivar ! Ivar ! sais-tu qui tout à l'heure
Dans notre camp chantait l'hymne au guerrier ?
— Sans doute. Eh bien ? — Ou qu'à l'instant je meure,
Ou c'est d'Ubba le fatal meurtrier.
— De tes discours la raison est bannie.
Quoi ! sous les coups d'un chanteur de Scanie,
De qui la main n'a point touché le fer,
Ubba, l'honneur de la Scandinavie,

Le fier Ubba, le fils du grand Recner,
Aurait perdu sa généreuse vie !
Pour sa mémoire as-tu tant de mépris?...
Trop de breuvage a troublé tes esprits:
Va sommeiller. — Je vis périr ton frère ;
J'ai reconnu... — Cesse, ou crains ma colère ! »
Le Scandinave, à cet ordre soumis,
S'éloigne ; Edvin, dans la nuit ténébreuse,
Passe au milieu des gardes endormis,
Et librement poursuit sa marche heureuse
Vers la forêt où veillent ses amis.
Dévon alors redoublait l'énergie
De ses soldats autour de lui rangés.
Ce n'était point la turbulente orgie,
Les chants impurs et les cris prolongés
De ces Danois dans l'ivresse plongés ;
Mais une troupe aux combats toujours prête,
Qui, repoussant les douceurs du sommeil,
Debout, se plaint de la nuit qui l'arrête,
Et, tout armée, appelle le soleil.
Au vaste sein de la forêt obscure
S'ouvre et s'étend un cirque sans mesure,
Désert sauvage, et dont les pas humains
Ont rarement fréquenté les chemins.
Inébranlable, un majestueux chêne,
Seul, se balance au milieu de la plaine,
En vain battu des tempêtes du Nord.
Tel un héros, seul avec son courage,
Résiste seul aux efforts de l'orage,
Et sans plier soutient les coups du sort.
Sur ce rameau le grand Alfred lui-même,
Partant, hélas ! incertain du retour,
Vint tristement poser son diadème,
Et s'enfonça dans les bois d'alentour.
Dévon, au pied de l'arbre solitaire,

A la clarté des flambeaux pétillants,
Avait conduit les chefs les plus vaillants.
Il leur disait : « Soutiens de l'Angleterre !
De vous dépend le destin de la guerre.
Jadis Alfred vous guidait aux exploits ;
Vengez Alfred, ou du moins sa mémoire,
Et que son nom, gage de la victoire,
Porte la mort dans le camp du Danois !
Ces feux épars, cette nuit, ce silence,
Ce chêne altier qui dans l'air se balance,
Ces ornements suspendus sur nos fronts,
Et qui d'Alfred rappellent les affronts,
Tout semble ici nous parler de vengeance.
Vengeons Alfred ! Eh ! que diriez-vous tous
Si du tombeau sa grande ombre échappée,
Sous ce feuillage, aux lueurs de l'épée,
Apparaissait pour combattre avec nous ? »
A cette image, au saint nom de leur maître,
Tous répétaient : « Puisse-t-il apparaître !
— Braves amis ! Alfred est devant vous, »
Dit le héros : et la troupe étonnée
Tressaille, et tombe à ses pieds prosternée,
En s'écriant : « Mânes chers et proscrits !
Dans la nuit sombre entendiez-vous nos cris ?
— Alfred vous parle, et non son vain fantôme ;
Je suis vivant : sur les brigands du Nord
J'aurai demain reconquis mon royaume.
Je suis vivant : le Danois seul est mort. »
Tandis qu'Alfred embrasse avec tendresse
Le digne ami qui protégea son sort,
Autour du chêne une foule s'empresse ;
Et, sous vingt bras courbé non sans effort,
Un vert rameau de la tige robuste
Au front royal rend la couronne auguste.
En même temps éclatent dans les airs

Les glaives nus, les enseignes dorées ;
Les boucliers, les lances acérées
Ont confondu leur bruit et leurs éclairs.
Les cris joyeux et les chansons de gloire
A cette fête invitent la victoire ;
Elle y viendra ; pour elle est déployé
Le vieux drapeau si long-temps oublié,
Dont les replis enferment l'épouvante.
Sur le tissu respire un coursier blanc,
Qui, l'œil en feu, la crinière mouvante,
Souffle la guerre et provoque le sang.
  Couvert bientôt d'une armure nouvelle,
Le grand Alfred a gardé toutefois
La noble écharpe, et l'instrument fidèle
Dont les accords se mêlaient à sa voix :
Et sur ses pas l'impétueuse élite
Au camp danois vole et se précipite.
Durant sa route il compte les moments :
L'affreux bûcher, la hache suspendue,
Semblent présents à son ame éperdue.
« Éloignez-vous, tristes pressentiments !
Se disait-il ; le lien des serments,
Lien sacré pour la Scandinavie,
Retient d'Ivar la fureur asservie ;
Ivar lui-même, à l'aspect de la mort,
De ses captifs abandonnant le sort,
Ne songera qu'à défendre sa vie.
A mon exil toi qui vins m'arracher,
Dieu protecteur ! que ta bonté suprême
Brise le glaive, éteigne le bûcher !
Veiller sur eux, c'est veiller sur moi-même... »
  Mais sous sa tente Ivar préoccupé
D'un trouble extrême est tout-à-coup frappé :
« Le jeune barde est lent à reparaître !
S'il m'abusait !... Si le guerrier danois..,

Cet inconnu ne serait-il qu'un traître ?...
Et ces captifs qu'il semblait reconnaître ?
Et son maintien, et ses yeux, et sa voix ?...
Serait-il vrai qu'en un perfide piége ?...
Éclaircissons le doute qui m'assiége. »
Et s'élançant vers les deux prisonniers :
« Répondez-moi ; parlez sans imposture,
Et prévenez l'effroyable torture
Qui vous attend sur les ardents brasiers !
— La vérité sur mes lèvres réside,
Répond Olgard ; je la dis sans trembler.
Un seul instant j'ai pu dissimuler,
Et j'en rougis. — Tu connais le perfide
Qui dans ces lieux est venu sur tes pas ?
Dis. — A ce nom je ne le connais pas.
— Ce jeune barde, est-ce Edvin qu'il s'appelle ?
— Oui. — D'où vient-il ? — De mon humble séjour.
Hier pour lui, dès le lever du jour,
Nous cheminions vers l'antique chapelle ;
Au bord lointain, pour lui notre ferveur
Allait du ciel implorer la faveur,
Quand un ramas de brigands scandinaves
Vint nous surprendre et nous fit tes esclaves.
— Et cet Edvin, quand doit-il revenir ?
— Demain, cruel, armé pour te punir.
— Qu'oses-tu dire, étranger téméraire ?
Quoi ! ce chanteur... — Il a tué ton frère,
Et chez les morts il va vous réunir. »
Ivar frémit ; la rage le consume :
« Courez, soldats ! que le bûcher s'allume ;
Et qu'à l'instant ces captifs abhorrés
Au sein des feux expirent dévorés !
Du vaste camp parcourez l'étendue ;
Que l'insolent soit saisi !... Malheureux,
Tu m'appartiens, et la mort qui t'est due

Consolera mon désespoir affreux. »
Comme il parlait, un bruit confus s'élève ;
Il voit dans l'ombre étinceler le glaive,
Frappe son front, et crie à ses soldats :
« Je suis trahi ; mais frémisse le traître !
Vous, des captifs ne vous éloignez pas ;
Vous, redoublez les feux ; bientôt peut-être
Je reviendrai jouir de leur trépas. »
Il est parti. Déjà, sur son passage,
Au bruit du cor ses Danois réveillés
Sont accourus avec des cris de rage,
Ivres encore, et d'armes dépouillés.
Des longs débris de l'orgie infernale
Que sur leurs pas la terre encore étale
Ils sont armés : les hideux ossements,
Du front des bœufs l'armure menaçante,
La coupe énorme et les tisons fumants,
Tout sert de glaive à leur main frémissante.
A pas pressés Tremnor, Usdal, Rismar
Suivent de loin l'audacieux Ivar :
Ivar, hurlant, court à travers la plaine ;
Sans s'arrêter, il renverse, il entraîne,
Ouvre les rangs, abat les étendards ;
Du large glaive et de la double hache
Il perce, il tranche, il brise, et sans relâche
Au même instant frappe de toutes parts.
De toutes parts les hordes scandinaves,
Parmi les rangs des Saxons étonnés
Ont répandu leurs flots désordonnés ;
Tel un volcan précipite ses laves
Du haut des monts par ses feux sillonnés.
A leurs efforts, un moment redoutables,
A leur audace et sans règle et sans frein,
Bientôt Alfred oppose un mur d'airain.
Ses bataillons, serrés, impénétrables,

Autour de lui viennent se rallier;
Et des Danois l'attaque repoussée
Faiblit, pareille à la flèche émoussée,
Qui d'un vain bruit frappa le bouclier.
Devant ses pas, Alfred voit sur la terre
Morts et mourants au loin s'amonceler,
Et frémissant des horreurs de la guerre :
« Le sang d'un seul, dit-il, pouvait couler.
Superbe Ivar, où donc est ton audace?
A t'appeler j'ai fatigué ma voix.
De te chercher une dernière fois
Je daignerai te faire encor la grâce.»
Et dans la foule il court se replonger.
Dévon le suit, et bientôt le devance :
A son monarque épargner un danger,
Combattre Ivar, telle est son espéranee.
Tandis qu'Alfred, du haut d'un roc voisin,
A son appel entend répondre enfin,
Parmi les rangs le Danois intrépide
Court furieux: « Qui m'appelle ? — C'est moi.
— Qui donc?—Dévon. Arrête, et défends-toi.»
Et de leurs coups un échange rapide
Au même instant fait scintiller dans l'air
Du fer croisé l'étincelant éclair.
Le cimeterre à la pointe luisante,
Aux deux tranchants récemment aiguisés,
Trahit d'Ivar les efforts épuisés;
Il se saisit de sa hache pesante :
Soin superflu ! Par Dévon assailli,
Il pare en vain l'atteinte de l'épée;
Deux fois déjà son sang a rejailli,
Et sa cuirasse en est toute trempée.
Dans le passage ouvert avec effort
Au sein durci de la cuirasse épaisse,
L'ami d'Alfred espère avec adresse

Plonger ensemble et le fer et la mort :
Ivar recule et trompe son attente ;
Son fer se rompt sur l'armure éclatante.
Ivar joyeux triomphe... Alfred paraît,
Baisse son casque, et lui dit : « Es-tu prêt ? »
A cette voix, que pourtant il déguise,
A cette taille, à ce port de héros,
Le Scandinave est saisi de surprise.
« As-tu besoin d'un instant de repos ?
Lui dit Alfred, je te l'accorde.—Guerre !
Répond Ivar, du pied frappant la terre,
Et par ces mots se croyant offensé :
Vois si mes coups partent d'un bras lassé. »
En même temps, plus prompt que la tempête,
D'Alfred tranquille en fureur s'approchant,
Sur le cimier qui décore sa tête
Il fait tomber le rapide tranchant.
Le haut cimier à la crête dorée,
Brisé sans peine, a tournoyé dans l'air :
Mais le tranchant, repoussé par le fer,
Glisse en sifflant sur l'épaule effleurée.
Alfred échappe à l'effort meurtrier ;
Il y répond d'un coup épouvantable,
Que, sans l'airain de l'épais baudrier,
Aurait suivi la mort inévitable.
Le chef danois vomit des flots de sang,
Et fuit... Alfred s'attache à sa poursuite.
Tremnor d'Ivar veut protéger la fuite,
Mais de Tremnor Alfred ouvre le flanc.
Rismar frappé tombe. Levant la lance,
Usdal en vain leur promet la vengeance ;
Et tous les trois atteints du même fer...
Pleurez, pleurez, ô filles de Recner !
Dieu ! les voici. La tête échevelée,
Le front livide, au fort de la mêlée,

De trois coursiers plus blancs que les frimas
Leurs cris aigus précipitent les pas,
Les pas sanglants... Hélas! que faisaient-elles?
Sans le savoir ces amantes cruelles
Ont, sous les pieds de leurs coursiers fumants,
Foulé le corps de leurs pâles amants.
De ces trois sœurs l'approche inattendue,
Leurs noirs cheveux, leurs cris, leur main tendue
Leurs blancs coursiers aussi prompts que l'éclair
Jettent l'effroi dans la foule éperdue;
Les fils d'Odin, laissant tomber le fer,
Poussent des cris et détournent la vue.
Ils croyaient voir les trois parques du Nord,
Quittant pour eux la demeure éternelle,
Paraître ensemble, et du signe de mort
Les désigner pour leur moisson cruelle.
Alfred accourt, Alfred habilement
Sait profiter de leur saisissement;
Autour de lui la mort se multiplie;
Rapide, il fond sur la troupe qui plie,
L'enfonce, et seul, d'ennemis entouré,
Prend de ses mains leur étendard sacré.
Pour lui dès lors la victoire est certaine;
Les sœurs d'Ivar, en frissonnant d'horreur,
Ont regagné leur caverne lointaine;
Et les Danois, vaincus par la terreur,
D'un dernier cri font retentir la plaine.
Le fier Ivar, à la fuite réduit,
Rugit de rage et vomit le blasphème.
De sa défaite il accuse et la nuit,
Et les Danois, et ses sœurs, et lui-même :
« Oui, disait-il, j'ai mérité mon sort.
Apaise-toi, fantôme de mon frère!
Il brûle encor, le bûcher funéraire!
Apaise-toi, je vais venger ta mort. »

Alors il court vers la tente voisine
Que le bûcher de sa flamme illumine ;
Ses fortes mains saisissent à la fois
Et le vieillard et sa fille tremblante ;
Et les traînant vers la roche brûlante :
« Sors de la tombe, ô mon frère ! et reçois
Ce sacrifice à ton ombre sanglante.
— Edvin ! Edvin ! mon père va mourir ;
Ah ! si jamais sa fille te fut chère,
Laisseras-tu sacrifier mon père !
— Non, crie Edvin, je viens vous secourir.
Parjure Ivar ! tombe devant ton maître. »
Et sous ses pieds, renversé sans combat,
Ivar confus vainement se débat.
« Du barde Edvin il te souvient peut-être ?
Pour te payer de l'hospitalité,
De son serment Edvin est acquitté.
Il t'a promis de te faire apparaître
Alfred vivant... Sois satisfait ; c'est moi :
Reçois de moi la vie, et lève-toi. »
En même temps il détourne son glaive,
Et lentement le Danois se relève.
Au nom d'Alfred, le vieil Olgard surpris
Croit qu'un vain songe a troublé ses esprits.
Il veut parler et sa parole expire.
A ses côtés son Edvitha soupire.
Elle compare (et non pas sans effroi)
Le nom de prince et le nom de bergère,
Et dans Edvin, qu'elle appelait son frère,
Gémit tout bas de retrouver son roi.
Tandis qu'Alfred les contemple en silence,
Ivar lui dit : « Perce-moi de ta lance ;
Délivre-moi du jour. — Moi, t'immoler !
Non, tu vivras ; je veux te consoler.
Je te rendrai le glaive, la puissance,

Le bonheur même. — Hélas ! me rendra-t-on
De mes travaux le brave compagnon ?
J'ai tout perdu, tout jusqu'à la vengeance.
Mais dis : mon frère est-il mort sous tes yeux?
—Oui, sous mes yeux.—Comment?—Calme et farouche.
— Est-ce là tout ! — Le rire sur la bouche.
— Je suis content : mon frère est chez les dieux. »
La sombre joie a passé dans son ame ;
Son front est calme et son sourire amer :
Au sein des feux il s'élance, et la flamme
Ensevelit l'héritier de Recner.
 De cette scène imprévue et cruelle
Alfred ému se détourne ; ses yeux
Cherchent Dévon : « Ami brave et fidèle,
Viens recevoir ce fer victorieux,
Trop faible prix de ton généreux zèle. »
Il ajouta : « Je vous délivre tous,
Danois ! Vos fils béniront ma mémoire ;
Votre vainqueur entre son peuple et vous
Partagera son vaste territoire.
Pour le vrai Dieu, l'unique Dieu, le mien,
Vous quitterez l'aveugle idolâtrie ;
Et sur vos fronts le signe du chrétien
Vous ouvrira la céleste patrie.
Londres bientôt reconnaîtra son roi :
Vous m'y suivrez ; et les Danois fidèles,
Soumis sans honte, et libres sous ma loi,
A mes sujets serviront de modèles. »
Il parle encor ; leur cri de liberté
Frappe déjà la plaine et le rivage ;
Et de leurs mains sur un tertre sauvage
Le grand Alfred en triomphe est porté.
Le vieil Olgard tombe aux pieds de son maître.
« Vous à mes pieds ! Ah ! venez sur mon cœur.
Je suis Edvin, et je veux toujours l'être ;

Soyez mon père, Olgard ! A mon bonheur
Il manque un bien dont mon ame est jalouse :
Sous la chaumière Edvitha fut ma sœur,
Que sur le trône elle soit mon épouse ! »
Le front d'Olgard de rougeur s'est couvert,
Tant le confond une faveur si grande !
Alfred alors : « Sais-tu, soldat d'Ecbert,
Que par ma voix Ecbert te la demande ?
Sais-tu, vieillard, qu'un soldat tel que toi
Peut honorer la famille d'un roi ? »
L'heureux Olgard s'incline ; et de son père
Alfred obtient la main de la bergère ;
Et, la guidant vers le tertre isolé,
Il la présente à ce peuple assemblé :
« Dignes Saxons ! valeureux Scandinaves !
Leur a-t-il dit, reconnaissez-la tous,
C'est votre reine ; elle est digne de vous,
Et la beauté doit régner sur les braves. »
A ces accents, qui font battre son cœur,
La jeune reine, encor simple et timide,
Ne répond rien, mais lève avec lenteur
Son doux regard et sa paupière humide,
Pour contempler ce roi qui fut pasteur.
Alfred, assis au trône d'Angleterre,
Songeait souvent à l'île solitaire.
De chaque année il consacrait dix jours
A visiter cette modeste plage :
Son Edvitha l'accompagnait toujours.
Olgard long-temps, malgré le poids de l'âge,
Suivit leurs pas; et son toit protégé
Fut désormais en chapelle érigé.
En lettres d'or, sur un autel d'albâtre,
On y grava le nom des deux époux ;
Et le saint lieu, conservé jusqu'à nous,
Se nomme encor *la Chapelle du Pâtre.*

NOTES.

Dans une tour, sur le tertre voisin...

Les forteresses des Danois, dit l'auteur des *Antiquités du Nord*, n'étaient que de petits châteaux grossièrement construits, situés sur une éminence, et entourés de murs dont les sinuosités offraient une sorte de labyrinthe. On les nommait communément *dragons* ou *serpents* : telle est sans doute l'origine de ces contes, où l'on représente des enceintes mystérieuses gardées par des serpents et des dragons.

Au camp danois cependant retentissent
Les jeux bruyants...

Les Danois avaient particulièrement une grande passion pour les échecs et pour les dés. Le *back-gammon*, ou trictrac anglais, paraît avoir été inventé à cette époque dans le pays de Galles. Son nom, tiré des mots *back* et *gammon*, signifie *petit combat*.

Mais une troupe aux combats toujours prête,
Qui, repoussant les douceurs du sommeil,
Debout, se plaint de la nuit qui l'arrête,
Et, tout armée, appelle le soleil.

Tacite représente les Saxons comme ennemis de la mollesse; ils ne faisaient usage que de ce qui était strictement nécessaire à leurs besoins. Un lit de planches, recouvert d'un mince tissu, était pour eux un objet de luxe, même dans la paix : aussi passaient-ils, sans privations, de l'état de paix à l'état de guerre.

Il ajouta : « Je vous délivre tous,
Danois ! vos fils béniront ma mémoire;
Votre vainqueur entre son peuple et vous
Partagera son vaste territoire.
Pour le vrai Dieu, l'unique Dieu, le mien,

Vous quitterez l'aveugle idolâtrie,
Et sur vos fronts le signe du chrétien
Vous ouvrira la céleste patrie.

Alfred, en effet, après sa victoire à Edington, donna des terres aux Danois subjugués : trente de leurs principaux officiers reçurent le baptême sous ses auspices; et ce jour offrit le rare et beau spectacle d'un triomphateur béni par les vaincus.

LA RANÇON D'ÉGILL.

AVERTISSEMENT.

Le fond de ce petit poème est tiré d'une tradition scandinave, dont il est parlé dans les notes du poème précédent. *Egill* fut célèbre parmi les scaldes ; ses ouvrages ont été réunis, et l'on y distingue l'hymne intitulé : *La rançon d'Egill*. Cet hymne qui, en effet, le délivra de la mort, suffirait pour attester la puissance de son art. Me proposant de traiter le même sujet en forme de poème, je n'ai pas voulu lire ce chant du scalde ; je me suis plu à travailler sans modèle, pour essayer si quelquefois je reproduirais d'inspiration la pensée et la couleur de l'original. Les lecteurs qui prendront la peine de comparer jugeront si j'ai réussi.

Je me suis surtout attaché à revêtir le sujet de formes dramatiques. L'exposition, faite en dialogue, épargne quelque froideur au récit ; et lorsque le récit vient à succéder au dialogue, j'ai cherché du moins à rompre son uniformité par les discours, par les mouvements, et par la variété des tours.

Dans le poème d'Alfred et dans celui-ci, j'ai cru devoir n'employer qu'avec une extrême sobriété les détails de la mythologie danoise. Ils sont brillants, sans doute : cette théogonie, souvent ingénieuse, est bien plus étendue que celle des Calédoniens ; toutefois son insuétude pourrait la rendre fastidieuse à ceux qui n'en ont point fait une étude particulière. La couleur locale, trop chargée,

devient obscure ; et les tableaux d'une nature étrangère ont spécialement besoin de transparence. Une clarté parfaite est seule capable de familiariser avec la nouveauté d'un genre : nécessaire partout, elle est indispensable dans les sujets peu connus.

On devait aux scaldes une quantité prodigieuse de poèmes de tout genre, de toute étendue ; il n'en est resté que la plus faible partie. Une immense collection de ces ouvrages fut livrée aux flammes par des moines ignorants ; ce qui survécut fut recueilli par les soins éclairés d'un évêque[1] ; il y a compensation.

Peut-être eussé-je puisé dans les mêmes sources quelques autres sujets ; deux motifs m'ont arrêté : la difficulté presque insurmontable de peindre sans monotonie des scènes souvent uniformes, et la difficulté plus grande encore de faire diversion à des intérêts positifs par des compositions idéales. Les beaux jours de la poésie renaîtront sans doute sous une heureuse influence : jusques-là l'ambition du poète doit se borner à ne publier des vers qu'en petit nombre, pour un petit nombre de lecteurs. La ténuité de ce volume me rassure à peine, et je crains déjà d'avoir excédé les bornes de l'attention.

1. *Bruniolf Sveno*, évêque islandais.

LA RANÇON D'ÉGILL.

ELMOR.

« Illustre Égill, honneur de la Scanie !
Quitte ce fer trop pesant pour ton bras ;
Borne ta gloire aux combats d'harmonie,
Et laisse-nous les périlleux combats.

ÉGILL.

« Pardonne, ô fils du roi des Scandinaves ;
Mais j'ai le droit de conserver ce fer.
Ne sais-tu pas qu'en même temps Recner
Était le chantre et l'émule des braves ?

ELMOR.

« Pardonne, Égill ; mais si ta docte voix
Dans nos concerts désormais ne répète
Que les combats témoins de tes exploits,
Pour plus d'un jour elle sera muette.

ÉGILL.

« Écoute, Elmor ! Ivre d'un vain orgueil,
Un fils des rois au scalde fit outrage :
Le lendemain sa mère était en deuil. »
D'Égill ainsi le tranquille courage
Sait opposer la menace au dédain.
Elmor l'entend, et sous le noir ombrage
Sans se parler ils s'enfoncent soudain.
Dans la forêt, durant une heure entière,
Le bruit des coups sans trêve retentit :
Égill, couvert de sang et de poussière,
De la forêt fut le seul qui sortit.
Vaillant Elmor ! au palais de ton père
On t'attendait pour le festin du soir :
A ce festin tu ne dois plus t'asseoir.
Pâle, tu dors sur la rouge bruyère ;

Loin de ta bouche a fui l'injure altière :
Et le silence où la mort t'a plongé
Atteste au loin que le scalde est vengé.
  La froide Aurore à peine réveillée,
Au prompt signal des dogues aboyants,
On retrouva sous l'épaisse feuillée
Du fils d'Armin les restes effrayants.
Armin, frappé d'une douleur mortelle,
Ne pleure plus, mais s'arrache le sein.
On s'interroge, on cherche l'assassin :
« Ne cherchez plus, dit la voix paternelle,
Je le connais ; c'est le fier Ingisfal.
Depuis qu'Elmor fut son heureux rival,
Il se nourrit du poison de la haine.
Qu'il soit saisi ! qu'au palais on le traîne !
Courez, volez, aussi prompts que l'éclair !
En attendant que sa mort se prépare,
Que mes cachots ferment sur le barbare
Les gonds d'airain de leurs portes de fer ! »
  On obéit. Égill sur le rivage
Errait encor. Tel un profond nuage,
D'où s'échappa la foudre aux traits brûlants,
Roule, chargé des restes de l'orage ;
Tel et plus sombre Égill marche à pas lents.
Devant ses pas une troupe en furie
Traîne au palais Ingisfal innocent.
Le nom d'Elmor au loin retentissant
Instruit Égill, qui s'élance et s'écrie :
« Ce n'est pas lui qu'il faut punir, c'est moi,
Moi seul ! Vengez le sang de votre roi !
Venge ton fils, ô chef des Scandinaves !
Par un outrage il a blessé mon cœur :
Je l'ai tué, mais de la mort des braves,
Et de sa mort je réclame l'honneur. »
  Armin l'écoute, et frémit ; il ordonne,

Et de guerriers Égill est entouré.
A leur fureur le scalde s'abandonne,
Et, remplaçant Ingisfal délivré,
Vers sa prison marche plus assuré
Que s'il allait recevoir la couronne,
Glorieux prix à ses vers consacré.
« Malheur à toi ! criait la foule armée ;
Malheur à toi, fils de la Renommée !
Nul barde ici ne redira ta mort. »
Et, sur ses gonds roulant avec effort,
Du noir cachot la porte refermée
Mêle son bruit aux sifflements du Nord.
Le voilà seul !... Non, sa harpe chérie
En son malheur le consolait encor.
Égill chantait, il chantait pour Elmor :
« Heureux Elmor ! le ciel de ta patrie
Fut le témoin de tes derniers moments ;
Le sol natal couvre tes ossements.
Heureux Elmor ! tes amis et ton père
A ton cercueil apporteront des pleurs :
Et moi, je meurs sur la rive étrangère ;
Ni mes amis, ni ma sœur, ni ma mère,
Ne m'offriront leur tribut de douleurs.
De mes destins compagne glorieuse,
Chante, ô ma harpe, une dernière fois !
Tu vas périr. D'une main furieuse
On brisera ta corde harmonieuse,
Et comme Égill tu resteras sans voix.
Que de beaux chants je méditais encore !
Gémis, gémis, ô ma harpe ! avec nous
Notre avenir au tombeau va descendre ;
Le barde obscur passera sur ma cendre,
Et de mon nom ne sera point jaloux. »
Mais à grand bruit les bardes scandinaves
Ont commencé de sauvages accords :

Ils répétaient l'hymne qui chez les morts
A leurs festins va réjouir les braves.
Grossièrement on érige en autel
Les lourds éclats de la roche brisée;
Et le tranchant de la hache aiguisée
Au prisonnier promet le coup mortel.
Le cachot s'ouvre : à l'autel on amène
Le noble Égill, toujours calme et serein.
Mais son oreille endurait avec peine
L'hymne danois et son rauque refrain.
Il cède enfin à son impatience;
La main tendue, il demande audience,
L'obtient, s'incline; et d'Armin s'approchant :
« Père d'Elmor ! si tu chéris sa gloire,
Laisse à mon art le soin de sa mémoire,
Puisse du moins servir mon dernier chant
A racheter ma funèbre victoire ! »
Le roi s'étonne; enflammé de courroux,
Tandis qu'il songe à punir tant d'audace,
Se fait entendre un prélude si doux,
Que sur sa bouche expire la menace.
Égill commence; appuyé sans terreur
Sur cet autel où la mort est présente,
L'aspect voisin de la hache pesante
Ne fait trembler ni sa voix, ni son cœur :

Royal espoir de la Scandinavie,
Dans les combats il était déjà roi.
Un dieu sans doute, armé contre sa vie,
Un dieu fatal combattait avec moi.
Faible guerrier sans renom sur la terre,
J'ai triomphé de mon noble agresseur :
Parfois ainsi le pâtre solitaire
Jette à ses pieds l'ours, effroi du chasseur.

Les jours de guerre étaient ses jours de fête;
Il ne chantait qu'au son du bouclier.
Les flots en vain mugissaient sur sa tête;

A l'abordage il montait le premier.
Que d'ennemis privés de funérailles
Livra son glaive à la faim du vautour !
Les loups rôdaient autour de ses batailles;
De ses exploits ils vivaient plus d'un jour.

Dans ses combats au lointain promontoire,
Il s'illustra par des faits éclatants;
Il en revint embelli de sa gloire,
Et les beautés soupirèrent long-temps.
Ce fut en vain: l'ame préoccupée
Des traits charmants de la jeune Risma,
Elmor l'aimait autant que son épée,
Et pour Elmor la vierge s'enflamma.

O de son cœur la compagne adorée !
Tu l'attendais, et tu l'attends encor.
L'instant s'approche où ta mère éplorée
Viendra te dire : « Il n'est plus, ton Elmor ! »
On t'apprendra quel funeste courage
Guida les coups du glaive ensanglanté,
Trop prompt, hélas! à venger un outrage...
Pardonnes-tu, fille de la Beauté ?

Mais j'aperçois la fatale déesse :
Sur moi déjà s'attache son regard.
Ombre d'Elmor ! je mourrai sans faiblesse,
Pour te revoir dans la cité d'Asgard.
J'irai moi-même, aux fêtes du carnage,
T'offrir le miel sous le frêne Ydrasil;
Et ton nom seul, consacré d'âge en âge,
Sera chanté sur la harpe d'Égill.

Roi malheureux ! écoute ma prière :
A la colline où dorment mes aïeux,
A mon pays, à ma sœur, à ma mère,
Fais quelque jour porter mes longs adieux...
Barde ! remplis ton sanglant ministère,
Viens! Mon sourire accueillera la mort.
Sur mon tombeau, naissez, mousse légère !
Glisse sur moi, fraîche haleine du Nord !

Égill se tait : la harpe d'elle-même
Long-temps encor se plaît à retentir ;
Et, captivé par un charme suprême,
D'un heureux songe Armin semble sortir.
Levant sa voix par les pleurs étouffée :
« Dieu des concerts ! quelle savante Fée
Te révéla ses chants mélodieux ?
En t'écoutant, des larmes moins amères,
Qui l'aurait dit ? s'échappaient de mes yeux.
Quel est-il donc cet art mystérieux
Qui sait charmer le désespoir des pères ?
Barde, approchez ! De l'instrument mortel
Chargez vos mains... et renversez l'autel.
Envers tes chants l'ombre d'Elmor s'acquitte,
Égill !... Sois libre, et rejoins sans effroi
Ta mère, hélas ! plus heureuse que moi ! »
Aux pieds d'Armin Égill se précipite.
La foule immense applaudit au pardon.
Le lendemain à la naissante aurore,
Le noble roi voulut entendre encore
La voix du scalde ; et dès ce jour, dit-on,
L'hymne d'Égill se nomma sa RANÇON.
Égill partit. Une rive plus chère
Du toit connu lui rendit la douceur :
Des jours d'absence il consola sa mère,
Un jeune époux lui dut sa jeune sœur.
Contre la pierre il brisa son épée,
Et l'inhuma sous le sable des mers ;
Mais chaque jour ses regrets plus amers
La lui montraient encor de sang trempée ;
Les pleurs d'Armin le poursuivaient encor ;
Et quand la nuit rassemblait les nuages,
Au pied des monts et le long des rivages
Il croyait voir le fantôme d'Elmor.

EMMA ET ÉGINARD.

Muse d'amour et de mélancolie,
Qui, dédaignant les frivoles concerts
Du luth badin monté par la folie,
Cherches au loin, rêveuse et recueillie,
L'ombre des bois et la paix des déserts,
Inspire-moi ! Rends ma voix douce et pure
Comme les flots du ruisseau qui murmure !
Or, écoutez, cœurs tendres, cœurs aimants !
Mon fabliau de deux jeunes amants
Va vous conter la touchante aventure ;
Et d'un grand roi qu'admire l'univers
Le nom fameux ennoblira mes vers.
Partout vainqueur, le puissant Charlemagne
Avait enfin écrasé tout entier
Ce Vitikind, l'aigle de l'Allemagne,
D'Arminius ce terrible héritier.
Laissant enfin respirer la Victoire,
Le grand monarque, au milieu de sa gloire,
Goûtait dans Aix un repos fortuné.
De paladins sans cesse environné,
Aux jeux guerriers il formait leurs courages ;
Tantôt, des bois parcourant les ombrages,
Il renversait sous un épieu sanglant
Le daim rapide et le chevreuil tremblant,
Les sangliers et les buffles sauvages ;
Tantôt dressait sur le terrain poudreux
Les destriers réservés aux batailles ;
Tantôt fendait de ses bras vigoureux
Le flot captif en des bassins nombreux ;



Ou plus tranquille, au sein de ses murailles,
Interrogeait du Celte et du Gaulois
Les simples mœurs et les naïves lois.
Il reproduit ces hymnes inspirées
Qui sur la harpe, aux vieux jours d'Israël,
Montaient vers Dieu des hauteurs du Carmel,
Et du Jourdain charmaient les eaux sacrées.
Autour de lui les arts obéissants
Ont prodigué les travaux renaissants :
Des fiers Romains la noble architecture
Vient décorer la demeure des rois,
De la Chapelle étend la voûte obscure,
L'arceau gothique et les parvis étroits.
Par cent canaux cette onde sulfureuse
Que lentement jaunirent les métaux,
Multipliant sa vertu généreuse,
Soutient la vie, et détourne les maux.
Tout se revêt d'une pompe inconnue :
La tour s'allonge et monte dans la nue ;
Le cirque s'ouvre en son immensité ;
Où s'enfonçaient les profondes tannières,
Du pavillon s'agitent les bannières,
Et le désert se transforme en cité.
Digne ornement de la cour paternelle,
La jeune Emma, si naïve et si belle,
Depuis six mois brillait dans ce séjour.
Princes et rois vont la priant d'amour.
Par de hauts faits et de grands coups de lance,
Maint chevalier sollicite son choix,
Et, prodiguant carrousels et tournois,
Sous ses couleurs dans les joutes s'élance.
Vœux superflus ! Éginard a charmé
Ce cœur sans art qui s'ignorait encore.
Humble est son nom, mais l'honneur le décore :
Il est aimable, il aime, il est aimé.

Sujet zélé d'un prince magnanime,
De Charlemagne il a toute l'estime.
Soit au conseil, soit au champ des combats,
Il suit partout ce maître qu'il révère,
Et tour à tour du glaive arme son bras,
Et de Clio tient la plume sévère.
Tant que brillait l'astre enflammé du jour,
Des deux amants la tendresse captive
Trompait les yeux d'une cour attentive;
Le froid respect déguisait leur amour.
(Amour caché devient encor plus tendre.)
Mais quand des nuits le crêpe allait s'étendre,
Emma fuyait le royal appareil,
Et regagnait l'asile du sommeil.
Là, chaque soir, vers cet humble ermitage,
Que des jardins protégeait le feuillage,
Sous les balcons, Éginard de retour
Lui racontait les longs ennuis du jour;
Et, dans l'espoir d'un consolant mensonge,
Ils se quittaient pour se revoir en songe.
Oh! que le jour s'écoulait lentement!
Quand le soleil sur la nature entière
Darde ses feux, Éginard tristement
Accuse, hélas! sa jalouse lumière.
Astre plus doux, astre pâle et charmant!
Sur l'univers il t'invite à descendre,
Et par ce chant mélancolique et tendre
Sa voix t'invoque et te dit son tourment:

Heure du soir! heure paisible et sombre,
Descends des cieux sur ton char nébuleux!
Du jour trop lent viens éteindre les feux,
Et verse-nous les bienfaits de ton ombre!
Pour qui d'absence a gémi tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

Dès qu'entr'ouvrant la porte orientale,
L'aube vermeille a réjoui les cieux,
De nos forêts l'hôte mélodieux
Vient saluer l'étoile matinale;
Mais pour deux cœurs séparés tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

L'astre éclatant, sur son trône de flamme,
Des nuits en vain bannit l'obscurité;
Quand sur le monde il répand sa clarté,
L'ombre des nuits est encor dans mon ame.
Pour un amant qui languit tout le jour,
Heure du soir est aurore d'amour.

Trois fois déjà la nocturne courrière
Avait rempli sa paisible carrière;
Au front des cieux, le troisième croissant
Arrondissait son disque pâlissant;
Depuis qu'Amour, d'une chaîne fleurie,
Avait uni ces fidèles amants,
Et que du soir l'ombre douce et chérie
Favorisait leurs rendez-vous charmants.
Voilà qu'un jour, jour de gloire et d'alarmes,
Du jeune amant le roi s'approche et dit :
« Brave Éginard, cours préparer tes armes !
De mon repos Irène s'enhardit;
J'ai pénétré sa sombre politique.
Le froid Germain, l'orgueilleux Bavarois,
Le fier Saxon, terrassé tant de fois,
Vendent leurs bras à sa querelle antique;
Et l'habitant des bords de la Baltique,
Et d'Attila le descendant grossier,
A ses destins viennent s'associer...
Tous périront. Point de paix, point de trêve !
Je n'aurai pas en vain repris le glaive.
A ta valeur, à ton zèle assidu,

Brave Éginard, un noble prix est dû ;
Viens l'obtenir : aux champs de la victoire,
Je te promets les périls et la gloire. »
Il dit, s'éloigne : Éginard confondu
Reste sans voix ; sa douleur est tranquille.
Morne et pensif, il demeure immobile,
Pareil au flot durci par les hivers,
Et dans ses yeux roulent des pleurs amers.
Quitter Emma ! languir séparé d'elle !
Dans ses faveurs que la gloire est cruelle !
L'espoir si doux de revenir vainqueur
En d'autres temps eût enivré son cœur ;
Mais juge, Emma, si sa flamme est sincère !
Même à la gloire Éginard te préfère.
Le lendemain, dès le réveil du jour,
S'est déployé l'étendard des conquêtes ;
Et Charlemagne au milieu de sa cour
A des combats prélude par des fêtes.
De toutes parts brillent les boucliers ;
De toutes parts les jeunes chevaliers,
Rêvant déjà les hautes aventures,
L'œil enflammé, polissent leurs armures.
La lance au poing, l'un exerce en champ clos
Son destrier fatigué du repos ;
L'autre, aux caveaux des vieilles basiliques,
De ses aïeux vient toucher les reliques,
Ou visiter la tombe des héros.
Loin des regards, beautés mélancoliques !
Vous achevez, en les baignant de pleurs,
Les tendres nœuds de rubans et de fleurs,
De nœuds plus doux images symboliques.
Plus d'une aussi, pour l'ami de son cœur,
Porte une offrande à la sainte chapelle,
Priant tout haut qu'il revienne vainqueur,
Priant tout bas qu'il revienne fidèle.

Le ménestrel commence ses chansons.
Du flageolet, de la tendre guitare
Pour les héros il renforce les sons,
Et sa romance au combat les prépare ;

Preux chevaliers, honneur du vieux pavois !
De Charlemagne entendez-vous la voix?
Servants d'amour, la guerre vous réclame.
Que chacun s'arme, et défende à la fois
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

Lance en arrêt, marchez, vaillants rivaux !
Le fier Roland préside à vos travaux,
Le fier Roland qui rendit sa grande ame
En défendant, aux champs de Roncevaux,
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

Vous reviendrez briller dans les tournois;
Les ménestrels rediront vos exploits;
Et vous verrez celle qui vous enflamme
Presser la main qui servit à la fois
Son Dieu, son roi, son pays et sa dame.

Les cris du brave et l'hymne des combats,
Triste Éginard, ne te raniment pas ;
Et leur signal redouble encor tes larmes.
Tel un coursier qu'amour vient assaillir,
Mort pour la gloire, entend sans tressaillir
L'aigre clairon qui l'appelle aux alarmes ;
Tel Éginard languit au bruit des armes.
N'importe, hélas ! il faut partir... Demain
De la Baltique il suivra le chemin.
De son départ l'affligeante nouvelle
N'a point encor d'une amante fidèle
Déchiré l'ame : heureuse par l'espoir,
Elle attendait le rendez-vous du soir.
C'était aux jours où le printemps frissonne,
Craignant l'hiver qui revient quelquefois

D'une main brusque arracher sa couronne.
De la tempête au loin mugit la voix ;
Et dans les airs l'ouragan tourbillonne.
Éginard, seul au vaste sein des nuits,
Marche escorté de ses muets ennuis ;
Et la nature, un moment gémissante,
A ses douleurs semble compatissante.
Des lieux aimés s'approchant lentement,
Il les regarde, et s'arrête, et soupire.
« O mon Emma !... » dit-il. Sa voix expire.
Emma lui parle, et parle vainement ;
De l'aquilon le long rugissement
Couvre à grand bruit le faible et doux langage.
« Ta voix chérie expire dans l'orage,
Crie Éginard ; l'ouragan sans pitié
De tes accents me ravit la moitié.
Oh ! laisse-moi de ta retraite obscure
Franchir le seuil d'un pied respectueux.
Comme ton cœur ma flamme est noble et pure :
Amour sincère est toujours vertueux. »
Emma l'écoute, hésite... la tempête
Gronde en fureur ; Éginard sur sa tête
Entend rouler les vents impétueux.
D'épais frimas la bruyère se couvre.
Emma le plaint. La porte enfin s'entr'ouvre,
Et la pudeur se confie à l'amour.
Peindrai-je, Emma, ton paisible séjour?
Des saints martyrs les figures gothiques
Ornent des murs les pilastres antiques ;
Le chapelet, et l'eau sainte, et la croix,
Sont suspendus aux modestes parois.
Vierge du ciel ! ton image chérie
Est pour Emma le plus riche trésor :
C'est devant toi, douce et chaste Marie,
Qu'à son réveil chaque jour elle prie...
Demain, hélas ! l'osera-t-elle encor?

Un seul flambeau, qui, de ces clartés sombres,
Perce à demi l'obscurité du soir,
Luit doucement : tel un rayon d'espoir
Du noir chagrin vient éclaircir les ombres ;
Faible rayon qui, pour quelques moments,
A d'Éginard suspendu les tourments !
Qu'à ses regards son Emma paraît belle !
Ses yeux long-temps restent fixés sur elle.
Trouble enchanteur ! muets ravissements !
Ils se parlaient jusque dans leur silence,
Car les soupirs sont la voix des amants.
Mais Éginard aux pieds d'Emma s'élance.
De son Emma sa main presse la main.
Un souffle ardent s'échappe de leur ame ;
Il se confond, et leurs lèvres de flamme
Sans se chercher se rencontrent... soudain
Dans tous leurs sens court et se précipite
Un feu rapide. Emma... son sein palpite ;
Elle rougit et pâlit tour à tour.
Une ombre humide, un nuage d'amour
Voile ses yeux ; elle tremble, chancelle ;
Mais tout à coup : « Fuis, Éginard ! dit-elle,
Pour ton Emma montre-toi généreux.
Fuis, Éginard, sauve-moi de moi-même !
— Te fuir, Emma ! te fuir !... Ah ! malheureux !
Trop tôt, hélas ! je perdrai ce que j'aime ;
Demain...—Qu'entends-je? — Hélas ! tel est mon sort.
Demain je pars à la voix de mon maître,
Je cours chercher la victoire ou la mort.
Cet entretien est le dernier peut-être. »
Emma frissonne. « Ah ! poursuit Éginard,
Peut-on jamais se séparer trop tard !
O mon Emma ! que les feux de l'aurore
A tes genoux me retrouvent encore ! »
Ainsi parlait Éginard éperdu.

Emma se tait : c'est avoir répondu.
Son cœur pourtant n'était pas sans alarmes,
Et murmurait des reproches confus.
Un long baiser, triste, mais plein de charmes,
Fit sur sa bouche expirer le refus,
Et le bonheur naquit du sein des larmes.
Ne craignez point mes accords indiscrets,
Couple amoureux! ma lyre sait se taire :
La poésie, amante du mystère,
Au dieu du jour voilera vos secrets.
Dans ces instants d'ivresse renaissante
Les deux amants oubliaient l'univers;
Et cependant la neige éblouissante
Avec lenteur descend du haut des airs.
A peine aux cieux la lumière est rendue,
L'amant d'Emma, sur la morne étendue,
Silencieux, fixe l'œil : « De mes pas,
Dit-il enfin, si l'empreinte perfide
Allait guider le soupçon trop rapide ! »
Emma répond : « A travers les frimas,
Forte d'amour, ne puis-je pas moi-même
Loin de ces lieux porter celui que j'aime?
Viens, Éginard, fuyons, ne tardons pas ! »
Et soulevant son amant dans ses bras,
En frissonnant d'amour et d'épouvante,
Elle l'emporte, et la neige mouvante
Crie et fléchit sous ses pieds délicats.
Dans le trajet l'amour les accompagne.
Ils approchaient du terme : Charlemagne,
Laissant errer ses regards incertains,
De l'Occident méditait les destins.
Il voit... Un songe, une vaine chimère,
L'abusent-ils? O trop malheureux père!
Que feras-tu? Quel supplice assez prompt
Sur Éginard vengera ton affront?

Lorsque le jour eut coloré la nue,
Les deux amants par son ordre appelés,
L'effroi dans l'ame, interdits et troublés,
Baissant les yeux, paraissent à sa vue ;
Et sur leur front une vive couleur
A remplacé l'amoureuse pâleur.
Il les regarde ; et d'un accent sévère :
« Levez les yeux, répondez sans détour.
Si, possédé d'un criminel amour,
Un serviteur d'une obscure naissance
Croyait pouvoir avec impunité
Trahir l'honneur et la reconnaissance,
Et les saints nœuds de l'hospitalité,..
Si cet ingrat, lâchement téméraire,
Déshonorait la fille de son roi,
Prenez ma place, et prononcez pour moi ;
Au criminel assignez son salaire,
Parlez ! » Tous deux embrassent ses genoux.
« C'en est assez, poursuit-il, levez-vous !
Je vois l'arrêt qu'il faut que je prononce :
Dans un instant vous saurez ma réponse. »
Il sort. Emma, d'une mourante voix :
« Embrassons-nous pour la dernière fois,
Objet chéri que j'ai rendu coupable !
Dans un instant on va nous séparer ;
Et pour jamais. — Ah ! plutôt expirer !
Nous séparer ! non, rien n'en est capable ;
Le tombeau seul... Si le ciel veut ma mort,
O mon Emma ! par un dernier effort,
Pour me pleurer consens à me survivre,
Et jure-moi... — Je jure de te suivre. »
Mais Charlemagne est déjà de retour.
Des paladins, des barons de sa cour
A ses côtés paraît la noble élite.
Tous, l'observant d'un regard curieux,
Cherchent en vain sur son front sérieux

A démêler quel projet il médite.
La jeune Emma captive aussi les yeux.
Pudeur ! amour ! votre incarnat colore
Ses traits charmants de douleur obscurcis ;
Et la douleur les embellit encore.
Le roi des preux au trône s'est assis :
« Nobles seigneurs, compagnons de ma gloire,
Vous me suivrez aux champs de la victoire !
Vous, Archambaut, propagez toutefois
Ce code utile, ami de l'innocence,
Dont j'ai dicté les prévoyantes lois ;
Et que mes lois règnent en mon absence !
Vous, Adélard, par vos efforts constants,
De l'ignorance écartez les nuages ;
Éclairez-nous des flambeaux que les sages
Ont allumés sur la route des temps !
Vous tous, du Dieu que l'univers adore
Parez le temple et parfumez l'autel ;
Que l'hymne saint, plus solennel encore,
Arrive au pied de son trône immortel !
Rendons le ciel à nos armes propice,
Par la valeur, surtout par la justice.
Juste est l'arrêt que je vais prononcer ;
Je sais punir ; je sais récompenser.
A mes bienfaits si quelqu'un doit prétendre,
C'est Éginard ! Éginard, sois mon gendre ! »
Les chevaliers, jaloux d'un tel honneur,
Mais conservant loyauté pour devise,
Confessent tous avec grâce et franchise
Que leur rival mérite son bonheur.
L'heureux coupable et sa douce compagne
Viennent baiser la main de Charlemagne,
Non sans rougir ; et dès le même jour
Le chaste hymen consacra leur amour.

BELZUNCE,

OU

LA PESTE DE MARSEILLE,

POÈME DÉSIGNÉ POUR L'UN DES PRIX DÉCENNAUX.

Sous l'azur d'un beau ciel, d'olive couronnée,
Marseille s'élevait puissante et fortunée.
Le Commerce, autour d'elle étendant ses liens,
Couvrait de ses trésors les flots tyrrhéniens;
L'œil fixé sur les mers, il espérait encore
Ces vaisseaux, enrichis des présents de l'aurore:
Ils approchent... Craignez leur abord désastreux!
Et la Peste et la Mort voyagent avec eux.
  Déjà l'oiseau des mers loin de la rive impure
Fuit en poussant des cris de lamentable augure;
Les tintements égaux de l'airain solennel
Frappent au loin lès airs de leur lugubre appel:
Et le peuple est tranquille! Au sein de ses murailles,
Il compte les trésors et non les funérailles!
Un seul homme aux périls de la sécurité
Opposait de son art la vaine autorité [1],
« Malheureux, criait-il, par quel fatal délire
« Douter obstinément du mal qui vous déchire!
« Que diriez-vous, enfin, si, m'immolant pour vous,
« Je vous forçais de croire à l'horreur de ses coups? »
Il dit, et le scalpel, sous la main qui le guide,
Interroge la Mort aux flancs d'un corps livide:
La Mort répond. Déjà le monstre empoisonné

1. Le chirurgien Guyon.

Révèle sa présence au peuple consterné;
Et le noble martyr, qu'un prompt tourment dévore,
Dit à ce peuple : « Eh bien ! douterez-vous encore ? »
Les yeux s'ouvrent alors : toute une ville en deuil
Se réveille éperdue au bord de son cercueil.
Avez-vous quelquefois, alors que les orages
Annoncent aux vaisseaux l'approche des naufrages,
Entendu ces bruits sourds par degrés redoublés,
Ces confuses clameurs des matelots troublés?
Du peuple dans l'effroi telle est la voix plaintive.
Les trésors d'Orient sont épars sur la rive ;
Le noir cordage flotte à demi détendu ;
Et l'avide marchand, interdit, confondu,
Regardant sa richesse avec indifférence,
Borne ses longs calculs et sa longue espérance.
La pompeuse cité n'offre plus au regard
Qu'un peuple de mourants à l'œil creux et hagard.
Leur langue desséchée aux accents se refuse :
Leur esprit incertain, qu'un vain prestige abuse,
Ne voit plus qu'à travers un voile ténébreux ;
Et jusqu'à la douleur tout est songe pour eux.
La douleur cependant provoque, aigrit sans cesse
De leurs nerfs inquiets l'irritable faiblesse.
Ceux-ci du coup fatal tombent frappés soudain ;
Ceux-là vont au cercueil par un plus long chemin :
L'un sur le bord des eaux avec effort se traîne;
L'autre, égaré, tantôt mord la poudreuse arène,
Tantôt ronge en hurlant ses bras défigurés
Que le brûlant ulcère a presque dévorés.
De citoyens armés une inflexible chaîne
Autour des murs s'étend, par devoir inhumaine.
Prêt à tonner, le bronze est tourné vers le port,
Et la mort se présente à qui veut fuir la mort.
La Consternation, immobile et glacée,
Reste, sans souvenir, sans plainte, sans pensée :

Le port désert, plongé dans un calme effrayant,
N'entend plus ni les cris, ni le marteau bruyant;
Les temples sont fermés: dans ces douleurs publiques,
Des saints sur les autels on voila les reliques;
Le cierge consacré cessa de s'allumer,
L'hymne de retentir, et l'encens de fumer.
Voilà donc ces remparts si fameux d'âge en âge,
Ce sol des troubadours, dont le ciel sans nuage
Semblait du ciel romain répéter les splendeurs!
Où sont, fille des mers, tes antiques grandeurs?
Où sont ces nautonniers, de qui la foule active
Appelait le regard de l'Europe attentive?
Émule de Sidon et rivale de Tyr!
Le dévorant oubli s'apprête à t'engloutir.
En vain, pour te fonder, la brillante Ionie
Endurcit aux travaux sa molle colonie;
En vain Rome et César peuplaient tes murs fameux:
Comme eux tu t'élevais, tu vas tomber comme eux;
Tu vas joindre au tombeau Babylone et Carthage.
Un jour, le voyageur égaré vers ta plage,
Sur ton havre isolé jetant un œil surpris,
Demandera Marseille à ses muets débris.
Ainsi Jérusalem, à Dieu long-temps si chère,
Quand sur elle eut soufflé le vent de la colère,
Croulant sous le fardeau de ses calamités,
Tomba, dans un moment, du trône des cités;
Et du prophète-roi l'héritière divine
Emplit tout l'orient du bruit de sa ruine.
Mais voilà que du ciel, sur la terre envoyé,
Apparaît tout-à-coup un ange de pitié:
C'est Belzunce. Les cris de Marseille plaintive
Ont averti de loin son oreille attentive;
Il accourt, on s'écrie: « Où portez-vous vos pas?
« Fuyez, fuyez la mort!—Non, je ne fuirai pas.
« Qu'une indigne frayeur lâchement me retienne!

« Non, ce peuple est mon peuple, et sa vie est la mienne :
« Ma place est là, j'y cours ; auprès de son troupeau
« Le pasteur attendra l'homicide fléau. »
Ses ordres à l'instant rouvrent le sanctuaire ;
Le peuple avec ferveur l'escorte vers la chaire,
Et s'arrête, saisi d'un saint frémissement.
Belzunce devant Dieu se recueille un moment ;
Et, les yeux attachés sur la croix symbolique,
Fait entendre en ces mots sa voix évangélique :
« Aux clous de cette croix l'Homme-Dieu vint s'offrir.
« Que son exemple au moins nous enseigne à souffrir !
« Adorez avec moi la volonté céleste ;
« Humbles de cœur, prions : le Ciel fera le reste. »
Il dit ; vers le Très-Haut la prière a volé ;
Le malheureux qui prie est déjà consolé.
   Cependant le prélat, dans ce désordre extrême,
Où l'effroi du péril double le péril même,
Au-devant du trépas marche sans s'émouvoir,
Et rend autour de lui la vie avec l'espoir.
Il ouvre à la douleur un asile propice ;
Son auguste palais se change en humble hospice.
Les lits nombreux du pauvre, alignés tristement,
Désormais de ces lieux sont l'unique ornement ;
Et tout l'or qu'enfermait l'opulente demeure
Partout s'offre aux besoins du malade qui pleure [1].
Saint prélat ! Dieu te garde un bien plus précieux :
Ta noble pauvreté doit t'enrichir aux cieux.
   Trois sages, qu'a nourris l'Épidaure nouvelle [2],
A son zèle pieux joignent leur docte zèle :

1. Ce n'est point là le seul trait de désintéressement qui honore l'ame de M. de Belzunce. En 1723, le roi l'ayant nommé à l'évêché de Laon, duché-pairie, il refusa cette faveur, et ne voulut point abandonner un diocèse que le souvenir de ses dangers et de ses sacrifices semblait lui rendre plus cher encore.

2. Les trois médecins de Montpellier.

Avec eux il pénètre au fond des noirs réduits
Où veille la douleur dans la longueur des nuits,
Et présente au mourant, qu'un feu secret consume,
Du breuvage ordonné la propice amertume.
De l'homme qui s'éteint il recueille les vœux,
Les derniers repentirs et les derniers aveux;
Il lui rappelle, à l'heure où l'espoir l'abandonne,
Que le dieu d'Israël est le dieu qui pardonne;
Et, fidèle soutien, guide ses faibles pas
Vers ce jour immortel qui commence au trépas.
Des terrestres liens lorsque ses mains sacrées
S'empressaient d'affranchir les ames épurées,
A de tristes devoirs sacrifiant leurs jours,
Des hommes généreux dérobaient aux vautours
De tant d'infortunés la dépouille mortelle.
Intrépide *Moustier!* infatigable *Estelle*[1]!
Rose[2], toi qu'on a vu tenir du même bras
La bêche funéraire et le fer des combats!
Et toi qui, signalant ton zèle magnanime,
Pour servir le malheur brisas les fers du crime[3]!
Vous tous, dignes appuis d'un prélat révéré,
Que votre nom du sien ne soit point séparé!
Mais, malgré leurs efforts, l'ardente maladie
Redouble les progrès de son vaste incendie.
Prêtre saint! de tes doigts, glacés d'un froid mortel,
Tombe la pure hostie aux marches de l'autel.
Élève d'Hippocrate! au lit de la souffrance
Tu n'iras plus porter la dernière espérance:
L'hydre affreuse te lance un farouche regard,
Et se venge sur toi des bienfaits de ton art.
Ici, l'œil attaché sur les plaines profondes,
Expirent ces nochers, vieux habitants des ondes;

1. Echevins de Marseille.
2. Le chevalier Rose.
3 Le chef d'escadre Langeron, gouverneur des galériens.

Là meurent ces guerriers qui, perdant leur trépas,
Sont renversés sans gloire et vaincus sans combats.
Au chevet d'un ami l'ami s'assied et pleure ;
L'égoïste, au cœur dur, s'enferme en sa demeure ;
Là, privé de soutiens, il meurt triste, isolé :
Il ne consola point, et n'est point consolé.
Au corps glacé d'un fils la mère en son délire
S'attache, et doit la mort au venin qu'elle aspire.
Le vieillard oublié, sur sa couche étendu,
Appelle, appelle encore, et n'est point entendu !
Le frère évite un frère : en leur effroi barbare,
Loin de les réunir le malheur les sépare.
Plus de pitié. Chacun ne connaît plus que soi :
Vivre est l'unique bien, vivre est l'unique loi.
Le fils, sans redouter la céleste colère,
Livre aux pieds du passant le cadavre d'un père.
Le mourant qui gémit sur le seuil est traîné ;
Et sous un toit connu si quelque infortuné
Cherche pour un instant à reposer sa tête,
Il trouve à l'écarter une main toujours prête,
Ne voit pas un ami qui l'ose secourir,
Et, repoussé partout, ne sait plus où mourir.
Cependant le fléau, s'arrêtant au rivage,
N'a point enveloppé dans le commun ravage
Ces pâles criminels aux travaux condamnés,
Sur le banc d'infamie à jamais enchaînés.
Langeron vient, et dit : « Courez par vos services
« Mériter de Marseille un terme à vos supplices ;
« Soyez libres ! » Soudain leurs fers sont détachés.
Mais, à l'aspect des morts dont ces lieux sont jonchés,
Des terreurs du trépas leur ame est poursuivie :
Leur vie est un tourment, mais c'est encor la vie ;
Et déjà, regrettant les maux qu'ils ont soufferts,
Tous ensemble à genoux redemandent leurs fers.
« Allez, dit Langeron, vieillissez sur vos rames ;

« Laissez ces nobles soins à de plus nobles ames ! »
Il parlait. Rose accourt ; la bêche arme sa main.
Parmi les flots du peuple il se fraie un chemin :
« Timides citoyens, dignes de vos misères !
« Songez-vous que ces morts sont vos fils, sont vos pères ?
« Devant leurs corps glacés vous reculez d'effroi !
« Qui creusera leur tombe ?... Eh bien ! ce sera moi. »
De la bêche à ces mots il frappe le rivage.
Son exemple a du peuple exalté le courage ;
De tous les citoyens les bras lui sont offerts.
Les forçats entraînés renoncent à leurs fers ;
Une seconde fois les chaînes sont brisées ;
Sous les rapides coups mille tombes creusées
Réunissent les morts dans leur dernier séjour :
Et le soir ne vit point les désastres du jour.
Mais quel son vient frapper mon oreille attentive ?
Muse de la douleur ! ta voix douce et plaintive
Prélude-t-elle au chant des dernières amours ?
L'aimable Florestan et la jeune Selmours,
Nourris du même lait, et nés à la même heure,
Tous les deux élevés dans la même demeure,
Sous l'œil de leurs parents confidents de leurs feux
D'un vertueux amour avaient serré les nœuds.
Déjà depuis trois jours ils comptaient vingt années ;
Déjà se préparaient les noces fortunées...
Selmours à ces apprêts souriait tristement.
Regardant tour à tour sa mère et son amant,
Le cœur gros de soupirs, je ne sais quel présage
D'un voile d'infortune obscurcit son visage,
Et des pleurs en secret s'échappent de ses yeux.
Hélas ! ce n'était point ces pleurs délicieux,
Trésor d'une ame aimante et de bonheur remplie :
Car le bonheur lui-même a sa mélancolie ;
Mais ces pleurs douloureux qui, toujours plus amers,
Semblent nous annoncer quelque prochain revers.

Le frisson de la crainte en ses veines circule :
Dans son trouble elle a cru (tout cœur tendre est crédule),
Elle a cru reconnaître à des signes certains
Qu'un triste évènement menace ses destins.
La veille, à ses regards, l'oiseau des funérailles
Est venu se percher sur le haut des murailles,
Et les longs sifflements de sa lugubre voix
Au sein de la nuit sombre ont retenti trois fois.
Elle instruit de sa crainte une mère qui l'aime ;
Sa mère la rassure, et frémit elle-même.
Vain fantôme, qu'enfante et que nourrit la peur,
Vague pressentiment, tu n'étais point trompeur !
Le mal contagieux, qui d'heure en heure augmente,
Accable au même jour et l'amant et l'amante.
De bonheur et d'espoir quand tout rit autour d'eux ,
Sous l'atteinte mortelle ils vont périr tous deux.
Qu'au retour des zéphyrs deux jeunes hirondelles
Dans leur joyeux essor entrelacent leurs ailes ,
Le ciel semble sourire à leur hymen heureux ;
Mais, aux rayons du jour, quand leur vol amoureux
Dans le vague des airs mollement se balance ,
Du tube meurtrier si le plomb qui s'élance
Les atteint, plus d'hymen ! on voit en un instant
Tomber du haut des cieux le couple palpitant.
Telle est des deux amants la noire destinée.
Pour éclairer ta fête, ange de l'hyménée,
Devais-tu n'allumer qu'un flambeau sépulcral ?
Un linceul... tel est donc leur voile nuptial !
Ces amants, dont la voix ne pouvait plus s'entendre,
S'adressaient en silence un adieu triste et tendre,
Et, nés au même instant, ils demandaient aux cieux
Que dans le même instant la mort fermât leurs yeux.
Belzunce étend ses mains sur leur front qui s'incline,
Atteste de l'hymen la majesté divine,
Leur promet dans le ciel de saints embrassements ;

Et l'autel de la mort a reçu leurs serments.
Belzunce ému s'éloigne : enflammé d'un saint zèle
Il se montre partout où le danger l'appelle ;
Partout où le fléau semble le plus affreux,
Il vole, et ses secours sont au plus malheureux.
Quand Moïse, aux regards de la foule tremblante,
Franchit du haut Horeb la cime étincelante,
Israël éperdu, prosterné devant Dieu,
A son libérateur disait un long adieu :
Telle, autour de Belzunce, une foule éplorée
Recommandait au ciel cette tête sacrée.
Peuple, cesse ta plainte, et sors de ton effroi ;
Le ciel veille sur lui pour qu'il veille sur toi.
Sous l'aile du Seigneur, le prélat vénérable
Dans le commun fléau demeure invulnérable.
Enfin, sous tant d'efforts il se sent accablé ;
De succomber trop tôt lui-même il a tremblé.
L'intrépide nageur qui sur les noirs abîmes
A déjà ressaisi de nombreuses victimes,
Vers d'autres malheureux par le flot menacés
Se précipite, lutte, étend ses bras lassés,
Les saisit... Mais, hélas ! sans force et sans haleine,
Pourra-t-il parvenir à la rive lointaine ?
Tel est Belzunce. Au ciel sa grande ame eut recours :
« Dieu, laissez-moi pour eux vivre encor quelques jours !
« Et nous, que l'anathème a choisis pour victimes,
« Nous, pécheurs, qui portons la peine de nos crimes,
« Essayons d'émousser les flèches du courroux ;
« Mettons la pénitence entre la mort et nous.
« Peuple, suivez mes pas ! » Et la foule troublée
Autour de lui se presse, en désordre assemblée.
Il était nuit. Belzunce, en ces pieux instants,
Humble, et le cou pressé du nœud des pénitents,
Le pied nu, l'œil au ciel, marche autour des murailles,
A voix basse entonnant l'hymne des funérailles.

De pâles citoyens, cortége peu nombreux,
Consumant leur faiblesse en efforts douloureux,
A peine supportaient d'une main affaiblie
Les flambeaux défaillants, image de leur vie.
Lorsque, devant leurs pas, l'asile sépulcral
Offrit ses humbles croix et son tertre inégal,
Leur chant religieux bénit la poudre sainte
Des ossements blanchis, épars dans son enceinte ;
Et la nuit répéta les ténébreux accords
Des mourants qui priaient sur la cendre des morts.
De ce chant consacré les tombes retentirent ;
La terre s'en émut, et les cieux l'entendirent.
On dit même qu'alors l'ange mystérieux
Qui s'assied aux confins de la terre et des cieux,
Laissant un sillon d'or sur sa route étoilée,
Descendit lentement, et, la face voilée,
Recueillit les soupirs, et, saint médiateur,
Les porta sur son aile aux pieds du Créateur.
Faveur soudaine ! il luit le jour de la clémence ;
L'Éternel fait un signe, et le pardon commence.
Le peuple, libre enfin du fléau destructeur,
Embrasse les genoux de son libérateur,
Le porte vers le temple, et, par un juste hommage,
Bénit le Tout-Puissant dans sa vivante image.

NOTE.

Dans le second livre de la *Guerre du Péloponèse*, Thucydide fait une belle description de la peste d'Athènes. Nous croyons que cette citation ne sera point ici déplacée :

« En général, on était frappé subitement et sans aucune cause apparente, au milieu de la meilleure santé. D'abord, on éprouvait de grandes chaleurs de tête ; les yeux devenaient rouges et enflammés ; la gorge, la langue, étaient sanguinolentes, la respiration déréglée, l'haleine fétide. A ces symptômes succédaient

l'éternuement, l'enrouement. En peu de temps, le mal gagnait la poitrine et causait de fortes toux; quand il s'attachait au cœur, il y excitait des soulèvements, et l'on éprouvait, avec de violentes douleurs, toutes les éruptions de bile auxquelles les médecins ont donné des noms. La plupart des malades faisaient entendre de sourds gémissements, que suivaient des convulsions violentes; chez les uns, elles s'apaisaient bientôt; elles étaient, chez les autres, beaucoup plus obstinées. La peau n'était ni fort chaude au toucher, ni pâle, mais rougeâtre, livide, et couverte de petites pustules et d'ulcères. L'intérieur était si brûlant, que le malade ne pouvait supporter ni les manteaux les plus légers, ni les couvertures les plus fines: il restait nu, et n'avait pas de plus grand plaisir que de se plonger dans l'eau froide. On en vit même beaucoup qui, n'étant pas gardés, se précipitèrent dans les puits, tourmentés d'une soif qui ne pouvait s'étancher. Cependant il était égal de prendre beaucoup ou peu de boisson. Le malade ne pouvait se procurer aucun repos, et était agité d'une insomnie continue.

« Tandis que la maladie était dans sa force, il ne maigrissait pas, et l'on était surpris que le corps pût résister à tant de souffrance. La plupart, conservant encore quelque vigueur, étaient consumés le septième ou le neuvième jour par le feu intérieur qui les dévorait; ou, s'ils franchissaient ce terme, le mal descendait dans le bas-ventre; une violente ulcération s'y déclarait, il survenait une forte crise, et en général on périssait de faiblesse, car la maladie, après avoir d'abord établi son siége dans la tête, gagnait successivement tout le corps; et ceux qui échappaient aux accidents les plus graves, gardaient aux extrémités des marques de ce qu'ils avaient souffert. Le mal s'attachait aux parties honteuses, aux pieds et aux mains, et souvent on n'échappait qu'en perdant quelqu'une de ces parties; plusieurs perdaient la vue: d'autres, à leur convalescence, se trouvaient avoir tout oublié, et ne reconnaissaient ni leurs amis ni eux-mêmes.

« Cette maladie, plus affreuse qu'on ne saurait l'exprimer, se montrait au-dessus des forces humaines dans tous ses effets, et dans quelque sujet qu'elle attaquât; mais ce qui faisait connaître surtout qu'elle différait des maux ordinaires à notre espèce,

c'est que les oiseaux ni les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres humains, ou n'approchaient point des corps, qui restaient en grand nombre sans sépulture, ou, s'ils osaient y goûter, ils périssaient. On en eut la preuve en voyant disparaître les oiseaux carnassiers : on n'en voyait aucun autour des corps morts ni ailleurs. Les chiens, accoutumés à vivre en société avec les hommes, faisaient encore mieux sentir les effets de la contagion.

« Sans s'arrêter à un grand nombre d'autres accidents, qui ne se ressemblaient pas dans les différents sujets, tels étaient en général les symptômes de la maladie. Les uns périssaient négligés ; les autres, au milieu des plus grands soins. Il ne se trouva, pour ainsi dire, aucun remède qui fût utile à ceux qui l'employaient : ce qui faisait du bien à l'un nuisait à l'autre. Aucun tempérament, faible ou vigoureux, ne parut garantir du mal ; il s'attachait à toutes les complexions, il résistait à tous les régimes. Ce qu'il y avait de plus terrible, c'était le découragement des malheureux qu'il attaquait : ils perdaient aussitôt toute espérance, tombaient dans un entier abandon d'eux-mêmes, et ne cherchaient point à résister. C'était encore qu'en se soignant les uns les autres, on s'infectait mutuellement, comme les troupeaux malades, et l'on périssait, et c'est ce qui causa la plus grande destruction. Ceux qui, par crainte, ne voulaient point approcher des autres, mouraient délaissés, et bien des maisons s'éteignirent, faute de personnes pour les soigner : ceux qui approchaient des malades trouvaient la mort. Tel fut le sort des personnes surtout qui se piquaient de quelque vertu : elles avaient honte de s'épargner et venaient soigner leurs amis ; car les gens attachés à la maison, abattus par l'excès des fatigues, finissaient par être insensibles aux plaintes des mourants. C'étaient ceux qui étaient échappés au mal qui avaient le plus de compassion pour les malades et les morts, parce qu'ils avaient connu les mêmes souffrances et qu'ils se trouvaient dans la sécurité, car on n'était pas frappé deux fois mortellement ; ils recevaient les félicitations des autres, et eux-mêmes jouissaient pour le présent du retour de la santé, et avaient pour l'avenir une espérance confuse que, de longtemps, ils ne seraient plus atteints d'une autre maladie mortelle.

« L'affluence des gens de la campagne qui venaient se réfugier dans la ville, se joignit aux maux des Athéniens pour les aggraver, et ces nouveaux venus en souffraient eux-mêmes plus que les autres. Comme il n'y avait pas de maisons pour eux, et qu'ils vivaient pressés dans des cahuttes étouffées, pendant la plus grande chaleur de la saison, ils périssaient confusément, et les morts étaient entassés sur les mourants. Des malheureux, demi-morts, avides de trouver de l'eau, se roulaient dans les rues et près de toutes les fontaines. Les lieux sacrés où l'on avait dressé des tentes, étaient comblés de corps que la mort y avait frappés.

« Quand le mal fut parvenu à son plus haut période, personne ne sachant plus que devenir, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines ; toutes les cérémonies auparavant en usage pour les funérailles, furent violées : chacun ensevelissait les morts comme il le pouvait. Bien des gens, par la rareté des choses nécessaires, depuis que l'on avait perdu tant le monde, recouraient à des moyens honteux de leur rendre les derniers devoirs. Les uns se hâtaient de poser le mort et de le brûler sur un bûcher qui ne leur appartenait pas, prévenant ceux qui l'avaient dressé ; d'autres, pendant qu'on brûlait un mort, jetaient sur lui le corps qu'eux-mêmes apportaient, et se retiraient aussitôt.

« La peste introduisit dans la ville bien d'autres désordres. Au spectacle des promptes vicissitudes dont on était témoin, de riches subitement atteints de mort, de gens qui n'avaient rien succédant à leur fortune, on osa plus volontiers s'abandonner ouvertement à des plaisirs dont auparavant on se serait caché ; on cherchait des jouissances promptes, et l'on croyait ne devoir s'occuper que de voluptés, dans l'idée qu'on ne possédait que pour un jour et ses biens et sa vie. Personne ne daignait se donner aucune peine pour des choses honnêtes, dans l'incertitude où l'on était si l'on ne cesserait pas d'exister avant d'y avoir atteint. Le plaisir, et tous les moyens de gagner pour se le procurer, voilà ce qui devint utile et beau ; on n'était retenu ni par la crainte des dieux ni par les lois humaines : il semblait égal de révérer les dieux ou de les négliger, quand on voyait périr indifféremment tout le monde. Le coupable ne croyait pas

avoir assez à vivre pour recevoir sa condamnation; il se figurait bien plutôt voir suspendue sur sa tête une peine déjà prononcée, et, avant de la subir, il croyait juste de profiter de ce qui pouvait lui rester à vivre. »

Ce tableau est frappant de vérité. Lucrèce en a saisi les principaux traits et leur a prêté le charme des beaux vers. La fin du morceau est surtout remarquable :

« Ce qu'il y avait de plus triste et de plus déplorable dans cette calamité, c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie, se désespéraient comme des criminels condamnés à périr, tombaient dans l'abattement, voyaient toujours la mort devant eux, et mouraient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait surtout les funérailles, c'est que l'avide contagion ne cessait de passer des uns aux autres; ceux qui évitaient la vue de leurs amis malades, par trop d'amour pour la vie et de crainte pour la mort, périssaient bientôt, victimes de la même insensibilité, abandonnés de tout le monde, et privés de secours, comme l'animal qui porte la laine et celui qui laboure nos champs. Ceux au contraire qui ne craignaient point de s'exposer, succombaient à la contagion et à la fatigue que le devoir et les plaintes touchantes de leurs amis mourants les obligeaient de supporter. C'était là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enseveli la foule innombrable de leurs parents, ils retournaient dans leurs demeures, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, et se mettaient au lit pour expirer de chagrin. En un mot, on ne voyait dans ces temps de désastre, que des morts ou des mourants, ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute espèce, et le robuste conducteur de la charrue, étaient aussi frappés; la contagion les allait chercher jusqu'au fond de leur chaumière, et la pauvreté jointe à la maladie rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parents étendus sur ceux de leurs enfants, et les enfants rendre les derniers soupirs sur les corps de leurs pères et de leurs mères. La contagion était apportée en grande partie par les habitants de la campagne, qui se rendaient en foule dans la ville, à la première attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers en étaient remplis, et, ainsi rassemblés, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un

grand nombre expirait au milieu des rues ; d'autres, après s'être traînés au bord des fontaines publiques, y restaient étendus sans vie, suffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bue. Les chemins étaient couverts de corps languissans, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, et dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, sur laquelle les ulcères et la corruption avaient produit le même effet que la sépulture sur les cadavres. La mort avait rempli les édifices sacrés de ses impures dépouilles. Les temples des dieux étaient jonchés de cadavres. C'était là que les gardes des lieux saints déposaient leurs hôtes : car pour lors on s'embarrassait peu de la religion et de la divinité. La douleur était le sentiment dominant. Ces cérémonies observées de temps immémorial pour les obsèques, n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble et la confusion régnaient partout, et au milieu de cette consternation générale, chacun inhumait comme il pouvait le corps dont il était chargé. L'indigence et la nécessité inspirèrent même des violences inouïes jusqu'alors. Il y en eut qui placèrent à grands cris sur des bûchers construits pour d'autres, les corps de leurs proches, et qui, après y avoir mis le feu, soutenaient des combats sanglants plutôt que d'abandonner leurs cadavres. »

Tout le monde connaît l'admirable peinture de la peste des animaux, au troisième livre des *Géorgiques*. On assure que Virgile a puisé les plus beaux détails de cette description dans un ouvrage de Salluste, qui n'est pas venu jusqu'à nous.

LA MORT DE ROTROU,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX DÉCERNÉ PAR LA SECONDE CLASSE DE L'INSTITUT, EN 1811.

Rotrou[1], cher à Thémis et cher à Melpomène,
Avait abandonné son paisible domaine;
Vers Paris un instant par la gloire entraîné,
Des palmes du théâtre il marchait couronné,
Et, du Cid méconnu défendant la merveille,
Devant Richelieu même osait louer Corneille.
Le cirque s'est ouvert; Rotrou voit par des pleurs
Applaudir Venceslas et ses nobles douleurs:
Corneille, dont l'estime et l'enflamme et l'honore,
Assiste à son triomphe et l'embellit encore.
Voilà qu'un bruit fatal, trop prompt à circuler,
Aux applaudissements est venu se mêler.
Des tragiques douleurs la vue est détournée:
De moment en moment, la foule consternée
Attache sur Rotrou son regard inquiet;
On le plaint, il s'étonne; il s'informe, on se tait.
Son trouble s'en augmente: il insiste, il arrache
Le déplorable aveu du malheur qu'on lui cache.
O revers! Dreux périt sous un mal destructeur.
Rotrou frémit. Il sait qu'un hameau protecteur
Retient loin des dangers les enfants qu'il adore;
Mais ses concitoyens sont sa famille encore.
Ni les transports flatteurs de ce peuple exalté,
Ni les gémissements de son frère attristé,

1. Le poète Rotrou, lieutenant civil du bailliage de Dreux, sa patrie, mourut dans cette ville le 28 juin 1650, victime, par son dévouement, de l'épidémie qui la ravageait.

Ni les touchants regrets, ni l'amitié sincère
Du grand homme chéri qui le nommait son père,
Rien ne l'arrête ; il part, seul, à travers la nuit,
Et cherche les périls comme un autre les fuit.
Mais sur sa route il croit, dans les vastes ténèbres,
Entendre des sanglots et des plaintes funèbres,
Et voir autour de lui des fantômes errer.
Le jour, qui de ses feux commence à l'éclairer,
Lui semble enveloppé de sinistres nuages.
Ces vallons si connus, ces coteaux, ces ombrages,
Tout est changé pour lui ; du deuil, de la douleur,
Tout prend à ses regards la lugubre couleur.

Il arrive : à la mort il voit sa ville en proie.
Hélas ! ce n'étaient plus ces longs accents de joie
Qui fêtaient son retour en des temps plus heureux.
Tout demeure absorbé dans un silence affreux :
Il n'entend plus, au sein de ces tristes murailles,
Que le bruit gémissant du char des funérailles.
Il appelle en pleurant ceux qu'il a tant chéris :
La cloche du trépas répond seule à ses cris.
Ce peuple entier, cédant au malheur qui l'accable,
De vivre et de mourir à la fois incapable,
N'ose pour son salut tenter un noble effort ;
L'effroi produit l'effroi, la mort produit la mort.
Cherchant à s'isoler des publiques misères,
Chacun fuit. Seulement on voyait quelques mères,
Immobiles, braver le désastreux fléau,
Et veiller sans pâlir à côté d'un berceau.

Rotrou, dieu tutélaire, en ces lieux de tristesse,
Dispute avec la mort d'ardeur et de vitesse.
Son zèle, infatigable au milieu des travaux,
Donne aux uns des secours, aux autres des tombeaux.
Il est partout ; son ame au loin se multiplie :
Il agit, il ordonne, il menace, il supplie ;
Et, lui-même affrontant l'hydre au souffle infecté,

Rassure la terreur par l'intrépidité.
Digne fils d'Apollon, sa noble insouciance
De l'avare Plutus dédaigna la science ;
Mais, offrant au malheur d'héroïques secours,
A défaut de trésors, il prodigue ses jours.
Dix fois l'astre nocturne a chassé la lumière,
Sans que le doux sommeil ait touché sa paupière.
Le poids de la fatigue en vain l'accable, en vain
La fièvre de la mort fermente dans son sein ;
Il marche, et des héros enfants de sa pensée
La gloire disparaît, par la sienne effacée.
Nul danger, nul effroi ne peut le retenir :
Tant de travaux heureux qu'espérait l'avenir,
Tant d'écrits imparfaits, d'esquisses animées
Qu'en sublimes tableaux le temps eût transformées,
Tant de lauriers nouveaux à sa gloire promis,
Il ne regrette rien, s'il meurt pour son pays !
D'un frère vainement le fidèle message
A rappelé ses pas sur un autre rivage :
Sa vertu rougirait d'hésiter un instant.
Il voit venir la mort, il la voit et l'attend.
Immuable, il répond au frère qui l'implore :
« Pour la vingtième fois j'entends depuis l'aurore
« Sonner l'airain fatal... Je l'entends sans effroi :
« Ce soir, si Dieu l'ordonne, il sonnera pour moi. »
Il disait ; mais, vaincu par tant de vigilance,
L'homicide fléau se retire en silence.
Déjà, de bouche en bouche à l'envi répétés,
Les bienfaits de Rotrou jusqu'aux cieux sont portés :
Des palmes à la main, vers le toit qu'il habite
Un peuple délivré vole et se précipite.
Insensés ! retenez un aveugle transport ;
Ne mêlez point vos chants aux soupirs de la mort.
Votre libérateur touche au moment suprême ;
Des coups qu'il vous épargne il est atteint lui-même ;

C'est pour vous qu'il expire !... Et cette foule en deuil,
Muette, tient les yeux attachés sur le seuil.
On entendait encor dans la funèbre enceinte
Le murmure affaibli de la prière sainte;
Du cierge des mourants tremblaient encor les feux...
Aux bruits confus succède un calme douloureux;
C'est celui des tombeaux. Près du lit d'agonie,
Le cierge s'est éteint, la prière est finie.
Un pâle serviteur se présente interdit;
Il se tait : sa pâleur, son silence a tout dit.
Les citoyens, poussant des clameurs déchirantes,
Ont cru voir se rouvrir les tombes dévorantes;
On dirait qu'à la fois frappés des mêmes coups,
De la mort d'un seul homme ils vont expirer tous.
  Cependant du héros la grande ame exhalée
Aux ames des martyrs dans les cieux s'est mêlée.
Par d'ineffables chants les séraphins ravis
Fêtent l'hôte nouveau des lumineux parvis :
Mais du haut de ce trône, où, près de Borromée,
Il s'assied, ombragé des palmes d'Idumée,
O rivages de l'Eure ! ô bords délicieux !
Il vous cherche toujours; et, jusque dans les cieux,
Gardant le souvenir de sa ville chérie,
Il forme encor des vœux pour la douce patrie.

GOFFIN,

OU

LE HÉROS LIÉGEOIS,

PIÈCE QUI A REMPORTÉ LE PRIX EXTRAORDINAIRE DÉCERNÉ PAR LA SECONDE CLASSE DE L'INSTITUT, EN 1812.

Un voyageur pensif aux plages solitaires
Errait, s'abandonnant à ses chagrins austères,
Et, chaque jour, d'un cœur sensible et généreux
Il déplorait, hélas ! le présent douloureux.
Il avait vu partout le barbare égoïsme,
Partout la vanité sous le nom d'héroïsme,
Partout la haine ardente ou la froide amitié,
Et l'hypocrite orgueil affectant la pitié ;
Et déjà succédaient aux fleurs de sa jeunesse
Les fruits souvent amers de la triste sagesse.
  Un jour que, loin du monde égarant son ennui,
Il fuyait, fatigué des hommes et de lui,
Près des murs que la Meuse embellit et partage,
Il s'arrêta. Debout sur un tertre sauvage,
Il mesurait de l'œil le ténébreux séjour
Où l'homme, s'exilant de la clarté du jour,
Va puiser ces charbons dont l'utile bitume
En des forges sans nombre incessamment s'allume,
Et par qui l'industrie obtient d'un fer grossier
Le glaive protecteur et le soc nourricier.
Alors passe un vieillard : sur son front se déploie
Je ne sais quel mélange et de trouble et de joie ;
Il regarde le ciel, et son œil satisfait
Semble encor le bénir de quelque grand bienfait.

L'étranger l'interroge ; et de la sombre voûte
Le vieillard en silence avec lui prend la route.
Il commence en ces mots le fidèle récit :
« Voyez-vous cet abîme où l'ombre s'épaissit ?
Là des rocs sulfureux l'onde perçant la veine
Effraya les mineurs de sa chute soudaine.
Chacun d'eux, s'attachant aux longs câbles d'airain,
Veut sortir le premier du gouffre souterrain :
Mais, heurtés l'un par l'autre, ils roulent dans l'abîme,
Et l'onde se grossit de plus d'une victime.
Son fils entre ses bras, le généreux Goffin
Du tombeau des vivants allait sortir enfin ;
Mais ses amis!... « Hélas! ils ne pourront me suivre ;
« Je veux les sauver tous, ou ne pas leur survivre. »
Il dit, cède sa place, et, le pic à la main,
S'ouvre vers la lumière un ténébreux chemin.
« Cependant au dehors la cloche des alarmes
Rassemblait les vieillards et les femmes en larmes.
L'habile ingénieur par de sages travaux,
Opposait une digue aux menaces des eaux,
Tandis que par pitié les magistrats sévères
Écartaient de ces bords le désespoir des mères.
Les ouvriers nombreux, dont ils règlent l'ardeur,
Des mines d'alentour sondent la profondeur :
Dévoûment sans espoir! leur main découragée,
Par l'utile boussole à peine dirigée,
Ne creuse le rocher qu'avec un lent effort.
Ils appellent... Tout garde un silence de mort.
Le salpêtre deux fois s'allume, éclate et gronde ;
Son bruit détonne au loin sous la terre profonde ;
C'est en vain : le bruit meurt, et l'espoir avec lui.
Déjà du second jour la dernière heure a fui.
La nuit s'achève, et l'ombre a fait place à l'aurore :
On s'arrête, on écoute, on n'entend rien encore.
« Hélas ! les malheureux dans l'abîme plongés

Perdent aussi leur plainte et leurs cris prolongés ;
Bientôt l'air que leur bouche avidement respire
A leurs poumons brûlants ne pourra plus suffire.
Suffoqués des vapeurs de l'étroit souterrain,
Par la soif consumés, dévorés par la faim,
L'un cherche sous la voûte, aux bords de l'onde impure,
D'un cadavre récent l'effroyable pâture ;
Du pic laborieux l'autre ronge le fer,
Ou du flanc des rochers aspire un sel amer :
D'autres, aux profondeurs de ce gouffre homicide,
En hurlant vont puiser une boisson fétide ;
D'autres, muets, l'œil fixe, et les traits sans couleur,
Du flambeau qui décroît observent la pâleur ;
Et chacun, abjurant les travaux inutiles,
Disait : « S'il faut mourir, mourons du moins tranquilles. »
Tous, à ces derniers mots, tombent anéantis ;
Ils allaient périr tous !... L'un d'eux était mon fils.
« Ensevelis vivants dans l'ombre sépulcrale,
Il leur semblait encor revoir par intervalle
Le toit qu'ils délaissaient au retour éclatant
De l'astre qui pour eux ne brillait qu'un instant,
Les bois accoutumés, le fleuve, la montagne,
Et le vallon paisible où souvent leur compagne,
Le soir, en répétant quelque refrain joyeux,
Son enfant sur son sein, venait au-devant d'eux.
Mais Goffin vit encore, et sa persévérance
A tant d'infortunés tiendra lieu d'espérance.
Prodigue de secours et de soins consolants,
Il cherche à ranimer ses compagnons tremblants,
Implore tour à tour le frère pour le frère,
Le père pour son fils, et le fils pour son père,
Promet de les ravir à l'abîme profond...
Aucun d'eux ne se lève, aucun d'eux ne répond.
« Eh bien ? s'écria-t-il, lâches ! je vous pardonne.
« Viens, mon fils, travaillons pour qui nous abandonne.

« Ils sont tous des enfants ; sois homme pour eux tous ! »
Il s'arme, et les rochers ont mugi de ses coups.
Du fer qui les meurtrit ses mains sentent l'outrage ;
Son fils baise ses mains, en lui disant : Courage !
Quand un bruit plus sonore, éclatant sous le fer,
Annonce tout à coup les approches de l'air :
A ce bruit imprévu la troupe se ranime ;
Tous les bras à la fois veulent percer l'abîme ;
Il s'ouvre... ô désespoir ! c'est le jour qu'on attend,
C'est la mort que l'on voit, la mort que l'on entend.
L'air embrasé frémit, se précipite et tonne ;
Du phosphore azuré la flamme tourbillonne ;
Tous reculent d'horreur ; et leur dernier flambeau
Les plonge, en s'éteignant, dans la nuit du tombeau.
« Amis, disait Goffin, à ce péril funeste
« Essayons d'opposer la force qui nous reste.
« Si nul effort humain ne nous peut secourir,
« Nous reviendrons ici nous étendre et mourir. »
Il disait ; mais sa voix n'était pas écoutée :
« Retire-toi, criait la foule épouvantée ;
« Ne nous impose pas des tourments superflus !
« Sans toi depuis long-temps nous ne souffririons plus. »
Ils osent, les ingrats ! dans leur aveugle rage,
Prodiguer à Goffin la menace et l'outrage !
Que dis-je ? sur sa tête ils sont prêts à lever
L'instrument de labeur qui les pourrait sauver.
Lui, sans trouble, et touché de leur seule infortune :
« Viens, mon fils, viens finir une vie importune !
« Ils l'exigent ? eh bien ! livrons-les à leur sort ;
« En les privant de nous précipitons leur mort. »
Alors vous eussiez vu redoubler les alarmes,
La menace expirer et se changer en larmes,
Et les séditieux, se traînant à genoux,
Crier, les bras tendus : « Goffin ! protégez-nous. »
Quelques-uns, dans l'accès de leur morne délire,

Prolongeaient tristement un effroyable rire ;
Quelques uns promettaient à la Vierge des cieux
Et la sainte neuvaine et les dons précieux ;
D'autres avec ferveur juraient par ses images
D'accomplir, les pieds nus, de longs pèlerinages ;
Les orphelins entre eux se répétaient toujours :
« Nos mères sont au ciel, et veillent sur nos jours. »
Les enfants recevaient, avant l'heure dernière,
Les bénédictions, les larmes de leur père :
De leur père !.. et mon fils mourait loin de mes bras,
Et l'adieu paternel ne le consolait pas.
« Mais le jeune Goffin lève un front intrépide ;
Son cœur n'est point ému, son œil n'est point humide.
De leur abattement il les fait tous rougir :
« Est-ce à nous de pleurer quand nous devons agir ?
« Frappons ; voici la route. » Et sa voix consolante
A déjà raffermi leur force chancelante.
On le suit, plus d'effroi, plus d'oisive langueur ;
L'espoir aux bras lassés rend toute leur vigueur.
Un bruit vague, ô transports ! a frémi sous la roche ;
De moment en moment il s'augmente, il approche ;
L'oreille peut du fer compter les coups pressés ;
La voix répond aux cris des deux parts élancés ;
Et le dernier effort va briser la barrière
Qui de l'affreuse nuit séparait la lumière.
Les sombres flancs du roc s'entr'ouvrent, et le jour
Par le bruit de la foudre atteste son retour.
« Ils sont sauvés ! s'écrie une foule enivrée.
« Sauvés ! sauvés ! » répond la troupe délivrée.
Tous au-devant du jour s'élancent... Malheureux !
Songent-ils que la mort plane toujours sur eux ?
Ils peuvent, au cercueil restituant sa proie,
Échappés aux douleurs, succomber à la joie ;
L'air en poison subtil peut encor se changer ;
Et le danger redouble au terme du danger.

Les soins sont prodigués ; l'art, prévoyant et sage,
Du trépas à la vie adoucit le passage.
Goffin veille, attentif, sur les communs destins :
Il songe à ses enfants naguères orphelins,
Il embrasse en espoir son épouse fidèle :
Mais à ses compagnons il doit encor son zèle,
Et sorti le dernier du gouffre ténébreux,
Son œil se lève au ciel et retombe sur eux. »
A ces récits, la bouche et l'oreille captives,
L'étranger oubliait les heures fugitives ;
Et déjà pâlissaient les feux mourants du jour.
« Restez, dit le vieillard. Non loin de ce séjour,
Un banquet, signalant la fin de nos misères,
De nos fils délivrés doit rassembler les pères.
Là, vos yeux à loisir contempleront Goffin.
L'étoile de l'honneur pare déjà son sein ;
La palme et les lauriers vont décorer sa tête. »
Il dît ; et l'étranger, qui s'assied à la fête,
Admire dans Goffin d'honneurs environné
L'héroïsme ingénu, de sa gloire étonné.
Son cœur alors palpite, et semble enfin renaître ;
Il est homme et Français [1], il se sent fier de l'être ;
La joie épanouit son front moins abattu,
Et pour croire au bonheur il croit à la vertu.

1. On se souvient que le dévouement de Goffin date d'une époque où l'évêché de Liége faisait partie de l'Empire *français*.

L'AMOUR MATERNEL.

De ma veine docile échappés au hasard,
Coulez, mes vers, coulez sans effort et sans art!
Une mère, un enfant, voilà votre modèle :
Soyez purs comme lui, soyez tendres comme elle.
Puisse un jour cette mère, au berceau de son fils,
Pensive, quelquefois parcourir mes récits;
Et reposant ses yeux sur l'enfant qu'elle adore,
Suspendre sa lecture et la reprendre encore!
   Ce maternel amour, par des charmes secrets,
Émeut la brute même au fond de ses forêts.
L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère
Sous leur farouche aspect cachent un cœur de mère.
Terrible en sa douleur, par de lugubres cris
La lionne au désert redemande ses fils.
Lorsque du doux printemps la présence féconde
Au souffle des zéphyrs ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux,
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants qui ne sont pas encore.
Philomèle en nos bois suspend l'hymne d'amour;
En vain elle voit naître et voit mourir le jour:
L'écho ne redit plus sa finale légère;
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère.
   Mais d'un devoir si doux, d'un si pur sentiment,
Femme! qui mieux que toi connaît l'enchantement!
Quand d'un souffle immortel Dieu même t'eut formée,
Tu naquis pour aimer comme pour être aimée.
En vain ce dieu t'impose un long tribut de pleurs,
Ton courage redouble au sein de tes douleurs:

La mère qui pour nous a souffert sans faiblesse,
Avec moins de tourments aurait moins de tendresse.
Malheureux le mortel dont le cœur isolé
Par le doux nom de fils ne fut point consolé !
Il cherche tristement un appui sur la terre,
Et l'ennui vient s'asseoir sous son toit solitaire.
Le temps blanchit sa tête, et les ans l'ont vaincu :
Hélas ! il a vieilli, mais il n'a point vécu.
Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grâce entourée !
L'un assiége son front, d'autres pressent sa main ;
Tandis que le plus jeune, étendu sur son sein,
Sans bruit, cherchant la place où son amour aspire,
Gravit jusqu'à la bouche où l'appelle un sourire.
Mais, par l'heure averti moins que par son amour,
Leur père impatient est déjà de retour.
Il entre... quelle image ! et quel moment de fête !
Immobile et charmé, sur le seuil il s'arrête.
Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit ;
Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit ;
Dans ses yeux paternels la joie éclate et brille,
Et du fond de son ame il bénit sa famille.
Un père toutefois, avec austérité,
Tempère son amour par la sévérité ;
Il étend sur ses fils sa longue prévoyance ;
La mère sait aimer, c'est toute sa science.
J'en atteste un seul mot par le cœur inspiré.
Une mère perdit son enfant adoré ;
Son digne et vieux pasteur sur sa vive souffrance
Versait le baume heureux d'une douce éloquence :
« Ranimez, disait-il, ce courage abattu ;
« Du pieux Abraham imitez la vertu.
« Dieu demanda son fils, et Dieu l'obtint d'un père.
« —Ah ! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère ! »
Cri sublime, qui seul vaut les plus doctes chants !

Et comment exprimer ces transports si touchants
Qu'à l'ame d'une mère un tendre amour inspire ?
Elle aime son enfant, même avant qu'il respire.
Quand ce gage chéri, si long-temps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré,
Dans quel enchantement son oreille ravie
Reçoit le premier cri qui l'annonce à la vie !
Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour...
Ah ! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.
Elle écoute, la nuit, son paisible sommeil ;
Par un souffle elle craint de hâter son réveil.
Elle entoure de soins sa fragile existence ;
Avec celle d'un fils la sienne recommence ;
Elle sait, dans ses cris devinant ses désirs,
Pour ses caprices même inventer des plaisirs.
   Quand la raison précoce a devancé son âge,
Sa mère, la première, épure son langage ;
De mots nouveaux pour lui, par de courtes leçons,
Dans sa jeune mémoire elle imprime les sons :
Soin précieux et tendre, aimable ministère,
Qu'interrompent souvent les baisers d'une mère !
D'un naïf entretien poursuit-elle le cours,
Toujours interrogée, elle répond toujours.
Quelquefois une histoire abrége la veillée ;
L'enfant prête une oreille avide, émerveillée ;
Appuyé sur sa mère, à ses genoux assis,
Il craint de perdre un mot de ces fameux récits.
Quelquefois de Gessner la muse pastorale
Offre au jeune lecteur sa riante morale ;
Il s'amuse et s'instruit : par un mélange heureux,
Ses jeux sont des travaux, ses travaux sont des jeux.
   La lice va s'ouvrir : l'étude opiniâtre
Te dispute ce fils que ton cœur idolâtre,

Tendre mère ! Déjà de sérieux loisirs
Préparent ses succès ainsi que tes plaisirs.
Enfin luit la journée où le rhéteur antique,
D'un peuple turbulent monarque flegmatique,
Dépouillant de son front la morne austérité,
Décerne au jeune athlète un laurier mérité.
En silence on attache une vue attendrie
Sur l'enfant qui promet un homme à la patrie...
Cet enfant, c'est le tien : un cri part ; le vainqueur
Porté par mille bras est déjà sur ton cœur ;
Son triomphe est à toi, sa gloire t'environne,
Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.
Il échappe à l'enfance, et ses nouveaux destins
L'appellent désormais vers les pays lointains :
Ton ame se déchire à cet adieu funeste...
Mais, du moins, s'il s'éloigne, une fille te reste ;
Ta fille caressante, attachée à tes pas,
Semble te dire : « Moi, je ne partirai pas. »
Moins changeante en ses goûts, en ses jeux plus paisible,
Son esprit est plus souple, et son cœur plus sensible :
Comme l'aube promet le jour à l'horizon,
Elle te fait déjà pressentir sa raison ;
Et, d'un devoir futur déjà préoccupée,
Rêve le nom de mère en berçant sa poupée.
Oh ! comme avec orgueil ton regard enchanté
Voit sa beauté naissante éclipser ta beauté !
Quand le trouble inconnu d'une première flamme
De ses quinze printemps vient avertir son ame,
Ton silence attentif interroge ses vœux,
Et sa plus tendre amie a ses plus doux aveux.
Mais il se lève enfin le jour où ta tendresse,
Aux vertus d'un époux confiant sa jeunesse,
Attache en soupirant sur ce front virginal
La guirlande, et le lin du bandeau nuptial !
Ta parure importune est en vain préparée ;

Du bonheur de sa fille une mère est parée ;
Parmi les flots pressés d'un peuple curieux,
Tu t'avances ; la joie étincelle en tes yeux.
La voilà cette enceinte, où jadis ta famille
Unit ta destinée au père de ta fille !
La majesté du lieu, l'orgue et ses longs accents,
Ces parfums solennels, ces nuages d'encens,
Des divines clartés ce pur dépositaire
Qui grave dans les cieux les serments de la terre,
Le livre, les flambeaux, les vases consacrés,
De la religion symboles révérés,
L'autel, les deux époux, le voile d'hyménée
Qui s'étend, soutenu sur leur tête inclinée,
Tout émeut, tout inspire un saint recueillement.
La mère est immobile, et sourit tristement :
Elle écoute, muette et l'oreille captive,
Ce seul mot que prononce une bouche craintive ;
Et le trouble touchant de son cœur maternel
Est encore une offrande aux yeux de l'Éternel.
Charme consolateur, la bonté d'une mère,
De la bonté céleste image auguste et chère,
Trésor de tous les temps et de tous les climats,
A devancé la vie et survit au trépas.
Que des Canadiens j'aime l'antique usage !
Sur les bords du torrent, près du rocher sauvage,
Leur ame se nourrit du charme des douleurs ;
Ils cultivent la tombe et l'arrosent de pleurs.
Un tendre souvenir, dans la saison nouvelle,
Vers cet enclos sacré doucement les rappelle.
Morne et silencieux, sur la pierre étendu,
Le père croit revoir le fils qu'il a perdu.
Les yeux levés au ciel, la mère désolée
S'approche avec lenteur de l'étroit mausolée,
Et, soupirant le nom de cet enfant chéri,
Répand sur son tombeau le lait qui l'eût nourri !

De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne.....
Mais le jour où l'enfant s'endort du grand sommeil,
S'inclinant sur sa bouche, elle attend son réveil :
Quand le soleil trois fois a doré le nuage,
Elle lui forme un lit de fleurs et de feuillage,
De l'érable docile agite le rameau...
Et ne s'aperçoit pas qu'elle berce un tombeau !
O de Madagascar gémissante insulaire !
Ton fils, qu'a réclamé la fatale colère,
Ton fils est en naissant arraché de tes bras ;
Un inflexible dieu le condamne au trépas.
Ta voix se mêle au bruit des vagues du rivage ;
Elle attendrit l'écho de ta grotte sauvage :
« Dieu de pleurs et de sang ! qu'exiges-tu de moi ?
« Dieu cruel ! quelle est donc ta sanguinaire loi ?
« Hélas ! pour t'obéir, faut-il à l'innocence
« Donner en même temps et ravir l'existence ?
« Mais si mon fils échappe aux flots du noir torrent,
« Comme un spectre hideux, dans le désert errant,
« Chargé d'une langueur que chaque jour augmente,
« Pâle et triste, insensible aux baisers d'une amante,
« Accablé de lui-même, et vieux avant le temps,
« Malheureux, il vivra pour mourir plus long-temps.
« Qu'il meure... Qu'ai-je dit, cruelle ? et je suis mère !
« Non, mon fils, tu vivras. S'il faut te satisfaire,
« Redoutable Nyang ! frappe, je t'appartiens.
« Me voici ; prends mes jours, mais épargne les siens ! »
Si de l'antiquité nous cherchons les vestiges
Aux poétiques lieux si féconds en prestiges,
Que de mouvants tableaux se pressent sous nos yeux !
Clytemnestre dispute Iphigénie aux dieux.
Aux bords du Simoïs, sur les débris de Troie,
Andromaque éplorée, à sa douleur en proie,
Cachant Astyanax à ses vainqueurs jaloux,

Recommande son fils au tombeau d'un époux,
Hécube échevelée, et d'amour intrépide,
Vole aux chants de la Thrace, implacable Euménide.
Frémis, Polymnestor !... Évoquant Némésis,
Aux mânes de son fils elle immole tes fils.
  Hâtons-nous d'écarter ces images fatales.
De l'antique Israël parcourons les annales.
Puissé-je retracer avec fidélité
Ces nobles traits, si grands dans leur simplicité !
  Dans le vaste silence, une voix désolée
A retenti long-temps au fond de la vallée :
C'est la voix de Rachel... O regrets superflus !
Ne la consolez point ; ses enfants ne sont plus.
  De l'innocente Agar qui ne sait l'aventure ?
Dans le désert sans fruits, sans ruisseaux, sans verdure,
Elle a vu, d'un regard sombre et désespéré,
Le dernier aliment par son fils dévoré ;
Sur les arides bords de la coupe épuisée
Ismaël porte en vain une lèvre embrasée.
Agar cherche autour d'elle... Elle appelle trois fois,
Et le désert immense est muet à sa voix.
« De l'eau ! lui dit l'enfant ; des fruits ! ou que je meure ! »
La triste Agar l'entend, et se détourne, et pleure.
Elle invoque le Ciel : « Daigne le secourir,
« Grand Dieu ! je n'ai qu'un fils, et ce fils va mourir.
« Ne puis-je l'abreuver de mes larmes amères ! »
Agar ! il est un dieu qui veille sur les mères.
Du séjour de la gloire un ange est descendu ;
L'onde jaillit : l'enfant à la vie est rendu.
Heureuse en un désert que le soleil dévore,
Sous le toit d'Abraham Agar se croit encore.
  Mais sans interroger le livre du passé,
Qu'un plus récent exemple, à nos yeux retracé,
Dise par quel pouvoir le maternel courage
D'un lion dans Florence intimida la rage.

De l'étroite prison qui rassemble à grands frais
Les monstres des déserts, les hôtes des forêts,
Un lion s'échappa : tout fuyait à sa vue.
Dans le commun désordre, une mère éperdue
Emportait son enfant... Dieu ! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe ; elle jette un cri,
S'arrête, et l'aperçoit sous la dent affamée.
Elle reste immobile et presque inanimée,
Le front pâle, l'œil fixe, et les bras étendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus ;
La frayeur l'accablait ! la frayeur la ranime.
O prestige d'amour ! ô délire sublime !
Elle tombe à genoux : « Rends-moi, rends-moi mon fils ! »
Ce lion si farouche est ému par ses cris,
La regarde, s'arrête et la regarde encore :
Il semble deviner qu'une mère l'implore.
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.
Tendres mères ! souffrez qu'à ces récits nombreux
J'ose ajouter encore un récit douloureux ;
Peut-être de mes chants l'intérêt s'en augmente.
Délices de sa mère, une fille charmante
Du père le plus tendre était aussi l'amour.
A sa neuvième année il manquait un seul jour :
Déjà pour célébrer l'époque fortunée
La fête de famille allait être ordonnée ;
Déjà... mais tout-à-coup la jeune Coraly
Fuit les jeux ; sur ses traits où la rose a pâli
Par degrés se répand une langueur secrète.
Sa mère l'interroge, elle reste muette.
Bientôt d'un mal cruel ses jours sont menacés ;
Les brûlantes ardeurs et les frissons glacés
De la fièvre inégale attestent la présence.

L'art s'arrête, étonné de son insuffisance.
L'élève d'Esculape au chevet s'est assis :
Il observe long-temps, et, long-temps indécis,
Reconnaît ce fléau, des rives étrangères
Récemment apporté pour le malheur des mères.
Il frémit, sans songer qu'un avide regard
Épiait sur son front les terreurs de son art.
Hélas ! c'en fut assez pour la triste Euphrasie.
D'un invincible effroi dès ce moment saisie,
Elle ne rêva plus qu'infortune et que mort.
Pour comble de douleur, un inquiet transport
Agita, tout un jour, cette fille adorée.
Souvent elle disait d'une voix égarée :
« Ma mère m'abandonne, elle n'est point ici. »
Sa mère, l'œil en pleurs, répondait : Me voici. »
L'enfant la regardait, et secouait la tête.
« On ne me parle plus des apprêts de la fête,
Reprenait Coraly. Je crois que j'y serai,
A moins... » Elle se tait. Dans un cœur ulcéré
C'est ainsi qu'enfonçant un trait qui le déchire
De sa mère souffrante elle accroît le martyre.
Sa mère cependant la veillait : une nuit,
De son souffle pénible elle écoutait le bruit :
Des mots entrecoupés et des soupirs plus sombres
Lui parurent soudain sortir du sein des ombres ;
Elle crut reconnaître, à ces sons gémissants,
L'effrayante agonie et ses rauques accents.
« Adieu, c'est pour toujours ! » fut l'adieu long et tendre
Que d'une faible voix Coraly fit entendre :
Il lui semblait mourir. D'Euphrasie à ces mots
Le désespoir éclate en douloureux sanglots.
On accourt à ses cris : son époux, non sans peine,
Muet et consterné, loin de ces lieux l'entraîne ;
Mais lui-même y revient du baiser de douleur
Presser un front livide et des traits sans couleur.

En tremblant il s'approche... O bonheur ! ô merveille !
Du sommeil de la mort Coraly se réveille.
La nature, de l'art prévenant les secours,
Par une crise heureuse avait sauvé ses jours.
« Viens, triste mère ! viens ; ta Coraly respire. »
Elle ne répond pas. D'un morne et froid délire
L'égarement tranquille occupe son esprit.
Elle pleure parfois, parfois elle sourit.
Son trouble réfléchi semble la raison même.
« Ah ! lui dit son époux, bénis le Dieu suprême :
Notre fille est vivante, et ce Dieu nous la rend.
— Adieu, c'est pour toujours ! » répond-elle en pleurant.
Dans le champ du repos, voisin de son asile,
Un jour, à ses regards, sous le saule mobile,
S'offrit récent encore un étroit monument :
« Elle est là ! » cria-t-elle ; et depuis ce moment
Elle sema de fleurs cette tombe inconnue.
« Absente quelque temps, ta fille est revenue,
Dit enfin son époux, cherchant à la guérir
De ce trouble fatal qu'elle aimait à nourrir.
Tu l'aimais tant ! Veux-tu qu'en tes bras je l'amène ?
— Non, répond Euphrasie. Une espérance vaine
A mes maux, à mon deuil ne saurait m'arracher.
Elle ne viendra point, mais j'irai la chercher.
— A tes yeux un instant permets qu'elle paraisse.
— Croit-on par un détour abuser ma tendresse ?
N'importe ! j'y consens. Amenez dans mes bras
Cet enfant si chéri, que je ne connais pas. »
Coraly reparaît sur le sein de son père.
« C'est moi-même, c'est moi : quitte ce front sévère.
Réponds, que t'ai-je fait ? tu ne m'aimes donc plus ? »
Sa douce voix s'exhale en accents superflus.
Sa mère la regarde et demeure en silence.
« Oui... J'admire, il est vrai, leur vive ressemblance ;
Dit-elle, je revois ce que j'ai tant aimé

Dans le portrait vivant d'un reste inanimé.
Vous avez bien choisi : cette jeune étrangère
Tromperait tous les yeux, hors les yeux d'une mère.
Éloignez-la. Je crois que ce cruel présent
Rend de mes maux encor le fardeau plus pesant.
Mon enfant, laissez-moi toute mon infortune ;
Rejoignez votre mère. — Hélas ! j'en avais une.
— Elle n'est plus ? — Du moins elle est morte pour moi.
Elle me méconnaît, et je ne sais pourquoi.
— Viens, ma fille, partons ; je suis encor ton père,
Dit l'époux d'Euphrasie, affectant la colère.
— Arrêtez, cria-t-elle, arrêtez, cher époux !
Laissez-moi l'embrasser. Ses regards sont si doux !
A l'entendre, à la voir déjà je m'accoutume.
— Non, non ; de vos regrets elle accroît l'amertume.
Partons. — Adieu, ma fille ! en te perdant, je crois
Perdre ma Coraly pour la seconde fois.
Pourquoi l'ai-je voulu ? mon époux inflexible
Punit ce cœur glacé redevenu sensible.
Adieu, ma fille, adieu. » Sa fille en l'écoutant
Faiblement répéta comme au fatal instant :
« *Adieu. C'est pour toujours !* » A cette voix si tendre,
La mère jette un cri : « Ciel ! que viens-je d'entendre ?
C'est elle encor, c'est elle. Oui, les mêmes adieux,
Le même accent !... j'en crois mon oreille et mes yeux.
Ma Coraly, c'est toi que je tiens, que j'embrasse.
Et toi que j'accusais, cher époux, fais-moi grâce.
Quand pour elle mes bras refusaient de s'ouvrir,
Combien de ces refus ton cœur a dû souffrir !
Hélas ! dans les chagrins dont j'étais consumée,
Le mien la repoussait pour l'avoir trop aimée. »
Elle dit, et, baignés de pleurs délicieux,
Ils s'embrassent tous trois en bénissant les cieux.
Depuis, l'heureuse mère avec un doux sourire
Raconte quelquefois son maternel délire ;

Quelquefois, quand le jour penche vers son déclin,
Avec sa Coraly gagnant l'enclos voisin,
Sur ce cercueil, objet d'une erreur triste et chère,
Elle porte des fleurs au fils de l'étrangère.
Tant d'exemples touchants me ramènent à toi,
Ma mère! Eh! qui jamais fut plus aimé que moi?
J'avais un père: il fut l'ami de mon enfance.
A peine dans la fleur de mon adolescence,
Je le perdis. Frappé de ce premier malheur,
Je fis sur son tombeau l'essai de la douleur.
Ma mère, ce fut toi dont la main tutélaire
Écarta de mon front le cyprès funéraire.
Puissé-je par mes soins payant tes soins constants,
Réchauffer ton hiver des feux de mon printemps!
Du chantre dont Windsor admira l'harmonie,
J'aurai du moins le cœur, si je n'ai son génie.
Des ennuis d'une mère il charma le long cours;
Elle aida son enfance, il soutint ses vieux jours;
Dans ses yeux inquiets ses yeux aimaient à lire,
Et pour servir sa mère il déposait sa lyre.

NOTES.

Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants, qui ne sont pas encore.

On se rappelle le beau morceau de Racine fils, sur le nid de l'hirondelle.

O toi, qui follement fais ton dieu du hasard,
Viens me développer ce nid, qu'avec tant d'art,
Au même ordre toujours architecte fidèle,
A l'aide de son bec, maçonne l'hirondelle.
Comment pour élever ce hardi bâtiment
A-t-elle, en le broyant, arrondi son ciment?
Et pourquoi ces oiseaux, si remplis de prudence,
Ont-ils de leurs enfants su prévoir la naissance?
Que de berceaux pour eux aux arbres suspendus!

Sur le plus doux coton que de lits étendus!
Le père vole au loin, cherchant dans la campagne,
Des vivres qu'il rapporte à sa tendre compagne:
Et la tranquille mère, attendant son secours,
Échauffe de son sein le fruit de leurs amours.
Des ennemis souvent ils repoussent la rage,
Et dans de faibles corps s'allume un grand courage.
Si chèrement aimés, leurs nourrissons un jour
Aux fils qui naîtront d'eux rendront le même amour.
Quand des nouveaux zéphyrs l'haleine fortunée
Allumera pour eux le flambeau d'hyménée,
Fidèlement unis par leurs tendres liens,
Ils rempliront les airs de nouveaux citoyens;
Innombrable famille, où bientôt tant de frères
Ne reconnaîtront plus leurs aïeux ni leurs pères.
Ceux qui, de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé;
Du départ général le grand jour est réglé;
Il arrive, tout part: le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps, par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés!

Ces derniers vers ont sans doute fait répandre des larmes à plus d'un proscrit.

La mère qui pour nous a souffert sans faiblesse,
Avec moins de tourments aurait moins de tendresse.

Il semble que l'on s'attache davantage à ceux pour qui l'on a beaucoup souffert. Ce sentiment, généralement vrai, l'est surtout pour une mère. Avec combien d'entraînement et de charme l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* en met la preuve en action, lorsqu'il nous représente Julie mourant pour son fils, et le préférant encore à tous ses autres enfants! Elle s'est élancée au mi-

milieu des eaux pour en retirer son jeune Marcellin. Écoutons Rousseau lui-même:

« Elle resta long-temps sans connaissance ; à peine l'eut-elle « reprise, qu'elle demanda son fils. Avec quels transports elle « l'embrassa !... A peine le vit-elle marcher et répondre à ses « caresses, qu'elle devint tout-à-fait tranquille, et consentit « à prendre un peu de repos ; son sommeil fut court, et comme « le médecin n'arriva point encore, en l'attendant elle nous fit « asseoir autour de son lit... Elle nous parla de ses enfants, des « soins assidus qu'exigeait auprès d'eux la forme d'éducation « qu'elle avait prise, et du danger de la négliger un moment.... « — Ce qui m'effraya tout-à-fait (c'est M. de Wolmar qui « parle), ce fut de voir qu'elle entrait pour Henriette dans un « plus grand détail encore. Elle s'était bornée à ce qui regar- « dait la première enfance de ses fils, comme se déchargeant sur « un autre du soin de leur jeunesse; pour sa fille elle em- « brassa tous les temps, sentant bien que personne ne sup- « pléerait sur ce point aux réflexions que sa propre expérience « lui avait fait faire. Toutes ces idées sur l'éducation des jeunes « personnes et sur les devoirs des mères, mêlées de fréquents « retours sur elle-même, ne pouvaient manquer de jeter de la « chaleur dans l'entretien; je vis qu'il s'animait trop... Pour « Julie, je remarquai que les larmes lui roulaient dans les yeux, « mais qu'elle n'osait pleurer, de peur de nous alarmer davan- « tage. Aussitôt je me dis: elle se voit morte.... »

Quel tableau que celui d'une mère au lit de la mort, s'oubliant elle-même, et s'occupant encore du bonheur de ses enfants, que bientôt elle ne verra plus ! Achevons, et baignons de larmes la fin de cette lettre, admirable dans sa douloureuse simplicité.

« On amène les enfants. Alors il ne fut plus question que « d'eux, et vous pouvez juger si, se sentant prête à les quitter, « ses caresses furent tièdes et modérées ! J'observai même « qu'elle revenait plus souvent, et encore avec des étreintes en- « core plus ardentes, à celui qui lui coûtait la vie, comme s'il « lui fût devenu plus cher à ce prix.

« Tous ces embrassements, ces soupirs, ces transports étaient « des mystères pour ces pauvres enfants. Ils l'aimaient tendre-

« ment, mais c'était la tendresse de leur âge; ils ne compre- « naient rien à son état, au redoublement de ses caresses, à ses « regrets de ne les voir plus; ils nous voyaient tristes, et « ils pleuraient: ils n'en savaient pas davantage... — La seule « Henriette, un peu plus âgée, et d'un sexe où le sentiment et « les lumières se développent plus tôt, paraissait troublée « et alarmée de voir sa petite maman dans un lit, elle qu'on « voyait toujours levée avant ses enfants. Je me souviens qu'à ce « propos Julie fit une réflexion tout-à-fait dans son caractère, « sur l'imbécille vanité de Vespasien, qui resta couché tandis « qu'il pouvait agir, et se leva lorsqu'il ne put plus rien faire. Je « ne sais pas, dit-elle, s'il faut qu'un empereur meure debout, « mais je sais bien qu'une mère de famille ne doit s'aliter que « pour mourir. »

Que j'aime à contempler cette mère adorée,
De rejetons charmants avec grâce entourée!

Ce tableau de Greuse, comme les autres conceptions de ce peintre, est profondément dramatique. On ne peut lui opposer qu'un morceau charmant de M. de Parny, intitulé *le Réveil d'une Mère*, où l'on reconnaît la touche aimable du chantre d'Éléonore.

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraîchi ses sens.
Elle sourit, et nomme ses enfants:
Adèle accourt de son frère suivie.
Tous deux du lit assiégent le chevet;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leurs jeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors d'une main caressante
Contre son sein les presse tour à tour,
Et de son cœur la voix reconnaissante
Bénit le ciel, et rend grâce à l'amour;
Non cet amour que le caprice allume;
Ce fol amour qui, par un doux poison,

Enivre l'ame et trouble la raison,
Et dont le miel est suivi d'amertume;
Mais ce penchant par l'estime épuré,
Qui ne connaît ni transport ni délire,
Qui sur le cœur exerce un juste empire,
Et donne seul un bonheur assuré.
Bientôt Adèle, au travail occupée,
Orne avec soin sa docile poupée,
Sur ses devoirs lui fait un long discours,
L'écoute ensuite ; et répondant toujours
A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne
Tous les avis qu'elle-même a reçus,
En ajoutant: Surtout ne mentez plus.
Un bruit soudain la trouble et l'intimide.
Son jeune frère, écuyer intrépide,
Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon,
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur
L'étonnement se mêle à la tendresse.
Du cavalier elle admire l'adresse;
Et sa raison condamne avec douceur
Ce jeu nouveau, qui peut être funeste.
Vaine leçon! il rit de sa frayeur;
Des pieds, des mains, de la voix et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
Mais le tambour au loin s'est fait entendre;
D'un cri de joie il ne peut se défendre.
Il voit passer les poudreux escadrons;
De la trompette et des aigres clairons
Le son guerrier l'anime ; il veut descendre,
Il veut combattre ; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond, surmonté d'un panache,
Couvre à demi son front plus enflammé;
A son côté fièrement il attache
Le buis paisible en sabre transformé.
Il va partir : mais Adèle tremblante,

Courant à lui, le retient dans ses bras,
Verse des pleurs, et ne lui permet pas
De se ranger sous l'enseigne flottante.
De l'amitié le langage touchant
Fléchit enfin ce courage rebelle;
Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,
Et pour lui plaire il redevient enfant.
A tous leurs jeux Céline est attentive,
Et lit déjà dans leur ame naïve
Les passions, les goûts, et le destin
Que leur réserve un avenir lointain.

Ne respirant qu'à peine, en silence il jouit;
Sous son feutre à longs bords son front s'épanouit.

Greuse a su faire contraster, avec une vérité frappante, la tendresse expansive de la mère avec la joie tranquille du père. Il ne laisse échapper aucune démonstration, il reste immobile, se tait; mais combien parle ce silence! Cette idée rappelle la belle image de Virgile:

Tacitum pertentant gaudia pectus.

Un père toutefois, avec austérité,
Tempère son amour par la sévérité.

L'éloquent Rousseau a dit dans son *Émile:*

« Les lois, toujours si occupées des biens et si peu des per-
« sonnes, parce qu'elles ont pour objet la paix et non la vertu, ne
« donnent pas assez d'autorité aux mères. Cependant leur état
« est plus dur que celui des pères; leurs devoirs sont plus péni-
« nibles; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille;
« généralement elles ont plus d'attachement pour leurs en-
« fants. Il y a des occasions où un fils qui manque de res-
« pect à son père, peut, en quelque sorte, être excusé; mais si,
« dans quelque occasion que ce fût, un enfant était assez déna-
« turé pour manquer à sa mère, à celle qui l'a porté dans son
« sein, qui l'a nourri de son lait, qui, durant des années, s'est

« oubliée pour ne s'occuper que de lui, on devrait se hâter d'é-
« touffer ce misérable, comme un monstre indigne de voir le
« jour. »

Quand ce gage chéri, si long-temps imploré,
S'échappe avec effort de son flanc déchiré...

Le sujet de mon poëme rentre nécessairement dans celui du *Mérite des Femmes*. Je ne dois pas désirer les rapprochements; mais je ne m'interdirai pourtant point le plaisir de citer un morceau plein de charme, où M. Legouvé peint les douleurs de l'enfantement, et les premiers soins d'une mère :

. . . . Avec notre existence
De la femme pour nous le dévoûment commence.
C'est elle qui, neuf mois, dans ses flancs douloureux
Porte un fruit de l'hymen trop souvent malheureux,
Et, sur un lit cruel long-temps évanouie,
Mourante, le dépose aux portes de la vie.
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
Quels tendres soins! Dort-il? attentive, elle chasse
L'insecte dont le vol ou le bruit le menace;
Elle semble défendre au réveil d'approcher.
La nuit même d'un fils ne peut la détacher;
Son oreille de l'ombre écoute le silence;
Ou, si Morphée endort sa tendre vigilance,
Au moindre bruit rouvrant ses yeux appesantis,
Elle vole, inquiète, au berceau de son fils;
Dans le sommeil long-temps le contemple immobile,
Et rentre dans sa couche, à peine encor tranquille.
S'éveille-t-il? son sein, à l'instant présenté,
Dans les flots d'un lait pur lui verse la santé.
Qu'importe la fatigue à sa tendresse extrême!
Elle vit dans son fils, et non plus dans soi-même;
Et se montre, aux regards d'un époux éperdu,
Belle de son enfant à son sein suspendu.
Oui, ce fruit de l'hymen, ce trésor d'une mère,

Même à ses propres yeux, est sa beauté première.
Voyez la jeune Isaure, éclatante d'attraits:
Sur un enfant chéri, l'image de ses traits,
Fond soudain ce fléau qui, prolongeant sa rage,
Grave au front des humains un éternel outrage.
D'un mal contagieux tout fuit épouvanté ;
Isaure sans effroi brave un air infecté.
Près de ce fils mourant elle veille assidue.
Mais le poison s'étend et menace sa vue :
Il faut, pour écarter un péril trop certain,
Qu'une bouche fidèle aspire le venin.
Une mère ose tout. Isaure est déjà prête :
Ses charmes, son époux, ses jours, rien ne l'arrête ;
D'une lèvre obstinée elle presse ces yeux
Que ferme un voile impur à la clarté des cieux,
Et d'un fils, par degrés, dégageant la paupière,
Une seconde fois lui donne la lumière.
Un père a-t-il pour nous de si généreux soins?
  Bientôt d'autres bontés suivent d'autres besoins.
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie :
Et comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux, dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor ;
Doucement soutenu par ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras
Dans leur débile effort aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide.
Elle devient son maître, au moment où sa voix
Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois ;
MA MÈRE est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaie à lire ;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence ;
Leur dureté punit sa moindre négligence ;
Quelle est l'ame où son cœur épanche ses tourments ?

Quel appui cherche-t-il contre les châtiments ?
Sa mère ! Elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance ;
Et, sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne des hochets qui les font oublier.
Le rire dans l'enfance est toujours près des larmes.

Il était réservé à l'ame profonde et mélancolique de l'auteur d'*OEdipe chez Admète*, de célébrer, dans cette même pièce, les droits sacrés qu'une mère a sur nous :

Eh ! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère ?
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
La première leçon de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes ;
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
Sous les plus douces lois nous croissons près de vous,
Et c'est dès le berceau que vous régnez sur nous.

Nous devons aussi à l'auteur des *Etudes de la Nature* et de *Paul et Virginie*, plusieurs morceaux sur les soins d'une mère ; ils portent l'empreinte du charme rêveur qui caractérise les ouvrages de cet écrivain.

Plusieurs femmes ont célébré les douceurs de la maternité, avec toute la grâce de leur sexe. On lit dans les poésies de Clotilde de Surville quelques pièces adressées à son enfant ; elles respirent la sensibilité la plus douce et la plus naïve. L'illustre Sévigné fait parler à l'amour maternel un langage tout à la fois ingénieux et tendre. L'amour lui-même n'a rien de plus passionné que quelques-unes de ces lettres qu'elle écrivait à sa fille, et que sans le savoir elle adressait à la postérité.

Heureuse de souffrir, on la voit tour à tour
Soupirer de douleur et tressaillir d'amour.

On n'a qu'à se retracer le magnifique tableau de la galerie de Rubens, connu sous le nom des *Couches de Médicis*. Le peintre a su fondre dans ses traits l'expression de la joie et celle de la douleur.

Ah ! loin de le livrer au sein de l'étrangère,
Sa mère le nourrit, elle est deux fois sa mère.

Bonnes mères ! vous ne vous plaindrez pas si je cite fréquemment Rousseau. Il est digne de vous parler ; vous êtes dignes de l'entendre. Vous lui devez le bonheur de vos enfants. C'est lui qui s'est élevé, avec une vertueuse énergie, contre l'usage funeste du maillot. C'était peu de rendre à l'enfance sa liberté, il lui rendit le sein d'une mère. « Le devoir des mères n'est pas dou- « teux, s'écrie-t-il; mais on dispute si, dans le mépris qu'elles « en font, il est égal pour les enfants d'être nourris de leur lait « ou d'un autre. L'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mère « que de sa mamelle? D'autres femmes, des bêtes même, pourront « lui donner le lait qu'elle lui refuse; mais la sollicitude mater- « nelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'une autre, « au lieu du sien, est une mauvaise mère; comment sera-t-elle « une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement; « il faudra que l'habitude change la nature; et l'enfant, mal « soigné, aura le temps de périr cent fois, avant que sa nourrice « ait pris pour lui une tendresse de mère.

« De cet avantage même résulte un inconvénient, qui seul « devrait ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir « son enfant par une autre : c'est celui de partager le droit de « mère, ou plutôt de l'aliéner ; de voir son enfant aimer une « autre femme, autant et plus qu'elle; de sentir que la ten- « dresse qu'il conserve pour sa propre mère est une grâce, et « que celle qu'il a pour sa mère adoptive est un devoir : car où « j'ai trouvé les soins d'une mère ne dois-je pas trouver l'atta- « chement d'un fils ?

« Au bout de quelques années, ajoute-t-il, l'enfant ne voit « plus sa nourrice, il ne la connaît plus. La mère qui croit se « substituer à elle et réparer sa négligence par sa cruauté, se « trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson déna- « turé, elle l'exerce à l'ingratitude; elle lui apprend à mépriser « un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri « de son lait. Ceci tient à plus de choses qu'on ne pense. Voulez- « vous rendre chacun à ses premiers devoirs ? Commencez par « les mères; vous serez étonnés des changements que vous pro-

« duirez. Tout vient successivement de cette première déprava-
« tion ; tout l'ordre moral s'altère, le naturel s'éteint dans tous
« les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ;
« le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache plus les
« maris, n'impose plus d'égards aux étrangers ; on respecte
« moins la mère dont on ne voit point les enfants ; il n'y a
« point de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce
« plus les liens du sang ; il n'y a plus ni pères, ni mères, ni en-
« fants, ni frères, ni sœurs ; tous se connaissent à peine : com-
« ment s'aimeraient-ils ? Chacun ne songe plus qu'à soi. Quand
« la maison n'est qu'une triste solitude, il faut bien aller s'é-
« gayer ailleurs. »

« Mais que les mères daignent nourrir leurs enfants, les
« mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentiments de la
« nature se réveiller dans tous les cœurs : l'État va se repeu-
« pler. Ce premier point, ce point seul va tout réunir. »

« Y a-t-il au monde, dit encore Jean-Jacques dans une lettre
« à d'Alembert, un spectacle aussi touchant, aussi respectable,
« que celui d'une mère de famille, entourée de ses enfants, ré-
« glant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari
« une vie heureuse, et gouvernant sagement sa maison ? C'est là
« qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme ;
« c'est là qu'elle impose vraiment du respect, et que la beauté
« partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. »

J'avais tenté d'exprimer les regrets d'une mère à qui la nature refuse la faculté de nourrir son enfant ; mais ce morceau m'a semblé ralentir la marche du poëme. Les lecteurs pourront en juger :

Quel est son désespoir quand son sein desséché
Est avare d'un lait avec peine arraché !
Je t'interroge, ô toi dont une main savante
A confié l'histoire à la toile vivante !
Tu regardes ton fils, il pleure, il va périr...
Malheureuse, ton sein ne peut plus le nourrir !
Guidée en ce moment par un dieu tutélaire,
Une chèvre s'approche, et son lait salutaire
A la bouche enfantine offre un pur aliment.

La mère est immobile, et sourit tristement;
Pensive, elle contemple avec un œil d'envie
La mamelle féconde où l'enfant boit la vie.

Mais en supprimant ces vers que m'avait inspirés un intéressant tableau de mademoiselle Lorimier, je ne veux cependant pas me frustrer du plaisir de rendre hommage au talent de cette jeune artiste.

Et de pleurs maternels tu mouilles sa couronne.

Un jour de distribution des prix est une époque mémorable pour le jeune âge, et qu'on ne se rappelle pas sans plaisir dans l'âge avancé.

« Je n'ai eu que deux beaux jours dans ma vie, disait un gé-« néral célèbre ; celui de ma première victoire et celui de mon « premier prix au collége. » On se souvient qu'Épaminondas rendait grâces aux dieux qui lui avaient laissé son père et sa mère pour témoins de ses premiers triomphes.

Et, d'un devoir futur déjà préoccupée,
Rêve le nom de mère en berçant sa poupée.

Une femme reçoit en naissant l'instinct de la maternité. Elle en mêle déjà l'image à ses jeux. L'auteur du joli poëme des *Jeux de l'Enfance*, M. Raboteau, n'a pas négligé cette peinture douce et riante. Voici le morceau où il parle d'une jeune fille :

Près de sa bonne, à ses genoux assise,
Venez la voir, de ses adroites mains,
Placer déjà des pompons enfantins
Sur ce jouet dont l'étoffe déguise
Aux yeux trompés les ressorts incertains.
Dans ce carton, dans ce joli visage
Que le pinceau vernit et colora,
L'aimable Rose a trouvé son image...
C'en est assez ; elle l'embellira,
Et de l'instinct c'est le premier ouvrage.

A ces cheveux elle enlace des fleurs;
Un nœud galant décore cette tresse;
Elle lutine, elle gronde et caresse
L'objet muet de tant de soins flatteurs.
Elle folâtre, et redevient sévère ;
Et ces leçons qu'elle ose répéter,
Fidèle écho des leçons d'une mère,
Prouvent qu'au moins on sut les écouter.

La majesté du lieu, l'orgue et ses longs accents...

L'appareil imposant des cérémonies religieuses est une source intarissable d'impressions profondes et de couleurs poétiques; on connaît ces vers de M. de Fontanes que La Harpe a signalés comme vingt des plus beaux vers de la langue française :

« O moment solennel! Ce peuple prosterné,
« Ce temple dont la mousse a couvert les portiques;
« Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques;
« Cette lampe d'airain qui, dans l'antiquité,
« Symbole du soleil et de l'éternité,
« Luit devant le Très-Haut jour et nuit suspendue;
« La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
« Les pleurs, les vœux, l'encens qui monte vers l'autel;
« Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
« Adoucissent encor par leur voix innocente
« De la religion la pompe attendrissante ;
« Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
« L'invisible union de la terre et des cieux...
« Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible;
« Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
« Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin
« Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin...»

. . . . La bonté d'une mère,
De la bonté céleste image auguste et chère...

J'avais voulu représenter le pouvoir d'une mère dans toutes

les époques de la vie; mais j'ai sacrifié à la régularité du plan ce morceau dont la fin appartenait plutôt à l'amour filial qu'à l'amour maternel. Voici les vers supprimés :

Quand de nos passions le feu s'est amorti,
Pouvoir consolateur ! tu n'es que mieux senti.
Heureux qui, fatigué d'une longue tempête,
Sur le sein maternel peut reposer sa tête !
L'homme, quelques instants bercé par les amours,
Voit s'envoler bientôt le rêve des beaux jours.
Tôt ou tard il répète, abjurant sa chimère :
« On retrouve une amante, et jamais une mère ! »
Éprouve-t-il du sort les coups injurieux?
Tout de l'adversité craint l'air contagieux :
Fatigué de ses cris, de sa plainte importune,
L'ami de son bonheur trahit son infortune ;
Une ingrate beauté, que lasse son chagrin,
Fuit, et cherche l'amour sur un front plus serein.
Il ne conserve rien... que le jour, qu'il déteste !...
Non, il n'a rien perdu, sa mère encor lui reste !
Un souvenir, mêlé de plaisir et de deuil,
Ranime ce vieillard sur les bords du cercueil.
L'image d'une mère en son ame est empreinte ;
Il répète ce nom d'une voix presque éteinte :
Ce nom revient toujours parmi ses longs récits.
Quelquefois, entouré des enfants de ses fils,
Sa main leur montre encor le toit héréditaire :
« Voyez-vous, leur dit-il, ce réduit solitaire ?
« Là ma mère vivait, ici fut mon berceau...
« Près des lieux où bientôt s'ouvrira mon tombeau ! »
Bon vieillard ! tes enfants honoreront ta cendre :
Qui regrette une mère aux regrets doit prétendre.
Honneur à nos aïeux ! ces vieux et francs Gaulois
Fondaient sur les vertus l'édifice des lois.
Dans leurs temples brillaient sur l'or du sanctuaire
Ces mots divins : *Défends ta patrie et ta mère !*

On aime surtout à voir les grands hommes payer au sentiment filial un tribut de respect et d'émotion :

Ces farouches guerriers en ont connu les charmes;
Les pleurs de la nature ont coulé sur leurs armes.
Voyez ce conquérant, par sa gloire aveuglé :
Sous son char destructeur l'univers a tremblé;
Il serait un brigand, s'il n'était Alexandre.
Le plus fier des vainqueurs est des fils le plus tendre...

On est tenté de pardonner au fils d'Olympias la cruauté du meurtrier de Callisthènes. Antipater reprochait un jour à Alexandre ses déférences pour sa mère : « On se plaint, on mur-« mure, lui disait-il; chaque jour une lettre envoyée secrète-« ment vient vous avertir de votre faiblesse. — Amis, répon-« dait le héros, mille lettres comme celles-là seraient toutes « effacées par une seule larme de ma mère. »

Voici ce qu'Alexandre, touchant à sa dernière heure, écrivit à Olympias :

« Alexandre, qui était hier le maître de toute la terre, et « qui aujourd'hui va être enfermé dans ses entrailles, à Olym-« pias, la plus tendre des mères, qu'il a si peu vue, et qu'il ne « reverra jamais, salut.

« Mes ancêtres m'ont frayé le chemin où je suis, et je vais le « le frayer à ceux qui viendront après moi ; vous-même, mère « infortunée, vous marchez sur mes pas; il en est des hommes « ce qu'il en est des jours : ils se succèdent rapidement les uns « aux autres, et vont se perdre dans l'abîme de l'éternité. Ne « vous laissez donc pas séduire par les attraits de ce monde « trompeur; plus ses faveurs sont grandes, moins elles sont du-« rables. La fin tragique du roi Philippe, mon père, en est un « exemple bien frappant : ses triomphes, vos vœux, votre amour, « rien n'a pu le soustraire au coup mortel qui vous l'a enlevé; et, « quoique je meure dans la force de l'âge, il n'a pu me survivre. « Supportez ma perte avec courage, et ne laissez pas échapper « des larmes également indignes de vous et de moi : passez dans « la retraite les jours qui vous restent à couler; ou, si la solitude « vous effraie, n'admettez dans votre compagnie que ceux qui « n'auront point ressenti les épreuves de l'adversité : leur petit « nombre (si cependant il est quelqu'un sur la terre constam-« ment heureux) sera pour vous un motif de consolation.

« Quant à moi, je pars; les lieux qui m'attendent m'offrent « une tranquillité que je n'ai pu goûter ici-bas. Au nom des « tendres liens qui nous unissent, ne vous laissez pas abattre par « le chagrin; c'est la dernière preuve qu'exige de votre amour « un fils respectueux. Puisse cette lettre, que je date du dernier « jour de ce monde et du premier de l'autre, adoucir vos peines « et soulager vos maux. Je le désire et je m'en flatte; ne trompez « pas un espoir si consolant pour moi, et ne contristez point mon « ame par une douleur immodérée. Adieu. »

On sait de quels regrets Sertorius honora le tombeau de sa mère.

Mais quel plus noble exemple du pouvoir maternel sur le cœur le plus inflexible, que le trait si souvent cité de *Véturie et Coriolan?* J'avais essayé de donner à ce récit la forme dramatique; mais j'ai craint qu'un dialogue ne parût déplacé dans un poème. Voici ce morceau :

Tout tremble au Capitole, et du bras d'un seul homme
Dépend ou le salut ou la perte de Rome.
Son sort, ô Véturie ! est remis en tes mains.
Elle implore d'un fils la grâce des Romains...
—Les Romains m'ont banni.—Mais Rome t'a vu naître.
—Ils sont ingrats.—Mon fils, toi-même veux-tu l'être ?
Dans ses murs suppliants crains-tu de revenir ?
—J'y reviendrai, terrible, armé pour les punir.
—Ta patrie...—Est l'exil. Rome m'est étrangère;
Je n'ai plus de pays...—Tu n'as donc plus de mère ?
Donne ce glaive...—O ciel ! arrêtez...—Tu frémis !
—Ma mère !..—Tu t'émeus!.. Sois Romain.—Je suis fils.
Vous l'emportez... Mais, toi, Rome, n'en sois pas vaine :
Il fallait tant d'amour pour vaincre tant de haine.

Un exemple plus imposant encore, c'est celui des Sabines; voici le tableau du poète, qui ne peut être comparé qu'à celui du peintre pour la chaleur et le mouvement. Il est tiré de l'*Épître à Vien*, par le respectable Ducis.

Au pied du Capitole, entre ces deux armées,
D'une égale fureur au combat animées,

Quand déjà le sang coule, et fait fumer les mains
Des Sabins indignés, des perfides Romains,
Je vois, je vois courir les Sabines troublées,
Leurs enfants sur leur sein, pâles, échevelées:
« Arrêtez-vous, cruels ! ou, de vos bras sanglants,
« Massacrez, sans pitié, vos femmes, vos enfants.
« Les voilà sous vos pieds ! nous sommes vos familles,
« Vos brus, vos tristes sœurs, vos femmes et vos filles.
« Pour vous percer le flanc, vous marcherez sur eux.
« Commencez sur nos corps ce parricide affreux. »
Le combat a cessé. Ces mères éperdues,
Sous des forêts de dards, de lances suspendues,
Parmi tant de guerriers, frères, pères, époux,
En leur montrant leurs fils, en pressant leurs genoux,
Ont ému la pitié dans tous ces cœurs farouches;
Elle est dans leurs regards, dans leur port, sur leurs bouches.
De Tatius déjà le glaive est abaissé.
Le dard de Romulus n'est pas encor lancé:
Dans sa force et ses traits je lis le sort de Rome.
Oui, c'est Mars, c'est un dieu; Tatius n'est qu'un homme.
O vous, qui nous montrez ces enfants étendus,
Ne craignez rien pour eux, vos pleurs sont entendus.
Que ta noble terreur, Hersilie, a de charmes!
Va, tu ne connais pas le pouvoir de tes larmes.
Femme, ô sexe enchanteur! que la maternité,
Oh! que le cri du sang ajoute à ta beauté!
Sous ces chevaux ardents, respirant les batailles,
Qui de vous a jeté le fruit de ses entrailles?
De ce coursier fougueux le pied compatissant
Craint de blesser son calme et son rire innocent.
Courage! montrez-vous, ô mères alarmées!
Les cris de vos enfants uniront deux armées.
Sabins, Romains, vaincus, tous, dans un même instant,
Pressent ces chers vainqueurs sur leur sein palpitant.
Oui, leur vengeance expire; oui, leur haine attendrie
Du glaive en sa prison fait rentrer la furie.
Tu l'emportes, nature! à ses cris triomphants,
Couvrons tous de lauriers ces femmes, ces enfants.

Eh! dis-moi donc, David, par quelle heureuse adresse
Peins-tu si bien les pleurs, la force, la faiblesse?
Sur un instant qui fuit, sur un vaste tableau,
Quels prodiges en foule a versés ton pinceau!
Quel cœur résisterait à ta chaleur divine?
Chaque père est Romain, chaque mère est Sabine.

Les mots de mère et de patrie semblent tenir l'un à l'autre. Peut-être l'idée de patrie aurait moins de douceur, moins d'empire, si l'on n'y attachait le souvenir d'une mère. Je doute que le *ranz des vaches*, qui faisait déserter les soldats suisses, eût eu autant de pouvoir sur leurs ames, s'il ne leur avait rappelé les jours heureux de leur enfance. J'avais consacré quelques vers à cette intéressante image :

Avec enchantement l'enfant de l'Helvétie
Entend cet air magique, où, surpris, éperdu,
Il aime à retrouver tout ce qu'il a perdu.
Il entend d'une oreille avide, émerveillée,
La flûte du pasteur, les chants de la veillée ;
Il écoute le bruit des troupeaux mugissants,
De ses jeunes amis reconnaît les accents,
La voix surtout, la voix de sa mère chérie :
Sa mère! ah! tout son cœur revole à sa patrie.

J'y ajoutais un autre tableau du même genre :

Les monts de la Savoie, au retour du printemps,
Députent vers Paris leurs jeunes habitants ;
Chacun conduit son fils au pied de la colline,
Lui dit adieu... L'enfant vers nos murs s'achemine,
Avec ses dents d'albâtre et son teint rembruni...
Il est pauvre : qu'importe? un père l'a béni.
Déjà, s'armant d'un fer, sa main souple et hardie
De nos foyers noircis écarte l'incendie.
Qu'on l'interroge, alors, cachant mal ses douleurs,
Il parle de sa mère, en essuyant ses pleurs.
Tous les ans, pour la voir, sous un léger bagage,
Il part, poursuit gaîment son paisible voyage, etc...

Que des Canadiens j'aime l'antique usage !

Cette coutume a fourni le sujet d'un tableau touchant à M. Le Barbier.

« Il est faux, a dit à ce sujet l'auteur du *Génie du Christianisme*, « qu'il y ait des sauvages qui ne croient point à un avenir....... « Parmi ces incrédules des bois, on avait cité les hordes cana- « diennes. Eh bien ! nous les avons vus ces sophistes de *la Hutte* « qui devaient avoir appris dans le livre de la nature, comme nos « philosophes dans les leurs, qu'il n'y a ni Dieu ni avenir pour « l'homme ! Ces Indiens voient l'ame d'un enfant dans une co- « lombe ou dans une touffe de sensitive. Les mères chez eux « épanchent leur lait sur le tombeau de leur fils, et donnent à « l'homme au sépulcre la même attitude qu'il avait dans le sein « maternel. »

De son fils qui n'est plus la plaintive Indienne
Voit les vents balancer la tombe aérienne.

On me saura gré sans doute de rappeler encore ici quelques pages de M. de Chateaubriand :

« Un matin, en traversant une plaine, j'aperçus une femme « assise sous un arbre, et tenant un enfant mort sur ses genoux. « Attendri par ce spectacle, je m'approchai doucement de la « jeune mère.... Et la jeune mère, après une oraison funèbre de « la façon des déserts, chantait d'une voix tremblante, balançait « l'enfant sur ses genoux, humectait ses lèvres du lait maternel, « et prodiguait à la mort tous les soins qu'on donne à la vie.

« Cette femme voulut faire sécher le corps de son enfant sur « les branches d'un arbre, selon la coutume indienne, afin de « l'emporter ensuite aux tombeaux de ses pères. Elle commença « aussitôt la tendre et religieuse cérémonie : elle dépouilla son « fils, et, respirant quelques instants sur sa bouche, elle dit : « Ame de mon fils ! charmante ame ! ton père t'a créée jadis « sur mes lèvres par un baiser : hélas ! les miens n'ont pas le « pouvoir de te donner une seconde naissance ! — Ensuite elle « découvrit son sein, et y pressa pour la dernière fois ces restes

« glacés, qui se fussent ranimés au feu du cœur maternel, si « Dieu ne s'était réservé le souffle qui donne la vie.

« Elle se leva et chercha des yeux, dans le désert embelli par « l'aurore, quelque arbre sur les branches duquel elle pût dé- « poser son fils. Elle choisit un érable à fleurs rouges, tout fes- « tonné de guirlandes d'Apios, et qui exhalait les parfums les « plus suaves. D'une main elle en abaissa les rameaux inférieurs; « de l'autre, elle y placa le corps de son enfant. Laissant alors « échapper la branche, la branche retourna à sa position natu- « relle, en emportant la dépouille de l'innocence dans un feuil- « lage odorant....

« Or la mère, ayant mis son enfant sur l'arbre, arracha une « une boucle de ses cheveux, et la suspendit au feuillage, tandis « que le souffle de l'aurore balancait dans son dernier sommeil « celui qu'une main maternelle avait tant de fois endormi à la « même heure dans un berceau de mousse. Dans ce moment, je « marchai droit à la femme, je lui imposai les deux mains sur la « tête, en poussant les trois cris de douleur. Ensuite, sans nous « parler, nous prîmes chacun un rameau, et nous nous mîmes à « écarter les insectes qui bourdonnaient autour du corps de « l'enfant; mais nous nous donnâmes de garde d'effrayer une « colombe dont le nid était voisin, et qui voulait dérober un « cheveu à l'enfant pour coucher plus mollement ses petits. L'In- « dienne lui disait : Colombe, si tu n'es pas l'ame de mon fils « qui s'est envolée, tu es sans doute une mère qui cherche « quelque chose pour faire un berceau. »

L'élégant auteur du *Voyage du Poète*, M. de Saint-Victor, a reproduit ce charmant tableau dans les vers suivants :

. . . .

«Celle que féconda le baiser d'un époux
«Sourit à son enfant d'un sourire ineffable;
«Près du nid des oiseaux, aux branches de l'érable,
«Suspend de son berceau le mobile appareil,
«Et demande aux zéphyrs de hâter son sommeil.
«Plus loin, sous ce gazon qu'une eau limpide arrose,
«D'un autre nouveau-né la dépouille repose :
«Sa mère inconsolable y revient chaque jour
«Pleurer la tendre fleur ravie à son amour,

« La fleur qui fit sa joie et fut son espérance ;
« S'assied près de la tombe, y dépose en silence
« Le lis suave et pur, les perles du maïs,
« Et du lait maternel arrose ses débris :
« Elle s'éloigne ; alors, au tombeau solitaire
« Vient l'épouse nouvelle, avide d'être mère,
« Et qui croit recueillir en respirant les fleurs
« La jeune ame mêlée à leurs douces odeurs ;
« O peuples fortunés ! illusions charmantes !... »

O de Madagascar gémissante insulaire !
Ton fils, qu'a réclamé la fatale colère...

A Madagascar, lorsqu'un enfant naît dans un jour malheureux, on l'immole à Niang, dieu du mal. M. de Parny, qui nous a fait connaître plusieurs chansons madécasses, en a traduit une sur ce sujet ; c'est la plainte d'une mère condamnée à précipiter son fils dans les flots du torrent. Le lecteur retrouvera sans doute avec plaisir cet intéressant morceau :

« Redoutable Niang ! pourquoi ouvres-tu mon sein dans un jour malheureux?

« Qu'il est doux le sourire d'une mère, lorsqu'elle se penche sur le visage de son premier-né ! qu'il est cruel l'instant où cette mère jette dans le fleuve son premier-né, pour reprendre la vie qu'elle vient de lui donner ! Innocente créature ! le jour que tu vois est malheureux ; il menace d'une maligne influence tous ceux qui le suivront. Si je t'épargne, la laideur flétrira tes joues, une fièvre ardente brûlera tes veines, tu croîtras au milieu des souffrances ; le jus de l'orange s'aigrira sur tes lèvres ; un souffle empoisonné desséchera le riz que tes mains auront planté ; les poissons reconnaîtront et fuiront tes filets ; le baiser de ton amante sera froid et sans douceur ; une triste impuissance te poursuivra dans ses bras : meurs, ô mon fils ! meurs une fois, pour éviter mille morts. Nécessité cruelle ! redoutable Niang ! »

Si de l'antiquité nous cherchons les vestiges
Aux poétiques lieux si féconds en prestiges...

L'intéressante fiction de Niobé suffirait seule, dans l'antiquité, au triomphe de l'amour maternel.

Cachant Astyanax à ses vainqueurs jaloux,
Recommande son fils au tombeau d'un époux.

Chateaubrun (que La Harpe gratifie d'un éloge un peu mince, en disant: *Ce n'était pas un barbare que ce Chateaubrun*), a bien peint les inquiétudes d'Andromaque, dont le fils est poursuivi par la haine des Grecs et par les détours de l'astucieux Ulysse. Elle a confié son fils au tombeau d'Hector; Ulysse s'éloigne, mais il laisse ses gardes près du tombeau. Andromaque épouvantée lui adresse ces beaux vers de situation:

Ces farouches soldats, les laissez-vous ici?

Mais le mot le plus touchant de la veuve d'Hector, le mot qui peint le mieux peut-être toute l'ame d'une mère, est enfermé dans ce vers de Racine:

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

M. de Chateaubriand, que nous nous plaisons à citer lorsqu'il est question de sentiments tendres et touchants, a intitulé un des chapitres de son *Génie du Christianisme*, LA MÈRE; l'illustre auteur y fait un parallèle entre l'Andromaque antique et l'Andromaque de Virgile. Le vers que nous venons de citer, « ce vers si « simple et si aimable, dit-il, est le mot d'une femme chré« tienne; cela n'est point dans le goût des Grecs, et encore « moins des Romains. L'Andromaque d'Homère gémit sur « les malheurs futurs d'Astyanax, mais elle songe à peine à lui « dans le présent; la mère sous notre culte, plus tendre sans être « moins prévoyante, oublie quelquefois ses chagrins en donnant « un baiser à son fils. Les anciens n'arrêtaient pas long-temps « les yeux sur l'enfance; il semble qu'ils trouvaient quelque chose « de trop naïf dans le langage du berceau. Il n'y a que le Dieu « de l'Évangile qui ait osé nommer sans rougir les petits enfants « (*parvuli*) et qui les ait offerts en exemple aux hommes.

« *Et accipiens puerum, statuit eum in medio eorum; quem « cùm complexus esset, ait illis:*

« *Quisquis unum ex hujusmodi pueris receperit in nomine*
« *meo, me recipit.*

« Et ayant pris un petit enfant, il l'assit au milieu d'eux; et « l'ayant embrassé, il leur dit:

« Quiconque reçoit en mon nom un petit enfant, me reçoit. »

Hécube échevelée, et d'amour intrépide,
Vole aux champs de la Thrace, implacable Euménide.

Euripide, que les Grecs surnommaient *Tragicotatos*, c'est-à-dire éminemment tragique, a retracé avec les couleurs les plus vives la résolution courageuse d'une mère, dans *Hécube;* comme Sophocle, son noble rival, a peint le dévouement généreux d'une sœur, dans *Antigone*. Quoique ce dernier tableau n'ait de commun avec l'amour maternel que l'intérêt et le pathétique, je crois, en le présentant ici, jeter quelque variété dans les notes de cet ouvrage. Antigone a résolu de donner la sépulture à Polynice son frère, malgré la défense de Créon, nouveau roi des Thébains: elle fait part de sa pieuse résolution à la compagne de ses malheurs. La scène suivante est imitée de plusieurs morceaux du poète grec:

ANTIGONE, ÉGINE.

ÉGINE.

Les dieux ne rendront point à vos cris superflus
Un frère infortuné, qui ne vous entend plus.
Depuis l'instant fatal où, près de vos murailles,
Son corps est étendu, privé de funérailles,
Vos yeux n'ont pas encor cessé de le pleurer.

ANTIGONE.

Autour de ce palais ne vois-tu pas errer
De la destruction les déesses cruelles?
La race de Laïus disparaît devant elles.
O mânes paternels! vous êtes trop vengés.
Mes deux frères sont morts l'un par l'autre égorgés:
La promesse d'OEdipe est enfin accomplie,
Hélas! et c'est la mort qui les réconcilie!

Je les aimais tous deux ; mais, près de moi nourri,
Tu le sais, Polynice était le plus chéri ;
De son frère orgueilleux il n'eut point la rudesse,
La seule ambition aveugla sa jeunesse.
Vivant, il fut proscrit... Par un crime nouveau,
Créon après sa mort l'exile du tombeau.
O Thèbe ! ô ma patrie ! un tyran sanguinaire
A l'héritier des rois refuse un peu de terre !
Quoi ! dans les champs thébains reposant sans honneurs,
Il demande une tombe, et n'obtient que des pleurs !
Quoi ! retenu cent ans sur la rive infernale,
Il verrait loin de lui fuir la barque fatale !
Et je le souffrirais ! Mon frère, apaise-toi :
Un cercueil t'est promis.

ÉGINE.

Qui donc oserait...?

ANTIGONE.

Moi.

ÉGINE.

Créon l'a défendu par un édit sévère ;
Créon est votre roi.

ANTIGONE.

Polynice est mon frère.

ÉGINE.

Qui vous conduit ?

ANTIGONE.

Les dieux.

ÉGINE.

Qu'espérez-vous ?

ANTIGONE.

La mort.

ÉGINE.

Tel sera donc le prix d'un si noble transport !

ANTIGONE.

C'est le seul où j'aspire. Il est temps que j'expie
Par un pieux trépas une naissance impie.
Je renonce sans peine à la clarté du jour :
Mes yeux ne verront plus ce sinistre séjour,

Cette cour exécrable où Créon parle en maître;
Le trône de Laïus profané par un traître,
Ce trône où, si long-temps, OEdipe incestueux,
Au sein même du crime a vécu vertueux.
Race de Labdacus! déplorable famille!
Levez-vous, et venez recevoir votre fille.
O mon frère! déjà Jocaste près de toi
S'avance aux bords du Styx, les bras tendus vers moi.
Adieu, pieux autels de nos dieux domestiques!
Adieu, palais, témoin de nos malheurs antiques!
O sentiers de Daulis! ô chemin ténébreux,
Funèbres confidents d'un parricide affreux!
Terre où l'horrible Sphinx exerça ses ravages!
Cythéron! ouvre-moi tes cavernes sauvages.
D'un père infortuné triste et sanglant berceau,
Rochers du Cythéron, vous serez mon tombeau.

ÉGINE.

On apporte des fers!

ANTIGONE.

Soldats, mes mains tremblantes
S'offriront sans regrets à vos chaînes pesantes:
Hélas! elles n'ont plus un père à secourir:
Elles n'ont plus, mon frère, une tombe à t'ouvrir!

De l'antique Israël parcourons les annales.

La Bible fournit de beaux traits d'amour maternel; outre ceux que j'ai cités, il en est d'autres, susceptibles de beaucoup d'intérêt; on aurait pu rappeler la touchante histoire de Ruth et Noémi. Le jugement de Salomon peint d'un trait le cœur de la véritable mère.

Ne la consolez point, ses enfants ne sont plus.

Vox in Rama audita est, dit Jérémie, *ploratus et ulutatus multus: Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt.*

« Une voix a été entendue sur la montagne avec des pleurs et

« beaucoup de gémissements : c'est Rachel pleurant ses fils; et « elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus. »

Je ne me suis pas flatté de traduire la majesté sombre et calme de cette phrase de l'Écriture sainte. Il est impossible de rendre dans tout leur charme *noluit* et *quia non sunt.* « C'est toute la « mère, a dit M. de Chateaubriand : une religion qui a consacré « un tel mot connaît bien le cœur maternel. »

Bien que je doive craindre le désavantage de la comparaison, je ne puis m'empêcher de citer ici un fragment *inédit* d'une scène lyrique composée par madame la baronne de Staël-Holstein.

AGAR.

Il est évanoui, il va mourir; je ne puis lui donner aucun secours; le ciel et la terre m'en refusent. Le voyageur du désert ne portera-t-il point ses pas dans ces lieux ?—Non, non, aucun être vivant ne saurait y subsister : les oiseaux, les insectes même ont quitté cette horrible solitude; il n'y a ici qu'un fils et sa mère, et le Tout-Puissant les y abandonne. Ah! Dieu, ai-je mérité une telle douleur ? quel est le crime qui ne serait pas trop puni par les maux que j'endure? Je considère ma vie : sans doute elle fut pleine de faiblesses. L'amour m'aveugla, la vanité me séduisit. Je voulus plaire et régner; mais au fond de mon cœur votre image, ô mon Dieu! ne fut jamais effacée. Je vous adorai dans tout ce qui est beau sur la terre, dans tout ce qui est inconnu dans le ciel. Jamais le malheur ne m'a trouvée insensible; je n'aurais jamais refusé à personne la pitié que j'implore en ce moment. Dieu tout-puissant, telle que j'étais enfin, vous m'avez trouvée digne d'être mère, vous m'avez accordé cette gloire et ce bonheur. La tendresse que j'éprouve pour cet enfant ne ressemble-t-elle pas à votre amour pour la créature, et les cris d'une mère ne retentissent-ils pas dans le ciel? Rendez mon fils à la vie, que j'entende sa voix, que ses bras innocents me pressent encore, que ses regards si doux s'attachent encore sur moi! O Dieu! tout ce charme de l'enfance, toute cette passion de mère vient de vous. Ah! que le vent de la tombe ne souffle pas si tôt sur Ismaël, qu'il ne me soit pas si tôt enlevé. Mon Dieu! laissez-le-moi jusqu'à ce que je meure. Ah! le fils ne doit pas précéder la mère dans le cercueil... Rocher dont il jaillissait peut-être jadis une source salutaire, que ton aspect est sauvage! Immobile nature, je suis seule avec toi... Ai-je entendu quelque bruit ? non, non, personne ne m'a répondu. Il y avait, tout à l'heure, une voix d'en-

fant qui me disait : Ma mère ! mais cette voix-là, je ne l'entendrai plus. Je ne suis plus mère. Mon fils, mon unique ami! du moins je te suivrai bientôt, je souffre aussi comme toi : cette soif qui t'a dévoré me consume : cette mort qui plane sur ta tête, elle étend aussi sur moi ses ailes noires. Bienfaisante mort, tu sais qu'on ne peut survivre à ce qu'on aime! O terre! mon unique asile; poussière des morts, tu ne frémis pas de pitié pour les vivants. N'importe, il faut bien que tu me reçoives. Oui, mon Dieu, vous m'exaucez, vous ne me rendez pas mon fils, mais vous me rappelez à vous ; je succombe, le terme de mes jours approche... O ma patrie! Égypte, fertile Égypte, est-ce toi que je vais revoir? les souvenirs de l'enfance se renouvellent seuls pour moi, et les peines de la vie disparaissent. J'aperçois les bords du Nil; l'air est rafraîchi par ses flots; il n'y a plus de chaleur : d'où vient que je la redoutais tant, la chaleur? C'était le froid qu'il fallait craindre, c'est le froid qui est mortel, il vient glacer mes veines. Je frissonne, je tremble, c'en est fait. (*Elle s'évanouit.*)

(*Une musique céleste se fait entendre.*)

. . . Par quel pouvoir le maternel courage
D'un lion dans Florence intimida la rage.

Ce trait, que j'ai choisi pour épisode, est tiré d'un tableau remarquable de M. Monsiau. Le fait eut lieu à Florence, dans le siècle dernier.

Ce lion si farouche est ému par ses cris...
Il semble deviner qu'une mère l'implore.

Pour reconnaître toute la force du sentiment maternel chez les animaux, il suffit de les observer, ou de se rappeler les exemples consignés dans les écrits de Pline le naturaliste, et surtout dans ceux de Buffon, leur plus célèbre historien. L'animal le plus timide et le plus faible devient intrépide pour défendre ses enfants. L'auteur du poème intitulé *les Oiseaux de la Ferme*, a retracé avec succès les soins de la poule pour sa jeune famille, et sa douleur lorsqu'elle a perdu l'un de ses petits; il termine le tableau par ce trait aussi touchant que vrai :

Elle n'avait de fils que celui qui n'est plus.

Ce sentiment est celui de toutes les mères. La sarigue, le pélican, ont reçu de la nature l'instinct du dévouement maternel. « Un crocodile, un serpent, a dit M. de Chateaubriand, ne sont « pas moins tendres pour leurs petits qu'un rossignol, une co- « lombe. C'est d'abord un contraste miraculeux et touchant de « voir un crocodile bâtir un nid, et pondre un œuf comme une « poule, et un petit monstre sortir d'une coquille comme « un poussin. La femelle du crocodile montre ensuite pour « sa famille la plus tendre sollicitude. Elle se promène entre « les nids de ses sœurs, qui forment des cônes d'œufs et d'argile, « et qui sont rangés, comme les tentes d'un camp, au bord d'un « fleuve. Elle fait une garde vigilante et laisse agir les feux du « jour. Quand enfin sa famille vient à éclore, elle la conduit au « fleuve, la lave dans une eau pure, lui apprend à nager, pêche « pour elle de petits poissons, et la protège contre les mâles, qui « veulent souvent la dévorer.

« Un Espagnol des Florides nous a raconté qu'ayant enlevé la « couvée d'un crocodile et la faisant emporter dans un panier par « des nègres, la femelle le suivit avec des cris pitoyables. « On posa deux des petits à terre : la mère aussitôt se mit à les « pousser avec ses mains et son museau ; tantôt se tenant der- « rière eux pour les défendre, tantôt marchant à leur tête pour « leur montrer le chemin. Les petits se traînaient en gémissant « sur les traces de leur mère ; et ce reptile énorme, qui « naguère ébranlait le rivage de ses rugissements, faisait alors « entendre une sorte de bêlement aussi doux que celui d'une « chèvre qui allaite ses chevreaux. »

« Le serpent-à-sonnettes le dispute au crocodile en affection « maternelle... Quand sa famille est poursuivie, il la reçoit dans « sa gueule [1] : peu content des lieux où il la pourrait cacher, il « la fait rentrer en lui, ne trouvant point pour des enfants d'asile « plus sûr que le sein d'une mère. Exemple d'un dévouement su- « blime, il ne survit point à la perte de ses petits ; car, pour les « lui ravir, il faut les arracher de ses entrailles. »

1. Voyages de Carver (Carver's travels) dans le Canada. Le même voyageur raconte que l'ourse pousse l'amour maternel jusqu'à allaiter ses petits après leur mort.

Du chantre dont Windsor admira l'harmonie,
J'aurai du moins le cœur, si je n'ai son génie.

L'illustre Pope termine l'épître au docteur Arbuthnot par des vers touchants, au sujet de sa mère; il était aussi bon fils que bon écrivain. Delille a dignement célébré la piété filiale de ce grand poète, dans la dernière édition du poëme *des Jardins :*

Approchez, contemplez ce monument pieux,
Où pleurait en silence un fils religieux :
Là repose sa mère, et des touffes plus sombres
Sur le saint mausolée ont redoublé leurs ombres;
Là, du Parnasse anglais le chantre favori
Se fit porter mourant sous son bosquet chéri;
Et son œil, que déjà couvrait l'ombre éternelle,
Vint saluer encor la tombe maternelle.

Pope fit modeler le buste de sa mère qui n'était plus, le couvrit d'un voile, et le déposa dans un lieu solitaire. C'est là qu'il venait chercher de l'inspiration pour son génie, et des émotions pour son cœur.

HERMANN ET THUSNELDA,

SCÈNE LYRIQUE.

(La scène se passe à l'extrémité de la forêt Chérusca, sur le sommet d'un rocher.)

Arminius, que les Germains appelaient *Hermann*, remporta sur les Romains des victoires mémorables. Il s'unit à *Thusnelda*, fille de *Ségeste*, qui était l'allié de ces mêmes Romains, et dont j'ai changé le nom en celui de *Sigismar*.

BARDES ET DRUIDES, THUSNELDA ET SES COMPAGNES; ENSUITE HERMANN ET SIGISMAR, PÈRE DE THUSNELDA; PEUPLE ET GUERRIERS.

LE PREMIER DRUÏDE.

Entendez-vous le bruit de l'horrible mêlée,
Bardes? Entendez-vous les cent voix de la Mort,
Comme le tourbillon du Nord,
Mugir au fond de la vallée?
Bardes, précipitez vos pas;
Allez, et que par vous la victoire s'achève;
Allez, et que de nos soldats
Vos hymnes conduisent le glaive?

(Une partie des Bardes descend du rocher.)

Druïdes, que le feu sacré
Éclaire l'épaisseur de la forêt sauvage;
Et de l'arbre au gui révéré
Que sous la serpe d'or tombe le vert feuillage.

(Quelques Druïdes coupent des branches de chêne, et les jettent dans l'urne où s'allume le feu sacré. Les Druïdes et les Bardes se rangent autour de l'autel, en chantant ce qui suit:)

CHOEUR DES BARDES ET DES DRUÏDES.

Que nos ennemis tremblent tous !
Qu'ils tremblent ! Le fils de la gloire,
Le grand Hermann combat pour nous ;
Hermann est pour nous la victoire.

LE PREMIER DRUÏDE.

Son retour du bonheur va donner le signal,
La pompe solennelle est déjà préparée ;
Et déjà le chant nuptial
S'apprête à retentir sur la harpe sacrée.

LE CHOEUR.

Que nos ennemis tremblent tous, etc.

LE PREMIER DRUÏDE, *à Thusnelda.*

Écartez de vos yeux ce voile de douleur,
Vous dont Hermann attend ses plus chères délices !
Prenez part à nos sacrifices :
L'amour et la vertu, priant pour la valeur,
Doivent trouver les Dieux propices.

THUSNELDA.

Ce bonheur ne m'est point permis :
Mon père, hélas ! combat avec vos ennemis.
Tout m'accable et me désespère ;
Ce cœur qui les chérit tous deux
Pour le vaillant Hermann peut-il former des vœux
Sans en former contre mon père ?

LE PREMIER DRUÏDE.

Peut-être qu'en ce jour prospère,
Thusnelda, fidèle à tous deux,
Pour le vaillant Hermann pourra former des vœux
Sans en former contre son père.

LES COMPAGNES DE THUSNELDA.

Peut-être qu'en ce jour prospère, etc.

(Thusnelda et ses compagnes s'approchent de l'autel.)

LE PREMIER DRUÏDE, *aux Bardes.*

Que votre hymne commence et monte vers les cieux !

CHOEUR DES BARDES.

Hertha[1], divinité chérie !
Rends-nous Hermann victorieux :
Couvre du bouclier des Dieux
Le bien-aimé de la patrie.

LE CORYPHÉE.

Appui de nos autels, fondateur de nos droits,
Toujours de nos destins son ame est occupée ;
Il agrandit son peuple, et ce roi de l'épée
Tient dans sa main le sort des rois.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie ! etc.

LE CORYPHÉE.

Filles de mort, baissez votre noir étendard ;
Assez il consterna la terre ;
Au doigt des enfants de la guerre
Assez *l'anneau de sang*[2] effraya le regard.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie ! etc.

LE CORYPHÉE.

Hermann ! pose le glaive ; arme-toi seulement
Du bouclier de fleurs que Thusnelda t'apprête ;
Des époux ordonne la fête,
Et fais asseoir la paix sur l'autel du serment.

LE CHOEUR.

Hertha, divinité chérie ! etc.

LE PREMIER DRUÏDE, *regardant du haut du rocher.*

Suspendez vos concerts, Bardes ! c'en est assez.
Par la divine Hertha nos vœux sont exaucés :
Jamais au ciel en vain notre voix ne s'élève.
Hermann et Sigismar se sont tendu la main :
Tous deux ont abaissé la pointe de leur glaive ;
De ce rocher tous deux ils prennent le chemin.

1. Cette déesse était la CYBÈLE des Germains.

2. On nommait ainsi l'anneau que portaient les braves durant la guerre.

THUSNELDA.

Il revient mon Hermann ! la gloire le ramène.
Forêts ! retentissez de chants harmonieux !
Il revient mon Hermann ! rameaux sacrés du chêne,
Parez son front victorieux !
Semez des fleurs, ô mes douces compagnes !
Semez des fleurs au-devant de ses pas ;
Et, de vos mains, aux sources des montagnes
Purifiez la lance des combats.
Il revient mon Hermann ! la gloire le ramène, etc.

SIGISMAR, *entrant avec Hermann.*

Tu l'emportes, Hermann : il n'est point d'ennemis
Que ta vaillance ne surmonte.
Ce glaive par ma main dans la tienne est remis ;
Et je puis désormais sans honte
Me soumettre au héros à qui tout est soumis.

HERMANN.

Oui, noble Sigismar, je reçois cette épée,
Qui de sang désormais ne sera plus trempée :
Je veux qu'on la suspende aux autels de nos Dieux ;
Mais j'ose réclamer un don plus précieux :
Sigismar, ta fille m'est chère ;
Ces grâces, ces vertus, cette aimable candeur,
Et l'auguste fierté de ce grand caractère,
D'un héroïque amour ont embrasé mon cœur.
Il est temps qu'un lien prospère,
Enchaînant dans son vol l'aigle des légions,
Rende la paix aux nations
Et donne à mon peuple une mère.

SIGISMAR.

Hermann, ce choix m'honore ; il prévient tous mes vœux :
Dans l'invincible Hermann j'embrasserai mon gendre ;
Et des héros le plus fameux
Des époux sera le plus tendre.
(Il unit Hermann et Thusnelda, qui vont ensemble s'asseoir sous le chêne consacré.)

LE PREMIER DRUÏDE.

Bardes ! lorsque la lune aura blanchi les cieux,
De vos hymnes religieux
Vous réjouirez nos bocages ;
Vos chants appelleront au bord de leurs nuages
Les fantômes de nos aïeux [1].
Peuple d'Hermann, peuple fidèle !
De sa jeune compagne embrassez les genoux ;
Et puisse-t-il obtenir d'elle
Le bonheur qu'il répand sur nous !

UN BARDE.

Honneur à l'épouse nouvelle !
Honneur à la chaîne éternelle
Qui joint la vierge aimable au héros glorieux !
La compagne d'Hermann doit des fils à la terre ;
Et de notre avenir son sein dépositaire
Accomplira pour nous la promesse des cieux.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Peuple d'Hermann, peuple fidèle !
De sa jeune compagne embrassons les genoux ;
Et puisse-t-il obtenir d'elle
Le bonheur qu'il répand sur nous !

1. On sait que cette croyance est commune aux Germains et aux Calédoniens.

FRAGMENTS DE SAUL,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAUL, ISMAEL.

ISMAEL.

Eh quoi ! l'obscurité dans les airs répandue
Couvre encor de ce camp la muette étendue,
Seigneur ; autour de nous tout dort en ce séjour,
Et vos gémissements ont devancé le jour ;
Et, fuyant du sommeil le calme salutaire,
Vous marchez, égaré, dans la nuit solitaire !
(*A part.*)
Il ne m'écoute pas, et son cœur abattu...

SAUL.

Samuel ! Samuel ! réponds : que me veux-tu ?

ISMAEL.

Au poids de vos malheurs votre raison succombe.

SAUL.

Non. J'ai vu Samuel se lever de sa tombe.
Je l'ai vu !

ISMAEL.

Faut-il croire aux prestiges trompeurs
Qu'enfantent du sommeil les nocturnes vapeurs ?
Un songe...

SAUL.

Je veillais.

ISMAEL.

Quoi !

SAUL.

Je l'ai vu, te dis-je ;
Et pour m'épouvanter Dieu permit un prodige :
Écoute. Tu connais l'antre mystérieux
Où, fuyant des humains le regard curieux,
Aux heures de la nuit, l'horrible Pythonisse
Offre aux spectres errants un muet sacrifice ?

ISMAEL.

Eh bien ?

SAUL.

De mes remords sans relâche obsédé,
A mon crédule effroi malgré moi j'ai cédé.
Je viens de consulter au fond de sa retraite
Des accents du tombeau cette pâle interprète ;
Elle m'a reconnu : « Que me demandez-vous ?
« Le Ciel vous a marqué du sceau de son courroux,
« Dit-elle ; de la mort ne troublez point l'empire,
« Saül ! Ne forcez point la tombe à vous maudire.
« — N'importe ! m'écriai-je, apprenez-moi mon sort ;
« Évoquez Samuel des gouffres de la mort. »
Elle me regarda d'un œil terrible et sombre :
« Tu l'exiges ? Eh bien, tu la verras cette ombre !
« Tu la verras trop tôt. » Elle dit, et ses pas
S'enfoncent tout à coup dans l'ombre du trépas.
Interdit, j'attendais la fin de ce mystère...
O terreur ! sous mes pieds je sens trembler la terre ;
Elle s'ouvre, et, du fond d'un vaste monument,
Une ombre, au front sévère, apparaît lentement :
C'était lui ; tel qu'au jour où du saint diadème,
Aux regards d'Israël, il me ceignit lui-même.
Il m'observa long-temps ; enfin, de cette voix
Qui sur leur trône assis faisait pâlir les rois :
« Tremble, tremble ! a-t-il dit ; ton jour fatal se lève ;

« Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
« Malheur à toi ! malheur à toute ta maison !
« Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
« Pour les cœurs endurcis il n'a plus d'indulgence ;
« Le sang d'Achimélech a demandé vengeance ;
« Il l'obtiendra : bientôt tu seras avec moi. »
Il fuit... je reste seul, glacé d'un morne effroi.
La Pythonisse alors revint, échevelée ;
D'une pitié farouche elle semblait troublée...
Et, comme un criminel de son arrêt frappé,
Du funèbre séjour je me suis échappé.
Tu sais tout.

ISMAEL.

Ainsi donc la parole mortelle
Ouvre et ferme à son gré la demeure éternelle !
Ce prophète odieux...

SAUL.

Déjà plus d'une fois
Le courroux éternel m'a parlé par sa voix.
Samuel, dès long-temps, à sa haine funeste
Avait associé la vengeance céleste.
Autrefois dans Rama ce prêtre factieux
Jusques à la couronne osa lever les yeux ;
Il l'allait obtenir, et la foule trompée
Préférait un moment la tiare à l'épée ;
Le temps seul éclaira ses complots ténébreux,
Et remit en mes mains le sceptre des Hébreux.
Samuel, cependant, dévora son outrage ;
D'une humilité feinte il sut voiler sa rage ;
Lui-même sur ma tête on le vit attacher
Le bandeau que son cœur brûlait d'en arracher.
Mais, dans l'ombre exerçant ses vengeances secrètes,
Il fit parler du ciel les volontés muettes,
Me lança l'anathème, et conspira dès lors
A me déshériter des suprêmes trésors.

Le cercueil l'appelait : avant que d'y descendre,
Il voulut assurer un vengeur à sa cendre ;
A ma destruction son zèle intéressé
Choisit en Éphrata l'un des fils de Jessé,
Sur son front jeune encor fit couler l'huile sainte,
Et, du temple divin déshonorant l'enceinte,
Le força d'y promettre, au nom de l'Éternel,
De me précipiter du trône d'Israël.
David m'eût arraché la couronne et la vie ;
Mais j'ai su prévenir sa criminelle envie ;
Je l'ai banni : forcé de fléchir sous ma loi,
Il a mis les déserts entre un perfide et moi.

ISMAEL.

Ses complots de si loin ne peuvent vous atteindre :
Il est trop malheureux pour être encore à craindre.

SAUL.

Il lui reste sa haine, et Doëg nous apprit
Par quels nouveaux efforts ce dangereux proscrit,
Avec un prêtre vil long-temps d'intelligence,
Fit retentir Nobbé du cri de la vengeance.
Nobbé n'est plus ; la flamme a dévoré ses tours ;
Le vengeur de David est en proie aux vautours.
Le fier Achimélech et ses prêtres perfides
Ont péri, massacrés par mes ordres rigides.
De leur sang odieux à loisir abreuvé,
Je triomphais... Ce sang contre moi s'est levé ;
Des terreurs du tombeau mon ame est poursuivie ;
La mort d'Achimélech persécute ma vie ;
Triste, je ne suis plus qu'un fantôme de roi,
Et l'esprit du Très-haut s'est emparé de moi.

. . . .

SCÈNE II.

SAUL, JONATHAS, ZAMAR, *épouse de David.*

SAUL.

. . . . , ...
Ce jour doit du combat donner l'affreux signal.
Jour terrible !

JONATHAS.

Ce jour, qu'a-t-il donc de fatal,
Seigneur ?

SAUL.

Souvent, mon fils, la victoire se lasse.
Ce jour peut de mon peuple éclairer la disgrâce.
Je n'ai point oublié ces instants de douleur
Où l'altier Philistin, trompant notre valeur,
Vint dérober aux pleurs de la sainte vallée
Du Dieu des nations l'arche encore exilée.
Déjà la plaine au loin se couvre d'assaillants ;
Ces guerriers sont nombreux.

JONATHAS.

Les nôtres sont vaillants.
Que nos tribus, Seigneur, ne soient point alarmées ;
Le dieu que nous servons est le dieu des armées.

SAUL, *sans écouter Jonathas.*

« Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
« Malheur à toi ! malheur à toute ta maison ! »

JONATHAS.

Vous craignez que le sort ne trompe votre attente ?
Hélas ! il m'en souvient : immuable et constante,
La victoire autrefois suivait nos étendards,
Et pour nous les combats n'avaient plus de hasards.
Nos tremblants ennemis voyaient, d'un pas rapide,
D'intrépides soldats suivre un chef intrépide.
Ce chef... était David.

SAUL.

Oses-tu le nommer !
Contre nous, en ce jour, le traître va s'armer.
Mais, avant d'achever son affreuse entreprise,
Il peut sentir le poids de ce bras qu'il méprise.
Je crains peu sa valeur. De ce fils de Jessé
Avant que dans Juda le nom fût prononcé,
Je triomphais d'Ammon ; et ma terrible épée
Dans le sang philistin s'était déjà trempée,
Que ce guerrier pasteur, de ses débiles traits,
Avait à peine atteint les hôtes des forêts.

. . . .

ZAMAR.

Quel crime a-t-il commis ? c'est lui seul qu'on opprime :
Votre haine, seigneur, voilà son plus grand crime.
Ce généreux David, qu'on ose humilier,
De vous, de votre peuple était le bouclier ;
Vous pouviez à la fois chérir dans votre gendre
L'ami le plus fidèle et le fils le plus tendre ;
Heureux de votre joie, ou triste de vos maux,
Il trompait vos douleurs, partageait vos travaux ;
Sa harpe solennelle et sa voix inspirée
Ramenaient le repos dans votre ame égarée :
Des hommes et de Dieu David était l'amour.
Puni de ses vertus, banni de votre cour,
Lâchement accusé des trames les plus noires,
Il est parti ; l'exil a payé ses victoires.
Depuis sa longue absence ici tout est changé :
Dans un sommeil de mort Israël est plongé ;
Votre empire a perdu sa splendeur et ses charmes ;
La maison de Saül est la maison des larmes...

SCÈNE IV.

JONATHAS, ZAMAR.

ZAMAR.

. . . .
Je ne résiste plus à l'effroi qui m'accable :
David est mon époux ; innocent ou coupable,
Ma place est près de lui ; j'y cours.

JONATHAS.

Qu'espères-tu ?

ZAMAR.

Sauver en même temps ses jours et sa vertu.

JONATHAS.

Ce soin m'est dû, Zamar, demeure.

ZAMAR.

Non, mon frère,
Non ; moi seule...

JONATHAS.

Où t'emporte un zèle téméraire ?
Te livrer aux fureurs des soldats inhumains !

ZAMAR.

L'ange de l'Éternel m'ouvrira les chemins.

JONATHAS.

Quoi ! Tu fuis sans regrets le sol Israëlite !

ZAMAR.

Ma patrie est aux lieux que mon époux habite.
Cher Jonathas, adieu.

JONATHAS.

Je ne te quitte pas ;
Courons chercher David.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DAVID.

DAVID.

David est dans vos bras.

ZAMAR.

Ciel !

JONATHAS.

David !

ZAMAR.

O moment de crainte et d'allégresse !
Qui te rend à nos pleurs ?

DAVID.

Mon devoir, ma tendresse.
La guerre se rallume, et je viens aujourd'hui
Me venger de Saül en combattant pour lui.

ZAMAR.

As-tu donc oublié sa fatale colère ?

DAVID.

Non, mais je me souviens, Zamar, qu'il est ton père.

ZAMAR.

Sais-tu qu'Achimélech au pied du saint autel?...

DAVID.

Je sais que les périls menacent Israël.

ZAMAR.

C'est ainsi que David trahissait sa patrie !

DAVID.

Trahir !

JONATHAS.

Sur un faux bruit, aveuglé de furie,
Mon père contre toi rassemble ses soldats.
A qui vient le défendre il promet le trépas.

DAVID.

Il connaîtra bientôt si David est rebelle.
Une élite intrépide, à mon malheur fidèle,
Dans les champs de l'exil a suivi mes destins :
Elle est prête à marcher contre les Philistins.

JONATHAS.

En leurs murs odieux tu cherchas un refuge.

DAVID.

Dieu seul m'y conduisit ; Dieu seul sera mon juge.

Saül m'avait banni. Dans l'horreur de mon sort,
Parmi les Philistins j'allais chercher la mort.
Mais leur roi généreux, me traitant comme un frère,
Aux murs de Sicéleg accueillit ma misère.
Ses bienfaits cependant pesaient à ma douleur;
Je sentais un remords pire que le malheur :
« Accepter les bienfaits de cette race impie !
« C'est un crime, ai-je dit ; il faut que je l'expie. »
Et, reprenant les maux qui m'étaient destinés,
Je rendis à l'exil mes jours infortunés.
Quoi ! Zamar, aux chagrins tu demeures en proie !

ZAMAR.

Une terreur secrète empoisonne ma joie.
Si la mort...

DAVID.

Aux Hébreux quand je dois mes secours,
Zamar, ai-je le temps de penser à mes jours?
La trompette guerrière a sonné les alarmes ;
Et, comme un pâtre obscur fuyant au bruit des armes,
Des destins de Sion prompt à se détacher,
Dans le fond des déserts David s'irait cacher !

ZAMAR.

Qui pourra des dangers où ton zèle se livre,
Te sauver?...

DAVID.

Dieu, si Dieu me croit digne de vivre ;
Ce Dieu qui sur le Nil, de son bras paternel,
Soutenait le berceau du fils de Jocabel ;
Ce Dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
S'il daigne me choisir pour ses vastes desseins,
Détournera de moi le fer des assassins.

JONATHAS.

Dans ta bouche, ô David, il a mis sa parole.
Gloire au Dieu de Jacob ! il afflige et console.

Il veut, ressuscitant nos antiques vertus,
Relever de Juda les destins abattus.

ZAMAR.

Puisqu'il me rend David, je bénis sa puissance.
(A David.)
Je te revois enfin ! Hélas ! durant l'absence,
Combien a dû souffrir l'époux que je chéris !

DAVID.

Oh ! si tu connaissais le destin des proscrits !
Brûlé des feux du jour, j'ai d'une marche lente
Traversé de Pharan l'immensité brûlante.
Éphraïm et Silo, Séir et Bethzamé,
M'ont vu, pâle, abattu, par la soif consumé,
Me traînant, dans la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputer leurs asiles.
Un jour enfin, lassé de mon pénible sort,
Je m'assis sur la pierre, et j'attendis la mort...
Soudain un cri s'élève, et l'écho solitaire
Apporte jusqu'à moi le signal de la guerre :
« Israël, m'écriai-je, a besoin de mon bras ;
« David ne doit mourir qu'au milieu des combats. »

JONATHAS.

Non, tu ne mourras point, tu vivras pour la gloire.
Ta présence, David, est pour nous la victoire.
Dieu remet notre cause à l'un de ses élus ;
Dieu veille sur son peuple, et je n'en doute plus.
Quittez, il en est temps, l'ombre de vos murailles ;
Rouvrez, fiers Philistins, la lice des batailles,
Unissez vos efforts ; venez, accourez tous :
L'Éternel et David combattront avec nous.

ZAMAR.

Le soleil, plus ardent, déjà brûle la plaine.
Éloigne-toi : lassé d'une recherche vaine,
Mon père va bientôt reparaître en ces lieux.

DAVID.

Je l'attendrai, Zamar.

ZAMAR.

Évite encor ses yeux.
Laisse-nous par nos pleurs désarmer sa colère,
Et réveiller pour toi la tendresse d'un père.

DAVID.

Quoi ! déjà de vos bras vous voulez m'arracher ?
Comme un vil criminel faut-il donc me cacher ?

ZAMAR.

Il le faut, tout l'ordonne... et moi, je t'en conjure.
Ce rocher dont le temps creusa la voûte obscure,
Peut t'offrir dans ses flancs un refuge assuré.
Sous ce rocher, David, je t'ai souvent pleuré.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAVID.

. . . .
De ces lâches détours mon ame est incapable ;
Me cacher plus long-temps, c'est m'avouer coupable.
On vient...

SCÈNE II.

DAVID, SAUL.

SAUL.

Ciel ! de mes yeux est-ce une vaine erreur ?
David !

DAVID.

David lui-même.

SAUL.

O surprise ! O fureur !

Dis, quels sont tes projets? qui te ramène, traître?
Viens-tu braver encore et ton père et ton maître?
Viens-tu m'assassiner?

DAVID.

Je viens vous secourir.

. . . .

. . . .

Rappelez-vous ce jour où, fier de ma conquête,
Je vins de Goliath vous présenter la tête.
Vous-même jusqu'aux cieux éleviez mes exploits;
Revêtu par vos mains de la pourpre des rois,
J'attachais les regards de toute la Judée...
Eh bien, cette faveur qui m'était accordée,
Ces honneurs imposants, prodigués au vainqueur,
Éblouissaient mes yeux sans aveugler mon cœur;
Et le ciel m'est témoin qu'en ce jour d'allégresse
Je n'étais orgueilleux que de votre tendresse.

. . . .

SAUL.

Cependant Samuël conspirait avec toi;
Il te léguait le soin de détrôner ton roi.

DAVID.

Il me léguait le soin de défendre mon père.
Votre gloire, seigneur, de tout temps lui fut chère.
Le chêne de Thabor et les monts du Béthel
L'ont vu jadis, non loin du tombeau de Rachel,
Vous décerner des rois la marque révérée:
Il déplorait les maux de votre ame égarée;
Et, demandant au ciel un terme à vos ennuis,
Ses pleurs coulaient pour vous dans la longueur des nuits.

SAUL.

N'a-t-il point, contraignant ta bouche à l'imposture,
Attaché sur ton front la couronne future?

DAVID.

Quand le ciel a parlé, nous devons obéir.

SAUL.

C'est ainsi que toujours quiconque veut trahir,
Croyant en imposer à tous tant que nous sommes,
Feint d'obéir à Dieu pour commander aux hommes.
Armé contre mes jours...

DAVID.

Je les ai défendus;
Oui, Seigneur. D'*Engaddi* ne vous souvient-il plus?
De fidèles amis une troupe assemblée
Traversait avec moi cette étroite vallée:
L'espoir de la vengeance y retenait vos pas;
La nuit avait fermé les yeux de vos soldats.
De vous revoir encor je conçois l'espérance;
Le ciel remplit mon cœur d'une sainte assurance;
D'un pied silencieux, j'approche... en ces moments
Un sommeil passager suspendait vos tourments,
Quand de mes compagnons le zèle parricide:
« Ami, de tes destins que cette nuit décide;
« Frappons, que ce sommeil soit un sommeil de mort. »
A ces mots, n'écoutant qu'un farouche transport,
Leurs frémissantes mains sur vous lèvent la lance.
Au-devant de leurs coups à l'instant je m'élance;
Les arrête... et bientôt leur regard étonné
Me voit à vos genoux humblement prosterné.
Mais du moins je voulus qu'une preuve certaine
Fît répéter un jour à votre aveugle haine:
« A tort j'ai cru David capable d'un forfait;
« David m'a pu frapper, David ne l'a point fait. »
Vos armes près de vous reposaient sur la terre;
Alors, me saisissant du tranchant cimeterre:
« Ce fer, que le hasard vient de me confier,
« Doit terminer ma vie ou me justifier, »
M'écriai-je. Ce fer, le voici: qu'il révèle
Qu'à mon père, à mon roi, je fus toujours fidèle.
Si vous doutez encore... armez-en votre main.

Qu'il vous serve, seigneur, à me percer le sein.

SAUL, *à part.*

Quel pouvoir, malgré moi, me captive et me touche?
(*haut.*)
Serait-ce la vertu qui parle par ta bouche?
Qu'ai-je dit? de ton cœur elle a fui pour jamais.

DAVID.

Seigneur...

SAUL.

Ah! malheureux, je sens que je t'aimais.

DAVID.

Souvenir triste et doux de mes jeunes années!...
Avez-vous oublié ces paisibles journées,
Lorsque, me prodiguant les plus tendres bienfaits,
Vous reposiez sur moi vos regards satisfaits?
Nourri dans votre sein, à vos leçons fidèle,
Je croissais en vertu sous l'ombre paternelle:
« David, me disiez-vous, sois l'un de mes enfants,
« Sois l'appui de mon cœur, l'amour de mes vieux ans,
« Ne me quitte jamais... » Oh! pardonnez aux larmes
Que je répands encor sur ces temps pleins de charmes.
Mais vous-même je vois vos pleurs prêts à couler...
Le ciel en ma faveur daigne-t-il vous parler?
Dieu d'Abraham! tu sais si mon cœur est perfide!
Ah! du haut de ce trône où ta gloire réside,
Fais que la vérité descende en ce séjour,
Et rends-moi de Saül les bontés et l'amour.

. . . .

SCÈNE V.

DAVID, *condamné à la mort par Saül.*

Adieu, seigneur, adieu, vous qui fûtes mon père.
Sans crime j'ai vécu, je mourrai sans remords;
Mais vous!... Trouble inconnu! mystérieux transports!

Mon esprit est frappé d'une clarté nouvelle ;
Le terrible avenir à mes yeux se révèle :
Saül, poussez des cris et des gémissements ;
Que la cendre et le deuil couvrent vos vètements.
La vengeance des cieux n'était que suspendue ;
La main de l'Éternel est encore étendue ;
Ce formidable jour est le jour du courroux ;
Le glaive de la mort plane déjà sur vous :
La maison de Saül s'écroule tout entière,
Et le vent du désert chasse au loin sa poussière.

SAUL.

Ne joins pas l'imposture à la témérité.

DAVID.

Sur les bords de la tombe on dit la vérité.

ACTE III.

SCÈNE III.

SAUL, *revenant du combat;* ZAMAR.

SAUL, *dans l'égarement.*

Ma fille, éloigne-toi de ces funestes lieux.
Sais-tu que sur mes pas un vainqueur furieux
Vient jusque dans mon camp porter son insolence?
Fuis, et laisse-moi seul expirer sous sa lance.
Dieu terrible ! tes coups ne m'épouvantent pas ;
On peut perdre le jour quand on perd ses états.
Frappe, fais-moi porter la peine d'un grand crime ;
Mais épargne du moins cette tendre victime :
Quoique bien jeune encore, elle a gémi long-temps ;
Je te la recommande à mes derniers instants.
Adieu, champs d'Israël; adieu, douces contrées,
Des regards du Seigneur autrefois honorées!

Attristez-vous, pleurez mon lamentable sort.
Gelboé ! couvre-toi des ombres de la mort.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées !
Puisses-tu de Saül garder le souvenir,
Et raconter sa chute aux siècles à venir !

ZAMAR.

Ah ! seigneur, écartez cette image funeste !
Pour consoler vos jours une fille vous reste.
J'allais unir mon sort au sort de mon époux ;
J'allais mourir pour lui, je vais vivre pour vous.
Pardonnez si jamais, d'une bouche coupable,
J'osai vous reprocher le malheur qui m'accable :
Je ne me souviens plus des maux que j'ai soufferts ;
Mon père est à mes yeux absous par ses revers.

SAUL.

Quoi ! tu daignes me plaindre ! Oh ! viens, fille chérie,
Viens de l'ange de mort désarmer la furie :
Non, il n'osera point me frapper dans tes bras.
Demeure, défends-moi, ne m'abandonne pas ;
Et que puissent, forçant sa vengeance à m'absoudre,
Tes vertus m'entourer et détourner la foudre !...
Insensé ! qu'ai-je dit ? Adieu, ma fille, adieu.
Fuis ; laisse-moi seul peser la main de Dieu :
N'entends-je point encor la voix de son prophète ?
Oui, je la reconnais... écoute... elle répète
Cet anathème affreux qui trouble ma raison :
« Malheur à toi ! malheur à toute ta maison ! »

SCÈNE V.

(*Ismaël, après avoir annoncé à David et à Zamar la mort de Jonathas et de Saül, ajoute en parlant de ce dernier :*)

Ces deux soldats, témoins de son heure fatale,

Apportent devant vous sa dépouille royale.
A son fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau ;
Mais il n'est plus de roi dans la nuit du tombeau.
Recevez, ô David, l'auguste diadême
Qu'autrefois dans Rama Dieu vous promit lui-même.
Peuple saint, approchez, et venez avec moi
Dans votre défenseur saluer votre roi.

DAVID.

Épargnez, épargnez à mon ame attristée
De ces cruels honneurs la pompe ensanglantée.
Il est d'autres devoirs. Que dans tout Israël,
Par des gémissements, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu ; venez, et sur leurs corps
Répétons, l'œil en pleurs, le cantique des morts.
En un même cercueil réunissons leur cendre :
Et moi-même après eux que n'y puis-je descendre !

ISMAEL.

Non ; vos jours nous sont dus : la main de l'Éternel
Confie à vos vertus le bonheur d'Israël.
Régnez, prince, régnez.

DAVID.

Couronne trop funeste !
Héritage sanglant, présent que je déteste !
Fallait-il que David le payât d'un tel prix ?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits !

LA

BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Que de faits éclatants sollicitent ma voix!
Que d'exploits effacés par de plus grands exploits!
Si de l'antique Homère imitateur fidèle
Je pouvais m'emparer de sa lyre immortelle,
O France! je dirais comment ton noble sein
D'innombrables soldats se hérissa soudain,
Tel qu'on a vu jadis la thébaine poussière
Enfanter pour Cadmus une moisson guerrière;
Je dirais Albion et ses conseils pervers;
Le Danube vaincu mugirait dans mes vers;
Je peindrais Ulm, témoin de tant de funérailles,
Abaissant devant nous l'orgueil de ses murailles.
Mais comment égaler le poète d'Hector!
Qu'un grand homme du moins soutienne mon essor;
La voix des nations m'a raconté sa gloire;
Muse, viens m'inspirer l'hymne de la victoire,
Et puissé-je, enflammé par un sujet si beau,
Des lauriers du vainqueur détacher un rameau!

La nuit, du haut des airs lentement descendue,
Des plaines d'Austerlitz embrassait l'étendue,
Et fermait un moment la lice des combats;
Les Russes effrénés, dans leurs bruyants éclats,
Interrompaient au loin le calme des ténèbres:
Lorsque triste, et le front ceint de voiles funèbres,
Une ombre magnanime, interprète du sort,

S'élança tout à coup du séjour de la mort.
C'était ce Czar fameux dont la longue industrie
Du Tartare grossier polit la barbarie;
La hache de Sardam chargeait encor son bras :
« Arrêtez! cria-t-il, où courez-vous, soldats?
« Quoi! l'or injurieux qu'a versé l'Angleterre
« Peut vous précipiter dans une injuste guerre!
« Hélas! j'ai donc en vain sur l'empire des czars
« Fait briller si long-temps le pur flambeau des arts!
« La torche incendiaire, armant votre furie,
« Va seule désormais éclairer ma patrie!
« Osez-vous dans leur gloire attaquer des Français?
« Avez-vous oublié leurs éclatants succès?
« Un héros les conduit..... Phalanges obstinées,
« Fuyez, n'attendez pas L'HOMME DES DESTINÉES [1]. »
Inutiles accents! leur fureur n'entend pas
Ces avis prononcés par la voix du trépas.

Tandis qu'un vain orgueil les trompe et les anime,
NAPOLÉON, qu'enflamme un espoir magnanime,
Repousse du sommeil les stériles pavots;
A travers la nuit sombre il poursuit ses travaux :
Son active insomnie a préparé sa gloire,
Et déjà sa pensée enfante la victoire.

Mais un autre garant offert par le Destin
Prédit à nos guerriers un triomphe certain.
Anniversaire auguste! époque fortunée!
Ils volent au combat dans la même journée
Où la France ravie, oubliant tous ses maux,
Du titre d'EMPEREUR salua son héros.
Tout le camp jette un cri : du chaume qui pétille
Sur les mousquets ardents la flamme éclate et brille;

1. Les peuples du nord ont nommé notre empereur *l'homme du destin.*

Aux ennemis troublés elle annonce leur sort :
Ces clartés sont pour eux les lueurs de la mort.

Cependant des Français le guide infatigable
Dispose du combat l'appareil redoutable,
Parcourt ces bataillons sous ses regards formés ;
Et de leur nom de gloire il les a tous nommés.
Mais tandis qu'en leurs yeux le courage rayonne,
Et que leur sang guerrier dans leurs veines bouillonne,
Ne vois-je pas frémir d'un généreux courroux
Ceux qu'un jaloux destin réserve aux derniers coups ?
De leurs pleurs belliqueux leurs armes sont baignées,
Et le glaive s'irrite en leurs mains indignées ;
Une noble rougeur se répand sur leurs fronts :
Les postes sans péril sont pour eux des affronts.
Guerriers, consolez-vous : pour mériter la gloire
Votre plainte héroïque égale une victoire,

Enfin le jour a lui : l'armée aux larges flancs
En ligne formidable a déployé ses rangs.
Le signal est donné. Le fougueux Moscovite
En tumulte déjà court et se précipite ;
Déjà pour l'attaquer je vois de toutes parts
S'avancer nos soldats en mobiles remparts ;
Je vois à pas égaux marcher inébranlables
Nos bataillons nombreux, serrés, impénétrables.
L'écho lointain des monts, des rochers et des bois,
Prolonge de l'airain la foudroyante voix :
L'airain dévastateur, d'une bouche enflammée,
Vomit au loin la mort dans des flots de fumée.
On s'approche, et bientôt corps à corps on combat ;
Le fer résiste au fer, le soldat au soldat.
Le sol a disparu sous l'épaisse mêlée ;
Du poids des combattants la campagne accablée
Tressaille sous les bonds des rapides coursiers :

L'un sur l'autre accourant, des centaures guerriers
S'entrechoquent..... Ainsi deux énormes nuages,
Dont les flancs ténébreux couvent de noirs orages,
Terribles, se heurtant, se brisant dans les airs,
Font au loin rejaillir la foudre et les éclairs.
Là, menaçant de loin, le bronze éclate et tonne;
Ici frappe de près le poignard de Bayonne:
Le glaive ardent frémit; de mille combattants,
Le sabre fait voler les débris palpitants:
L'un, espérant tromper la fatale poursuite,
D'un coup déshonorant est frappé dans sa fuite;
L'autre, que les coursiers ont foulé sous leurs pas,
Implore du vainqueur le bienfait du trépas;
Luttant contre la mort, d'autres mordent l'arène:
On tombe, on se relève, on retombe, on se traîne.
Oh! combien d'ennemis vaincus, blessés, mourants,
L'un par l'autre écrasés, l'un sur l'autre expirants!
Que de drapeaux conquis! que d'aigles prisonnières!
Une heure a vu tomber des légions entières;
Et des Russes tremblants les stériles efforts
Ne nous opposent plus que des remparts de morts.

A ce funèbre aspect, poussant des cris de rage,
L'escorte d'Alexandre ose affronter l'orage;
Sur nos rangs étonnés elle fond en courroux,
Les enfonce..... Orgueilleux, dites, espériez-vous
Tenir quelques instants la fortune en balance,
Et de Napoléon tromper la vigilance?
Tremblez! il est partout. Un seul de ses regards
Ranime les soldats, soutient leurs étendards:
Il a parlé..... Volez, troupe fière et terrible,
Que sa voix décora du surnom d'INVINCIBLE;
Volez; qu'à votre aspect, dans leur course arrêtés,
Ces vainqueurs d'un moment tombent épouvantés.

Du jeune Constantin l'impétueuse élite
S'élance, et le Français par l'obstacle s'irrite.
Tel un fleuve rapide en sa course emporté,
Par les débris d'un roc un moment arrêté,
Soulève en bouillonnant tous ses flots qu'il amasse,
Tombe de tout son poids sur cette énorme masse,
La détache, l'entraîne en son sein furieux,
Et poursuit fièrement son cours victorieux :
Ainsi de nos guerriers la rage redoublée
Heurte, renverse, entraîne une foule accablée ;
Et Constantin, fuyant devant nos étendards,
Va conter sa défaite à la cité des Czars.

Épouvanté du sang qui rougit sa victoire,
Le bras vainqueur s'arrête, il interrompt sa gloire :
Au carnage succède un terrible repos,
Et la Destruction laisse tomber sa faux.
Mais de nos ennemis les aigles palpitantes
Se soulevaient encor sur leurs ailes sanglantes ;
D'arrogants bataillons, par un dernier effort,
Rassemblaient leurs débris dans les champs de la mort,
Et se flattaient du moins, méditant notre perte,
D'engloutir nos lauriers dans leur tombe entr'ouverte.
Vain orgueil ! indigné d'un espoir insolent,
NAPOLÉON saisit le glaive étincelant :
Il paraît, tout a fui. Des plaines désolées
Nos ennemis chassés tombent dans les vallées,
Dans les marais profonds, où s'étend sous leurs yeux
La sombre et vaste horreur des lacs silencieux :
Ils mesurent au loin l'épouvantable espace,
Et s'avancent tremblants sur des plaines de glace.
O funeste refuge ! ô déplorable sort !
La mort est sous leurs pas, sur leur tête est la mort.
J'entends déjà mugir les bronzes en furie :
Sous leurs coups redoublés la glace éclate, crie,

S'ouvre....., et la profondeur des gouffres dévorants
A soudain englouti des monceaux de mourants.
Leur lamentable voix sous l'onde s'est perdue;
Un silence de mort règne dans l'étendue:
Moins triste se déploie à l'œil épouvanté
Des marais stygiens la morne immensité.
Quelques infortunés échappés à leur perte
Erraient, pâles d'horreur, sur la rive déserte,
Et, par des pleurs sanglants expiant leur orgueil,
Se souvenaient alors qu'avant ce jour de deuil
L'ombre auguste avait dit : «Phalanges obstinées,
«Fuyez, n'attendez pas L'HOMME DES DESTINÉES! »

Mais déjà l'olivier, qui fait fleurir la paix,
Répand sur le Germain son ombre et ses bienfaits :
Des fils de la Néva consolant la défaite,
La pitié du vainqueur protége leur retraite.
Vous, qu'enlevait la guerre à vos lointains climats,
Vous reverrez encor vos déserts, vos frimas;
Vous ne gémirez point aux terres étrangères;
Heureux, vous vieillirez sous le toit de vos pères!
Le Français triomphant est l'ami du vaincu;
Sa haine à son courroux n'a jamais survécu:
Il plaint ses ennemis, et, pleurant sa victoire,
Obtient par sa bonté le pardon de sa gloire.

Magnanimes héros, par un héros conduits,
De vos brillants efforts cueillez en paix les fruits;
Respirez un moment du fracas des batailles;
Sur le char des vainqueurs rentrez dans nos murailles :
La France vous attend. Ne la voyez-vous pas
D'hommages et de vœux environner vos pas?
Le peuple impatient vous prépare des fêtes;
De palmes et de fleurs il veut ceindre vos têtes.
Oh! comme avec transport tous les yeux à la fois

Dans vos yeux belliqueux chercheront vos exploits!
Venez tous, contemplez de vos regards avides
L'illustre compagnon de vos travaux rapides.
Vous l'avez vu, bravant la fureur des hivers,
S'associer aux maux que vous avez soufferts;
Voyez quelle splendeur aujourd'hui l'environne!
Voyez le diadème et la double couronne
Couvrir ce front guerrier que le casque a pressé!
Venez, objets chéris de son zèle empressé,
Approchez; il est temps que sa main vous partage
De vos fiers ennemis l'opulent héritage:
Ces trésors, par vos mains noblement recueillis,
Iront charmer les jours de vos parents vieillis.

Et vous, de qui le sang cimenta la victoire,
Vous de qui nos regrets consacrent la mémoire;
Que l'insensible mort, que le cercueil jaloux,
Laissent du moins passer nos soupirs jusqu'à vous;
Et tant que l'on verra, prêt à clore l'année,
Décembre ramener sa seconde journée,
L'autel fera fumer l'encens religieux,
Les hymnes du trépas monteront vers les cieux,
Et les honneurs rendus à vos saints mausolées
Réjouiront encor vos ombres consolées.

NOTES.

Anniversaire auguste! époque fortunée!

Le destin semblait avoir voulu rapprocher deux époques célèbres; l'anniversaire du couronnement de l'Empereur devait être témoin d'un des plus beaux faits d'armes du siècle. Cette heureuse circonstance redoublait encore la confiance et l'intrépidité du soldat, qui brûlait de célébrer une grande journée par de grands exploits.

Le 10 frimaire, à l'entrée de la nuit, l'Empereur, malgré les fatigues de la journée, voulut visiter à pied, et *incognito*, tous les bivouacs : mais il espérait en vain se dérober aux yeux de ses soldats; leurs cœurs l'eurent bientôt reconnu. Alors éclatèrent les témoignages du plus vif enthousiasme : des fanaux de paille s'élevèrent en un moment sur les perches et les fusils; et au sein de ce joyeux incendie l'Empereur fut salué par les acclamations de quatre-vingt mille hommes. Toute l'armée disait que le lendemain elle voulait lui donner un bouquet digne de lui. Un des plus vieux grenadiers s'approcha, et lui dit : « SIRE, tu n'auras pas besoin de t'exposer; « je te promets au nom des grenadiers de l'armée que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons « demain l'artillerie et les drapeaux de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement. »

L'Empereur avait publié la proclamation suivante, bien capable d'électriser son armée :

« Soldats, l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm : ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez oursuivis constamment jusqu'ici.

« Les positions que nous occupons sont formidables, et pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc.

« Soldats, je dirigerai moi-même tous vos bataillons : je me

tiendrai loin du feu, si avec votre bravoure accoutumée vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis; mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups; car la victoire ne saurait hésiter dans cette journée surtout où il y va de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

« Que sous prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation.

« Cette victoire finira notre campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous seront joints par les nouvelles armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Et de leur nom de gloire il les a tous nommés.

L'Empereur, qui connaît la composition de chaque régiment, adressait à chacun quelques mots en passant, et ces mots leur servaient de ralliement dans le combat. Il dit au 57e : « Souvenez-vous qu'il y a bien des années que je vous ai sur-« nommé *le Terrible.* »

Ne vois-je pas frémir d'un généreux courroux
Ceux qu'un jaloux destin réserve aux derniers coups?

La garde à pied de l'Empereur pleurait de rage de ne pouvoir donner. Comme elle demandait de la gloire et des périls : « Réjouissez-vous de ne rien faire, lui dit l'Empereur; tant « mieux si l'on n'a pas besoin de vous aujourd'hui. »

Le signal est donné. . . . . .

Je me servirai de la relation officielle du combat pour suppléer ici aux détails que la poésie ne pouvait admettre :

« Cette bataille, que les soldats s'obstinent à appeler la *Journée des trois Empereurs*, que d'autres appellent la *Journée de l'Anniversaire*, et que l'Empereur a nommée la *Bataille d'Austerlitz*, sera à jamais mémorable dans les fastes de la grande nation.

« L'Empereur, entouré de tous les maréchaux, attendait pour donner ses derniers ordres que l'horizon fût bien éclairci : aux premiers rayons du soleil, les ordres furent donnés, et chaque maréchal rejoignit son corps au grand galop.

« L'Empereur dit en passant sur le front de bandière de plusieurs régiments : « Soldats, il faut finir cette campagne « par un coup de tonnerre, qui confondra l'orgueil de nos « ennemis ; » et aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes, et des cris de *vive l'Empereur !* furent le véritable signal du combat. Un instant après la canonnade se fit entendre à l'extrémité de la droite, que l'avant-garde ennemie avait déjà débordée ; mais la rencontre imprévue du général Davoust arrêta l'ennemi tout court, et le combat s'engagea. Le maréchal Soult s'ébranla au même instant, se dirigea sur les hauteurs du village de Stratzen avec les divisions des généraux Vandamme et Saint-Hilaire, et coupa entièrement la droite de l'ennemi dont les mouvements devinrent incertains.

« Surprise par une marche de flanc, pendant qu'elle fuyait, se croyant attaquante et se voyant attaquée, elle se regarda comme à demi battue.

« Le prince Murat s'ébranle avec sa cavalerie ; la gauche, commandée par le maréchal Lannes, marche en échelons par régiments, comme à l'exercice : une canonnade épouvantable s'engage sur toute la ligne ; deux cents pièces de canon, et près de deux cent mille hommes, faisaient un bruit épouvantable.

« C'était un véritable combat de géants. Il n'y avait pas une heure que l'on se battait, et toute la gauche de l'ennemi était coupée : sa droite se trouvait déjà arrivée à Austerlitz, quartier général des deux Empereurs. »

A ce funèbre aspect, poussant des cris de rage,
L'escorte d'Alexandre ose affronter l'orage ;
Sur nos rangs étonnés elle fond en courroux,
Les enfonce. . . . . . .

« Un bataillon du 4e de ligne fut chargé par la garde impériale russe à cheval, et fut culbuté : mais l'Empereur n'était pas loin ; il s'aperçut de ce mouvement, et ordonna au maréchal Bessières de se porter au secours de sa droite avec ses INVINCIBLES, et bientôt les deux gardes furent aux mains. Le succès ne pouvait être douteux. Dans un moment la garde

russe fut en déroute ; colonel, artillerie, étendards, tout fut enlevé : le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé ; lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

« Les deux Empereurs, des hauteurs d'Austerlitz, virent la défaite de toute la garde russe. Au même moment le centre de l'armée, commandé par le maréchal Bernadotte, s'avança ; trois de ses régiments soutinrent une très belle charge de cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lannes, donna plusieurs fois : toutes les charges furent victorieuses. La division du général Caffarelli s'est distinguée ; les divisions de cuirassiers se sont emparées des batteries de l'ennemi : à une heure après-midi la victoire était décidée ; elle n'avait pas été un moment douteuse ; pas un homme de la réserve n'avait été nécessaire et n'avait donné nulle part. »

. . . . Des plaines désolées
Nos ennemis chassés tombent dans les vallées,
Dans les marais profonds, où s'étend sous leurs yeux
La sombre et vaste horreur des lacs silencieux.

« Le corps ennemi avait été chassé dans un fond, et se trouvait acculé à un lac. L'Empereur s'y porta avec vingt pièces de canon. Ce corps fut chassé de position en position, et l'on vit un spectable horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir, vingt mille hommes trouvant dans les eaux leur cercueil.

« Deux colonnes, chacune de quatre mille Russes, mettent bas les armes, et se rendent prisonnières : tout le parc ennemi est pris. Les résultats de cette journée sont quarante-cinq drapeaux russes, parmi lesquels sont les étendards de la garde impériale ; un nombre considérable de prisonniers, parmi lesquels douze ou quinze généraux ; et au moins quinze mille Russes tués. On ne peut guère évaluer notre perte à plus de huit cents hommes tués, et à quinze ou seize cents blessés : cela n'étonnera point les militaires qui savent que ce n'est que dans la déroute qu'on perd des hommes ; et nul autre corps que le bataillon du 4e n'a été rompu. Parmi les blessés sont le général Saint-Hilaire qui, blessé au commencement de l'action, est resté toute la journée sur le champ de bataille ; il s'est couvert de gloire ; les généraux de division Kellermann et Walter ; les généraux de brigade Valhubert, Thiébault, Sébastiani, Compan et Rapp, aide-de-camp de l'Empereur ; c'est ce dernier qui, en chargeant à la tête des

grenadiers de la garde, a pris le prince Repnin, commandant les chevaliers de la garde impériale de Russie.

« L'armée française, quoique nombreuse et belle, était moins nombreuse que l'armée ennemie, qui était forte de cent cinq mille hommes, dont quatre-vingt mille Russes et vingt-cinq mille Autrichiens. La moitié de cette armée est détruite, le reste a été mis en déroute complète, et la plus grande partie a jeté ses armes.

« Trois colonels de la garde impériale russe sont pris avec le général qui la commandait. Les hussards de cette garde ont fait une charge sur la division Caffarelli : cette seule charge leur a coûté trois cents hommes qui restèrent sur le champ de bataille. La cavalerie française s'est montrée supérieure à celle ennemie, et à elle-même. A la fin de la bataille, l'Empereur a envoyé le colonel Dallemagne avec deux escadrons de sa garde, pour parcourir à volonté les environs du champ de bataille, et ramener les fuyards : il a pris plusieurs drapeaux, treize pièces de canon, et fait quinze cents prisonniers. La garde regrette beaucoup le colonel des chasseurs à cheval, Morland, tué d'un coup de mitraille en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe : cette artillerie fut prise, mais ce brave colonel trouva la mort. Nous n'avons eu aucun général tué. Le colonel Masas, du 14e de ligne, brave homme, a été tué : beaucoup de chefs de bataillon ont été blessés. Les voltigeurs ont rivalisé avec les grenadiers : le 55e, le 43e, le 14e, le 36e, le 40e, le 17e ; mais on n'ose nommer aucun corps, ce serait une injustice pour les autres ; ils ont tous fait l'impossible. Il n'y avait pas un officier, pas un général, pas un soldat, qui ne fût décidé à vaincre ou à périr.

Il ne faut point taire un trait qui honore l'ennemi : le commandant de l'artillerie de la garde impériale russe venait de perdre ses pièces, il rencontra l'Empereur : « Sire, lui dit-il, « faites-moi fusiller, je viens de perdre mes pièces. — Jeune « homme, lui répondit l'Empereur, j'apprécie vos larmes ; « mais on peut être battu par mon armée, et avoir encore des « titres à la gloire. »

Des fils de la Néva consolant la défaite,
La pitié du vainqueur protége leur retraite.

L'Empereur eut la générosité de permettre que l'armée ennemie se retirât chez elle sur la seule parole de l'empereur

de Russie. Ce beau trait rappelle les six mille hommes renvoyés si noblement à l'empereur Paul.

Magnanimes héros, par un héros conduits,
De vos brillants efforts cueillez en paix les fruits;
Respirez un moment du fracas des batailles;
Sur le char des vainqueurs rentrez dans nos murailles :
La France vous attend.

L'Empereur lui-même exprima ce vœu touchant dans la proclamation suivante, où, après la bataille, il témoigna sa satisfaction à son armée.

« Soldats, je suis content de vous; vous avez à la journée d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre heures ou coupée ou dispersée; ce qui a échappé à votre fer fut noyé dans les lacs.

« Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie, tant vantée et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter. Ainsi en deux mois cette troisième coalition a été vaincue et dissoute. La paix ne peut plus être éloignée; mais, comme je l'ai promis à mon peuple avant de passer le Rhin, je ne ferai qu'une paix qui nous donne des garanties, et assure des récompenses à nos alliés.

« Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux : mais dans le même moment nos ennemis pensaient à la détruire et à l'avilir; et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis : projets téméraires et insensés, que le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre Empereur vous avez anéantis et confondus. Vous leur avez appris qu'il est plus facile de nous braver et de nous menacer que de nous vaincre.

« Soldats, lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le bonheur et la prospérité de notre patrie sera accompli, je

vous ramènerai en France ; là, vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes. Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : « J'étais à la bataille d'Austerlitz, » pour que l'on vous réponde : « Voilà un brave. »

Et vous de qui le sang cimenta la victoire,
Vous de qui nos regrets consacrent la mémoire.....

L'Empereur a institué une cérémonie funèbre, qui aura lieu chaque anniversaire de la bataille d'Austerlitz, en l'honneur des braves qui ont péri dans cette journée.

TABLE.

Poèmes.	*Pages.*
Charlemague à Pavie.	1
Alfred.	62
La Rançon d'Egill.	126
Emma et Eginard.	134
Belzunce, ou la Peste de Marseille.	145
La mort de Rotrou.	160
Goffin, ou le Héros liégeois.	164
L'Amour maternel.	170
Hermann et Thusnelda, scène lyrique.	210
Fragments de Saül, tragédie en trois actes.	215
La Bataille d'Austerlitz.	232

FIN DE LA TABLE.

ŒUVRES POSTHUMES.

TRAGÉDIES.

CORÉSUS,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

Pausanias dans ses *Achaïques*, Vigénère dans ses *Annotations* sur Philostrate, et Spon dans son voyage en Grèce, rapportent l'histoire de Corésus et de Callirhoé. Le Guarini en a employé le fond et plusieurs détails au commencement du *Pastor fido;* seulement il a transporté la scène de l'Étolie en Arcadie, théâtre de son poème.

Pausanias n'indique point l'époque de cette intéressante aventure.

PERSONNAGES.

CORÉSUS, grand-prêtre de Bacchus, issu de la race royale.
AGÉNOR, jeune prince du même sang.
CALLIRHOÉ, fille du roi de Calydon.
ARCAMÈNE, premier prêtre du temple.
DEUX SUIVANTES de Callirhoé.
PRÊTRES.
PEUPLE.
SOLDATS.

(*La scène est à Calydon, ville d'Etolie, dans le temple de Bacchus.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARCAMÈNE, LES PRÊTRES.

ARCAMÈNE.

Dans ce temple où du jour brillent les feux naissants,

Prêtres de Calydon, renouvelez l'encens;
Arrosez d'un vin pur l'offrande préparée.
La suprême faveur de nous s'est retirée;
Des champs de Calydon l'immortel protecteur,
Bacchus nous abandonne : un souffle destructeur
Dessèche les moissons, flétrit les pâturages;
La terre est sans verdure, et les bois sans ombrages;
Tout meurt : le pampre même à Bacchus consacré
Sur le penchant des monts languit décoloré.
C'est peu : jusqu'en nos murs un monstre épouvantable
Exerce incessamment sa rage inévitable :
Les enfants, les vieillards, les femmes, les guerriers
Expirent à la fois de ses coups meurtriers.
Ceux qu'en vain lui dérobe une obscure retraite,
Succombent, accablés d'une langueur secrète;
Leur vie est un flambeau qui lentement s'éteint.
Du fléau dévorant le roi même est atteint.
Ce fléau, parmi nous, déjà semble apparaître;
Corésus, le front ceint des bandeaux du grand-prêtre,
Corésus, cher au dieu dans ce temple adoré,
D'un inquiet tourment est déjà dévoré.
Il ne sait où porter son ennui solitaire.
Moi, qui de ses secrets fus le dépositaire,
Moi, son ami fidèle, il m'évite, il me fuit;
Il veut se fuir lui-même. On l'a vu cette nuit
Errer, pâle et tremblant, sous les portiques sombres,
Tel qu'un spectre sorti de l'empire des ombres...
Qu'un dieu rappelle enfin le calme dans son cœur!
Il vient. Éloignez-vous; respectez sa douleur.

SCÈNE II.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

CORÉSUS, *sans voir Arcamène.*

Puissant dieu de Naxos, entends mes vœux suprêmes!

Reprends ces attributs, religieux emblèmes.
Le thyrse et les bandeaux ne sont plus faits pour moi.
Qui me l'eût dit, qu'un jour, jour de deuil et d'effroi,
Je devrais t'accuser de ta bonté propice !
Reçois du moins, reçois mon dernier sacrifice ;
Et s'il faut à ce prix obtenir le pardon,
J'y consens, prends mes jours, mais sauve Calydon.
(*Après un silence.*) (*Apercevant Arcamène*)
Malheureux ! qu'ai-je fait ? C'est toi, cher Arcamène !
Quelle divinité dans mes bras te ramène ?
Oh ! que de te revoir mon cœur avait besoin !
Cruel ami, pourquoi me fuyais-tu si loin ?

ARCAMÈNE.

Je ne t'ai point quitté. Toi seul...

CORÉSUS.

Ami, pardonne,
Ma raison, par moment, se trouble et m'abandonne.

ARCAMÈNE.

Au sein de l'amitié dépose tes chagrins.

CORÉSUS.

Je ne sais, mais deux fois, près de ces souterrains,
Vers l'infernal séjour, j'ai cru voir l'Euménide
Du roi de Calydon guider l'ombre livide ;
Et tout à l'heure même, après un court sommeil,
J'ai vu des traits de sang sur le front du soleil.

ARCAMÈNE.

Ces traits de sang, cette ombre aux noirs enfers guidée,
S'offrent comme un vain songe à ton ame obsédée ;
Par la réalité le prestige est détruit :
Le monarque est vivant ; et le jour qui nous luit,
Amènera, sans doute, un changement prospère.

CORÉSUS.

Arcamène, dis-moi, m'aimes-tu ?

ARCAMÈNE.

Plus qu'un frère.

CORÉSUS.

Tu vois ces ornements, ces voiles, ces bandeaux :
Ils ne sont plus, pour moi, que d'importuns fardeaux.
Songe à m'en affranchir.

ARCAMÈNE.

Quoi !...

CORÉSUS.

Je n'en suis plus digne,
Et pour me succéder, c'est toi que je désigne.

ARCAMÈNE.

De faiblesse et d'erreur nul ne peut t'accuser.

CORÉSUS.

Oh ! ne me force pas à te désabuser.

ARCAMÈNE.

Qu'entends-je ? Qu'as-tu dit ?

CORÉSUS.

Ce qu'en vain je veux taire !
Opprobre de ma vie, exécrable mystère,
Ne peux-tu demeurer entre les dieux et moi ?

ARCAMÈNE.

Parle : de ton ami, soupçonnes-tu la foi ?
Ce silence...

CORÉSUS.

Est cruel autant que légitime.
Il m'en eût trop coûté de perdre ton estime,
Ton amitié peut-être.

ARCAMÈNE.

Injuste Corésus !
Fusses-tu criminel, je t'en aimerais plus.

CORÉSUS.

Aime-moi ; je le suis. Apprends quel sort m'accable.
Calydon succombant sous un mal implacable ;
Le peuple au seuil du temple en foule réuni,
Et se jugeant coupable en se voyant puni ;
Les troupeaux infectés ; les champs au loin stériles,

Privant de leurs tributs la disette des villes ;
Un monstre furieux qui dépeuple nos bords ;
Un monarque mourant qui règne sur des morts :
De tels maux sont affreux... Eh bien ! c'est mon ouvrage.

ARCAMÈNE.

Grands dieux !

CORÉSUS.

Par un forfait j'ai vengé mon outrage.
De la destruction contemple les horreurs,
Et reconnais l'amour à ses noires fureurs.
Issu du sang des rois, je fus, dès ma naissance,
Marqué du sceau des dieux, pour la toute-puissance.
Le roi de Calydon songeait à me laisser
Un sceptre dont le poids commence à le lasser.
Callirhoé, sa fille, à mes vœux fut promise.
D'abord aux lois d'un père elle parut soumise :
Trop heureux, j'unissais dans mon cœur enflammé
Au plaisir de l'aimer l'espoir d'en être aimé.
Même au pied des autels j'emportais son image.
D'un rival cependant elle acceptait l'hommage ;
Agénor... O fureur !... Pardonne à mes transports,
Je perds à ce nom seul jusques à mes remords.
Indigne rejeton de la tige royale,
Cet Agénor, objet de ma haine fatale,
Par on ne sait quel art devint en un instant
L'amour d'un roi crédule et d'un peuple inconstant.
Je jurai de punir leur projet téméraire.
Je dérobai ma rage au sein du sanctuaire :
Là, seul, durant la nuit, impie avec ferveur,
J'implorais de Bacchus la funeste faveur,
Attestant tour à tour le nom de son grand-prêtre,
L'inviolable droit du sang qui me fit naître,
L'assurance du roi, les vœux d'un peuple entier
Qui du trône, long-temps, me nomma l'héritier,
L'audace d'un refus qui m'insulte et me blesse,

Et les dieux démentis dans leur sainte promesse.
Mes vœux, pour mon malheur furent trop entendus.
Tous les maux des enfers sont ici répandus :
Bacchus n'est plus le dieu des vendanges fleuries;
Son hymne, désormais, est le chant des furies;
La vengeance et la mort sont ses jeux les plus doux.
En vain j'implore un terme à son mortel courroux;
En vain, pour l'apaiser, ma voix se fait entendre :
Affreux bienfaits, le dieu ne veut pas vous reprendre!
Tu n'es plus étonné si par de noirs chemins
Je vais cacher mon trouble aux regards des humains :
De l'autel, sans terreur, jamais je ne m'approche,
Et pour moi chaque offrande est un sanglant reproche.
De quel front recevoir, à la face des cieux,
Ces pâles suppliants qui, la mort dans les yeux,
Viendraient, à mes genoux prosternant leur misère,
D'avance m'appeler leur sauveur et leur père?
Moi, justes dieux!

ARCAMÈNE.

Ton crime, il est vrai, fait horreur :
Mais, hélas! tout mortel est sujet à l'erreur;
Les dieux seuls ont gardé l'immuable sagesse.
Prions Bacchus, calmons sa fureur vengeresse :
Que l'encens monte aux cieux avec ton repentir.

CORÉSUS.

Non. L'abîme est creusé, je n'en puis plus sortir.

ARCAMÈNE.

La vertu dans ton sein n'a pas éteint sa flamme.

CORÉSUS.

Si tu savais quels vœux s'échappent de mon ame!

ARCAMÈNE.

Au joug de la raison soumets un fol amour.

CORÉSUS.

Tu n'as donc point aimé?

ARCAMÈNE.

L'oracle, dès ce jour,

Peut terminer tes maux et ceux de la contrée.

CORÉSUS.

Il peut les redoubler.

ARCAMÈNE, *regardant au fond du théâtre.*

De l'enceinte sacrée,
Aux pas des suppliants les parvis sont ouverts.
Le front baissé, les traits d'un long voile couverts,
La princesse, à pas lents, sous ces voûtes s'avance.

CORÉSUS.

Fuyons, je ne saurais supporter sa présence.
Recueille cependant jusqu'aux moindres discours,
Et de cet entretien reprenant tout le cours...
Tu m'entends.

SCÈNE III.

ARCAMÈNE, CALLIRHOÉ, DEUX SUIVANTES, PRÊTRES.

CALLIRHOÉ, *aux suivantes.*

Approchez, déposez mon offrande.
Tu sais, divin Bacchus, quel bien je te demande :
Le haut rang qui m'appelle est pour moi sans attraits ;
Je céderais le trône avec peu de regrets,
Heureuse d'obtenir, par un retour prospère,
Le salut de ce peuple et les jours de mon père.
Un autre vœu... Pourquoi n'osé-je l'exprimer ?
Dieu du Gange, à tes yeux, est-ce un crime d'aimer ?
Prier pour Agénor, c'est prier pour moi-même.
Conserve ce héros à la cité qui l'aime ;
Écarte loin de lui l'homicide fléau,
Et ne m'oblige pas à le suivre au tombeau.

ARCAMÈNE.

Le ciel connaît vos vœux, c'en est assez, madame ;
Gardez un nom chéri dans le fond de votre ame ;
Croyez-moi, sous ces murs ne le répétez pas,
Ou forcez votre bouche à le dire tout bas.

Le jaloux Corésus peut l'entendre.

CALLIRHOÉ.

Ah ! qu'importe !

ARCAMÈNE.

Savez-vous les excès où sa fureur l'emporte ?
De son égarement j'ai trop souvent frémi.
Épargnez, par pitié, mon malheureux ami.
Prêtres, portez ces dons dans la dernière enceinte
Où descend l'immortel en sa majesté sainte.
Suivez leurs pas ; Bacchus entendra vos accents,
Madame : vos vertus sont le plus pur encens.

(*Plusieurs prêtres conduisent Callirhoé et les deux suivantes ; les autres restent.*)

SCÈNE IV.

ARCAMÈNE, PRÊTRES *au fond du théâtre.*

ARCAMÈNE.

De Corésus long-temps j'accusai la faiblesse ;
Depuis, connaissant mieux l'objet de sa tendresse,
J'ai conçu le tourment que son cœur a souffert :
Eh ! qui ne le plaindrait en voyant ce qu'il perd ?

SCÈNE V.

ARCAMÈNE, AGÉNOR, PRÊTRES.

AGÉNOR.

Prêtre auguste, puissé-je, au pied de ces images,
Rapporter, avant peu, mes lauriers pour hommages !
Puissent mes javelots, à l'autel suspendus,
Dédier ma victoire au vainqueur de l'Indus !
Assez l'horrible monstre, effroi de nos murailles,
A fait de Calydon un champ de funérailles :
Il est temps que le fer en son flanc déchiré
Aille chercher le sang qui l'a désaltéré.

Résolu de tenter cette grande entreprise,
Je veux savoir, d'abord, si le ciel l'autorise;
Et je viens, franchissant le seuil de vos parvis,
Consulter sur mon sort les célestes avis.

ARCAMÈNE.

Valeureux Agénor, j'admire votre audace :
Mais du grand-prêtre, en vain, j'occupe ici la place;
D'obéir à sa loi je ne suis point exempt.
Il peut tout; il commande, invisible ou présent;
Et transmise à lui seul, la volonté sacrée,
Par lui seul, en ce jour, vous sera déclarée.

AGÉNOR.

Corésus!... Quoi! c'est lui!... Bannissons mon effroi;
Je l'estime encor trop pour douter de sa foi :
Qu'il parle, j'y consens, et j'attends sa réponse.

ARCAMÈNE.

Je vais savoir de lui ce que le dieu prononce.
Demeurez.

SCÈNE VI.

AGÉNOR, PRÊTRES.

AGÉNOR.

Quelle voix, ô dieux, choisissez-vous?...
Aux passions de l'homme, asservi comme nous,
De l'amour dédaigné vengerait-il l'injure?
Oserait-il descendre au mensonge, au parjure?
Abusant de son nom, de son autorité...
Mais non, le dieu qu'il sert chérit la vérité.
Corésus à ce point ne se peut méconnaître.
Si je hais le rival, j'honore le grand-prêtre;
De ses ressentiments je ne crains point le fiel;
Mon rival n'est, ici, qu'un ministre du ciel.
O toi, sujet trop cher de sa fureur jalouse,
Toi, que déjà mon cœur nommait du nom d'épouse,

Callirhoé ! faut-il renoncer à te voir ?...
  (Après un silence.)
Si la fatalité doit trahir mon espoir ;
Si le prêtre imposteur, outrageant les symboles,
Doit prononcer sur moi de trompeuses paroles ;
S'il faut périr loin d'elle, ah ! qu'une fois encor
Elle entende les vœux du fidèle Agénor !
Ménageons, toutefois, une ame faible et tendre ;
Cachons-lui mes périls...

SCÈNE VII.

AGÉNOR, ARCAMÈNE, PRÊTRES.

AGÉNOR, *à part.*

Mais que va-t-on m'apprendre ?

ARCAMÈNE.

Prince, Bacchus approuve un glorieux effort ;
Bacchus, le thyrse en main, veille sur votre sort.
Allez, et triomphez : tel est l'arrêt suprême.
Corésus a voulu le confirmer lui-même ;
Il me suit.
(S'éloignant d'Agénor et s'adressant aux prêtres dans l'enfoncement.)
Pénétrez au fond de ce séjour ;
De la fille du roi suspendez le retour.
(Apercevant Callirhoé.)
Dieux ! c'est elle !

SCÈNE VIII.

AGÉNOR, ARCAMÈNE, CALLIRHOÉ,
PRÊTRES, LES DEUX SUIVANTES.

AGÉNOR.

O bonheur ! ô favorable augure !
Callirhoé !...

ARCAMÈNE.

Fuyez, ma voix vous en conjure.
Corésus va paraître ; il vient, j'entends ses pas.

AGÉNOR.

Le courroux d'un rival ne m'épouvante pas.
Je l'attendrai.

SCÈNE IX.

AGÉNOR, ARCAMÈNE, CALLIRHOÉ, CORÉSUS, PRÊTRES, LES DEUX SUIVANTES.

CORÉSUS.

Que vois-je? Agénor auprès d'elle !
De ma raison perdue, est-ce une erreur nouvelle ?
Eux, sous mes yeux ! ensemble ! et le ciel irrité
Ne les a point punis de leur témérité !
Malheureux ! vous osez affronter ma présence !
Arcamène, est-il vrai ? ta lâche complaisance...

ARCAMÈNE.

Le prince fut, par moi, laissé seul en ces lieux.

CALLIRHOÉ.

Je venais d'invoquer la clémence des cieux,
De prier pour mon père...

CORÉSUS.

Et pour quelque autre encore !

AGÉNOR.

Qu'importe à Corésus la faveur qu'elle implore ?
Des vœux, formés sans lui, sont-ils moins innocents,
Et lui seul vers les dieux dirige-t-il l'encens?...
Non, vous n'étiez pas né pour ce devoir austère.
Vous, parler aux cieux, vous, l'esclave de la terre !
Vous, dont le cœur jaloux, inflexible, odieux,
En les représentant ferait haïr les dieux !

CORÉSUS.

De ce temple outragé si tu ne crains le maître,

Crains au moins ma fureur et sache me connaître ;
J'unis au sang des rois le pur sang des guerriers.
Si les bandeaux du prêtre ont couvert les lauriers,
Corésus n'est pas moins ton égal par l'épée.
Ne nous vante donc plus ta gloire anticipée :
Avant que sur nos bords on eût redit ton nom,
Le mien était déjà fameux dans Calydon.

AGÉNOR.

Il faudra l'attester par des preuves plus sûres.
Tu n'es pas enchaîné sous ces voûtes obscures,
Et du temple au palais tu passes tour à tour :
Nous pourrons à l'écart nous rencontrer un jour,
Corésus !

CORÉSUS.

C'était là ma plus secrète envie.

CALLIRHOÉ.

Ah ! s'il vous faut du sang, cruels, prenez ma vie ;
Mais ne transformez pas ces parvis protecteurs
En cirque préparé pour des gladiateurs.

AGÉNOR.

Ne vous alarmez pas, madame ; qui vous aime,
Apprit à respecter et les dieux et vous-même.
Si Corésus l'oublie, excusez son erreur.
Ce qu'il appelle amour n'est que haine et fureur :
Malheureux, il ignore, en sa toute-puissance,
Le charme du respect et de l'obéissance.

CALLIRHOÉ.

Au nom de ce respect, seigneur, ne tardez plus,
Sortez.

AGÉNOR.

Que je vous laisse auprès de Corésus
Subir de ses discours l'injure humiliante !

CALLIRHOÉ.

S'il osait oublier les droits de suppliante,
Ma fierté sans effort l'en ferait souvenir.

Bientôt je vous suivrai.

CORÉSUS *à Arcamène.*

Songe à la retenir.

AGÉNOR.

De ma soumission j'ai déjà le salaire,
C'est me venger de lui que ne pas vous déplaire.

(Agénor s'éloigne. Arcamène conduit les prêtres au fond du théâtre, et se retire.)

SCÈNE X.

CORÉSUS, CALLIRHOÉ, LES DEUX SUIVANTES, PRÊTRES *dans l'enfoncement.*

CORÉSUS.

Cet Agénor, madame, heureux de votre amour,
S'il vous devait beaucoup, vous doit tout en ce jour :
Le respect, dont lui seul me prétend incapable,
A pourtant obtenu la grâce d'un coupable.
Sans vous, sans ce respect, alors que, sous vos yeux,
Dans leur ministre saint, il insultait les dieux,
A tout blasphémateur le livrant pour exemple,
Je l'eusse fait traîner jusqu'aux portes du temple ;
Et voué par ma bouche au destin des proscrits,
Il eût dans les déserts emporté nos mépris.

CALLIRHOÉ.

Ce n'est pas Agénor que d'un mot on exile.
Si vous régnez au temple, il règne dans la ville :
Mon père a déposé le sceptre dans ses mains.
Cessez donc d'offenser, par vos reproches vains,
Celui que votre roi pare du diadème,
Seigneur ; et gardez-vous d'oublier que je l'aime.

CORÉSUS.

Je ne vous retiens pas pour l'entendre vanter.

CALLIRHOÉ.

Et moi, resté-je ici pour l'entendre insulter ?

CORÉSUS.

Abrégeons les discours. Je n'irai point, madame,
Vous occuper encor des troubles de mon ame;
Je vous en ai lassée, et depuis trop long-temps.
Les entretiens d'amour sont pour les cœurs contents:
A l'heureux Agénor réservez tous leurs charmes.
Ce jour peut toutefois essuyer bien des larmes;
Ainsi que mes tourments il peut finir vos maux.
Le ciel est en courroux. Cette hydre, ces fléaux
Vengent de notre hymen la pompe retardée;
Car enfin par le ciel vous m'étiez accordée:
D'un injuste refus votre père est puni;
Son peuple même expire, à ses destins uni.
Madame, voulez-vous les sauver l'un et l'autre?
Prononcez mon bonheur, et peut-être le vôtre;
Oubliez Agénor pour un père et pour vous,
Et dans l'ami des dieux acceptez un époux.

(*Aux prêtres.*)

Je ne vous retiens plus. Jusqu'au pied des portiques,
Escortez la princesse. A vos dieux domestiques
Confiez-vous, madame, et les interrogez.
Dans une heure, en ces lieux, je vous attends: songez
Que ce dernier instant de notre sort décide;
Songez que le refus serait un parricide.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

ARCAMÈNE.

En croirai-je mes yeux? De ton front plus serein
S'éloignent par degrés les ombres du chagrin;

Tu ne sens plus l'horreur qui t'obsédait sans cesse.
Ce dernier entretien, l'aspect de la princesse,
Ont calmé les accès d'un désespoir jaloux ;
A tes remords succède un repentir plus doux..,

CORÉSUS.

Penses-tu qu'Agénor au combat se prépare ?

ARCAMÈNE.

Quand pour lui du destin la faveur se déclare,
Qui retiendrait ses pas ?

CORÉSUS.

Oh ! qu'il me tarde !..

ARCAMÈNE.

Eh quoi !
Quel intérêt...

CORÉSUS.

Écoute, et frémis avec moi.
J'ai fait parler du dieu la volonté muette ;
Ta voix même, ta voix, me servant d'interprète,
A flatté mon rival d'un favorable sort :
Il va chercher la gloire, il trouvera la mort.

ARCAMÈNE.

O profanation ! ô sacrilége audace !
Ah ! tout mon sang d'horreur dans mes veines se glace.
Malheureux ! et le tien est encore épargné !
Tu ne craignais donc pas que Bacchus, indigné,
Fît crouler sur ton front ses voûtes solennelles,
Ou déchaînât sur toi les bacchantes cruelles ?
C'est ainsi, Corésus, qu'implorant le pardon,
Tu prétends adoucir les maux de Calydon !
Dieux ! j'avais un ami, dont la sagesse austère
Était l'amour du ciel et l'orgueil de la terre ;
Je l'ai perdu : pourquoi me l'aviez-vous donné ?

CORÉSUS.

Arcamène, à son tour, m'a-t-il abandonné ?

ARCAMÈNE.

A de tristes adieux ton forfait me condamne.

CORÉSUS.

Que dis-tu ?

ARCAMÈNE.

Dès demain de ce séjour profane...

CORÉSUS.

Toi, me fuir, Arcamène ! Oh ! ne me quitte pas.
Serre-moi sur ton cœur, presse-moi dans tes bras ;
Et que puissent, forçant le ciel même à m'absoudre,
Tes vertus m'entourer et détourner la foudre !
Promets-moi...

ARCAMÈNE.

Je promets de te chérir toujours,
De racheter ta vie aux dépens de mes jours...
En vain de te quitter je formais la pensée ;
Entre deux sentiments mon ame balancée
En vain à ce départ eût voulu consentir,
Jamais sans Corésus je n'aurais pu partir.

CORÉSUS.

Le ciel ne veut donc point accabler un coupable,
Puisqu'il me laisse encore un ami véritable.
Digne ami ! que les dieux de l'Olympe habitants
Aux respects des humains te conservent long-temps !
Sois long-temps des vertus l'irréprochable exemple,
La gloire de nos murs et l'ornement du temple.

(*Il retombe dans sa rêverie.*)

ARCAMÈNE.

D'où vient que ton esprit encor préoccupé ?...

CORÉSUS.

Que dira cependant le peuple détrompé,
En voyant mon rival percé du coup funeste
Démentir par sa mort la parole céleste ?
O fatale colère ! ô justice ! ô terreur !
Où fuir ? où me cacher, quand ce peuple en fureur,
Dévoilant à la fois et mon crime et ma honte,
Viendra du sang versé me redemander compte,

Et venger dans le mien...

ARCAMÈNE.

Non, cher Corésus, non;
Tu vivras : je dirai qu'à l'abri de ton nom,
De ce séjour divin prostituant l'enceinte,
J'ai trahi mes devoirs et la vérité sainte.

CORÉSUS.

Et tu crois qu'à ce prix, de la mort préservé...
Ah ! ce dernier affront m'était-il réservé ?
Je le vois, j'ai perdu jusques à ton estime :
Je te l'avais bien dit.

ARCAMÈNE.

En m'offrant pour victime,
Qu'ai-je à perdre ? Sans biens, sans pays, sans parents,
J'abandonne au trépas des jours indifférents.
Je vivais pour toi seul ; toi seul charmais ma vie.

CORÉSUS.

Que la mienne déjà ne m'est-elle ravie !
Ne me dispute pas ce bonheur douloureux.

ARCAMÈNE.

Je meurs si tu péris.

CORÉSUS.

Tes jours sont trop heureux.
Affranchi des tourments où mon ame est livrée,
Tu peux voir du soleil la lumière sacrée ;
L'Euménide jamais ne te réveille au bruit
De ces funestes chars qui roulent dans la nuit :
Et jusqu'à ton réveil, Némésis irritée
Ne te présente pas la coupe ensanglantée.
Innocent, tu dois vivre, et coupable je meurs.

ARCAMÈNE.

As-tu donc oublié les supplices vengeurs
Qu'au-delà du tombeau ?... Par une mort prochaine
Veux-tu de tes forfaits éterniser la peine ?
Ils sont grands ; le temps seul saura les expier :

C'est au plus criminel à mourir le dernier.
Mais nos prêtres déjà le long de ce portique
Attendent que, des bois traversant l'ombre antique,
Nous allions consulter, sous le chêne vieilli,
L'oracle solitaire en son sein recueilli.
Suis-nous, cher Corésus, ta tristesse secrète
Ne fait que s'augmenter au fond de la retraite.
Six fois l'astre du jour a disparu des cieux,
Depuis que sous tes mains l'encens religieux
N'a parfumé l'autel où notre dieu réside :
A nos solennités c'est moi seul qui préside,
Moi qui, les yeux en pleurs et le deuil sur les traits,
N'y porte qu'un cœur triste et que des vœux distraits.

CORÉSUS.

Eh bien ! je t'en croirai. Viens, fidèle Arcamène...
Mais quel trouble nouveau me saisit et m'enchaîne ?
Je frissonne, sous moi je sens fléchir mes pas.

ARCAMÈNE.

Reprends courage.

CORÉSUS.

Non, je ne te suivrai pas.

ARCAMÈNE.

Marchons.

CORÉSUS.

Je ne le puis.

ARCAMÈNE.

Quel obstacle t'arrête ?

CORÉSUS.

Une invisible main qui pèse sur ma tête ;
Une secrète voix qui me dit : « Corésus !
Si tu sors de ces murs, tu n'y rentreras plus. »
L'amour aussi m'arrête. Oui, je te le confie,
Voici l'heure où j'attends le destin de ma vie ;
Ami, Callirhoé décide en ce moment
Entre les jours d'un père et le sort d'un amant.

Prêtres, accompagnez dans la pompe suprême
Cet ami, désormais l'image de moi-même :
Aimé des immortels, cher à nos citoyens,
Qu'il marche mon égal à vos yeux comme aux miens.
Allez ; rapportez-nous des paroles propices.

SCÈNE II.

CORÉSUS, *seul.*

Ce jour s'est-il levé sous de meilleurs auspices ?
Toi qui dans nos forêts as daigné te cacher,
Saint oracle ! aux malheurs vas-tu nous arracher !
Si du plus criminel la mort est réclamée,
Le sacrifice est prêt, la victime est nommée,
Je péris ; au couteau j'offre mes jours impurs :
Calydon n'aura plus qu'un seul monstre en ses murs.
Cependant le temps fuit ; verrai-je la princesse ?
J'ose y croire, sa crainte assure sa promesse.
Un peuple consterné redemandant son roi,
Un père au lit de mort, lui parleront pour moi...
La voici. Contraignons le trouble de mon ame.

SCÈNE III.

CORÉSUS, CALLIRHOÉ, LES DEUX SUIVANTES.

CORÉSUS.

J'attends de vous mon sort, expliquez-vous, madame.
Terminez mes tourments, ou comblez mon malheur.

CALLIRHOÉ.

Pour vous est l'espérance et pour moi la douleur.
Je me résigne aux maux où je suis condamnée ;
Mais, seigneur, la victime à vos pieds amenée
Tremble moins à l'aspect du couteau suspendu.
De sacrificateur le nom vous est bien dû ;
Je n'en puis plus douter. Un amant noble et tendre

Mériterait mon choix, saurait du moins l'attendre ;
On ne le verrait pas, me vendant son appui,
Se payer d'un bienfait en m'enchaînant à lui.
Qui peut tout, rarement sait borner sa puissance.
Je n'exige qu'un prix de mon obéissance ;
C'est qu'un père au trépas arraché dès demain,
De sa fille, à l'autel, vous présente la main.

CORÉSUS.

L'ai-je bien entendu ? Quel espoir plein de charmes
Succède tout à coup à mes longues alarmes !
Dieux plus doux ! tant de maux vous ont-ils apaisés ?

CALLIRHOÉ.

Prince, n'insultez pas aux maux que vous causez ;
Quand la fatalité sur mon front se déploie,
Daignez à mes chagrins épargner votre joie.

CORÉSUS.

Vos chagrins vont finir. Oui, madame : ce soir
Je reprendrai pour vous le thyrse et l'encensoir ;
Les marches de l'autel, trop long-temps négligées,
Disparaîtront aux yeux, de victimes chargées ;
Et l'oiseau vigilant, avant-coureur des jours,
D'Esculape invoqué m'assurant le secours,
Immolé, par mes mains, au sein du sanctuaire,
Sauvera le vieillard qui doit être mon père.

CALLIRHOÉ.

Ah ! s'il était trop tard ! Hâtez-vous ; je frémis.

CORÉSUS.

D'Épidaure à nos vœux les secrets sont promis.
Trois Persans, arrivés des lieux où naît l'Aurore,
Des sucs réparateurs que leur ciel fait éclore
S'empressant de m'offrir les trésors bienfaisants,
Uniront à l'envi leurs soins à leurs présents.

CALLIRHOÉ.

Je n'ose l'espérer.

CORÉSUS.

Rassurez-vous, madame :

Un fortuné présage a passé dans mon ame ;
Je ne sais, mais le ciel semble, dès ce moment,
Vous accorder le prix d'un noble dévoûment.
Ainsi que les discours, il entend la pensée.
D'avance ma prière est peut-être exaucée ;
Et délivré du coup d'heure en heure attendu,
Peut-être le monarque à la vie est rendu.

CALLIRHOÉ.

S'il est vrai, Corésus, que par vous il respire,
Héritez de mes droits, régnez sur cet empire,
Que lui-même, Agénor, vive sous votre loi.
Mais soyez généreux : par pitié laissez-moi
Consacrer ma jeunesse aux autels de Diane.

CORÉSUS.

Non ; j'atteste mes feux et l'amant d'Ariane,
Et les dieux de l'Olympe, et les dieux des Enfers,
Et tous les maux enfin que par vous j'ai soufferts !
Nul pouvoir n'éteindra l'ardeur qui me possède.
Aux autels de Diane il faut que je vous cède !
Périssent ces autels, renversés par mes coups,
Avant que je renonce à mourir votre époux !

CALLIRHOÉ.

Prince, de vos transports quelle est la frénésie !
Ah ! lorsqu'après l'hymen la sombre jalousie
Renaîtra plus terrible en vos sens éperdus,
Agénor...

CORÉSUS.

Agénor ! je ne le craindrai plus.

CALLIRHOÉ.

A respecter ses jours vous saurez vous contraindre ?

CORÉSUS.

Votre Agénor, bientôt, n'aura plus à me craindre.

CALLIRHOÉ.

Me le promettez-vous ?

CORÉSUS.

Si ce n'est pas assez,

Je le jure.

CALLIRHOÉ.

Et pourtant, seigneur, vous pâlissez !

CORÉSUS.

Mon trouble ne rend pas mes promesses moins sûres ;
La jalousie est lente à guérir ses blessures,
Madame.

CALLIRHOÉ.

Je le sais. Adieu, seigneur.

CORÉSUS.

Eh quoi !
Vous comptez les instants que vous perdez pour moi !
Attendez le retour du fidèle Arcamène.
L'oracle consulté, dans la forêt prochaine,
Bientôt d'un nouveau jour saura nous éclairer.
Mais aux parvis du temple on vient de pénétrer.
J'aperçois Arcamène. Hélas ! quelle tristesse
Voile ses traits !

SCÈNE IV.

CORÉSUS, CALLIRHOÉ, LES DEUX SUIVANTES, ARCAMÈNE, PRÊTRES.

ARCAMÈNE.

Du temple éloignez la princesse.

CORÉSUS.

Ses destins...

ARCAMÈNE.

Assez tôt lui seront révélés.
Éloignez-la, vous dis-je.

CALLIRHOÉ.

Arcamène, parlez ;
Dois-je pleurer mon père ?

ARCAMÈNE.

Il vivra.

CALLIRHOÉ.

Je respire.

Quel est donc le secret que vous n'osez me dire ?
Ah ! serait-ce Agénor de qui l'arrêt mortel...

ARCAMÈNE.

Si son sang doit couler, ce n'est pas à l'autel :
Du moins ce n'est pas lui que l'oracle demande.

CALLIRHOÉ.

Quel autre sang enfin, destiné pour l'offrande...

ARCAMÈNE.

Un sang royal, madame.

CALLIRHOÉ.

Achevez. Quel espoir !
Croirai-je à l'heureux sort que je viens d'entrevoir ?
Est-ce moi, que le ciel, pour victime a choisie ?

CORÉSUS.

Je succombe à l'effroi dont mon ame est saisie.
Arcamène, instruis-nous.

ARCAMÈNE.

Mon silence a parlé.

CORÉSUS.

Mon bonheur est détruit...

CALLIRHOÉ.

Et le mien est comblé.
Quel jour fixé ?...

ARCAMÈNE.

Ce jour.

CORÉSUS.

O vengeance suprême !

CALLIRHOÉ.

Où doit-on m'immoler ?

ARCAMÈNE.

Devant cet autel même.

CALLIRHOÉ.

Quelle main frappera ?

ARCAMÈNE.

Celle de Corésus.

CORÉSUS.

A mon égarement je ne résiste plus.
De son sang adoré ma main serait rougie !
O dieu, terrible dieu de l'effroyable orgie !
De ta coupe, où la treille épanche ses trésors,
Une lèvre infernale a donc touché les bords !
Ta divine raison se change en noir délire.
Retiens, il en est temps, la rage qui m'inspire ;
Ou crains que, sous tes yeux, ton sacrificateur,
En l'espace d'un jour deux fois profanateur,
N'arme son désespoir des feux du sanctuaire...
Il me manque en effet le nom d'incendiaire.

ARCAMÈNE.

Arrête, Corésus, et me laisse achever.
Qu'un rejeton des rois meure pour vous sauver,
Madame : le destin l'accepte à votre place.

CALLIRHOÉ, *à part.*

Je tremble qu'Agénor... Ah ! Corésus, de grâce,
Frappez.

CORÉSUS.

Au coup mortel j'irai plutôt m'offrir.

CALLIRHOÉ.

Non. Je crois déjà voir Agénor accourir...
L'arrêt est prononcé, que l'arrêt s'accomplisse,
Et qu'on ne vienne point usurper mon supplice !

CORÉSUS.

Toujours cet Agénor ! détrompez-vous enfin,
Madame ; cette fois, vous l'attendez en vain.

CALLIRHOÉ.

Il n'est donc plus !

CORÉSUS.

Au monstre il est sans doute en proie.

CALLIRHOÉ.

J'ai dû le pressentir à votre horrible joie.
Mes compagnes, venez, et soutenez mes pas.

Au malheur d'Agénor je ne survivrai pas :
N'importe ! du combat pénétrons le mystère,
Et qu'une fois encor j'embrasse mon vieux père.

SCÈNE V.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

CORÉSUS.

Mon déplorable sort s'accomplit tout entier.
Agénor, de nos rois comme moi l'héritier,
Eût brûlé d'accomplir l'auguste délivrance.
Je me suis dérobé ma dernière espérance.
Mais du moins, en mourant, sera-t-il informé
Qu'il perd, avec le jour, ce qu'il a tant aimé !

ARCAMÈNE.

Agénor est vivant, il triomphe.

CORÉSUS.

O surprise !

ARCAMÈNE.

Tu regrettais ses jours ; le sort te favorise.
Son sang pour la princesse est tout prêt à couler.

CORÉSUS.

Serait-il vrai ? pour elle il voudrait s'immoler !
Elle vivrait, ô ciel ! et pour moi réservée,
Par mon propre rival me serait conservée !
Je ne sais que résoudre, et si je dois encor
Redouter ou bénir le trépas d'Agénor.
Les promesses des dieux sont souvent des menaces ;
Tu l'as vu : chaque fois qu'ils m'accordent leurs grâces,
Le bienfait se transforme en châtiment affreux ;
Comme pour me punir ils exaucent mes vœux.
Les dévorants fléaux dont la ville est remplie,
Grâce à moi répandus sur toute l'Étolie,
Rempliront les mortels de douleur et d'effroi ;
Et cependant les dieux auront tout fait pour moi !

Trop heureux Agénor ! tu peux mourir pour elle :
Et dans ma jalousie implacable et cruelle,
Je ne suis même plus le maître de mon sort ;
M'immoler ce serait subir cent fois la mort.
Faut-il que je périsse et la laisse survivre ?
Faut-il qu'à mon rival moi-même je la livre ?
Ah ! de cette terreur je me sens accabler ;
L'enfer n'a point de maux qui puissent l'égaler.
Que faire cependant ? et rival et grand-prêtre,
Quand des jours d'Agénor son amour me rend maître,
Je crois voir devant moi la princesse en courroux ;
Mon cœur frémit, ma main n'ose frapper les coups.
Eh ! comment espérer que jamais une amante
Accepte cette main de sang toute fumante ?
Et de quel sang ! Non, non. Il n'y faut pas penser.
Que seulement les dieux me daignent dispenser
De tenir en ce jour le fer du sacrifice :
Du reste, quel que soit le sang que l'on choisisse,
Dût la princesse même à l'oracle obéir,
J'aime mieux la pleurer, ami, que la haïr.
N'ai-je pas entendu quelque bruit ?... Non ; personne
N'approche de ces lieux... Et pourtant je frissonne.
Agénor est toujours présent à mon regard...
Et je sens de ma main s'échapper le poignard !
Serait-ce la vertu ? C'est le remords peut-être ?
Un ascendant secret dont je ne suis plus maître
Me force à l'épargner... Oui, ce nom de rival,
Ce nom qui devrait seul hâter l'instant fatal,
Tient mon bras suspendu, tient mon ame incertaine.

ARCAMÈNE.

J'en rends grâces aux dieux. S'il se ferme à la haine,
Ton cœur à la vertu va bientôt se rouvrir ;
Que la voix d'un ami parvienne à t'attendrir ;
Qu'il te retrouve, ainsi qu'en un temps plus prospère,
Quand, d'un accent si doux, tu le nommais ton frère ;

Et lorsque, libre encor de tes funestes nœuds,
Entre le temple et lui tu partageais tes vœux.
Puisque l'amitié sainte unit nos destinées,
De tes jours consolés embellis nos journées ;
Épargne-moi tes maux, ils me sont trop amers.
Il me reste un espoir au sein de nos revers :
Un secret fut long-temps renfermé dans mon ame ;
Il y serait resté, mais ce jour le réclame.
Détourné de vos fronts, le coup sera porté
Sur un front inconnu, mais du ciel accepté.
Je te quitte, je vais, par un message utile,
Èclairer, d'un seul mot, les chefs de cette ville,
Parmi nos citoyens faire parler vos droits,
Et m'unir avec eux pour vous sauver tous trois.

(*Il sort.*)

CORÉSUS.

On vient. C'est Agénor !

SCÈNE VI.

CORÉSUS, AGÉNOR.

CORÉSUS.

Quoi, seigneur ! puis-je croire
Que déjà de retour...

AGÉNOR.

Je vous dois ma victoire.

CORÉSUS.

A moi !

AGÉNOR.

Le monstre est mort.

CORÉSUS.

Je demeure interdit.

AGÉNOR.

Seigneur, n'est-ce pas vous qui me l'aviez prédit ?
Je l'avoûrai pourtant, mon courage regrette
D'avoir connu du sort la volonté secrète :

L'assurance de vaincre, affermissant mon cœur,
A peut-être affaibli la gloire du vainqueur.
La dépouille du monstre à l'autel attendue,
Sur le pavé sanglant fume encore étendue ;
J'ai laissé dans son sein mes javelots mortels ;
Mais bientôt sa dépouille ornera vos autels.
Aujourd'hui se dispose une plus triste fête ;
Il est une autre offrande... Ordonnez, elle est prête :
J'attends la mort.

CORÉSUS.

Qui ? vous, seigneur !

AGÉNOR.

J'ai tout appris.
Je connais la victime, et je sais à quel prix
L'oracle interrogé du trépas la délivre.
Pour elle, dès long-temps, j'avais juré de vivre ;
Pour elle aussi je meurs. De nos débats cruels,
Corésus, oublions les excès mutuels ;
Du sang qui nous unit resserrons l'alliance.
Reprenez de mon cœur l'entière confiance.
Cessez de me haïr : dans la nuit des tombeaux,
Comme il n'est plus d'espoir, il n'est plus de rivaux.
Trop heureux Corésus ! la céleste vengeance
Avec vos intérêts semble d'intelligence :
Vous pourrez à loisir sanctifier vos coups,
Immoler Agénor sans paraître jaloux ;
Et sauvant du soupçon votre vertu rigide,
L'ordre des immortels vous servira d'égide.

CORÉSUS.

Oui, prince, j'ai souvent souhaité votre mort.
On m'aurait vu peut-être, en un jaloux transport,
Acheter votre sang, pour assouvir ma rage.
Mais, lorsque vous venez, sans plainte, sans outrage,
Vous offrir de vous-même au couteau préparé...
Malheureux plus que vous, plus que vous égaré,

Je tremble malgré moi, je détourne la vue ;
Je voudrais que du ciel la clémence imprévue
Délivrât tout ensemble et la princesse et vous,
Et n'accablât que moi du funeste courroux.

AGÉNOR.

Vous régnez dans un temple où Bacchus vous protége.

CORÉSUS.

Vous ne connaissez pas l'horreur du sacrilége !
Je la traîne après moi. Votre cœur, Agénor,
Encor pur, au soupçon ne s'ouvre point encor :
Adorateur d'une ame à la vertu fidèle,
Vous jugez tout le reste et par vous et par elle.
Jeune homme !.. Corésus doit vous désabuser,
Et, coupable envers vous, devant vous s'accuser.
De la victoire acquise à votre seule audace
Savez-vous tout à l'heure à qui vous rendiez grâce ?

AGÉNOR.

A vous, de qui la voix, oracle du destin,
Me réservait l'honneur d'un triomphe certain.

CORÉSUS.

A moi, de qui la voix, s'érigeant en oracle,
Vous gardait un trépas détourné par miracle.
Vous ne voyez le jour qu'en dépit d'un forfait.

AGÉNOR.

Bacchus...

CORÉSUS.

N'a rien prédit.

AGÉNOR.

Mon courage a tout fait !
Et j'emporte au cercueil ce dernier avantage,
Que ma dernière gloire est à moi sans partage.

CORÉSUS.

Quoi ! seigneur, mon aveu vous laisse sans courroux !

AGÉNOR.

De la fatalité je reconnais les coups,

Et vous plains seulement d'avoir conçu le crime.
Je veux garder au ciel une pure victime :
Le ciel, à qui tous deux nous devons obéir,
M'accorde peu d'instants ; ce n'est pas pour haïr.

CORÉSUS.

Quel est donc ce rival dont le pouvoir m'enchaîne ?
Par quel charme inconnu conjure-t-il ma haine ?
Ma haine devant lui n'ose se déclarer :
Que dis-je ? sa vertu me force à l'admirer.
Oh ! que ne vois-je encor, comme en cette journée,
Ta fureur contre moi tout entière tournée,
Attestant les héros que ton bras a vaincus,
Défier au combat le prêtre de Bacchus !
J'aimais à recevoir outrage pour outrage ;
Ma rage en liberté répondait à ta rage ;
Je ne te craignais pas. Tout a changé pour moi :
J'éprouve à ton aspect un invincible effroi ;
Mon cœur, qui vainement veut encor se contraindre,
Te craint sans te haïr.

AGÉNOR.

Aime-moi sans me craindre,
Corésus : Agénor ne te trahira pas.

CORÉSUS.

Non : mais je t'ai trahi ; mais je sais trop, hélas !
Qu'entre nous, c'en est fait, il n'est plus d'alliance.
J'ai banni loin de toi la douce confiance ;
Je me suis interdit le pardon des humains.
Mes mains en te touchant profaneraient tes mains.

AGÉNOR.

Vaine erreur ! Mais voici l'instant du sacrifice ;
Embrassons-nous, et frappe.

CORÉSUS.

A cet horrible office
Je prêterais mon bras ! Non, par tous les dieux, non !
Ah ! déjà trop de sang aura souillé mon nom,

Sans que le tien encor me poursuive sans cesse.

AGÉNOR.

Cruel, préfères-tu celui de la princesse?

CORÉSUS.

Le mien...

AGÉNOR.

Le fer sacré dans tes mains fut remis.
Ce n'est qu'entre elle et moi que le choix est permis.
Tu dois vivre. Le sort qui déjà se révèle,
D'heure en heure, te rend une vertu nouvelle;
Le sort aux maux humains se plaît à compatir;
Je laisse aux criminels les jours du repentir.
Tu dois vivre. Faut-il promettre plus encore?
Faut-il, pour obtenir le trépas que j'implore,
Te céder à jamais... Corésus, tu m'entends;
Les pleurs coupent ma voix... En ces derniers instants,
C'est à toi seul, à toi, qu'Agénor la confie.
Adieu! je n'ai plus rien à perdre que la vie.

CORÉSUS.

Tu déchires mon cœur.

AGÉNOR.

Faut-il qu'à tes genoux...

CORÉSUS.

Malheureux! lève-toi. Grands dieux, m'inspirez-vous?
Rendez-vous Corésus à sa vertu première?
Immortelle clarté! je marche à ta lumière.
Viens, Agénor, fuyons loin des profanes yeux,
Viens : je te remettrai sous la garde des dieux.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALLIRHOÉ, SUIVANTES.

CALLIRHOÉ.

Je crois le voir encor; j'entends encor sa voix :
« Ma fille, disait-il, ô combien je te dois !
Par toi des immortels la bonté nous seconde ;
C'est toi, c'est ta ferveur qui me rappelle au monde. »
Et pour cacher mes pleurs, baisant ses cheveux blancs,
Je restais immobile entre ses bras tremblants.
J'employais l'imposture, à ma bouche étrangère ;
Pour la première fois, j'osai tromper mon père.
Devais-je l'avertir d'un éternel départ ?
Il le saura. N'importe : il le saura plus tard.

(*A ses suivantes.*)

Adieu, vous que j'aimais, à regret je vous quitte.
Mais d'un devoir funeste il faut que je m'acquitte ;
Il faut mourir : mourir, hélas ! en quels moments !
Quand le ciel rend un père à mes embrassements ;
Quand le peuple, affranchi de l'hydre furieuse,
Prépare d'Agénor la pompe glorieuse,
Et, l'honorant d'un choix du roi même approuvé,
L'appelle à gouverner l'état qu'il a sauvé !
Mourir ! et, de mon sort plus cruelle misère !
Sans connaître le nom d'épouse ni de mère !...
Qu'une autre affecte un cœur qui ne sait pas frémir ;
Je meurs sans balancer, mais non pas sans gémir.
Agénor ! Oh ! combien mon ame est déchirée !
Il n'est donc point sorti de l'enceinte sacrée ?

SCÈNE II.

AGÉNOR, CALLIRHOÉ, SUIVANTES.

AGÉNOR.

C'est elle !

CALLIRHOÉ.

Quel dessein, que je ne connais pas,
Seigneur, au fond du temple a retenu vos pas?

AGÉNOR.

De mes moindres desseins je ne suis plus le maître ;
Je n'ai fait qu'obéir à la voix du grand-prêtre :
Au fond du sanctuaire et loin de tous les yeux,
Corésus m'a remis sous la garde des dieux.

CALLIRHOÉ.

Cher prince, j'en conçois une heureuse espérance.
Il n'ose plus douter de ma persévérance,
Et, me vouant au sort qui m'attend aujourd'hui,
Il vous confie aux dieux pour nous sauver de lui.
Mais, avant que vos mains abaissent ma paupière,
Je dois vous consoler ; oui, ma franchise entière,
Par un dernier aveu, doit calmer vos regrets ;
Je renonçais à vous, et je m'en séparais.
Cet oracle...

AGÉNOR.

Est affreux...

CALLIRHOÉ.

Dites plutôt propice.
Sans lui se préparait un autre sacrifice
Mille fois plus cruel et pour vous et pour moi.
La volonté des cieux, disposant de ma foi,
M'avait à Corésus promise dès l'enfance :
Les cieux désobéis ont vengé leur offense.
Et moi, pour obtenir l'inestimable don
De sauver à la fois mon père et Calydon,

J'épousais Corésus.

AGÉNOR.

O vertu trop austère !

CALLIRHOÉ.

Où donc est la vertu de qui sauve son père ?

AGÉNOR.

Moi-même, vous cédant à l'amour d'un rival,
J'allais vous échanger contre le coup fatal.
J'avais des suppliants pris le maintien timide ;
Mes pleurs mouillaient les bords de la sainte chlamyde ;
Corésus tout à coup a semblé s'attendrir.
On eût dit que ses yeux venaient de se rouvrir.
Je l'ai suivi. Bientôt des libations pures
De nos mains tour à tour ont lavé les souillures.
« Que cette onde, pour nous, soit celle de l'oubli, »
Ajoute Corésus, d'un accent affaibli ;
Et m'embrassant alors, sans trouble et sans contrainte,
Parmi les profondeurs d'un sombre labyrinthe,
Au centre de la terre il se fraie un chemin :
Comme si dans ce lieu, des enfers plus voisin,
Il voulait, pour répondre au choix qu'on sollicite,
Consulter de plus près le juge du Cocyte.
Je ne sais quel présage enchante mes esprits,
Mais vos jours délivrés...

CALLIRHOÉ.

Qui vous l'aurait appris ?

AGÉNOR.

Corésus. Ce n'est point par une forme vaine
Qu'il m'a purifié dans la source prochaine.

CALLIRHOÉ.

Arrêtez, Agénor. Reprenez, en ce jour,
Votre raison, ou moi je reprends mon amour.
Le don que vous m'offrez, pour être légitime,
A besoin d'obtenir l'aveu de la victime :
N'y comptez pas, seigneur ; et, las de m'irriter,

Ne m'adoucissez pas l'horreur de vous quitter.

AGÉNOR.

Madame, quel arrêt sorti de votre bouche !

CALLIRHOÉ.

Il est irrévocable.

AGÉNOR.

Ah ! de l'hydre farouche
Que tout mon sang n'a-t-il adouci le courroux !
Je n'aurais pas vécu presque maudit de vous.

SCÈNE III.

CALLIRHOÉ, AGÉNOR, ARCAMÈNE, SUIVANTES.

ARCAMÈNE, *accourant avec empressement.*

Couple aimable, à jamais oubliez vos misères ;
Je viens vous annoncer des destins plus prospères.
Vos généreux combats de ce jour sont finis ;
Vous vivrez, par l'hymen à jamais réunis.
Une jeune victime, offerte par miracle,
Détourne tout ensemble et satisfait l'oracle.
Pour vous sauver tous deux un autre va mourir.

CALLIRHOÉ.

Quel autre?

ARCAMÈNE.

Le monarque en secret fit nourrir
Un enfant inconnu, l'orphelin de son frère :
Depuis, à tous les yeux il prit soin de soustraire
Cet obscur héritier, d'un sang royal issu,
Prince qu'une captive en son sein a conçu.

AGÉNOR.

De vos soins empressés je reconnais le gage ;
Mais trop loin quelquefois le zèle nous engage.
Consultez la princesse : à ce fatal moyen
Voudra-t-elle devoir son bonheur et le mien ?

CALLIRHOÉ.

Agénor, en effet, a lu dans ma pensée.

De ce jeune orphelin quand l'ardeur insensée
Viendrait se dévouer aux rigueurs de son sort,
Je le refuserais.

ARCAMÈNE.

Eh ! madame ! la mort
N'est peut-être pour lui qu'un bien dont on le prive.

CALLIRHOÉ.

Sur quoi le jugez-vous ?

ARCAMÈNE.

Le fils d'une captive,
Né d'un roi, sans oser rentrer dans Calydon,
Et seul, parmi les bois errant à l'abandon,
N'a pas de longs regrets à laisser sur la terre.

AGÉNOR.

Il peut se rapprocher du trône héréditaire,
Car enfin il est prince, il sort de notre sang.

ARCAMÈNE.

Il n'a justifié ni son nom, ni son rang.

CALLIRHOÉ.

A peine échappe-t-il à la débile enfance.
D'ailleurs il est absent : je prendrai sa défense.
L'arrachant dès demain à ses destins obscurs,
Si j'y restais vivante il serait dans nos murs.

ARCAMÈNE.

Madame, et vous, seigneur, le ciel qui nous écoute,
De livrer l'innocent sait combien il m'en coûte.
Mais, après tout, vos jours sont-ils d'un moindre prix ?
De tous vos citoyens n'êtes-vous pas chéris ?
En est-il un, un seul, qui pour vous ne se livre ?
Vous régnez.

AGÉNOR.

Ne parlons de régner, ni de vivre.
Mais les vœux des mourants sont sacrés ici-bas :
Consacrez un hymen, précurseur du trépas ;
Que vos mains, lentement sur nos fronts imposées,

Attestent nos vertus du ciel favorisées;
Et que Bacchus lui-même, avec ravissement,
Contemple à son autel ce bonheur d'un moment!

CALLIRHOÉ.

Nous allons accomplir nos diverses fortunes.
Envié si long-temps à nos douleurs communes,
Titre charmant d'époux, tu nous manquais encor.
Nom de Callirhoé! nom plus doux d'Agénor!
Si l'hymen, si Bacchus, dieu du joyeux délire,
Ne vous entendent pas éclater sur la lyre,
Quelques larmes un jour baigneront nos tombeaux;
L'autel sera pour nous sans pompe, sans flambeaux;
Nous n'avons pas besoin de ces honneurs frivoles.
Prêtre saint! de l'hymen prononcez les paroles.

ARCAMÈNE.

Au grand-prêtre appartient le droit de vous unir:
Un seul me reste encor, celui de vous bénir.
Divin consolateur, dieu des vignes pourprées!
Veux-tu qu'un couple aimable, amour de nos contrées,
Si jeune, sous tes yeux, tombe pâle et flétri,
Comme la jeune treille et le pampre fleuri?
Permets que ces amants, délivrés sans obstacle,
Se dérobent sans crime aux rigueurs de l'oracle.
(*A part.*)
Non, vous ne mourrez point, trop généreux époux!
Je saurai, s'il le faut, vous sauver malgré vous.

SCÈNE IV.

CALLIRHOÉ, ARCAMÈNE, AGÉNOR, CORÉSUS, SUIVANTES.

AGÉNOR.

C'est Corésus!

ARCAMÈNE.

Quel est le dessein qui l'amène?

CALLIRHOÉ.

Quelle sombre pâleur !

CORÉSUS.

Qu'on nous laisse !... Arcamène...

SCÈNE V.

CORÉSUS, ARCAMÈNE.

ARCAMÈNE.

Eh bien, cher Corésus ! apaisé par nos vœux,
Bacchus nous promet-il un changement heureux ?

CORÉSUS.

Il se peut : mais de toi je réclame une grâce,
Arcamène : à l'autel prends aujourd'hui ma place ;
Ceins mes bandeaux, saisis ce sceptre révéré,
Et qu'à l'instant ta main s'arme du fer sacré.

ARCAMÈNE.

La tienne, cependant, pourrait frapper sans crainte.
Un autre sang, dit-on, doit rougir cette enceinte.

CORÉSUS.

Je le sais.

ARCAMÈNE.

Cet enfant, fruit d'un amour secret,
Comme il vit sans bonheur, périra sans regret.

CORÉSUS.

S'il est ainsi, d'où vient que ton ame obstinée,
Refusant d'accomplir sa haute destinée,
Dédaigne encore un rang qui rapproche des dieux,
Et qui ferait envie aux moins ambitieux ?

ARCAMÈNE.

Ton ministère auguste est à toi sans partage.
Mon cœur n'est point jaloux d'un si bel héritage ;
Il t'est bien dû, ce jour t'en assure les droits.

CORÉSUS.

Ami, tu l'obtiendras plus tôt que tu ne crois.

ARCAMÈNE.

Sois digne, tout entier, du devoir qui t'enchaîne.
Redeviens Corésus.

CORÉSUS.

Je le suis, Arcamène.

SCÈNE VI.

CORÉSUS, ARCAMÈNE, PRÊTRES, SUITE, PEUPLE *au fond du théâtre.*

CORÉSUS.

Prêtres saints, à l'autel allez vous réunir.
(*Aux serviteurs du temple.*)
Les victimes sont là ; qu'on les fasse venir.

ARCAMÈNE, *bas à Corésus.*

Que ne diffères-tu ? Dans une heure, peut-être,
Pour racheter leurs jours, l'orphelin va paraître.

CORÉSUS.

Rassure-toi, le choix est encore incertain ;
Il suffit d'un moment pour changer leur destin.

SCÈNE VII.

CORÉSUS, ARCAMÈNE, AGÉNOR, CALLIRHOÉ, *tous deux à genoux devant l'autel;* PRÊTRES, SUITE, PEUPLE.

CORÉSUS.

Brave Agénor, et vous, vertueuse princesse,
Vous le voyez, les dieux, prévenant leur promesse,
Ramènent quelque espoir dans vos cœurs désolés ;
Leurs bienfaits, toutefois, de douleurs sont mêlés.
D'un père, d'un vieillard, ils vous rendent la vie ;
Et déjà sa présence à vos yeux est ravie !
Votre amant se dérobe à de perfides coups ;
C'est pour vous voir mourir, ou mourir avant vous !

CALLIRHOÉ.

Non, je n'accepte pas son dévoûment funeste.

CORÉSUS.

Résignez-vous ; le ciel disposera du reste.
Ce fer dont sur vos fronts éclate la lueur,
Choisisssant de lui-même...

CALLIRHOÉ.

Ah ! s'il est vrai, seigneur,
Sollicitez du dieu la rapide influence.

CORÉSUS.

De moment en moment je sens que sa présence
Par degrés se révèle à mes yeux satisfaits ;
Soyez heureux : Bacchus apporte ses bienfaits.
Je le vois, mais non plus en ses fureurs cruelles,
Terrible et comme armé des foudres paternelles.
Je le vois à travers un nuage doré :
La coupe en main, le front de pampre décoré.
Il rit au bruit joyeux des chars de la vendange.
Est-ce un dieu qui pardonne? est-ce un dieu qui se venge?
N'en doutez plus, Bacchus dépose sa fureur :
De choisir entre vous il m'épargne l'horreur ;
Il fait plus ; sa bonté, qui tous deux vous délivre,
Veut encor que ma voix vous ordonne de vivre.
Vivez, couple fidèle, et soyez de mes mains
Unis devant les dieux et devant les humains :
Vivez, régnez. Hélas ! votre ville appauvrie
Maudira plus d'un jour ma jalouse furie.
Mais je sens la vertu, qui m'a fui si long-temps,
Se rapprocher de moi depuis quelques instants.
Mon esprit, moins mortel, s'épure, se ranime...
Et l'oracle apaisé m'accepte pour victime.

(*Il se frappe.*)

ARCAMÈNE.

Il expire !

CALLIRHOÉ.

O destin !

AGÉNOR, *à Arcamène.*

Grand-prêtre de Bacchus !
Trois jours, voilez l'autel ; trois jours à Corésus
Offrons, en soupirant, les tributs funéraires.
Ah ! ne vous privez pas de vos larmes sincères,
Arcamène ; je sens que, prêtes à couler,
Les miennes vont, peut-être, aux vôtres se mêler.
(*A Callirhoé.*)
Honorons son courage, oublions sa faiblesse ;
Et pour prix du bonheur que son trépas nous laisse,
Qu'à l'estime, à l'honneur, lui rendant tous ses droits,
On dépose son urne aux tombeaux de nos rois.

FIN DE CORÉSUS.

CONRADIN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CONRADIN, héritier du royaume de Naples.
PROCIDA, noble de Salerne.
CHARLES D'ANJOU, roi de Naples.
ERNANCE, fille de Procida.
ADIMAR, seigneur napolitain, favori de Charles d'Anjou.
JUGES, formant le conseil.
MAGISTRATS du peuple.
SEIGNEURS de la cour.
OFFICIERS du palais.
SUITE, GARDES, SOLDATS.

La scène est à Naples.

(Le théâtre représente au premier, au quatrième et au cinquième acte, une salle du palais de Charles d'Anjou; au second et au troisième l'intérieur du palais de Procida.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES D'ANJOU, ADIMAR.

CHARLES.

Eh bien, cher Adimar, puis-je espérer enfin
D'attacher l'infamie au nom de Conradin?
Les juges voudront-ils condamner sa mémoire?

ADIMAR.

Les juges sont à nous.

CHARLES.

Faudra-t-il les en croire?
Dis.

ADIMAR.

Aux vœux du monarque ils sauront obéir,
J'ai reçu leurs serments.

CHARLES.

Qui se vend peut trahir.
Quels gages de leur foi?...

ADIMAR.

La crainte, l'espérance.
Ils savent quels bienfaits paîront leur déférence;
Ils savent qu'un regard les ferait tous rentrer
Dans l'ombre d'où leur maître a daigné les tirer.
Pour eux des magistrats dont ils prennent la place
La chute est un avis, l'exemple une menace.
Choisis par vous au sein de vos principautés,
Par vous rendus garants du sort de leurs cités,
Tous, dévoués, seigneur, à vos ordres suprêmes,
Vous serviront, certains de se servir eux-mêmes.
« Il faut, leur ai-je dit, qu'un arrêt solennel
Jusque dans le passé cherche le criminel;
Et la tombe, pour lui cessant d'être sacrée,
Doit rendre à l'échafaud sa dépouille exécrée :
Tout l'ordonne. Le roi, qui vous remet ce soin,
Compte sur votre zèle, et n'aura pas besoin
De rappeler sans cesse à votre vigilance
Que les lois ont leur glaive, ainsi que leur balance.
Sachez punir : ce roi, que vous représentez,
Saura sur vos rigueurs mesurer ses bontés. »

CHARLES.

Dois-je long-temps encor ménager qui m'outrage,
D'insolens plébéiens mendier le suffrage,
Abandonner le soin de mes vastes projets,
Et consumer ma vie à flatter mes sujets?
Un dangereux parti, jaloux de la puissance,
Pour me la dérober n'attend qu'un jour d'absence;
Et, sans cesse livrée à des complots obscurs,

Naples comme un captif me retient dans ses murs.
En quel moment encor ?... lorsque ma politique
D'armes et de vaisseaux couvrait l'Adriatique ;
Quand de Paléologue enviant les destins,
J'allais porter la guerre aux murs des Constantins ;
Quand, des Grecs révoltés secondant l'hérésie,
Je songeais à m'ouvrir les portes de l'Asie !
Ma sécurité feinte abuse tous les yeux,
Et cette confiance impose aux factieux.
Dès long-temps, tu le sais, une secrète étude
D'un calme simulé m'a donné l'habitude :
Joie et douleur, mon front sait tout dissimuler ;
Nul ne m'a vu jamais sourire ni trembler.
Le dirai-je pourtant ? mon ame intimidée
Veut s'affranchir en vain d'une importune idée :
Pourras-tu bien le croire, Adimar ? chaque nuit,
De Conradin vivant l'image me poursuit.

ADIMAR.

N'est-il pas tout sanglant tombé dans la mêlée ?
N'a-t-on pas reconnu sa tête mutilée ?
Il ne doit plus, seigneur, exciter votre effroi :
Il a rejoint Conrad, Crédéric et Mainfroi.

CHARLES.

S'il n'est plus, Adimar, sa mémoire est vivante ;
L'empire de son nom malgré moi m'épouvante.
Je ne sais, mais ce nom répété chaque jour,
Mais d'un peuple inconstant l'inviolable amour,
Mais ces proscrits nombreux, dont la troupe hardie,
Cette nuit, vers nos murs apportait l'incendie,
Tout m'étonne à la fois, et semble m'avertir
Que le bruit de sa mort a pu se démentir.
Crois-tu que ses amis auraient, sans espérance,
Montré dans leurs projets cette persévérance ?
Non : plus sûrs de sa perte, ils le défendraient moins.
A me les asservir j'emploîrai tous mes soins.

Que de déguisements j'empruntai pour leur plaire !
Tantôt grave, tantôt facile et populaire,
Je les ai ménagés par de nobles égards.
Mesurant mes discours, composant mes regards,
Pour les divers états j'ai pris divers langages :
Brave avec les guerriers, prudent avec les sages,
La même heure m'a vu, politique et soldat,
Assembler un conseil, soutenir un combat.
J'ai su m'envelopper d'un utile mystère,
Affecter les rigueurs du cénobite austère ;
Toujours actif, j'ai su multiplier le temps :
Le sommeil à ma vie enlève peu d'instants ;
Durant le jour j'observe, ou médite en silence :
J'ai banni loin de moi les jeux et l'indolence,
Ces mimes, ces chanteurs, ces errants troubadours
Dont la foule entretient la mollesse des cours.
Pour mériter le nom de prince légitime,
Pour inspirer l'amour, pour obtenir l'estime,
J'ai tout mis en usage. Eh bien ! ces vains essais
De mes sujets ingrats redoublent les excès :
Tout de moi les irrite, et rien ne les apaise ;
A leurs cœurs prévenus mon autorité pèse ;
Et de ces obstinés les plus séditieux
Sont ceux dont la fureur se déguise le mieux.
L'un d'eux surtout, l'un d'eux m'inquiète et me gêne ;
C'est Procida. Je hais sa franchise hautaine,
Son masque de vertu, sa naissance, ses biens,
Son crédit sur les grands et sur les citoyens.
Jadis, non loin du Phare, il gouverna cette île
Qui semble rattacher la Grèce à la Sicile ;
Il lui donna des lois, la nomma de son nom :
Dans Salerne illustré, plus d'une fois, dit-on,
Il alla, de Salerne à la cour de Castille,
Du jeune Conradin protéger la famille.
N'importe ; il est puissant ; il le faut ménager ;

D'un imprudent éclat je connais le danger :
Retenons la vengeance, et par des sacrifices
Sachons de qui peut nuire acheter les services.
Quand prononceront-ils ?

ADIMAR.

Avant la fin du jour.

SCÈNE II.

CHARLES D'ANJOU, ADIMAR, UN OFFICIER DU PALAIS.

L'OFFICIER.

Seigneur, vos magistrats et les grands de la cour
Ont réclamé l'honneur d'être admis chez leur maître.

CHARLES.

Je les avais mandés : qu'on les laisse paraître.
(*A part.*)
A des juges vendus nous parlons sans détours ;
A d'autres magistrats il faut d'autres discours :
Pour rendre ma vengeance encore plus certaine,
D'un voile plus épais enveloppons ma haine.

SCÈNE III.

CHARLES D'ANJOU, ADIMAR, PROCIDA, L'OFFICIER, LES GRANDS DE LA COUR, LES MAGISTRATS DU PEUPLE.

CHARLES.

Grands et nobles seigneurs, dont les noms glorieux
S'unissent avec gloire aux noms de vos aïeux ;
Et vous tous, magistrats, gardiens de la patrie !
L'hydre des factions a repris sa furie ;
Un renaissant péril attend des soins nouveaux.
J'aurais voulu, tranquille après de longs travaux,
Régner par les bienfaits sur un peuple fidèle ;

Ce bonheur m'est ravi : la discorde cruelle
De ses poisons secrets infecte les esprits.
Cette nuit même encore, un ramas de proscrits
Portait dans nos remparts la torche incendiaire ;
Et cette nuit pour nous eût été la dernière,
Si des avis certains, prompts à me parvenir,
N'avaient armé mon bras pour frapper et punir.
De ces séditieux les perfides vengeances
Dans Naples, je le sais, ont des intelligences ;
A nos coups échappé dans l'ombre de la nuit
Dans Naples sur nos pas plus d'un s'est introduit.
De plus d'un citoyen la pitié téméraire,
Le dirai-je ? au supplice est prête à les soustraire.
Un édit, prévenant ce nouvel attentat,
Menace de la mort qui trahirait l'état.
Je viens de le dicter : que le coupable tremble !

PROCIDA.

Au suprême conseil lorsqu'un roi nous rassemble,
Chacun de nous, pour prix de cet insigne honneur,
Lui doit la vérité : je la dirai, seigneur.
Ne redoutez-vous pas qu'une telle sentence
A de faibles dangers donne trop d'importance ?
Que peuvent en effet quelques proscrits épars,
Jetés par leur détresse au sein de nos remparts ?
Certes, ces malheureux, sans refuge et sans armes,
Doivent s'enorgueillir d'inspirer tant d'alarmes.
S'ils viennent parmi nous chercher des protecteurs,
Faut-il nous transformer en lâches délateurs ?...
Estimez-nous assez pour nous croire incapables
D'oublier nos devoirs, même envers des coupables.
Non : les plus saints devoirs ne seront point trahis :
Les armes à la main servons notre pays,
Et, fidèles aux lois que lui-même a prescrites,
Soyons ses défenseurs, et non ses satellites.

ADIMAR.

Il n'est point, Procida, de faibles ennemis.
Si quelques factieux dans nos murs sont admis,
Plus de repos : leur nombre, augmenté d'heure en heure,
S'étendra tout à coup de demeure en demeure.
Avant peu ces ingrats, envahissant nos biens,
De Naples à leur tour seront les citoyens ;
Bientôt, foulant aux pieds les droits du diadème,
Ils sauront nous punir de notre pitié même.
Il serait, dites-vous, honteux de les livrer ?
Le mépris des devoirs peut seul déshonorer.
Ah ! s'il faut raffermir nos ames abattues,
(*Il montre des bustes au fond du théâtre.*)
De ces mâles Romains contemplons les statues.
De Mars inexorable ils embrassaient l'autel,
Et, détournant les yeux, livraient au coup mortel,
Non des proscrits, rebut des terres étrangères,
Mais leurs concitoyens, mais leurs fils, mais leurs frères.
C'est par les dévoûments sans cesse prodigués
Qu'ils traînaient à leur char les peuples subjugués,
Et que Rome, à jamais revivant après elle,
A conservé le nom de la ville éternelle.

CHARLES.

Aux yeux de Procida ces exemples sont vains ;
Ses vertus ne sont pas les vertus des Romains.
Votre voix jusqu'à lui ne peut se faire entendre :
Il paraît occupé d'un intérêt plus tendre.
A le voir protéger ces proscrits malheureux,
D'autres soupçonneraient que déjà l'un d'entre eux...
Mais je connais trop bien vos principes austères,
Procida. Toutefois je fais des vœux sincères
Pour que votre pitié, si prompte à s'émouvoir,
N'ait point à s'immoler aux rigueurs du devoir.

PROCIDA.

Heureux, seigneur, qui sait les accorder sans cesse,

Qui, libre sans révolte, et soumis sans bassesse,
Pour les droits de l'honneur a toujours combattu,
Et croit servir son prince en servant la vertu !

CHARLES.

A la rébellion touche l'indépendance.
Je vous ai vu souvent, malgré votre prudence,
Trahir vos vœux secrets par un trouble soudain,
Et changer de couleur au nom de Conradin.

PROCIDA.

Permettez les regrets que son malheur inspire ;
Les morts ne viennent pas réclamer un empire.

CHARLES.

L'accusé semble en vain absous par le trépas ;
Avec le criminel le crime ne meurt pas :
Des princes factieux trop souvent les images
D'un vulgaire crédule usurpent les hommages,
Et provoquent dans l'ombre à des combats nouveaux
Les partis ralliés autour de leurs tombeaux :
De là les feux couverts des discordes civiles,
Les longs déchirements des États et des villes,
Les attentats sans nombre et les malheurs sans fin...
Parler de ces fléaux, c'est nommer Conradin.
Son nom, signal affreux de toutes nos misères,
Est devenu l'horreur des veuves et des mères.
Peut-être parmi vous des pères désolés
Pleurent encor leurs fils pour sa cause immolés.
Milan, Noto, Mazare, et Pavie, et Vérone,
L'ont vu, pour m'arracher la vie et la couronne,
Mendier des soldats, des armes, des vaisseaux,
Des princes abusés se former des vassaux,
Et, fougueux conducteur d'une horde en furie,
Descendre tout armé des monts de Ligurie.
Faut-il vous dénombrer ses crimes impunis :
Les peuples de Sicile à ses Germains unis ;
Ses drapeaux arborés sur chaque citadelle,

Et la seule Palerme à ma cause fidèle ;
Les proscrits de Tunis par ses soins rappelés,
Et non loin du Gibel sous ses lois rassemblés ;
Les habitants de Pise, à sa voix trop dociles,
Couvrant de pavillons les mers des Deux-Siciles ;
Les remparts de Mola jonchés de nos débris,
De Syracuse en deuil les coteaux appauvris ;
Et les feux, déchaînés sur ma flotte en ruine,
Eclairant le rivage et le port de Messine ?
Ne vous indignez pas : tant d'odieux succès
N'étaient de ses fureurs que les faibles essais ;
Il porta bien plus loin l'audace et la licence :
Pour lui de tels forfaits sont encor l'innocence.
L'impie osa planter au pied du Vatican
La lance castillane et l'étendard toscan ;
Il osa, du pontife insultant les domaines,
Traverser en brigand les campagnes romaines.
Vainement dans Viterbe, en des jours révérés[1],
Clément le dévouait à ses foudres sacrés,
Et de ce front marqué du sceau de l'anathème
Arrachait de Sion le pieux diadème[2] ;
Dans Rome, de l'église égorgeant les soutiens,
Il guidait l'infidèle aux temples des chrétiens,
Des profanations étalait le spectacle,
Et dotait ses soldats de l'or du tabernacle.
Ce n'était point assez. Dans un vil sénateur
Il lui restait encore un digne protecteur.
Il vint nous attaquer sur ce beau territoire :
Le nombre était pour lui, pour nous fut la victoire.
De ses soldats sans doute il partagea le sort ;
Enfin je respirais sur la foi de sa mort :
Mais son nom lui survit ; mais avec son fantôme

1. Les fêtes de Pâques.

2. Conradin avait le titre de roi de Jérusalem.

La désolation rentre dans ce royaume.
Il fallait que, chargé d'un reproche éternel,
Il fût, même au cercueil, encore criminel !
Qu'une peine tardive enfin soit ordonnée ;
Qu'une vaine effigie, aux bourreaux condamnée,
Livre au public affront l'aspect de Conradin ;
Et que, l'abandonnant à son fatal destin,
Cette foule, à son joug trop long-temps asservie,
Rende à sa mort l'horreur que méritait sa vie !

PROCIDA.

Les juges dans ces murs viennent d'être appelés.
Un zèle prévoyant les a renouvelés,
Rien ne peut altérer leur équité suprême.
Adimar les connaît ; j'en appelle à lui-même.

ADIMAR.

Leur pays, Procida, les connaît mieux que moi.
En daignant les nommer, la sagesse du roi,
D'une foule, déjà par ses malheurs troublée,
A voulu prévenir l'orageuse assemblée :
Son choix, sans intérêt, comme sans passion,
A sauvé les abus de la prévention.
La balance du peuple est souvent indécise :
Mille séditieux, abusant sa franchise,
Vils flatteurs, dans son sein cherchent des partisans ;
Et, comme le monarque, il a ses courtisans.
Ces juges convoqués du fond de nos provinces,
Ne se sont point vendus aux querelles des princes ;
De la seule équité reconnaissant les lois,
A la publique estime ils ont acquis des droits
Que devrait respecter celui qui m'interroge ;
Et le choix du monarque est déjà leur éloge.

CHARLES.

S'il s'élève une voix prête à les accuser,
Il en est temps encore, il les faut récuser.

PROCIDA.

Les récuser, seigneur ! je suis loin d'y prétendre.

De leurs vertus sans doute on peut beaucoup attendre,
Je m'en tiens convaincu : pardonnez seulement
Si j'ose témoigner un peu d'étonnement
De voir un tribunal poursuivre une ombre vaine
Au-delà de ce terme où s'arrête la haine.
Sommes-nous sur les bords où l'Égypte autrefois
Citait, pour les juger, les mânes de ses rois?
Ah! s'il en est ainsi, Naples doit, d'âge en âge,
De cette austère loi perpétuer l'usage.

CHARLES.

Il suffit... Magistrats, vous m'avez entendu.
Que l'édit, par vos soins, dans Naples répandu,
Apprenne aux habitants, effrayés du supplice,
(*Regardant Procida.*)
Que plaindre un criminel c'est être son complice.

SCÈNE IV.

PROCIDA, *seul.*

Je vois tous les périls sur moi se rassembler.
Mais ce n'est pas encor ce qui me fait trembler.
O jugement inique! ô sentence inhumaine!
Affreuse invention de vengeance et de haine!
S'ils savaient... Ah! fuyons de cette horrible cour;
Allons chercher la paix dans un autre séjour,
Et retrouver enfin, sous mon toit solitaire,
Ma fille, si long-temps mon seul bien sur la terre.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROCIDA, CONRADIN.

(*Ils sortent ensemble d'un pavillon tenant au palais.*)

PROCIDA.

O mon roi légitime ! ô mon souverain maître !

CONRADIN.

Nommez-moi votre ami, votre fils ! je veux l'être,
Je le serai toujours. Mais rassurez mon cœur :
Ernance...

PROCIDA.

Partageant ma constante douleur,
Dans sa seule tristesse elle trouve des charmes ;
Votre nom prononcé renouvelle ses larmes.

CONRADIN.

Ernance, le croirai-je ? a pu me regretter !
Le sort s'est donc lassé de me persécuter.

PROCIDA.

Hélas ! plus que jamais il vous poursuit encore.
La longue inimitié du tyran que j'abhorre
Par des crimes nouveaux songe à se déclarer.

CONRADIN.

De ses jours odieux j'allais me délivrer.
Sans les aveux secrets d'un perfide transfuge,
Je régnerais aux murs où je cherche un refuge.
Que de travaux perdus depuis le jour fatal
Où cinq mille guerriers, vengeurs du nom royal,
Arrivés avec moi des cités de l'Abruze,
Furent vers Aquila terrassés par la ruse !
Les intrépides chefs, les soldats valeureux,

Tout périt, tout : et moi, cent fois plus malheureux,
Sous des monceaux de morts enseveli moi-même,
Je crus enfin toucher à mon heure suprême.
Il me fallut, sanglant, défiguré, meurtri,
Demeurer jusqu'au soir sous ce hideux abri.
Plus pâle que les morts qui couvraient mon passage,
J'en sortis dès que l'ombre eut noirci le rivage,
Et me retrouvai seul sur un sauvage bord.
Protégé seulement par le bruit de ma mort,
Interrogeant de près les discordes civiles,
Revêtu de lambeaux, j'ai traversé les villes.
J'ai subi les refus, j'ai supporté l'affront;
La pitié dédaigneuse a fait rougir mon front :
Tous les maux à la fois me déclaraient la guerre;
Et d'exil en exil je parcourais la terre.
Sans espoir, sans secours, sans vengeance surtout,
Je pris le jour en haine et la vie en dégoût :
J'allais m'en délivrer... Mais d'une mère en larmes
Le triste isolement et les longues alarmes,
Mais ses vœux pour un fils si long-temps attendu
Retinrent dans ma main le poignard suspendu.
Bientôt je retrouvai sur la rive étrangère
Ces Germains qui juraient par l'ombre de mon père.
Je sentis dès l'instant mes vœux encouragés.
Un faux nom, cette voix et ces traits si changés,
Que même Procida ne pouvait reconnaître,
Tout cachait à leurs yeux l'héritier de leur maître.
De nos malheurs présents, de ceux de l'avenir,
Je me plaisais surtout à les entretenir :
Et quand ils se troublaient, sur leur ame attendrie
J'essayais quelquefois le saint nom de patrie,
Celui de mes aïeux, le mien... Un jour enfin,
Ils me dirent : « Partons, » et, suivant mon destin,
De Naples avec moi prirent soudain la route :
Hélas ! qui m'aurait vu m'eût pris plutôt sans doute

Pour un chef d'assassins, fléau du voyageur,
Que pour un roi banni de qui le bras vengeur
S'apprête à ressaisir sa couronne usurpée,
Et qui remet sa vie au destin de l'épée.
Errants la nuit, le jour dans les bois retranchés,
Loin des regards humains nous nous tenions cachés.
A la brute parfois disputant son repaire,
Nourris de mets grossiers arrachés à la terre,
Le seul espoir de vaincre encourageait nos pas :
Notre espoir fut trahi. De Naples sans soldats
On disait qu'à nos vœux l'enceinte était ouverte ;
Ce récit mensonger décida notre perte.
Une troupe inquiète avait gardé les murs ;
La mort nous attendait dans leurs détours obscurs.
Dès lors on n'entendit au milieu des ténèbres
Que des cris d'épouvante et des sanglots funèbres :
Et moi, si près de vous et si près du trépas,
J'ai voulu vous revoir, vous presser dans mes bras,
Et, prêt à terminer mes jours et ma misère,
Une dernière fois vous appeler mon père.

(*Ils se tiennent quelque temps embrassés.*)

PROCIDA.

Charles plus que jamais nous menace aujourd'hui :
Sachons qui doit périr ou de nous ou de lui.

CONRADIN.

Nous le saurons dans peu. Mais d'une longue absence
Il me tarde...

PROCIDA.

Bientôt vous reverrez Ernance.

CONRADIN.

Surtout ne craignez pas que mon cœur affaibli
Laisse tomber la gloire en un honteux oubli.
L'amour sera pour moi l'aiguillon du courage.
Mes valeureux Saxons survivent au naufrage,
Peu nombreux, il est vrai ; n'importe ! des soldats

Il faut compter les cœurs encor plus que les bras.
Aimé d'Ernance, aidé de votre noble zèle,
Que ne ferai-je pas? Je combattrai pour elle.

PROCIDA.

Vers l'asile voisin retournez un instant;
Je cours la préparer au bonheur qui l'attend.
Elle vient: hâtez-vous.

SCÈNE II.

PROCIDA, ERNANCE.

ERNANCE.

O terreur imprévue!
Quel est-il ce soldat qui se cache à ma vue?
Il n'en faut plus douter, c'est un de ces proscrits
Qui cherchent un refuge il n'importe à quel prix;
Qui, d'eux seuls occupés, et trop heureux de vivre,
Exposent à la mort celui qui les délivre.
Quoi! pour un inconnu courir l'affreux danger...

PROCIDA.

Aucun infortuné ne nous est étranger.
Si je sauve un proscrit, je puis l'être moi-même.
Dis, voudrais-tu qu'alors une prudence extrême
Me repoussât du seuil de l'hospitalité?
Qui, dans ces jours de trouble et de calamité,
Ne doit offrir, tandis qu'il en est encor maître,
Des bienfaits que demain il recevra peut-être!

ERNANCE.

N'accusez pas mon cœur: il a trop bien appris
A plaindre, à déplorer le destin des proscrits.
Mon père, il en fut un... Son image adorée
Sera toujours présente à mon ame ulcérée;
Vous savez que de pleurs pour lui j'ai répandus!
Je l'attendis long-temps... mais je ne l'attends plus!

PROCIDA.

S'il respirait encore, et si de ville en ville

Poursuivi, fugitif, il cherchait un asile !
Si chacun lui disait : « Vous espérez en vain ;
Une sévère loi me défend d'être humain ! »

ERNANCE.

Je sens trop la pitié que le malheur inspire ;
Mais la nature encore a sur moi plus d'empire.
Pour Ernance vos jours sont le plus grand des biens.

PROCIDA.

Mais, ma fille, il en est de plus chers que les miens.

ERNANCE.

Non pas pour moi, mon père. Ah! c'est vous seul que j'aime.
Mon cœur vous préférait à Conradin lui-même.
Ce cœur, dites-le moi, peut-il se partager
Entre les jours d'un père et ceux d'un étranger,
D'un soldat inconnu ?...

PROCIDA.

Qui peut cesser de l'être.
Son nom n'est point vulgaire ; il me l'a fait connaître.

ERNANCE.

Ce nom ?...

PROCIDA.

Tu le saurais sans ton excès d'effroi.
Tu l'apprendras de lui, ma fille, et non de moi.

ERNANCE.

D'une juste terreur pouvais-je me défendre ?
Des fureurs d'un tyran vous devez tout attendre.
Qui sait s'il n'a point fait, par un art ténébreux,
Proclamer à dessein cet édit rigoureux,
Afin de provoquer la désobéissance
De ceux qui, comme vous, affrontent sa puissance ?
Mais ne pourrions-nous point par d'utiles secours
Éloigner ce proscrit en veillant sur ses jours ?
Il est vers les remparts une route secrète,
Et vos amis sauraient protéger sa retraite.
A l'austère devoir nous aurions satisfait.

Un bienfait sans péril est toujours un bienfait.

PROCIDA.

Quoi ! ma fille, tu veux qu'il me fasse l'injure
D'aller chercher ailleurs une enceinte plus sûre ;
Qu'il dise : « Procida, timide, irrésolu,
Aurait pu me sauver ; il ne l'a pas voulu ! »

ERNANCE.

Je réponds de son sort si vous hâtez sa fuite.
Mais de nos oppresseurs s'il attend la poursuite,
C'en est fait ; tout son sang coule dès aujourd'hui :
Vous le perdez, seigneur, et vous-même avec lui.
Si votre effort est grand, mes craintes sont plus grandes.

PROCIDA.

Hélas ! si tu savais ce que tu me demandes !

ERNANCE.

O mon père, à genoux faut-il vous implorer ?

PROCIDA.

Sois satisfaite enfin : je vais te le livrer.

ERNANCE.

A quoi m'obligez-vous ?

SCÈNE III.

ERNANCE, *seule.*

Il ne veut pas m'entendre.
Mais quel trouble soudain, quel intérêt si tendre
M'inspire l'inconnu que je voulais bannir !
Je tremble de le voir et de l'entretenir.
Sans doute qu'au récit d'une longue misère,
Il va me rappeler une image bien chère.
S'il est noble et vaillant, mais triste et sans espoir,
Malheureux Conradin ! je croirai te revoir.

SCÈNE IV.

ERNANCE, CONRADIN, PROCIDA.

CONRADIN, *à part.*

Mon nom n'est point encore effacé de son ame !

PROCIDA, *à Ernance.*

Tiens, voilà l'inconnu que ta frayeur réclame.

ERNANCE.

Ciel ! Conradin !... Mon père, est-ce lui que je vois ?
Je crains de m'abuser.

CONRADIN.

Reconnaissez sa voix :
C'est lui, c'est Conradin, c'est un ami fidèle,
Qui vécut pour Ernance, et qui mourrait pour elle.

ERNANCE.

Je sens fléchir mes pas et défaillir mon cœur.
J'ai supporté les maux, je succombe au bonheur.
(*A Procida.*) (*Après un instant.*)
Soutenez-moi... Je sens ma force ranimée.
Je puis jouir enfin du charme d'être aimée.
Oh ! quel prodige heureux vous rend à nos transports,
Cher prince ?

CONRADIN.

Des malheurs, de stériles efforts.
Mais est-il un revers que ce moment n'efface ?

ERNANCE.

Et j'allais vous livrer au coup qui vous menace !
Tremblante pour mon père...

CONRADIN.

Eh quoi ! qu'avez-vous dit ?
Ses jours sont exposés ?...

ERNANCE.

Aux rigueurs d'un édit :
Qui sauve un fugitif au supplice s'apprête.

PROCIDA.

Je ne le cache plus, le glaive est sur ma tête ;
Je le brave.

CONRADIN.

Grand dieu !

PROCIDA.

Qui peut vous étonner ?

CONRADIN.

Et j'étais revenu pour vous assassiner !
Procida, sous ces murs nous sommes seuls : personne
Au sein de ce palais encor ne me soupçonne,
Et mon déguisement abuse les regards.
Il faut nous séparer : embrassons-nous ; je pars.
Adieu, mon père ! Ernance, adieu...

PROCIDA.

Qu'osez-vous dire ?
Restez...

CONRADIN.

Non ; pour vous perdre un instant peut suffire.
Adieu.

PROCIDA.

Restez. Sur vous mes droits sont absolus ;
Votre sort désormais ne vous appartient plus.
Vous n'accomplirez pas votre dessein funeste ;
C'est le ciel, c'est l'honneur, c'est vous que j'en atteste.
Je le répète encor, votre vie est à moi.
Permettez qu'à genoux je commande à mon roi.

CONRADIN.

Non, non, c'est à moi seul de mourir.

PROCIDA.

Il faut vivre ;
Il faut qu'un coup hardi nous venge et vous délivre.
J'ai des amis : le peuple à nos vœux doit s'unir ;
Le peuple, armé déjà pour votre souvenir,
S'armera pour vous-même, et dès demain peut-être

Les murs où nous vivons auront changé de maître.

ERNANCE.

Le sort ne peut-il pas trahir votre valeur?
Trop souvent la vengeance est un nouveau malheur.
Ah! plutôt regagnons une rive plus chère:
Dans cette belle Asie où repose ma mère,
Cherchons, loin des humains, un modeste réduit
Où d'effrayants réveils ne troublent point la nuit,
Où je n'entendrai plus ni le fracas des armes,
Ni le nocturne airain qui tinte les alarmes...
Comme si désormais dans leurs vœux furibonds
Les jours pour les combats n'étaient pas assez longs!
Élisabeth respire... allons vivre auprès d'elle:
Si je ne revois pas la cendre maternelle,
Je verrai votre mère et chérirai ses lois.
Pour prix de mon amour, peut-être quelquefois,
Oubliant les grandeurs d'une auguste famille,
Elle m'appellera du doux nom de sa fille.

CONRADIN.

Vous l'êtes.

ERNANCE.

Pardonnez mes refus obstinés;
Mais pour moi de tels nœuds ne sont pas destinés.

CONRADIN.

Trop long-temps vos refus à ma persévérance
Ont opposé des rangs la vaine différence.
Jadis à votre main lorsque ma main s'offrit,
J'étais prince; en ce jour je ne suis qu'un proscrit.
Eh! que dis-je? Entre vous et la tige royale
Les revers ont assez rapproché l'intervalle;
Et votre cœur encor serait trop généreux
D'accepter pour époux Conradin malheureux.

ERNANCE.

Par ce noble détour, ainsi votre tendresse
Pour m'élever à vous jusques à moi s'abaisse:
Mais le devoir m'impose une sévère loi;

Conradin détrôné sera toujours mon roi.

CONRADIN.

J'entends. Ce vain respect sert de voile à la crainte.
Expliquez-vous, Ernance, et parlez sans contrainte;
Dites que vous tremblez (j'en serais peu surpris)
D'associer vos jours à des jours mis à prix;
Dites que, redoutant ma tendresse importune,
Vous n'osez faire un pacte avec mon infortune,
Que vous m'abandonnez à l'horreur de mon sort,
Et que mon seul espoir est l'espoir de la mort.

PROCIDA.

Vous la calomniez, prince; daignez m'en croire:
Sa vertu dans son cœur combat pour votre gloire;
Un inégal hymen a de tristes retours:
Eh! qui peut en aimant jurer d'aimer toujours!
Sur un front moins obscur posez le diadème.
Vous devez cet effort à l'empire, à vous-même,
Tout l'exige; et, déjà reconnaissant vos droits,
L'Orient vous réserve une fille des rois.

CONRADIN.

Les rois peuvent garder leur auguste héritière.
Seule Ernance remplit mon ame tout entière:
Depuis cinq ans d'absence, en mon adversité
Son image me suit et ne m'a point quitté.
A toute heure, en tous lieux, présente à ma mémoire,
Ernance m'occupait encor plus que ma gloire.
Me rapprocher d'Ernance; heureux entre elle et vous,
Porter avec orgueil le nom de son époux;
Reconquérir mes droits, et monter avec elle
Les marches de ce trône où sa vertu l'appelle...
C'étaient là tous mes vœux! je perds tout en un jour:
La gloire et l'amitié, la fortune et l'amour,
Tout fuit, tout m'abandonne, et tout me désespère.

PROCIDA.

J'ai pour vous, je le sens, la tendresse d'un père;
Oui, malgré mes refus, cet hymen, j'en conviens,

S'il eût charmé vos jours eût embelli les miens :
Mais aussi j'aurais vu, prompt à me méconnaître,
Ce peuple m'accuser d'avoir séduit mon maître,
Et de l'avoir servi dans le coupable espoir
De lui faire oublier son rang et son devoir.
Eh! dites-moi, comment attendre quelques charmes
D'un hymen commencé dans le sang et les larmes?
Où prononcerez-vous vos serments immortels?
La mort seule en nos murs garde encor des autels.

CONRADIN.

Nous les répéterons dans un temps plus prospère
Ces serments prononcés devant le front d'un père!
Le ciel, qui nous entend, promet de les bénir.
Confirmez sa promesse en daignant nous unir.

PROCIDA, *joignant la main d'Ernance à celle de Conradin.*

Eh bien! soyez mon fils.— Élisabeth, pardonne!
C'est l'ami qui me prie, et le roi qui m'ordonne...
Voici ta fille. Au moins, humble dans sa grandeur,
Tu trouveras en elle un cœur selon ton cœur.
Ma fille, de ton rang contemple la noblesse,
Et bannis désormais une indigne faiblesse.
N'oppose point tes pleurs aux desseins d'un époux.
Fais plus : quand les dangers l'appelleront aux coups,
Donne-lui son épée, enflamme son courage,
Et jouis des exploits qui seront ton ouvrage.
Sans être reine encor songe dès à présent
Qu'un futur diadème est un fardeau pesant.
En nos jours de malheur aux périls éprouvée,
Apprends à quels devoirs le sort t'a réservée.
Et toi, ciel protecteur, daigne veiller sur nous;
Épargne l'infortune à ces jeunes époux;
Que pour eux les destins devenus plus propices,
N'osent briser des nœuds formés sous tes auspices.

CONRADIN.

Mon père, vous verrez tous vos vœux s'accomplir.

Perfide usurpateur ! c'est à toi de pâlir.
Je n'ai plus seulement un trône à te reprendre,
J'ai mon père à sauver, mon épouse à défendre.

PROCIDA.

Mes appuis sont nombreux. Par de nouveaux liens
J'enchaîne à nos projets ces fiers Siciliens,
Comme vous, indignés contre la tyrannie.
De leurs chefs en ces lieux l'élite réunie
Devant vous avant peu doit venir prononcer
Les serments qu'à votre ombre ils croyaient adresser.
Jugez de leurs transports en vous voyant paraître.
A peine leurs regards sauront vous reconnaître,
Et vous pourrez jouir, parmi nous confondu,
De ce pur dévoûment, qui vous est si bien dû !

CONRADIN.

De vos soins paternels mon ame est attendrie.
Que de biens obtenus ! une épouse chérie,
Un père, des amis, et d'utiles secours...
Mes malheurs seraient-ils au terme de leur cours?
Un moment a changé toute ma destinée.
Il semble que déjà notre heureux hyménée
Ait pénétré mon cœur de sentiments nouveaux ;
Il semble que ce jour doive finir mes maux.

PROCIDA.

Nos braves conjurés paraîtront dans une heure.
Venez en attendant, au fond de ma demeure,
Goûter quelque repos sous ce toit isolé
Où pour vous si long-temps nos larmes ont coulé !

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

PROCIDA, CONRADIN.

PROCIDA.

Ils ne tarderont pas. O mon maître! ô mon fils!
Verrai-je après dix ans mes vœux enfin remplis?
Après dix ans, passés au fond de la Castille
A servir, à sauver votre auguste famille,
Après tant de combats pour elle soutenus,
D'ennemis renversés, de complots prévenus,
De chances tour à tour funestes ou propices,
De périlleux projets, d'onéreux sacrifices,
De ma persévérance obtiendrai-je le prix?
O mânes de mes rois, mânes chers et proscrits!
Le sort me garde-t-il ce bonheur en partage
De rendre à votre fils son illustre héritage?
Quand pourra cette épée, au gré de mes souhaits,
Précipiter du trône un tyran que je hais,
En délivrer nos murs et l'Italie entière,
Dût-il frapper en moi sa victime dernière!

CONRADIN.

Arrêtez, Procida, j'accepte vos secours,
Mais ne veux point du trône aux dépens de vos jours:
Que le père d'Ernance avant tout se souvienne
Qu'en dévouant sa vie il expose la mienne.

PROCIDA.

Tout mon sang...

CONRADIN.

Est-ce ainsi que vous me rassurez?
Mais on vient.

PROCIDA.

Ce sont eux.

SCÈNE II.

PROCIDA, CONRADIN, LES CONJURÉS.

PROCIDA.

Fidèles conjurés,
Non sans un juste orgueil près de moi je rallie
Ces héros dont les noms remplissent l'Italie,
Dont les bras pour l'honneur ont souvent combattu,
Princes par la naissance, et rois par la vertu :
Vous que Mainfroi mourant invoqua pour sa fille,
Magnanime Henri, l'espoir de la Castille ;
Vous, courageux Raymond, notre plus ferme appui,
Qui, blessé pour Conrad, vouliez mourir pour lui ;
Vous qui par vos bienfaits régnez sur votre Flandre,
Ennemi du tyran dont vous fûtes le gendre,
Brave Robert ; vous tous, honorables amis,
Qui tiendrez plus encor que vous n'avez promis !

ROBERT DE FLANDRE, *bas, à Procida.*

Devant cet étranger peut-on parler sans feindre ?

PROCIDA.

Parlez : ce n'est pas lui, croyez-moi, qu'il faut craindre.
Au sort de Conradin attaché dès long-temps...

ROBERT DE FLANDRE.

Je vous en crois. Amis, profitons des instants.
Vous savez qu'un conseil odieux et perfide,
Au-delà du trépas exerçant l'homicide,
Doit d'un sanglant arrêt frapper dès aujourd'hui
Conradin, ou du moins ce qui reste de lui,
Et, contre ses vertus proférant l'anathème,
Déshonorer son nom à défaut de lui-même.
L'arrêt n'est pas encor hautement prononcé,
Et déjà l'échafaud dans nos murs est dressé ;
Oui, l'échafaud. C'est là que d'une image vaine
Les tourments simulés réjouiront ta haine,

Lâche oppresseur ! mais crains que ce plaisir cruel
Ne soit interrompu par un coup plus réel,
Et que ta tête enfin n'aille, de sang rougie,
De l'héritier des rois remplacer l'effigie !

HENRI DE CASTILLE.

Ah ! pourquoi Conradin n'est-il point parmi nous ?
Ses regards et sa voix affermiraient nos coups.
Peut-être son aspect, de cette multitude
Parviendrait à fixer l'aveugle inquiétude :
Rien peut-il en effet égaler, dites-moi,
Les transports d'un bon peuple au retour d'un bon roi ?
Conrad, Élisabeth, dès sa plus tendre enfance
M'avaient d'un fils aimé confié la défense.
Long-temps sans le revoir j'ai combattu pour lui :
De ses traits loin de moi le souvenir a fui,
Et mes yeux vainement les voudraient reconnaître ;
Mais je me ressouviens qu'il est toujours mon maître.
De ses nobles malheurs je le vois couronné,
Et jamais dans mon cœur il ne fut détrôné.
S'il n'est plus, Conradin se survit dans sa gloire :
Sur vous comme sur moi règne encor sa mémoire.
Armons pour elle ; armons pour un prince chéri :
Nous ne souffrirons pas que son nom soit flétri ;
Et nos bras, élevant un autel à sa cendre,
Sauront mieux le venger qu'ils n'ont su le défendre.

RAYMOND.

Il faut faire encor plus. C'est peu de le venger ;
On insulte son ombre, il la faut protéger.
Ne laissons point au peuple une fâcheuse image ;
Démentons l'imposture, et prévenons l'outrage.
Ne croyons pas ici prodiguer nos efforts
Pour un fantôme vain, errant parmi les morts :
De Conradin vivant croyons servir la cause ;
Croyons qu'en souverain de nos bras il dispose,
Qu'il nous voit, nous entend, et combat avec nous.

Comme s'il existait, jurons, jurons-lui tous
De vivre, de mourir, pour ses droits qu'on opprime ;
De garder notre hommage au maître légitime,
De l'honorer toujours, de l'aimer constamment :
Une main sur l'épée, adoptez mon serment ;
Il nous suffit. Et toi que défendront nos armes,
O prince, que cinq ans ont réclamé nos larmes,
Reparais. Que ta vue enflamme tous les cœurs ;
Ordonne-nous de vaincre, et nous serons vainqueurs.
Procida, c'est à vous que notre vœu s'adresse.
Offrez à Conradin cette sainte promesse,
Vous de qui la valeur l'a si bien défendu.
Que son ombre...

PROCIDA.

Il respire ; il a tout entendu.
Le voici.

ROBERT DE FLANDRE.

Qui de nous l'aurait pu reconnaître ?
Qui l'attendait ?

HENRI DE CASTILLE.

Tombons aux pieds de notre maître.

CONRADIN.

Non, laissez-moi plutôt vous serrer sur mon cœur.
Ah ! de pareils amis font bénir le malheur.

RAYMOND.

Le malheur a cessé, vous en êtes le gage.
Je ne m'étonne plus si, frappé d'un présage
Que nul effort humain n'aurait su démentir,
A vous croire au tombeau je n'ai pu consentir.
Vous vivez en effet. Que le tyran pâlisse,
Et que notre serment dès ce jour s'accomplisse !

CONRADIN.

Modérez vos transports. Conradin ne veut pas
Au prix de votre sang racheter ses états ;
Retenez les excès d'un zèle téméraire :

Puis-je perdre un de vous que je ne perde un frère?
Est-ce à moi d'imiter l'odieux conquérant
Qui court, le front tranquille et l'œil indifférent,
Des chefs et des soldats sacrifier l'élite,
Pour avancer d'un jour le succès qu'il médite?
Suspendons, s'il le faut, mais assurons nos coups.
J'ai des amis encore. Ils sont dignes de vous,
Ces valeureux Saxons, ces proscrits volontaires,
De la tige des rois soutiens héréditaires.
Ils m'attendent, cachés sous l'abri des remparts.

PROCIDA.

Surtout n'oublions pas qu'à travers les hasards
La valeur doit toujours marcher disciplinée.
J'ai médité déjà l'ordre de la journée.
Sans doute Conradin en déciderait mieux;
Mais de retour à peine, étranger dans ces lieux,
Il pourrait rencontrer quelque embûche funeste.
J'ai formé le projet : de lui dépend le reste.
L'odieux échafaud sur la place dressé
Par mes ordres secrets tombera renversé :
Tel sera le signal. Des confins de la ville,
Robert amènera nos braves de Sicile;
Vous, Henri, secondé par vos fiers Castillans,
Vous soutiendrez le choc des premiers assaillants :
Et, tandis que Raymond guidera les cohortes
Qui de la citadelle occuperont les portes,
Les fidèles barons dispersés dans nos murs
Sortiront à ma voix de leurs palais obscurs;
Et sur leurs cheveux blancs flotteront rassemblées
Ces bannières de gloire ainsi qu'eux mutilées.
Je leur présenterai devant le peuple entier
De Conrad au cercueil le vivant héritier;
Et si quelque parti contre nous se soulève,
Conradin, repoussant le glaive par le glaive,
Ira de ses proscrits rallumer la valeur.

C'est peu. J'ai tout prévu, jusqu'au dernier malheur.
Pour prévenir les maux, prévenons les alarmes :
Un instant peut trahir la fortune des armes.
S'il est ainsi, veillons au destin le plus cher :
Ralliez nos soldats vers les bords de la mer,
Dignes amis ; et, là du moins, qu'à leur détresse
Des vaisseaux tout armés servant de forteresse,
Soutiennent les efforts d'ennemis trop nombreux,
Ou portent Conradin sur des bords plus heureux.

CONRADIN.

Détournons loin de nous cette fatale image.
Parlons de triompher: j'accepte le présage.
Ne tardons plus, marchons.

RAYMOND.

Qui nous conduira?

ROBERT DE FLANDRE.

Moi.

CONRADIN.

Où nous rassemblons-nous?

PROCIDA.

Sous les murs du beffroi.

CONRADIN.

Quels mots dans le combat rallîront nos bannières?

PROCIDA.

Souabe, chevaliers! c'est le cri de vos pères.
Partez. Je suis vos pas.

SCÈNE III.

PROCIDA, *seul.*

Dieu puissant, conduis-les.
Avant de m'éloigner des murs de ce palais,
Comment annoncerai-je à mon Ernance en larmes
Que je vais partager le destin de leurs armes?
Il le faut. Je ne puis partir sans la revoir.

Essayons de lui rendre et la force et l'espoir ;
Et, s'il est vrai qu'un jour le trône la réclame,
Aux vertus d'une reine accoutumons son ame.

SCÈNE IV.

PROCIDA, UN GARDE DU PALAIS.

LE GARDE.

Adimar se présente, et de la part du roi
Vous demande, seigneur.

PROCIDA.

Qu'il entre.

SCÈNE V.

PROCIDA, ADIMAR.

PROCIDA.

Auprès de moi
Quel si grand intérêt vous amène ?

ADIMAR.

Le vôtre.

PROCIDA.

Le mien ! Je l'avoûrai, j'en soupçonnais un autre.

ADIMAR.

Par vos préventions vous laissant asservir,
Réservez-vous l'offense à qui vient vous servir ?

PROCIDA.

Vous, me servir !

ADIMAR.

Du roi je ne suis qu'interprète.
Vous avez au malheur ouvert une retraite,
On le dit, et le roi vient d'en être informé.
Mais il sait que l'édit n'était point proclamé,
Et que votre pitié, dès lors moins criminelle,
N'annonçait point en vous les desseins d'un rebelle.

Il ne demande pas les jours de ce proscrit.
Mais qu'il parte à l'instant : c'est tout ce qu'il prescrit.
Sa loi, convenez-en, n'est pas trop rigoureuse.

PROCIDA.

Certes ! je reconnais sa bonté généreuse :
De l'en remercier veuillez prendre le soin.
Qu'il sache que pourtant je n'en ai pas besoin ;
Que si d'un opprimé j'adoptais l'infortune,
Je saurais avec lui faire cause commune,
Et qu'on ne verrait pas mon faible dévoûment
Avec l'autorité transiger lâchement.

ADIMAR.

Et vous ne craignez pas...

PROCIDA.

Je connais peu la crainte.
Je me suis déclaré sans aucune contrainte ;
J'ai devant le roi même attaqué son édit ;
Il me paraît injuste, odieux : je l'ai dit ;
Je le soutiens.

ADIMAR.

Ainsi vous avouez sans feindre
Que l'ayant réprouvé vous auriez pu l'enfreindre ?

PROCIDA.

Qui m'interroge ici d'Adimar ou du roi ?

ADIMAR.

J'interroge en son nom.

PROCIDA.

Digne et nouvel emploi !
Vous ne vous bornez plus à soudoyer des juges,
A tromper les esprits par de vils subterfuges :
Artisan de forfaits, perfide délateur,
Il vous manquait encor le nom d'inquisiteur.

ADIMAR.

Procida ! plus long-temps pensez-vous que j'endure...

PROCIDA.

Vous devez être fait au mépris, à l'injure.

Au complaisant d'un roi sied mal tant de fierté.

ADIMAR.

Je saurai te punir de ta témérité.
Soldats, paraissez tous, et visitez sur l'heure
Du traître Procida la suspecte demeure.

PROCIDA.

Arrêtez ! Je défends qu'on attente à mes droits.
Malheur à qui de vous, au mépris de nos lois,
Tenterait de franchir un seuil inviolable !
Tout asile est sacré. Suis-je en effet coupable ?
Qu'on me juge. Du moins n'aurai-je pas souffert
Qu'au satellite armé mon palais soit ouvert.
Charles n'a point permis semblable violence.

ADIMAR.

Soldats, obéissez.

PROCIDA.

Au premier qui s'avance
La mort !

SCÈNE VI.

PROCIDA, ADIMAR, ERNANCE.

ERNANCE.

C'est moi, soldat, c'est moi qu'il faut punir ;
Moi seule en ce palais j'ai voulu retenir
Le malheureux banni, source de nos misères.

ADIMAR.

Je vous prends à témoins de ses aveux sincères,
Soldats, vous l'entendez.

ERNANCE.

Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ?
En croyant vous servir ma bouche vous trahit.
Mon père, mon époux, je perds tout ce que j'aime...
Mais je saurai tous deux vous venger sur moi-même.

PROCIDA.

Tu n'as que d'un instant prévenu mon dessein ;

J'étais las de porter ce secret dans mon sein.
Oui. J'ai d'un malheureux assuré la retraite ;
J'ai prodigué mes soins pour sa fuite secrète ;
Il est parti. Tu vois que j'ai pu t'affronter ;
Tu vois qu'à tes efforts quand j'osais résister,
Je n'étais animé que du ferme courage
Qui réprime l'audace et repousse l'outrage.
Charles sera content. Porte-lui mon aveu.
Du sort de ces bannis il s'inquiète peu :
Tout ce que réclamait sa furie implacable,
C'était l'occasion de me trouver coupable.
Je le suis : qu'il triomphe.

ADIMAR.

Entourez ce palais,
Zélés soldats ! Vers vous je reviens sans délais
Remplir les volontés du maître qui m'envoie.

PROCIDA.

Quoi donc ! faut-il encor qu'ici je te revoie ?

ADIMAR.

Poursuis ; fais éclater ton orgueil insolent.
Je t'attends dans une heure à l'échafaud sanglant.

SCÈNE VII.

PROCIDA, ERNANCE.

PROCIDA.

Laisse-moi me hâter de prévenir sa haine.
Je ne souffrirai pas qu'au palais on me traîne :
J'irai seul, sans escorte ainsi que sans effroi,
Présenter un front calme à la fureur du roi.
Que craindre ? Conradin est loin de cet asile.
Dispersés, mais unis, et cachés dans la ville,
Nos amis paraîtront aux signaux convenus.
Les traits du jeune roi dans Naples inconnus
Laissent à ses projets l'entière indépendance

Que la sécurité peut joindre à la prudence.
D'observer et d'agir ménageons-lui le temps :
D'un inquiet monarque occupons les instants,
Et de mon entretien prolongeant la durée,
Offrons-lui mon trépas quand sa mort est jurée.
Adieu.

ERNANCE.

Vous me quittez?

PROCIDA.

Pour bientôt te revoir.

SCÈNE VIII.

ERNANCE, *seule.*

Oui, je vous reverrai : sans ce prochain espoir,
Sans le dessein formé de marcher sur vos traces,
Vous livrerais-je en proie aux sanglantes menaces?
Ah! je cours de ce pas entre Charles et vous
D'échanger notre sort le prier à genoux.
Il est temps de quitter ce palais solitaire.
Par de plus longs détours, avec plus de mystère,
Un sentier peu connu mène aux murs du palais...
De quel front aborder le tyran que je hais?
Ciel, affermis mon cœur : daigne aider ma faiblesse
A subir un aspect qui m'indigne et me blesse;
Et qu'au bord du tombeau je me montre soudain
Fille de Procida, femme de Conradin.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, ERNANCE.

ERNANCE.

Eh bien, j'en fais l'aveu. Sachez que ce banni,
Dès l'âge le plus tendre à mon sort fut uni;
Hélas! et, me laissant le deuil et la souffrance,
De mon bonheur aux cieux emporta l'espérance.
Mais l'hymen pouvait-il allumer son flambeau
Quand fumait, tiède encor, la cendre du tombeau?
Mon père suspendit la pompe préparée.
Mon amant s'éloigna : de contrée en contrée,
D'une guerre fatale il suivit les hasards,
Et fut par un revers jeté dans ces remparts.
J'ai dû le secourir après cinq ans d'absence;
Vous savez tout.

CHARLES.

Son nom, son pays, sa naissance?

ERNANCE.

Sa naissance, son nom, ne sont pas des forfaits.

CHARLES.

Qui sait?...

ERNANCE.

J'aurais peut-être accompli vos souhaits,
Si j'avais su mentir d'un front inébranlable,
Et d'un nom mensonger couvrir le véritable :
Vous me croiriez.

CHARLES.

Je puis m'éclairer avant peu :
Mais à défaut d'un mot vous perdez votre aveu.

ERNANCE.

Que ne puis-je, seigneur, perdre aussi la lumière !

Pour la seconde fois entendez ma prière :
Que le sang paternel soit payé par le mien ;
Ne vous dérobez pas un zélé citoyen.
Nourri dans la bassesse et dans l'ignominie,
Adimar a sur lui versé la calomnie :
Cet honneur, il est vrai, manquait à ses vertus.
Vous le regretteriez quand il ne serait plus.
Le temps, à qui tout cède, et par qui tout s'éclaire,
Viendrait vous reprocher un arrêt trop sévère ;
Et Naples, apaisant ses mânes en courroux,
Sur son cercueil, un jour, gémirait contre vous.
A paraître en ces lieux, il tarde, ce me semble ?

CHARLES.

Il n'est pas loin. Tandis que le conseil s'assemble,
J'ai voulu vous admettre et vous entretenir.
Certes ! ce n'est pas vous que je voudrais punir.
Je ne prononce point : votre destin suprême
Dépend de Procida, peut-être de vous-même.
Demeurez près d'ici.

(*Pendant qu'elle se retire, Charles fait un signe, et l'assemblée est introduite.*)

SCÈNE II.

CHARLES, ASSEMBLÉE DES GRANDS DE LA COUR, ET DES MAGISTRATS DU PEUPLE.

CHARLES.

Seigneurs, et magistrats !
Naguère convoqués, vous ne soupçonniez pas
Qu'un traître parmi vous eût osé prendre place.
Il en est un pourtant, dont la coupable audace
Du devoir et des lois affectait le mépris,
Et donnait un asile à l'un de ces proscrits :
Ce traître est Procida. Quand sa lâche indulgence
Voulait entre nos mains enchaîner la vengeance,

Quand sa voix défendait avec tant de chaleur
Ce qu'il osait nommer la cause du malheur,
Je l'observais : son air, son maintien, son langage,
De son crime déjà semblaient offrir le gage.
Par mon ordre suprême on le conduit ici :
D'un complot ténébreux sachons... Mais le voici.

SCÈNE III.

CHARLES, PROCIDA, *enchaîné* ; GARDES, SOLDATS, ETC.

CHARLES.
De l'édit proclamé vous saviez l'importance,
Procida ; cet édit contient votre sentence.
Pour vous à sa rigueur je veux bien déroger,
Et, quand je dois punir, je consens à juger.

PROCIDA.
Si je suis condamné, d'où vient que l'on me juge ?

CHARLES.
Répondez. Ce banni qui vous doit un refuge,
Quel est-il ?

PROCIDA.
Son secret ne peut m'être ravi :
Irais-je le trahir après l'avoir servi ?

CHARLES.
Et si d'un tel aveu dépendait votre grâce ?

PROCIDA.
Je la refuserais.

CHARLES.
De cet excès d'audace
Quel prix attendez-vous ?

PROCIDA.
La mort.

CHARLES.
Vous l'obtiendrez.

Mais, en les méprisant, songez aux nœuds sacrés
Que ne peut oublier votre vertu sévère ;
La nature a ses droits enfin : vous êtes père...
Ernance...

PROCIDA.

Elle est ma fille, elle saura mourir.

CHARLES.

Un châtiment infâme est prêt à vous flétrir...

PROCIDA.

Je l'attends ; son horreur n'a plus rien qui m'étonne ;
Il ne saurait flétrir que celui qui l'ordonne.

CHARLES.

Vous osez !...

PROCIDA.

J'ose tout, puisque, grâces au sort,
Je n'ai plus sur la terre à craindre que la mort.

CHARLES.

Il faudra tôt ou tard que votre orgueil fléchisse ;
Et pour vous, Procida, je connais tel supplice...

PROCIDA.

Quel qu'il soit, mon courage est sûr de l'affronter :
J'ai vécu sous vos lois, je puis tout supporter.

CHARLES, *après avoir donné tout bas ses ordres à quelqu'un de sa suite.*

Je devrais, pour punir l'insolence et l'outrage,
Vous garder ces tourments inventés par la rage,
Cet appareil hideux de corps défigurés,
De visages meurtris, de membres torturés,
Mutilés par le fer ou noircis par la flamme...
Il est des maux plus grands : ceux qui déchirent l'ame.

PROCIDA, *à part.*

Je tremble.

SCÈNE IV.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, GARDES, SOLDATS, ETC.

PROCIDA.

Ernance, ô ciel!... Suis-je assez éprouvé?
Le voilà ce tourment qu'il m'avait réservé!

CHARLES.

Vous êtes père... Eh quoi! j'ai paru vous confondre!

PROCIDA.

(*A part.*) (*Haut.*)
Le cruel!... J'attends tout, et n'ai rien à répondre.

SCENE V.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE; ADIMAR, *sortant du conseil*; GARDES, SOLDATS, ETC.

ADIMAR.

Le conseil a jugé, seigneur: de Conradin
Voici l'arrêt.

CHARLES.

Lisez, et sachons son destin.

PROCIDA, *à part.*

Le perfide!

CHARLES, *à Procida.*

Vous-même écoutez la sentence,
Procida.

PROCIDA.

Comme vous je la connais d'avance.

ADIMAR, *lisant l'arrêt.*

« Armé contre un pays dont il n'était plus roi;
« Trop coupable neveu du coupable Mainfroi;
« Ennemi du pontife, ami de l'infidèle;
« Profanateur impie, audacieux rebelle;
« De la terre banni, du ciel abandonné,

« Et de Jérusalem monarque détrôné,
« Le supplice l'attend. »

PROCIDA, *interrompant.*

O justice suprême !
Misérables, tremblez que Conradin lui-même
Ne sorte du tombeau pour y précipiter
Quiconque met sa gloire à le persécuter.

SCÈNE VI.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, ADIMAR, UN GARDE DU PALAIS, ETC.

LE GARDE.

Seigneur, un étranger vous demande audience.
Il a, dit-il, des droits à votre confiance,
Et doit vous révéler un secret important.

CHARLES.

(*A Adimar.*) (*Le garde sort.*)

Qu'on l'admette. Achevez.

ADIMAR, *continuant.*

« Le supplice l'attend.
« Conradin ne vit plus ; mais son ombre punie
« Viendra de son arrêt subir l'ignominie.
« Debout sur l'échafaud, et le glaive à la main,
« Les bourreaux par trois fois nommeront Conradin,
« Et, pour livrer sa tête au supplice du traître,
« Il sera par trois fois sommé de comparaître. »

(*Conradin paraît.*)

SCÈNE VII.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, ADIMAR, CONRADIN, ETC.

ERNANCE, *le reconnaissant.*

Dieux !

PROCIDA, *à part.*

C'est lui !

CONRADIN.

Quoi ! des fers pèsent sur l'innocent !
Ignorant la rigueur d'un édit menaçant,
De ce cœur généreux j'implorais l'assistance,
Quand il m'a fait l'aveu qu'une austère défense
Le livrait au trépas s'il m'osait recevoir :
Je n'ai plus consulté que l'honneur, le devoir ;
J'ai quitté son palais. Je pouvais, par la fuite,
Des gardes vigilants prévenir la poursuite ;
Mais, par la voix publique informé de son sort,
Je viens solliciter et sa grâce et ma mort.

PROCIDA.

A cette ingratitude aurais-je dû m'attendre ?
Moi de vous recevoir lâchement me défendre !
Eh quoi, jeune inconnu ! voulez-vous me ravir
L'honneur d'avoir osé vous plaindre et vous servir ?
C'est me calomnier.

CONRADIN, *à part.*

Trop généreuse audace !

CHARLES, *à Conradin.*

Ton dévouement me plaît : je t'accorde ta grâce.

CONRADIN.

Sans la sienne, seigneur, je ne puis l'accepter.

CHARLES.

J'ai condamné ses jours.

CONRADIN.

Je viens les racheter.

CHARLES.

Comment ?

CONRADIN.

Par un aveu d'une haute importance.

PROCIDA.

Il est trop tard. Laissez s'accomplir ma sentence.

Prince, n'écoutez pas des discours superflus.

CONRADIN.

Dès que j'aurai parlé, vous ne douterez plus.

CHARLES.

Parlez, expliquez-vous.

CONRADIN.

Je ne dois point vous taire
Qu'au cercueil avec moi descendra ce mystère,
Si vous ne promettez que ses jours délivrés
Pour vous, pour vos fureurs sont à jamais sacrés.

CHARLES.

Oui, si l'aveu mérite une faveur si rare.
Magistrats, devant vous ma bouche le déclare.

CONRADIN.

Eh bien...

ERNANCE.

Que va-t-il dire ?...

PROCIDA.

Ah ! ne l'en croyez pas.
Malheureux ! à ce prix laisse-moi mon trépas.

CONRADIN.

Mon aveu, je l'atteste, est exempt d'imposture.
Conradin est vivant.

CHARLES.

Se peut-il ?

CONRADIN.

Je le jure.

CHARLES.

De ce doute cruel qui pourra me tirer ?

CONRADIN.

Moi.

CHARLES.

Mais entre mes mains qui saura le livrer ?

CONRADIN.

Moi.

CHARLES.

Toi, soldat?

CONRADIN.

Moi-même.

CHARLES.

Et par quelle fortune...

CONRADIN, *montrant les chaînes de Procida.*

Qu'on détache ces fers, dont l'aspect m'importune.

(*Procida reste enchaîné.*)

Qu'on détache ces fers, ou je me tais.

(*Charles fait délivrer Procida.*) (*Conradin à part.*)

Enfin

(*Haut*).

Il est libre. Je vais vous livrer Conradin :
Il est devant vos yeux.

CHARLES.

O ciel!

CONRADIN.

De cette ville
Sorti dès mon enfance, il m'eût été facile
D'y former des complots, à l'abri du soupçon ;
Et ma seule vengeance eût révélé mon nom.
Mais je viens (et pour vous c'est montrer quelque estime)
M'offrir en chevalier plus encor qu'en victime.
Je demande à tenter les hasards du combat :
Sachons qui de nous deux doit régir cet état,
Et pour juge entre nous faisons choix de l'épée.

(*Il tire son gant.*)

Que ce gage...

CHARLES.

Arrêtez. Votre attente est trompée ;
Entre mes droits et vous la force a prononcé.

CONRADIN.

Charles! songe-s-y bien ! ce gage repoussé
Bientôt en d'autres mains aura passé peut-être.

Ce peuple, dont je suis le véritable maître,
Du haut de l'échafaud le recevra de moi :
Guerre, guerre éternelle entre mon peuple et toi !

CHARLES, *montrant l'épée de Conradin.*

Livre ce fer.

CONRADIN.

Ce fer ? mon bras seul en dispose !
Dis-moi, le craindrais-tu, même alors qu'il repose ?

CHARLES.

On connaît ma valeur.

CONRADIN.

Tu parais l'oublier.
Vil tyran, dégradé du nom de chevalier,
En toi qui du saint roi retrouverait le frère ?

CHARLES, *aux gardes.*

Enchaînez à l'instant ce sujet téméraire.

PROCIDA.

O prince infortuné !

CONRADIN.

Ne plaignez pas mon sort :
En lui laissant le jour, j'ai mérité la mort.

(*Aux magistrats du peuple, en leur présentant Procida.*)

Intègres magistrats ! vous défendrez sa vie ;
C'est à vous en mourant que mon cœur le confie ;
C'est à vous de veiller sur ce dépôt sacré.

CHARLES.

De toi seul il suffit que je sois délivré ;
Qu'il vive.

CONRADIN.

Je te laisse à mon heure dernière
Des ennemis puissants... De ma haine héritière,
La Sicile de loin prépare ton cercueil.
Du malheureux Mainfroi déjà la fille en deuil,
D'un père sans tombeau vengeant l'ombre exilée,

S'apprête à te ravir ta couronne ébranlée.
Tremble! je vois sur toi tous les maux réunis.
Les généreux Français, de tes crimes punis,
Baigneront de leur sang les murs de la Sicile :
Contre l'affreux poignard, sans secours, sans asile,
En même temps frappés, ils maudiront tes jours,
Et les vœux des mourants s'accomplissent toujours.
Triste, vieux avant l'âge, importun à toi-même,
Et le front surchargé du poids d'un diadème,
Tu gémiras de vivre et tu mourras long-temps.
Le remords te suivra. De tes derniers instants
Tes victimes viendront redoubler les supplices :
Tu bâtiras en vain de pieux édifices;
Et les autels sans nombre, à leur gloire érigés,
Ne désarmeront pas leurs mânes outragés.

CHARLES.

De tes prédictions tu ne tarderas guère
A réjouir Mainfroi, Frédéric et ton père.
Qu'on le mène à la mort.

SCÈNE VIII.

CHARLES, PROCIDA, ERNANCE, UN OFFICIER, GARDES, SOLDATS, ETC.

L'OFFICIER.

Ah! seigneur, arrêtez.
Craignez nos citoyens en foule révoltés.
Une bouche parjure a trahi votre cause;
Contre le jugement l'un des juges dépose.
Il semble heureux et fier de s'être récusé,
Et déclare innocent Conradin accusé.
Contre toutes les voix levant sa voix unique,
Il réprouve un arrêt qu'il nomme injuste, inique.
De la rébellion aveugle zélateur,
Le peuple rend hommage au prévaricateur,

Dont la perfide adresse au joug de sa parole
Enchaîne les esprits d'un vulgaire frivole.
L'erreur au loin circule. On dit que Conradin
S'est montré dans nos murs, les a quittés soudain,
Et qu'avant peu d'instants il y doit reparaître.

CHARLES.

De Charles ou de lui voyons quel est le maître.
Quels que soient les dangers, marchons au premier rang.
Ce jour, puisqu'il le faut, ce jour verra du sang.
Je laisse en mon palais mes soldats et les vôtres.
Le zèle d'Adimar en a rassemblé d'autres.
(*Montrant Conradin*).
Soldats, veillez sur lui. Vous m'en répondez tous.

SCÈNE IX.

CONRADIN, PROCIDA, ERNANCE.

CONRADIN.

Puisqu'un moment encor il me laisse avec vous,
Je le maudirai moins. Au gré de mon envie
(*A Procida.*)
Il permet que ma mort rachète votre vie.
C'est assez.

PROCIDA.

Qu'as-tu fait, ô trop généreux fils!
Hélas! en te livrant tu nous as tous trahis.

CONRADIN.

Oui, j'ai livré ma vie au tyran que j'abhorre:
Libre et vous prisonnier, je le ferais encore.
Vengez-moi par des pleurs et non plus par le fer,
Vivez pour regretter un fils qui vous fut cher,
Vivez pour mon Ernance. Aux ennuis condamnée,
Épouse sans époux, veuve avant l'hyménée,
Hélas! tu dus porter la couronne... Mais non;
Il ne te restera que mon deuil et mon nom.

ERNANCE.

Ah ! tout mon cœur se brise.

PROCIDA.

O mon fils !

CONRADIN.

O mon père !
On va nous séparer. Je frémis.

PROCIDA.

Moi, j'espère.
Tant qu'un roi tient un glaive, il n'est pas détrôné.

CONRADIN.

Est-il un glaive encor pour un bras enchaîné ?

PROCIDA.

Mon bras est libre. Adieu.

CONRADIN.

Modérez votre zèle.
Mon sort est d'entraîner dans ma perte cruelle
Tous ceux qui m'ont aimé, tous ceux qui m'ont servi.
Vivez : à cette loi vous êtes asservi.
Acceptez cette loi que mon cœur vous impose :
Vous savez quel trésor en vos mains je dépose.
Vous exposer pour moi, ce serait me trahir.

PROCIDA.

Je suivrai mon devoir sans cesser d'obéir.

CONRADIN.

Écoutons... J'avais cru sous la voûte sonore...
Je m'étais abusé. Tout est tranquille encore.
Mais bientôt doit sonner l'heure qui pour jamais
Me sépare du monde et de ce que j'aimais.
Élisabeth ! ma mère ! oh ! dans quelle tristesse
Le récit de ma mort va plonger ta vieillesse !
Tu n'y survivras pas, et bientôt devant Dieu...
Bénissez-moi, mon père, et me dites adieu.

PROCIDA.

J'attends de toi, mon fils, un adieu plus austère.

Songe qu'un roi plus grand que les rois de la terre
Sans regrets et sans plainte à la mort s'est livré :
Roi de Jérusalem, songe au Tombeau Sacré.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

CONRADIN, ERNANCE, GARDES, SOLDATS.

CONRADIN.

Ces accents solennels, cette ferme assurance,
Ont presque dans mon sein ramené l'espérance.
Il forme des projets, et je verse des pleurs !
Reprenons un courage au-dessus des douleurs.
Mourons, mais en héros, sans terreur, sans faiblesse ;
Mourons, mais que Conrad pour fils me reconnaisse.
Qu'une mâle vertu préside à mes desseins.
Quoi ! des brigands obscurs et de vils assassins
Se seraient dérobés aux fers de l'esclavage :
Et moi qui tant de fois de rivage en rivage,
Ai conduit sur mes pas tout ce que l'Orient
Dans les champs de la guerre a compté de vaillant ;
Moi qui, jeune, ai du trône embrassé la défense ,
Moi, par une victoire échappé de l'enfance ,
Je n'ose m'affranchir de la chaîne où je suis !
Mes gardes, par ma voix effrayés ou séduits ,
Ne sauraient-ils, frappés du nom de mes ancêtres ,
Délivrer et servir l'héritier de leurs maîtres ?
Procida ! ton courage en mon cœur a passé :
A revoir Conradin tu n'as point renoncé ;
Eh bien ! je veux te rendre audace pour audace ;
Au poste du danger j'irai prendre ta place.

(*A Ernance.*)

Avec vous de ces murs je prétends m'échapper,
Du glaive et de la chaîne en même temps frapper,
Et, secondant les bras armés pour nous défendre ,

Racheter notre vie ou chèrement la vendre.

ERNANCE.

Comment de ce palais nous flatter de sortir?
Ces gardes, à vos vœux craignant de consentir,
Contiendront dans leur sein leur pitié dangereuse.

CONRADIN.

L'ame du vrai soldat fut toujours généreuse ;
Il ne s'informe point du péril qui l'attend,
Et le cri de l'honneur est le seul qu'il entend.

(*S'adressant à la troupe qui l'entoure.*)

Depuis quand, mes amis, une injuste puissance,
Remettant de tels soins à votre vigilance,
Abaisse-t-elle au rang de gardiens des cachots
Des soldats, disons mieux, des guerriers, des héros?
Malheur au prince ingrat qui méprise le brave!
Ah! si pour un moment je cessais d'être esclave!
Si du ciel un moment j'obtenais votre appui,
Conradin serait libre, et vous tous avec lui.
Amis, de Procida la fille infortunée,
A mon sort en ce jour par l'hymen enchaînée,
Craintive, devant vous joint ses vœux à mes pleurs;
Son espérance unique est au fond de vos cœurs.
Ne la rejetez pas. Je l'atteste d'avance;
Nous servir est justice encor plus que clémence.
Charles n'est rien pour vous, rien qu'un usurpateur;
Conrad fut votre maître et votre bienfaiteur.
Ne vous souvient-il plus d'Élisabeth ma mère?
Abandonnée au sein d'une plage étrangère,
Elle bénit de loin son fils et ses soutiens.
Oserai-je espérer que vous soyez les miens?
Le temps presse : il s'agit de mourir ou de vivre;
Il faut, et dès l'instant, m'immoler ou me suivre.
Je vous laisse le choix.

L'OFFICIER.

J'ai lu sur tous les fronts :

Héritier de Conrad ! marchez, nous vous suivrons.
Je réclame l'honneur de détacher vos chaînes.
Ces fers conviennent mal à vos mains souveraines :
Peut-être à d'autres mains sont-ils déjà promis...

CONRADIN.

Rejoignons Procida. Ses courageux amis,
Qui déjà déployaient l'étendard de vengeance,
Enflammés par ma voix et par votre présence,
Contre l'usurpateur marcheront avec nous.
Un cri de rallîment doit nous rassembler tous.
Il a plus d'une fois retenti dans nos guerres :
Souabe, chevaliers ! c'est le cri de mes pères.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, GARDES.

CHARLES.

Le péril est pressant et s'accroît d'heure en heure.
On nomme Conradin, on le cherche... Qu'il meure,
Mais loin de tous les yeux, mais sans bruit, sans éclat.
Profitons des instants : que le fer d'un soldat...
Quoi ! personne en ces lieux !... intimidés, sans doute,
De la tour du palais ils auront pris la route,
Afin de dérober à ce peuple éperdu
Les traces du captif dont ils ont répondu.
(*A plusieurs gardes.*)
De ce captif, amis, gagnez la tour prochaine.
Aux marches du portique ordonnez qu'on l'amène.
(*Les gardes s'éloignent.*)
Que son arrêt de mort n'est-il exécuté !

Jusque-là je crains tout d'un peuple révolté,
Qui parfois en secret témoigna son estime
Pour un prétendu maître appelé légitime.
Sombres pressentiments, vous n'étiez que trop sûrs,
Quand vous me présentiez, chaque nuit, sous ces murs,
Le prince encor vivant réclamant cet empire.
Mon doute m'accablait : maintenant je respire.
Je sais mon sort, je sais le destin qui l'attend :
S'il vit, c'est pour mourir, et mourir à l'instant.
(*Les gardes reviennent.*)
Eh bien?

LE CHEF DES GARDES.

Sire, à la tour il n'a paru personne.

CHARLES.

Dieu! quelle trahison faut-il que je soupçonne?

LE CHEF DES GARDES.

Si j'en crois les rapports, on a vu Conradin,
Escorté de soldats et le glaive à la main,
Courir vers les remparts en jurant la vengeance.
On dit que sur ses pas il conduisait Ernance.

CHARLES.

Procida les servait! O rage! ô désespoir!
Trahi par mes soldats! l'aurais-je pu prévoir?
Eux dont rien n'ébranlait le courage fidèle!...
Il est temps d'affranchir ceux de la citadelle.
(*Au chef des gardes.*)
Volez vers Adimar; que par eux secondé
Il rouvre le passage obstinément gardé;
Qu'on cherche Conradin, qu'à l'instant il périsse,
Et que tombe avec lui Procida, son complice.

LE CHEF DES GARDES.

J'obéirai, seigneur.

CHARLES.

J'étais prêt à frapper,
Et je vois à mes mains la vengeance échapper!

Suis-je assez malheureux ! tant de mesures vaines
N'auraient-elles servi qu'à me forger des chaînes ?
S'il triomphe, je meurs. Hélas ! qui me l'eût dit,
Quand de juges nouveaux j'achetais le crédit,
Quand, d'un séditieux flétrissant la mémoire,
Sur un peuple aveuglé j'assurais ma victoire !
Un juge (tous les maux sur moi devaient peser),
Un juge, à moi vendu, vient de se récuser :
On vante son courage et sa vertu rigide.
Tu parles de vertu, peuple ingrat et perfide,
Qui, sur l'intérêt seul établissant tes droits,
Trafiques lâchement du sceptre de tes rois !
Tu proclamais aussi ce Procida, ce traître !...
Insensé, qu'ai-je fait ? de ses jours j'étais maître :
Lorsque de ses complots j'allais me délivrer,
Je l'épargne, il s'éloigne, et c'est pour conspirer !
Quel bonheur si le sort à ma fureur extrême
Pouvait le ramener !... On entre. C'est lui-même !

SCÈNE II.

CHARLES, PROCIDA, GARDES, DEUX CONJURÉS ; ENSUITE TOUS LES CONJURÉS ET DES SOLDATS.

PROCIDA.

Rendez-nous Conradin.

CHARLES.

Il a fui loin de moi ;
Mais une autre victime attend mes coups : c'est toi.

(Il tire un poignard sur Procida : les deux conjurés l'arrêtent, et le désarment.)

PROCIDA.

Tu feras mieux un jour : inhabile et novice,
Ta main s'affermira dans ce noble exercice.

(Il ouvre les portes du palais à un grand nombre de conjurés.)

Entrez, amis. Ce fer soulevé sur mon sein
Vient d'armer le tyran, qui se fait assassin.
Tandis qu'un saint monarque, assis au pied d'un chêne,
Emprunte aux cieux les lois de la justice humaine,
Son frère en ce palais se recueille à l'écart,
Et ne connaît de lois que celles du poignard.
Conradin ! rends-le nous.

CHARLES.

La tour vous est ouverte :
Visitez à loisir cette prison déserte.
Conradin, à ma rage enlevé trop souvent,
Si vous l'y retrouviez, ne serait plus vivant.
Mais, hélas ! contre moi tout est d'intelligence.
Faut-il garder la haine et perdre la vengeance !

PROCIDA.

Tu perds tout. Souviens-toi qu'ici tu m'appartiens :
Ton palais est à nous, mes gardes sont les tiens.
Courons vers Conradin ; courons. Toi que j'abhorre,
Fais des vœux pour ses jours si tu veux vivre encore.
Soldats, en attendant que son sort soit connu,
Qu'en son propre palais Charles soit détenu.

SCÈNE III.

CHARLES, *au milieu de quelques gardes.*

Régné-je encor ? Régner, quand me voici l'esclave
De vils séditieux dont le pouvoir me brave !
Victime de la fraude et de la trahison,
J'aurai vu mon palais devenir ma prison !
Ah ! pourquoi le poignard, sous ma main incertaine,
A-t-il si mal servi les projets de ma haine ?
J'ai régné, j'ai vécu, pour moi tout a cessé ;
Au front de Conradin ma couronne a passé.
S'il était vrai ! Tentons une épreuve dernière,
Et sachons si ma garde est aussi prisonnière.

(A l'un des gardes.)

Des murs de ce palais essayez de sortir;
Et s'il n'est plus d'espoir, venez m'en avertir.
Anxiété cruelle, angoisse déchirante,
Signes trop assurés d'une gloire expirante!
Soyez aussi pour moi l'annonce du trépas;
Qu'à mon pouvoir détruit je ne survive pas.

LE GARDE.

Seigneur, il n'est plus temps : on surveille les portes;
Tout passage est gardé. Deux puissantes cohortes
Dans les cours du palais viennent de pénétrer.
Nul ne peut en sortir, nul n'y saurait entrer.
Vers le seuil à grands pas je poursuivais ma route,
Quand le fer m'a bientôt repoussé sous la voûte :
Heureux, de tout mon sang si j'avais racheté
Votre toute-puissance et votre liberté!

CHARLES.

Ils sont maîtres de moi! Dans un moment peut-être
Les fers, la mort... Amis, vous n'avez plus de maître.
A l'infortune au moins que ne puis-je ravir
Ceux qui dans ma disgrâce ont osé me servir!
Monarque sans royaume! en ta chute funeste,
De tes nombreux sujets voilà ce qui te reste.
Que vas-tu devenir? Les dangers, les complots
Sur terre me suivront, m'attendront sur les flots.
Quels rivages lointains, quels ports, ou quelles îles
Oseront maintenant me prêter leurs asiles!
J'en serai l'épouvante. A mon nom prononcé,
Je verrai loin du bord mon vaisseau repoussé;
Et, fuyant sans savoir où reposer ma tête,
J'attendrai que la mort vienne avec la tempête.

(Après un silence.)

Sur le fer des soldats si j'allais me jeter?
Si de leur fer... Je sens mon trouble m'arrêter.
C'en est fait; mes terreurs signalent ma ruine.

O monts de l'Idumée ! ô champs de Palestine !
Vous avez vu mon bras délivrer les saints lieux,
Et disputer la palme au roi chéri des cieux,
A ce sage Louis que le monde révère,
Et qu'à peine aujourd'hui j'ose nommer mon frère.
Pourquoi, Ptolémaïs, me laissais-tu le jour,
Quand les corps des chrétiens suspendus à ta tour
Attestaient du Croissant l'implacable furie !
O toi qui dans Massoure es mort pour ta patrie,
Magnanime d'Artois, dont le nom répété
Doit charmer quelque jour notre postérité,
Combien je porte envie à ta noble mémoire !
Heureux qui perd le jour au sein de la victoire !
Mais, hélas ! que du tien mon sort est différent !
Tu triomphes, et moi je rougis en mourant.

(*Il se promène à grands pas.*)

Ne pourrais-je échapper à leur haine trompée,
Au secours de ma gloire appeler mon épée ?...
Non ; ce dernier espoir venait en vain s'offrir.
On dit que les tyrans ne savent pas mourir...
Aurais-je été tyran ? le peuple m'en accuse.
Mais lui-même en était et la cause et l'excuse.
Ce qu'il nommait vengeance était pure équité.
Impatient du frein de mon autorité,
Sans cesse il provoquait ma justice suprême :
Il n'avait de tyran, d'ennemi que lui-même.
Charles ! es-tu bien sûr de ne point t'abuser ?
Déplore tes erreurs, loin de les excuser ;
Crains que leur désaveu sur ton front ne retombe,
Et dis la vérité sur les bords de la tombe.
La tombe ! avant le temps je m'y vois descendu.
Je suis seul, sans amis, sous ces voûtes perdu,
Tandis que mes sujets, près de choisir un maître,
Déterminent mon sort, mon supplice peut-être.
Adimar jusqu'à moi ne saurait parvenir :

Au seuil de ce séjour ils vont le retenir ;
Et je ne saurai rien du dessein qui s'apprête
Qu'à la lueur du fer suspendu sur ma tête...
On vient, c'est lui. Son front semble pâle d'effroi.

SCÈNE IV.

CHARLES, ADIMAR.

(Charles s'élance au-devant d'Adimar.)

ADIMAR.

Conradin a vécu... mais vous n'êtes plus roi,
Ou du moins avant peu vous cesserez de l'être.

CHARLES.

Il n'est plus ! c'est assez. Et Procida, ce traître ?

ADIMAR.

Servi par nos soldats et par nos citoyens,
Il a trompé nos coups ; tromperons-nous les siens ?

CHARLES.

Oui, sans doute. Mais dis, par quelle heureuse audace
As-tu de mes gardiens affronté la menace ?

ADIMAR.

J'employai l'artifice. Arrêté sur le seuil,
Je pris en un instant les traits, l'accent du deuil :
« Je rends grâce à vos soins, leur dis-je ; au moins mon zèle
N'aura pas à transmettre une triste nouvelle. »
Empressés de saisir ces mots insidieux,
Les gardes vigilants s'interrogent des yeux ;
Et jugeant mon message à leurs desseins utile,
Ils m'ouvrent dans leurs rangs un passage facile.
Je pénètre en ces murs, et viens vous raconter
Les coups portés, les coups qu'on s'apprête à porter.

CHARLES.

Dissipe tes frayeurs ; parle, sans plus attendre.
Mon ennemi n'est plus, et je puis tout entendre.

ADIMAR.

Vous me quittiez à peine aux portes du beffroi ;
Soudain j'entends crier : « Conradin ! notre roi !
Qu'il vive ! qu'il triomphe ! et que Charles périsse ! »
Saisissant, à ces mots, la hache du supplice,
Une troupe, à travers la rumeur et les cris,
Renverse l'échafaud, lance au loin ses débris,
Détache avec transport l'effigie adorée,
A la main des bourreaux par un arrêt livrée,
Élève dans les airs ce simulacre vain,
Et répète : « C'est lui, peuple ! c'est Conradin !
Il ne manque à son front que notre diadème ;
Contemplez son image en l'attendant lui même :
Il vient.» Comme ils parlaient, accourent à grands pas
Une femme, un guerrier, et de nombreux soldats.
Conradin (c'était lui) guidait la pâle Ernance.
Mais quoique sur son front rayonnât l'espérance,
Il craignait cependant qu'à l'heure des combats
Ernance d'un regard ne ralentît son bras.
Enfin la présentant à la troupe fidèle
Dont le zèle inquiet s'empressait autour d'elle :
« Peuple, a dit Conradin, je la confie à toi ;
Je remets à tes soins l'épouse de ton roi.»
A son Ernance alors les filles et les mères
Tendent pour l'accueillir leurs mains hospitalières :
On l'emporte tremblante et les cheveux épars.
D'un côté, Procida convoque les vieillards ;
De l'autre, ce Henri, prince de la Castille,
Et ce Robert, jadis époux de votre fille,
Se partagent entre eux les postes différents.
Près de la citadelle on redouble les rangs :
Raymond retient captifs en cet étroit espace
Ces braves dont le nombre est égal à l'audace.
Privé de leurs secours, j'avais d'autres moyens :
Je crus dès-lors pouvoir devant nos citoyens

Du prince criminel proclamer la sentence.
On s'indigne, on murmure, on me force au silence.
Deux partis sont formés : on combat ; mais le sort
Dément notre espérance et trompe notre effort.
C'en était fait. Bientôt survient votre message ;
Bientôt, parmi les morts me frayant un passage,
Après de longs travaux, heureux quoique tardifs,
J'ouvre la citadelle à nos guerriers captifs.
La victoire avec eux revole à nos bannières ;
Leurs mains, qui si long-temps ont frémi prisonnières,
Se vengent de l'affront fait à leur liberté.
Les factieux, gagnant le rivage écarté,
Laissent entre eux et nous un intervalle immense.
On court, on les atteint : le combat recommence ;
La mort renaît. Les cris, les plaintes, les sanglots,
Se mêlent au tumulte et du fer et des flots.
Par des débris humains en sa course arrêtée,
La vague loin des bords retourne ensanglantée.
Blessé, mais affrontant les plus terribles coups,
Conradin paraît seul se défendre pour tous.
En vain de ses amis la prudence attentive
L'appelle en ces vaisseaux disposés sur la rive :
« Non, répond-il, le sort ne veut pas m'épargner ;
Eh bien ! je vais mourir où je devais régner. »
Le nombre enfin l'emporte et trahit son courage.
Le supplice s'apprête : une imparfaite image
Offre à la multitude un échafaud dressé :
Il y monte, à ce peuple autour de lui pressé
Fait ses derniers adieux, jure son innocence,
Et lui jette le gant, signe de la vengeance.
Le peuple s'en saisit. Un murmure soudain
Semblait dire : « Sauvez les jours de Conradin ! »
Procida tout à coup paraît avec sa fille,
Au pied de l'échafaud s'élance... Le fer brille,
Il a frappé... De sang Procida tout couvert

Redemande le gage à la vengeance offert;
Il atteste à genoux le ciel témoin du crime
De venger et son fils et son roi légitime.
Trois fois de Conradin pressant le corps glacé,
Il redit par trois fois le serment prononcé.
O surprise! ô terreur! le peuple le répète;
Il menace vos jours. Cherchez une retraite.
N'est-il pas sous ces murs quelque noir souterrain
Qui dérobe vos jours à leur fureur sans frein?
Laissez éteindre en eux la soif de la vengeance.

CHARLES.

Si Procida respire, il n'est plus d'espérance.
Que de ce Procida ne suis-je délivré!

ADIMAR.

Pour sa fille et pour lui d'avance préparé,
Un vaisseau le transporte aux rives de Sicile.
Mes yeux l'ont vu partir, léguant à cette ville
Le soin de déposer celui qu'il nommait roi
Au pieux monument dont fut privé Mainfroi.
Avant qu'il ne revienne armé pour votre perte,
Fuyez, seigneur, fuyez de votre cour déserte.
Comptez peu sur les bras qui combattaient pour vous:
Conradin, ses adieux, son sein percé de coups,
La voix de Procida, les cris d'Ernance en larmes
Ont enfin contre vous tourné toutes les armes.
Suivez-moi; préférez dans votre horrible sort,
Seigneur, la fuite aux fers, et les fers à la mort.

FIN DE CONRADIN.

UGOLIN,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

UGOLIN.
SISMONDI, chef des Gibelins, dans Pise.
SIARRA, proscrit, chef du parti des Guelfes.
CORALI, femme de Sismondi et sœur de Siarra.
ERALDI, fils d'Ugolin.
UBALDI, second fils d'Ugolin, âgé d'environ treize ans.
LORENZO, BIANCO, Gibelins.
UN SOLDAT.
TROUPE DE GIBELINS.
PEUPLE, GARDES, SOLDATS.

La scène est à Pise.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente l'intérieur du palais de Sismondi. Il est nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SISMONDI, UGOLIN, ÉRALDI, LORENZO, TROUPE DE GIBELINS.

SISMONDI.

Fidèles Gibelins qui marchez sous mes lois,
Pise entière aujourd'hui vous parle par ma voix :
Dans ses murs consternés, la discorde ennemie,
Sur de muets tombeaux un moment endormie,
S'élève plus terrible ; et les Guelfes proscrits,
Rassemblant contre nous leurs orgueilleux débris,
Et parcourant dans l'ombre et nos champs et nos villes,
Ont donné le signal des tempêtes civiles.

Hier, on les a vus, autour de nos remparts,
Vers le soir, en silence, errer de toutes parts.
La nuit les couvre en vain de son voile complice :
Que le jour qui va naître éclaire leur supplice !
Malheur à tout Pisan qui, traître à son pays,
Ouvrirait sa demeure à l'un de ces bannis !
Proclamé par mon ordre, un édit formidable
Dévoue à l'échafaud la tête du coupable.
De tant d'affreux complots fidèlement instruit,
Je vous ai près de moi convoqués dans la nuit.
Gibelins ! c'est à vous de seconder mon zèle.
A de nouveaux combats l'empire nous appelle,
Et, pour le protéger, quoi que nous ayons fait,
Tant qu'un Guelfe est debout, l'ouvrage est imparfait.
Pour la dernière fois ressaisissant l'épée,
Exterminons cette hydre à nos coups échappée :
Frappons ; et qu'à jamais un odieux parti
Rentre dans le néant dont il était sorti.

UGOLIN.

Cet excès de terreur les honore et nous blesse,
Sismondi : trop de soins prouvent trop de faiblesse.
A quoi bon tant d'efforts, tant d'apprêts menaçants ?
Les Guelfes après tout sont-ils donc si puissants,
Pour qu'au bruit de leur nom lâchement alarmée
Contre quelques fuyards Pise assemble une armée ?
Qu'eussions-nous fait de plus si le fougueux Toscan
Eût rallumé son foudre à ceux du Vatican,
Et que, guidant vers nous ses rapides cohortes,
Les haches à la main, il eût brisé nos portes ?

SISMONDI.

Le plus léger péril peut croître en un instant :
Prudent, on le prévient.

UGOLIN.

Courageux, on l'attend.

SISMONDI.

Le faible devient fort, tandis qu'on temporise.
L'ennemi le plus grand, c'est celui qu'on méprise.
Avant que l'incendie embrase nos palais,
De sa fureur naissante étouffons les progrès.
Comte Ugolin, laissez à la jeunesse ardente
Les dangereux transports d'une audace imprudente.
Et vous qui m'écoutez, imitez-moi : jurons
Par ces nobles Romains de qui nous *descendons*,
(*Il montre des statues.*)
Par ces héros présents, dont l'imposante image
Des fils de l'Italie appelle encor l'hommage,
Du dernier Guelfe, amis, jurons le dernier jour ;
Et s'il se peut jamais que par un vil détour
Contre les Gibelins un Gibelin conspire,
Qu'au milieu des tourments sous nos yeux il expire,
Ou, s'il se dérobait au glaive du bourreau,
Qu'il vive sans patrie et meure sans tombeau !

UGOLIN.

C'est trop loin, Sismondi, pousser la prévoyance ;
Vous nous outragez tous par cette défiance.
Osez-vous nous confondre avec nos ennemis ?
Pour qu'aux lois de l'honneur nous demeurions soumis,
Faut-il donc du serment nous imposer les chaînes ?
Que nous sert tout ce bruit d'imprécations vaines ?
Laissons aux factieux ces cris blasphémateurs :
Nous sommes des guerriers, non des conspirateurs.

SISMONDI.

Le masque du guerrier cache souvent le traître,
Et l'on n'est pas toujours ce qu'on prétend paraître,
Ugolin !

UGOLIN.

S'il soupçonne un traître parmi nous,
Sismondi peut parler ; ici nous sommes tous.
Qu'il ose hautement déclarer ce qu'il pense.

SISMONDI.

J'en pourrais dire trop : qu'Ugolin m'en dispense.

UGOLIN.

Non. Point de vains délais, point de lâches refus !
Ce mystère est pour nous une offense de plus ;
Notre honneur s'en indigne... Et Sismondi peut-être
Saurait nous respecter s'il savait nous connaître.

SISMONDI.

Comte, portez ailleurs vos hautaines leçons ;
Vous ne m'apprendrez rien... qu'à garder mes soupçons.

UGOLIN.

Je vous entends. C'est moi que votre cœur soupçonne :
Ce mot m'a tout appris.

SISMONDI.

Je n'ai nommé personne ;
Mais je trouve Ugolin bien prompt à s'appliquer
Un discours... qu'il n'est pas encor temps d'expliquer.

UGOLIN.

Qui parle vrai, dit tout ; qui veut tromper, balance :
Le soupçon qui se tait calomnie en silence.
Parlez donc.

SISMONDI.

Ugolin ! sachez que mon devoir
Est de donner des lois, et non d'en recevoir.
Je remets à son rang qui s'ose méconnaître,
Et vous rappelle ici que je suis votre maître.

UGOLIN.

Toi, mon maître ! à ton rang j'ai daigné t'élever,
Et qui te le donna, pourrait te l'enlever.

SISMONDI.

C'en est trop, et mon bras...

LORENZO.

Ah ! seigneur !...

ÉRALDI.

Ah ! mon père.

LORENZO.

Réprimez les transports d'une aveugle colère.

ÉRALDI.

Par d'odieux débats que l'honneur vous défend
Voulez-vous réjouir le Guelfe triomphant ?
Gibelins ! qu'en ce jour la voix de l'Italie
Entre vous deux s'élève et vous réconcilie.

SISMONDI, *à part.*

Quelque soit ma fureur, sachons la gouverner,
Et pour me venger mieux feignons de pardonner.
(*A Ugolin.*)
La voix de votre fils au devoir nous rappelle,
Ugolin : oublions une vaine querelle,
Redevenons amis.

UGOLIN.

Le fûmes-nous jamais,
Sismondi ? je t'abhorre autant que tu me hais.
Tout vil déguisement répugne à ma franchise,
Et je ne puis aimer celui que je méprise.
Du parti gibelin vous tous dignes appuis !
Vous, compagnons que j'aime et qu'à regret je fuis,
Pour vous toujours mon cœur garde le même zèle ;
Jusqu'au dernier soupir je vous serai fidèle ;
Mais Pise parmi vous, aux conseils, aux combats,
Auprès de Sismondi ne me reverra pas.
J'ai subi trop long-temps ses orgueilleux outrages.
A la fin, dans le port jeté par les orages,
Je vais loin des partis vivre et mourir en paix.
Ce glaive a fait sa tâche, et je puis désormais
Le suspendre sans honte aux murs de ma retraite ;
A l'honneur, au pays il a payé sa dette.
Triomphe, Sismondi ! déploie en liberté
L'appareil insolent de ton autorité.
Héros dans le conseil, orateur dans l'armée,
A publier ton nom lasse la renommée.

Proclame des édits, outrage des rivaux,
Sur l'échafaud sanglant siége avec les bourreaux,
Et, poursuivant dans l'ombre une foule proscrite,
Brigue le noble rang de premier satellite :
C'est alors qu'Ugolin, fléchissant sous tes lois,
Reconnaîtra son maître à de si grands exploits !

SCÈNE II.

SISMONDI, ÉRALDI, LORENZO, TROUPE DE GIBELINS.

SISMONDI.

Insolent ennemi que tout mon cœur déteste,
Épargne à mes regards ta présence funeste ;
Rentre dans ton palais : assez d'autres sans toi
Se feront un honneur d'obéir à ma loi.
Je bénis ta fureur ; oui, cet instant peut-être
En t'éloignant de moi, me délivre d'un traître.

ÉRALDI.

Daignez borner, seigneur, ces discours insultants
Qu'un fils ne peut sans crime entendre plus long-temps.
Que les torts de mon père à vos yeux trouvent grâce ;
Ou plutôt permettez que ma main les efface.
Périssent les objets de vos tristes débats !
Je jure devant vous leur mort ou mon trépas.
Je cours : en attendant que le soleil se lève,
Les flambeaux suffiront pour conduire mon glaive.
Que tout Guelfe pâlisse, et que puissiez-vous tous
Reconnaître Ugolin à mes valeureux coups !

SISMONDI.

J'aime en vous, Éraldi, cet intrépide zèle.
Choisissez des soldats : qu'une troupe fidèle,
S'apprête à seconder votre noble transport ;

(*A part.*)

Allez chercher la gloire... et rencontrez la mort.

ÉRALDI.

Je vole à mon devoir. Veuille le sort prospère,
Par la valeur du fils, justifier le père !

SCÈNE III.

SISMONDI, LORENZO, GIBELINS.

SISMONDI.

Amis, ou je m'abuse, ou bien contre l'État
L'arrogant Ugolin médite un attentat.

LORENZO.

Ugolin ! lui, seigneur ?

SISMONDI.

Il fuit notre assemblée ;
D'un mystère profond sa conduite est voilée.
De ce titre de chef que j'ai reçu de vous
On dit que son orgueil en secret fut jaloux,
Et que depuis ce jour sa muette vengeance
Avec nos ennemis marche d'intelligence.
En effet, dès long-temps j'ai cru m'apercevoir
Que d'autres intérêts balançaient son devoir.
Quand le puissant moteur des guerres intestines,
Quand le fier Siarra tomba sous nos ruines,
Ugolin donna seul des larmes à son sort ;
Il admira sa vie et déplora sa mort.

LORENZO.

En pleurant Siarra pouvait-il vous déplaire ?
De Corali, seigneur, Siarra fut le frère.

SISMONDI.

Frère de mon épouse, il n'était pas le mien :
Sa révolte entre nous a brisé tout lien.

LORENZO.

Ugolin, pour le plaindre, était-il moins fidèle ?
Des civiques vertus n'est-il pas le modèle ?
En douter un instant serait lui faire affront.

Interrogez nos murs ; nos murs vous répondront :
« Parmi les citoyens que notre sein renferme
Ugolin de l'état est l'appui le plus ferme ;
Éloquent au conseil, intrépide au combat,
Il est tout à la fois héros et magistrat. »
Loin d'envier, seigneur, votre titre suprême,
A ce rang glorieux il vous nomma lui-même.
N'aimant que ses deux fils, sa patrie et l'honneur,
Sa noble obscurité suffit à son bonheur.

SISMONDI.

Ugolin doit chérir votre généreux zèle,
Car il possède en vous un défenseur fidèle.

LORENZO.

J'ai dû l'être. Il unit aux droits de l'innocent
Des droits non moins sacrés, seigneur, ceux de l'absent.

SISMONDI.

Poursuivez, Lorenzo : ce bienfait tutélaire
Peut-être quelque jour obtiendra son salaire.
Toutefois, le mystère, enfin approfondi,
Apprendra s'il faut croire ou vous ou Sismondi.
Bianco, que seconde une escorte nombreuse,
Cherche les conjurés dans la nuit ténébreuse :
Je l'attends ; pour lui seul mon palais est ouvert.
On approche : c'est lui.

SCÈNE IV.

SISMONDI, LORENZO, BIANCO, GIBELINS.

SISMONDI.

Qu'avez-vous découvert ?

BIANCO.

Pise au Guelfe barbare allait être livrée ;
Déjà se rassemblait la troupe conjurée.
L'un d'eux courait terrible, et, le glaive à la main,
A travers nos soldats se frayait un chemin :

Sous son bras meurtrier plusieurs, frappés dans l'ombre,
Sont tombés inconnus au sein de la nuit sombre.
Mais, voyant son parti par le nombre accablé,
Ce chef altier, lui-même interdit et troublé,
Après quelques instants de terreur et de doute,
Du palais d'Ugolin demande et prend la route.

SISMONDI.

Ugolin !... Ainsi donc le crime est avéré !
Le voilà, de nos lois cet appui révéré !
Ce sage, ce héros que le soupçon outrage,
Au chef des ennemis offre un port dans l'orage.
(*A Lorenzo.*)
Vous, qui le défendiez avec tant de chaleur,
Vantez-nous désormais ses vertus, sa valeur !
Mais songez qu'on pourrait vous taxer d'artifice :
Défendre un criminel, c'est être son complice.

LORENZO.

Seigneur, de mes discours s'il faut se défier,
Mes actions sont là pour me justifier ;
Vous apprendrez bientôt que, de feinte incapable,
Qui venge l'innocent sait punir le coupable.

SISMONDI.

Il suffit. Par ma voix au peuple rassemblé
Le secret découvert doit être révélé :
Sur la place publique, amis, que dans une heure
Je vous retrouve ; allez... Toi, Bianco, demeure.

SCÈNE V.

SISMONDI, BIANCO.

SISMONDI.

Je puis donc respirer de mes longs déplaisirs,
Cher Bianco ! le sort couronne mes désirs :
Ugolin est coupable. En mon cœur renfermée,
Assez et trop long-temps ma haine envenimée

Lui chercha des forfaits : je n'en ai plus besoin ;
Il m'a débarrassé de ce pénible soin.

BIANCO.

Quel intérêt si grand vous conseille sa perte ?

SISMONDI.

Mon ame à tes regards tout entière est ouverte,
Ami sûr et fidèle ; et dans ton sein discret
Je vais sans défiance épancher mon secret.
Toujours l'ambition fut ma vertu première ;
Le pouvoir est pour moi plus cher que la lumière ;
Et cette passion, si prompte à fermenter,
Des feux de ce climat semble encor s'augmenter.
Le crédit d'Ugolin m'inquiète et me gêne ;
La gloire de son nom persécute ma haine.
Tout un peuple aveuglé, le nommant son appui,
Ne voit que par ses yeux, ne jure que par lui ;
Frustré de la puissance à mon orgueil promise,
Je ne marche après tout que le second dans Pise ;
Et pourtant d'Ugolin les aïeux sont obscurs,
Tandis que ma famille, illustre dans ces murs,
Par des faits glorieux d'âge en âge ennoblie,
Touche presque au berceau de l'antique Italie.
N'importe : de ma race éclipsant la splendeur,
Son humilité même insulte à ma grandeur.
Cet éclat dont ma vie est sans cesse entourée,
Les charmes vertueux d'une épouse adorée,
Rien ne peut me soustraire à mes jaloux ennuis ;
Ils veillent avec moi dans la longueur des nuits.
Mais enfin, grâce au ciel, le jour vengeur se lève ;
La tête d'Ugolin tombera sous le glaive :
Mes yeux ne seront plus condamnés à le voir
Sur mon pouvoir détruit élever son pouvoir ;
Et, gouvernant ensemble et le peuple et l'armée,
Faire pâlir mon nom devant sa renommée.

BIANCO.

Sans de puissants efforts, seigneur, n'espérez pas
Arracher aux Pisans l'arrêt de son trépas.

SISMONDI.

Je ferai retentir à leur idolâtrie
Ces vieux mots révérés de devoir, de patrie.
L'innocent dangereux, du piége environné,
Est bientôt criminel quand il est soupçonné.
Parcours nos murs, observe ; et que ta voix fidèle
Du forfait d'Ugolin sème au loin la nouvelle.
A l'indignation préparant les esprits,
Sur un front que j'abhorre appelle les mépris.
Fais plus ; de son palais investis le portique,
Recueille de son crime une preuve authentique ;
Forme un parti nombreux, et songe à m'entourer
D'un peuple contre lui prêt à se déclarer.
Puisqu'à ma haine enfin je dois ce sacrifice,
Que ma haine triomphe, et qu'Ugolin périsse !

BIANCO.

On vient. C'est votre épouse.

SCÈNE VI.

SISMONDI, CORALI.

CORALI.

O ciel ! qu'ai-je entendu,
Seigneur ? sur Ugolin le fer est suspendu !
Ose-t-on soupçonner cette ame noble et pure ?

SISMONDI.

Au rang de ses vertus mettez-vous le parjure ?

CORALI.

Lui, perfide !

SISMONDI.

Lui-même.

CORALI.

Il ne l'est point, seigneur ;

Il ne saurait trahir son parti, ni l'honneur.

SISMONDI.

Vos garants ?

CORALI.

Sa conduite intègre et magnanime,
Son nom, sa vie entière, et la publique estime.

SISMONDI.

Corali contre moi conspire donc pour lui !
Et de quel droit, Madame, êtes-vous son appui ?

CORALI.

Du même droit, seigneur, que vous êtes son juge.
Quel est son crime ?

SISMONDI.

Au Guelfe il accorde un refuge.

CORALI.

Protéger le malheur, crime énorme en effet !
Voici donc Ugolin coupable d'un bienfait !
Mais savez-vous quel est le moins digne d'excuse,
Seigneur, de qui l'accorde ou de qui le refuse ?

SISMONDI.

Laissez-en la balance aux mains que le devoir
Oblige à supporter le fardeau du pouvoir,
Corali : dans la paix des vertus domestiques,
Laissez gronder au loin les foudres politiques.

CORALI.

Les destins de l'État nous sont-ils étrangers ?
Ne partageons-nous point vos troubles, vos dangers ?
Ah ! du malheur des temps j'ai trop senti l'atteinte.
Siarra, seul espoir de ma famille éteinte...
Forcé de succomber aux horreurs de son sort,
Hélas ! il a passé de l'exil à la mort.

SISMONDI.

A son nom détesté ne puis-je me soustraire ?
Il fut mon ennemi, Madame.

CORALI.

Il fut mon frère.

Lorsque ta voix dicta l'arrêt de ses malheurs,
J'ai respecté ta haine et dévoré mes pleurs...
Ne me refuse pas le prix que j'en réclame ;
Qu'une fois ma prière aille jusqu'à ton ame.

SISMONDI.

Injuste Corali, que me demandez-vous?

CORALI.

Les jours de l'opprimé, l'honneur de mon époux.

SISMONDI.

L'honneur, ce même honneur défend que je fléchisse.
J'ai pour loi le devoir, pour guide la justice.
Le public intérêt...

CORALI.

Sans doute il est sacré ;
Mais il n'ordonne pas d'être dénaturé ;
Il ne dit point : « Saisis le glaive impitoyable,
Punis un tort léger par un crime effroyable ;
Égorge l'accusé qui vers toi tend les bras,
Et fais-toi des vertus de tes assassinats. »
Fût-il vrai que le comte, infidèle à sa gloire,
De sa vie en un jour eût terni la mémoire,
Est-ce à toi, Sismondi, d'être l'accusateur?
Est-ce à toi de briguer le nom de délateur?
Songe, songe aux périls du rang où tu résides!
Des actions des grands interprètes perfides,
Les ennemis secrets, dans la foule cachés,
Tiennent de loin sur eux leurs regards attachés.
Jamais la calomnie un moment ne sommeille ;
Qui s'endort innocent coupable se réveille :
Oui. Si, de ton rival délateur empressé,
On voyait par tes soins son échafaud dressé,
On dirait que, lassé de sa vie importune,
Tu voulais sur sa tombe élever ta fortune ;
Partout sur ton passage on entendrait crier :
« Du puissant Ugolin voici le meurtrier ! »

Et qui sait ce qu'alors oserait entreprendre
Une foule, facile à se laisser surprendre?
Qui sait si, d'Ugolin regrettant le trépas,
Sur toi nos citoyens ne le vengeraient pas?
Pour moi, seigneur, fuyant l'aspect de votre perte,
J'irai, j'irai chercher quelque rive déserte,
Et pleurer Sismondi loin de ces lieux cruels,
Où les plus vertueux sont les plus criminels.

SISMONDI.

A trahir mes devoirs mon épouse m'engage!
D'une aveugle tendresse elle exige ce gage...
Songez-vous que je meurs si je vous obéis?
Du salut des Pisans, du sort de mon pays
Je réponds sur ma tête, et ma lâche indulgence
Mériterait des lois l'implacable vengeance.
Le pardon, la pitié, ces vertus de la paix,
Au jour des factions se changent en forfaits.
L'intérêt de l'État est le seul qui m'anime;
Pise ordonne, et je cours lui livrer sa victime.

CORALI.

Je m'attache à tes pas : mon époux aujourd'hui
Me trouvera sans cesse entre le crime et lui.

ACTE II.

(Le théâtre représente l'extérieur du palais d'Ugolin. Le jour va luire.)

SCÈNE PREMIÈRE.

SIARRA, *seul.*

Arrêtons-nous ici... La fatigue m'accable :
Je n'ai plus pour soutien que ma haine implacable.
Fureurs de la vegenance, où m'avez-vous conduit?

Vainement, avec moi se cachant dans la nuit,
Une élite fidèle, à mes ordres soumise,
Se vouait aux hasards de ma haute entreprise :
Introduit par le glaive en ces murs dangereux,
Je survis presque seul à mon parti nombreux ;
Et, pâle, ensanglanté, dans le deuil des ténèbres,
Je marche, poursuivi de mille cris funèbres.
Assis sur cette pierre, attendons que le jour
Ait du comte Ugolin éclairé le séjour.
Au danger qui me suit lui seul peut me soustraire...
Mais il est Gibelin ; et moi, moi, téméraire !
Je suis Guelfe... Eh ! qu'importe ! ennemi juste et grand,
Ugolin est l'ami de tout mortel souffrant :
Ses vertus et son nom me rassurent d'avance.
J'entends quelqu'un ; je vois un enfant qui s'avance.
Demeurons. Pour un cœur qu'oppresse le tourment,
L'aspect de l'innocence est un soulagement.

SCÈNE II.

SIARRA, UBALDI.

UBALDI, *sans apercevoir Siarra.*

Mon frère ne vient point. J'avais cru tout à l'heure
Reconnaître sa voix près de notre demeure ;
Mais non, je m'abusais. Rentrons.

SIARRA.

Aimable enfant,
Restez, ne craignez rien : votre âge vous défend.

UBALDI.

Je n'ai point jusqu'ici connu la défiance :
Elle ne vient, dit-on, qu'avec l'expérience.

SIARRA.

Ou qu'avec le malheur.

UBALDI.

Seriez-vous malheureux ?

Dites-le moi : mon père est tendre et généreux ;
Il vous soulagera comme on soulage un frère.

SIARRA.

Il se nomme ?...

UBALDI.

Ugolin.

SIARRA.

O rencontre prospère !
Quoi ! vous êtes le fils de cet homme vanté,
En qui de nos aïeux revit l'austérité ;
Dont la vertu sévère à la valeur s'allie ;
Dont le nom, proclamé dans toute l'Italie,
Est la terreur du crime et l'appui du malheur ?

UBALDI.

J'entends parler souvent de sa haute valeur.
On le dit bon guerrier... je sais qu'il est bon père.

SIARRA.

Le ciel de ses vertus lui devait le salaire ;
Il le possède en vous.

UBALDI.

Déjà luit le soleil,
O mon père ! ô combien sera doux ton réveil,
Toi qui ne comptes pas de jours plus favorables
Que ceux où ta bonté secourt des misérables !
Sans doute de repos vous avez bien besoin,
Car, ou mon œil se trompe, ou vous venez de loin ?

SIARRA.

Oui, de loin, mon enfant !

UBALDI.

Votre ame est attendrie !
Hélas ! vous regrettez peut-être une patrie.
Qu'est-ce donc qu'un proscrit ?

SIARRA.

Pour prix de vos bienfaits,
Mon enfant, puissiez-vous ne l'apprendre jamais !

UBALDI.

Pauvre étranger ! déjà je sens que je vous aime.
Allons trouver mon père... On vient : ah ! c'est lui-même.

SCÈNE III.

SIARRA, UBALDI, UGOLIN.

UGOLIN, *préoccupé.*

Vagues pressentiments ! éloignez-vous de moi.
J'ai blessé ton orgueil, Sismondi ! venge-toi,
J'y consens.

(Apercevant Ubaldi.)

Que fais-tu dans ce lieu solitaire,
Mon fils ?

UBALDI.

Ce voyageur me conte sa misère,
Et moi, je lui promets dans son adversité
Les bienfaits de mon père et l'hospitalité.

UGOLIN.

Salut, noble étranger. Approchez-vous sans crainte.
Vos traits des longs chagrins semblent porter l'empreinte :
J'adoucirai vos maux ; je les plaindrai du moins.

SIARRA.

Je ressens tout le prix de vos généreux soins,
Seigneur ; mais arrêtez : quand vous m'allez connaître,
De vos propres bienfaits vous frémirez peut-être.

UGOLIN.

Je m'interdis le droit de vous interroger ;
Je prétends vous servir, et non pas vous juger.

SIARRA.

Mes secrets vous sont dus : je me ferais un crime
D'abuser plus long-temps ce zèle magnanime.
Un Guelfe est devant vous.

UGOLIN.

Qu'avez-vous prononcé ?

Savez-vous de quel sort vous êtes menacé?
Savez-vous en quel lieu vous cherchez un asile?

SIARRA.

Je le sais, et mon cœur n'en est pas moins tranquille.

UGOLIN.

Guelfe imprudent! tremblez. Je suis un Gibelin;
Je suis votre ennemi.

SIARRA.

Vous êtes Ugolin.
Ce mot suffit. Ma vie en vos mains est livrée;
Si vous ne me sauvez, ma perte est assurée:
Le jour va révéler la trace de mes pas;
A mes persécuteurs je n'échapperai pas.

UGOLIN.

Je connais mon devoir; et quoi que je hasarde,
Je sauverai vos jours; je les prends sous ma garde.
De vous abandonner il ne m'est plus permis:
Le malheur rend sacrés jusqu'à nos ennemis.

SIARRA.

Quoi que de vos vertus raconte l'Italie,
Elles passent encor tout ce qu'on en publie.
Il ne m'a point trompé cet ascendant secret
Qui vers vous, malgré moi, de si loin m'attirait!
Brave Ugolin, nos cœurs sont dignes de s'entendre;
Le mien se fie au vôtre, et va tout vous apprendre.

UGOLIN.

Un instant: mon cher fils, veille autour de ces lieux,
Observe, et si quelqu'un vient s'offrir à tes yeux,
Accours m'en avertir.

UBALDI.

Comptez sur moi, mon père.
Je pourrai donc aussi secourir la misère!

SIARRA.

Aimable enfant!

SCÈNE IV.

UGOLIN, SIARRA.

UGOLIN.

Parlez, seigneur, nul indiscret
Ne viendra du malheur épier le secret.
En mon sein déposé, sous le sceau du silence,
Il n'en sortira point.

SIARRA.

Je parle en assurance.
Le nom de Siarra, ses illustres revers
Occupèrent long-temps la voix de l'univers ;
Et du bruit de sa mort en tous lieux proclamée
Sembla s'accroître encor sa haute renommée.
Eh bien ! ce Siarra, ce chef audacieux,
Ce proscrit formidable... il est devant vos yeux.

UGOLIN.

Quoi ! Siarra, l'effroi de Venise et de Rome...

SIARRA.

Vient confier son sort à la foi d'un grand homme.

UGOLIN.

De votre confiance ardent à m'acquitter,
C'est peu de l'obtenir, je la veux mériter.
Oui, dût le même coup nous frapper l'un et l'autre,
J'adopte vos malheurs, et mon sort est le vôtre.
Des jours de Siarra je réponds sur mes jours ;
Je suis son protecteur et le serai toujours.
D'un pacte solennel que ma main soit le gage.

SIARRA.

Ah ! je vous reconnais à ce noble langage.

UGOLIN.

Mais parlez : quel dessein vous conduit en ces lieux ?

SIARRA.

L'espoir de me venger d'un mortel odieux,

De l'époux de ma sœur.

UGOLIN.

De Sismondi ?

SIARRA.

Le traître
Dès long-temps de la terre aurait dû disparaître :
Il causa tous mes maux. De vengeance altéré,
Je tournais contre lui mon bras désespéré...
Hélas ! pour mon malheur on retint ma furie.
C'était durant ces jours où ma triste patrie
Voyait ses citoyens, divisés en deux parts,
De leur sang fraternel inonder ses remparts.
De deux puissants rivaux l'inimitié féroce
Avait contre l'empire armé le sacerdoce.
Mon père, des Colonne illustre descendant,
Des soutiens de l'empire était le plus ardent.
D'un pontife orgueilleux l'autorité suprême
Marquait déjà son front du sceau de l'anathème,
Et, vouant aux enfers ce chef des Gibelins,
Nommait sa femme veuve et ses fils orphelins.
O remords déchirant ! ô douleur éternelle !
Portant le désespoir dans l'ame paternelle,
Souillant ce noble sang en mes veines transmis,
Je me précipitai parmi ses ennemis.
Pour la fille d'un Guelfe une ardeur insensée
(J'en rougis) m'inspira cette horrible pensée.
Mon œil s'ouvrit bientôt sur ma coupable erreur :
Je détestai ma flamme, et je m'en fis horreur.
Je rejoignis mon père aux remparts de Florence.
De fléchir ses rigueurs nourrissant l'espérance,
Dans son cœur attendri j'avais fait retentir
Le cri de ma douleur et de mon repentir ;
Il cédait... Sismondi ralluma sa colère,
Enchaîna le pardon sur les lèvres d'un père ;
Et le mien, reprenant son indignation,

Mourut sans révoquer sa malédiction.
Depuis ce jour fatal la paix m'est enlevée ;
Contre moi du tombeau la voix s'est élevée.
Le crime et le malheur m'assiègent en tous lieux :
La parole d'un père est un arrêt des cieux.
Aux lois de Sismondi jaloux de me soustraire,
Ma haine me retint dans le parti contraire :
Je devais être Guelfe, il était Gibelin.
En ces temps orageux, vous savez, Ugolin,
Comment, dans l'Italie à mon seul nom tremblante,
Je me couvris cinq ans d'une gloire sanglante.
Ah ! j'ai trop expié mes succès éclatants !
J'ai conservé le jour pour mourir plus long-temps ;
Toutes les nations m'ont déclaré la guerre,
Et d'exil en exil j'ai parcouru la terre.
J'ai subi les refus, j'ai dévoré l'affront ;
La pitié dédaigneuse a fait rougir mon front ;
Tous les maux contre moi semblaient d'intelligence :
Mais qui pourrait trop cher acheter la vengeance ?
La vengeance est ma vie ; aux lieux inhabités,
Elle veille dans l'ombre et marche à mes côtés.
Enfin j'assouvirai la haine qui m'inspire :
Ugolin me protége, et Sismondi respire.

UGOLIN.

Songez-vous à l'état où vous êtes réduit ?
Vous parlez de vengeance, et le fer vous poursuit !
Voulez-vous démentir, aux yeux de l'Italie,
Cette mort dont le bruit protége votre vie ?
Voulez-vous au poignard confier vos desseins,
Et ranger un héros parmi les assassins ?

SIARRA.

Je veux, aux champs du brave, en ennemi sincère,
Provoquer dignement un indigne adversaire.
S'abaissant jusqu'à lui, mon généreux courroux
Lui réserve l'honneur de tomber sous mes coups.

UGOLIN.

Sa prudente valeur craint de se voir trompée ;
Il ne s'expose point au destin de l'épée.
Une autre arme est plus sûre en ses adroites mains ;
C'est elle qui, servant ses projets inhumains,
A toute heure, en tous lieux, m'obsède sans relâche :
L'infame calomnie est le glaive du lâche.

SIARRA.

Quoi ! vous-même...

UGOLIN.

Il me hait. Ma perte est son espoir :
On pardonne le crime et non pas le pouvoir.
Cette nuit, au conseil, son envieuse rage
Me prodiguait encor la menace et l'outrage ;
De trahir ma patrie il osait m'accuser !

SIARRA.

Qu'entends-je ? A quels périls j'allais vous exposer !
Quoi ! déjà contre vous le perfide conspire !
Et s'il savait qu'ici par vos soins je respire,
Quels seraient vos destins ? J'en frémis. Non, seigneur,
Je n'abuserai point des vertus d'un grand cœur.
Adieu, digne Ugolin ; loin de vous je m'exile,
Dussé-je ne trouver que la mort pour asile.

UGOLIN.

Arrêtez.

SIARRA.

Non, je pars ; vos vœux sont superflus.

UGOLIN.

Arrêtez ; votre sort ne vous appartient plus.

SIARRA.

Songez où vous égare un transport téméraire.

UGOLIN.

A vos persécuteurs je songe à vous soustraire.

SIARRA.

Et si vous-même enfin dans ma perte entraîné...

UGOLIN.

Je puis vous secourir : tout est examiné.

SIARRA.

J'appellerais sur vous l'arrêt qui me condamne !

UGOLIN.

Si j'eusse erré, proscrit, aux champs de la Toscane,
A me donner asile eussiez-vous balancé ?

SIARRA.

Non ! sans doute !

UGOLIN.

Il suffit ; vous avez prononcé.
Venez donc, sous ces murs oubliant vos alarmes,
D'un moment de repos goûter enfin les charmes.

SCÈNE V.

UBALDI, *au fond du théâtre, voyant Siarra entrer dans le palais.*

Allez, bon voyageur ; bientôt je vous suivrai,
Hélas ! et, si je puis, je vous consolerai.
Oh ! combien doit mon cœur bénir la destinée !
Heureux qui peut ainsi commencer la journée !
Heureux qui peut, le soir, dire : Grâce à mes soins,
Il est donc sur la terre un malheureux de moins !

SCÈNE VI.

UBALDI, BIANCO, SOLDATS, *dans l'enfoncement.*

BIANCO, *à ses soldats.*

Demeurez ; attendez que ma voix vous appelle.

UBALDI.

J'aperçois des soldats !

BIANCO, *apercevant Ubaldi, du fond de la scène.*

C'est le fils du rebelle !
Approchons. Un aveu, de sa bouche obtenu,

Suffirait seul...

UBALDI.

Ce chef ne m'est point inconnu ;
C'est Bianco. N'importe ! allons en diligence
L'annoncer à mon père.

BIANCO, *à part, en s'approchant.*

Heure de la vengeance !
Vas-tu sonner enfin pour l'heureux Sismondi ?
(*A Ubaldi.*)
Ne vous alarmez point ; restez, jeune Ubaldi.
D'un ami d'Ugolin ne fuyez point la vue.
Quelle douce candeur ! quelle grâce ingénue !
Misérable Ugolin ! de ce fils adoré
Oh ! qu'il t'en coûtera de te voir séparé !

UBALDI.

Séparé, dites-vous ?

BIANCO.

Enfant rempli de charmes !
Vous ne connaissez pas l'amertume des larmes ;
Vous l'apprendrez bientôt.

UBALDI.

Vous me faites frémir !

BIANCO.

Sur vos tristes destins vous me voyez gémir.
Malheureux Ubaldi ! votre père est coupable.

UBALDI.

Lui, seigneur ! Non, son cœur du crime est incapable.
Il compte tous ses jours par de nouveaux bienfaits.
Hélas ! Si vous saviez...

BIANCO.

Eh bien ?... Si... je savais...

UBALDI.

Le bien qu'il vient de faire encore tout à l'heure.
Un pauvre fugitif est dans notre demeure,
(*Voyant le mouvement que fait Bianco.*)
Qui serait mort sans lui... Grand Dieu !

BIANCO.

J'en sais assez.

UBALDI.

Quel farouche regard, seigneur, vous me lancez !

BIANCO.

Soldats, approchez tous.

UBALDI.

Quel courroux vous transporte ?

BIANCO.

Le Guelfe est là. Venez ; marchez vers cette porte.

UBALDI.

Qu'ai-je fait, malheureux ? Quel trouble m'égarait !
Ah ! j'ai perdu mon père en livrant son secret.

BIANCO.

Saisissons à la fois l'un et l'autre complice ;
Entrons, et devant nous que le crime pâlisse !

SCÈNE VII.

UBALDI, BIANCO, UGOLIN, SOLDATS *dans l'enfoncement.*

UGOLIN, *arrêtant Bianco.*

Vil satellite, arrête, et pâlis à ton tour.
Ugolin te défend de souiller ce séjour.

UBALDI.

Soldats ! contre moi seul tournez votre colère,
Frappez, punissez-moi d'avoir trahi mon père.

BIANCO, *montrant Ugolin.*

Qu'on le saisisse. Eh quoi ! lâches ! vous frémissez !
Au nom de Sismondi, gardes, obéissez.

UGOLIN.

Gardes, n'approchez pas ; et toi, perfide esclave,
Retourne à Sismondi ; dis-lui que je le brave.
Oui, le Guelfe est ici ; cours le lui révéler :
Je ne m'abaisse plus jusqu'à dissimuler.

Il est de ces forfaits dont on se glorifie !
Que ton maître à son tour vienne ! je le défie.
Il ne franchira point avec impunité
L'inviolable seuil de l'hospitalité.
S'il l'osait outrager, si par la violence
De s'ouvrir cette enceinte il avait l'insolence,
Il tomberait frappé d'un soudain châtiment,
J'en jure par ce fer... Porte-lui mon serment.

SCÈNE VIII.

BIANCO, SOLDATS.

BIANCO.

Je ne lui porterai que l'aveu de ton crime.
Menace-nous encore, arrogante victime !
Ton orgueil ne fera que tomber de plus haut.
Je t'attends dans une heure au pied de l'échafaud.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

UGOLIN, *seul.*

Hélas ! c'en est donc fait ! un arrêt absolu
Prononce mon trépas d'avance résolu.
Sismondi, contre moi s'armant de mon absence,
Et sous la calomnie étouffant l'innocence,
Va jouir du bonheur de me déshonorer !...
Non, de ce vil espoir je prétends le frustrer.
Mon nom parle pour moi ; j'aime du moins à croire
Que vingt ans de travaux, et peut-être de gloire,
Du souvenir encor ne sont point effacés,
Et contre un Sismondi me défendent assez.

Que dis-je ? Un peuple ingrat peut briser son idole ;
Et le mont Tarpéien touchait au Capitole.
Sismondi dans ces murs a des amis puissants :
Quand la haine prononce, il n'est plus d'innocents.
Eh bien, sachons mourir !... Mais laisser sur la terre
Mes enfants sans appui, sous ce toit solitaire !
A leurs embrassements renoncer pour toujours !
Ah ! je sens, malgré moi, tout le prix de mes jours.
Malheureux étranger ! voilà donc ton ouvrage !...
Ugolin ! Ugolin ! rappelle ton courage ;
Ne ternis point l'éclat d'un magnanime effort :
Qui regrette ses jours perd le fruit de sa mort.
A pas précipités quelqu'un vers moi s'avance.
Ah ! vient-on m'annoncer la fatale sentence ?

SCÈNE II.

UGOLIN, LORENZO.

UGOLIN.

Quoi ! c'est vous, Lorenzo ! Mortel trop généreux,
Quel sujet vous amène auprès d'un malheureux ?
Redoutez les soupçons du tyran qui m'opprime :
Nul ne peut m'aborder, ni me plaindre sans crime :
Connaissez-vous mon sort ?

LORENZO.

Je viens le partager.

UGOLIN.

Qu'espérez-vous !

LORENZO.

Périr, seigneur, ou vous venger.
Votre cause est la mienne, et dès cette journée
J'enchaîne mes destins à votre destinée.
Ce fer vous appartient, disposez de ses coups :
Trop heureux de combattre et de mourir pour vous !
Pour vous dans le conseil j'osai me faire entendre ;

Ma voix vous défendait; mon bras va vous défendre.
Frémisse Sismondi! De nombreux habitants
De ses oppressions s'indignent dès long-temps:
Je vais les rassembler, et, marchant à leur tête,
Dévouer le perfide aux coups qu'il vous apprête.
Qu'au lieu de votre sang tout le sien soit versé:
L'échafaud vainement ne sera pas dressé.

UGOLIN.

Moi! vous associer au sort qu'on me prépare!
Non, je n'accepte point un dévoûment si rare.
Ce zèle généreux suffit à ma douleur:
Des amis tels que vous consolent du malheur.

LORENZO.

Seigneur, mes faibles soins méritent moins d'estime.
Eh quoi! lorsqu'Ugolin, volontaire victime,
Rachète de son sang les jours d'un inconnu;
D'une indigne terreur lâchement retenu,
Je pourrais balancer à payer de ma vie
Le salut d'un héros opprimé par l'envie!
Des grandes actions connaissez le pouvoir:
Votre exemple est un ordre, et m'apprend mon devoir.
Ne perdons point de temps. Sur la place publique,
Déployant contre vous sa sombre politique,
L'infame Sismondi prête à son attentat
Les noms de grand exemple et de raison d'état.
Il dicte à Bianco sa volonté sinistre.
C'est ainsi que le traître et son affreux ministre,
Juges, accusateurs, et bourreaux à la fois,
Transforment en poignard le fer sacré des lois.
Venez; et, ramenant la foule détrompée,
Au poignard du perfide opposons notre épée.

UGOLIN.

Non. A ses ennemis dédaignant de m'unir,
Je laisse au temps vengeur le soin de le punir:
Mais j'irai, le vouant à la haine publique,

Révéler les noirceurs de sa vengeance oblique ;
J'irai. Puisse le peuple, enfin désabusé,
Voir les accusateurs flétris par l'accusé !
Vous pouvez à ce peuple annoncer ma présence.

LORENZO.

(*A part.*)
J'y vole. Malgré lui je prendrai sa défense.

UGOLIN.

Comment récompenser votre noble pitié ?

LORENZO.

Vivez, et de mes soins je serai trop payé.

SCÈNE III.

UGOLIN, *seul.*

O ciel ! daigne bénir son vertueux courage !
Les moments nous sont chers : achevons notre ouvrage.
Avant de m'éloigner, peut-être sans retour,
Que ce noir souterrain, de détour en détour,
Conduise Siarra loin de ces lieux funèbres.
N'attendons point la nuit et ses lentes ténèbres.

SCÈNE IV.

UGOLIN, CORALI.

UGOLIN, *à part.*

(*Haut*).
Corali !... Vous, madame ! En croirai-je mes yeux ?
Eh ! ne craignez-vous pas qu'un époux furieux...

CORALI.

La crainte désormais ne nous est plus permise :
Vous vivrez ; votre grâce à mes vœux est promise.
Je viens vous l'apporter.

UGOLIN.

Ce soudain changement

N'excite encore en moi que de l'étonnement,
Madame, j'en conviens. Ma perte était jurée :
Peut-être que d'un jour on l'aura différée.
La haine s'assoupit, mais elle ne meurt pas.
Sismondi...

CORALI.

Sismondi vous arrache au trépas.

UGOLIN.

Lui, madame ?... Il vous trompe, et sa fausse clémence
N'est qu'un voile odieux qui couvre sa vengeance.
Il a dicté l'arrêt.

CORALI.

Il va l'anéantir.

UGOLIN.

A dépendre de lui je pourrais consentir !

CORALI.

Votre sort ne dépend que de vous seul...

UGOLIN.

Madame,
Expliquez-vous.

CORALI.

Eh bien, seigneur, Pise réclame
De votre déférence un gage solennel.

UGOLIN.

Ce gage, quel est-il ?

CORALI.

Sans doute, il est cruel
De devoir son salut aux jours d'un misérable ;
Mais la nécessité, cruelle, inexorable...
Vous m'entendez, seigneur : un sang infortuné
Est le prix...

UGOLIN.

Ugolin est toujours condamné.

CORALI.

Quoi ! votre ame inflexible...

UGOLIN.

Au péril de ma vie,
Je réponds du dépôt que le sort me confie,
Et ne trahirai point, barbare délateur,
Qui daigna me choisir pour son libérateur.
Plutôt qu'à l'infamie on me force à descendre,
Que je tombe écrasé sous mon palais en cendre !
Je connais votre cœur; il approuve le mien.

CORALI.

Ne redoutez-vous pas...

UGOLIN.

Je ne redoute rien.
Dès ce jour, s'il le faut, que l'arrêt s'accomplisse :
Comme un prix glorieux j'accepte mon supplice.
Cessez de vous livrer à de stériles soins;
S'ils pouvaient me fléchir, vous m'estimeriez moins.

CORALI.

O courage stoïque ! O vertu trop austère !
Songez à votre fils.

UGOLIN.

Songez à votre frère.

CORALI.

Ah ! de quel souvenir frappez-vous mon esprit !

UGOLIN.

Est-ce à vous d'exiger la tête d'un proscrit ?

CORALI.

Mes pleurs l'arracheront à son destin funeste.
Mânes de Siarra ! c'est vous que j'en atteste.

UGOLIN.

Vain espoir ! mes jours seuls peuvent sauver ses jours.

CORALI.

Hélas ! vous voulez donc nous quitter pour toujours !
Non, seigneur, non, je tombe à vos pieds que j'embrasse ;
De vous-même à vos pieds j'implore votre grâce.

UGOLIN.

Implorez mes refus : c'est vous en dire assez.

CORALI.

Eh quoi ! mes vœux...

UGOLIN.

Tremblez qu'ils ne soient exaucés !

CORALI.

L'intérêt de vos jours l'emporte sur tout autre.
Le sort de ce proscrit...

UGOLIN.

Touche de près au vôtre.
Si vous saviez sur qui le fer est suspendu !...
Jusqu'au dernier soupir je l'aurais défendu ;
Votre époux dans mon sang aurait éteint sa rage...
Mais vos barbares soins renversent mon ouvrage :
Eh bien ! pour vous punir je vous obéirai ,
Madame ; et c'est à vous que je le livrerai.
Vous seule de sa mort recueillerez la honte ;
Du sang de l'exilé vous seule rendrez compte ;
Vous seule avez proscrit ses jours infortunés ,
Et, s'il périt, c'est vous, vous qui l'assassinez.
Il va dans un instant paraître à votre vue.

SCÈNE V.

CORALI , *seule.*

Je frissonne. A sa voix, quelle crainte inconnue
Agitait tous mes sens durant cet entretien ?
Le sort de ce proscrit touche de près au mien !
Sa douleur, il est vrai, ne m'est point étrangère :
Dans chaque infortuné je crois revoir mon frère.
Je ne sais, mais mon cœur, triste et préoccupé ,
D'un trouble si profond ne fut jamais frappé.

SCÈNE VI.

CORALI, UGOLIN, SIARRA.

UGOLIN, *à Corali.*

Voici votre victime, et je vous l'abandonne.

CORALI.

Siarra !

SIARRA.

Corali !... Destin, je te pardonne !
J'ai revu Corali : mes maux sont oubliés.

CORALI.

Ciel protecteur ! quels jours j'aurais sacrifiés !
Quoi ! le bruit de ta mort... O faveur douloureuse !
Je retrouve mon frère, et suis plus malheureuse !
Siarra m'est rendu ; mais hélas, à quel prix !

SIARRA.

Parle, achève.

CORALI.

Ugolin meurt si tu ne péris.

UGOLIN.

Qu'avez-vous révélé ?

SIARRA.

Lui, périr en ma place !
Du sang d'un bienfaiteur j'achèterais ma grâce !
Non ; du mien, du mien seul le fer s'abreuvera ;
En dépit du destin je serai Siarra.
Les bourreaux, où sont-ils ? Je cours...

UGOLIN.

Qu'allez-vous faire ?
Ce peuple à l'échafaud peut encor me soustraire :
Mais fallût-il périr privé de son secours,
Laissez ma mort payer la rançon de vos jours.

SIARRA.

Je n'accepterai point ce sanglant sacrifice ;

Non. Que sur moi plutôt leur rage s'assouvisse !
A Pise, à votre fils vos jours sont précieux :
Mais moi, proscrit, errant, sans amis sous les cieux,
Traînant dans l'univers ma misère profonde,
Ai-je encor quelques biens à regretter au monde ?
Ma jeunesse a vieilli sous le faix du malheur,
Et la mort n'est pour moi qu'un terme à la douleur.
Généreux Ugolin, et toi, sœur adorée,
Ne me retenez plus ; la hache est préparée.
Puisqu'un arrêt fatal m'arrache de vos bras,
Donnez-moi quelques pleurs, et ne m'oubliez pas.
Avant que pour jamais la tombe nous rassemble,
De moi, de mes revers vous parlerez ensemble.
Peut-être de ma cendre un vengeur sortira !...
Pour la dernière fois embrassez Siarra.

CORALI.

Arrête ! entends la voix d'une sœur qui t'implore.
Ne t'ai-je retrouvé que pour te perdre encore ?
A la nuit de la tombe es-tu donc échappé
Pour périr sous mes yeux, indignement frappé ?
A ce spectacle affreux je serais condamnée !
N'était-ce point assez des larmes d'une année ?
Et du frère que j'aime, impitoyable sort !
Une seconde fois faut-il pleurer la mort ?

SIARRA.

Aux dépens de l'honneur malheur à qui peut vivre !
C'en est trop : il est temps qu'au glaive je me livre.

UGOLIN.

Au-devant de ses coups gardez-vous de courir :
Celui qui vous sauva vous défend de mourir.

SIARRA.

J'ai porté ma sentence, elle est irrévocable.

CORALI, *l'arrêtant.*

Demeure.

SIARRA.

As-tu fait vœu de me rendre coupable ?
(Montrant Ugolin.)
Pour le perdre, il suffit d'un instant de retard.
M'arrêter, c'est me dire : « Arme-toi d'un poignard,
« Frappe ton bienfaiteur, ton appui tutélaire ;
« Réserve à ses bontés cet indigne salaire.»
Exiges-tu de moi ce sacrifice affreux ?
Faut-il l'assassiner ?

CORALI.

O combats douloureux !
Eh ! comment entre vous nommer une victime ?

SIARRA.

C'est à toi de choisir du malheur ou du crime.

CORALI.

Ah ! je cours me jeter aux pieds de mon époux,
Et vous sauver tous deux, ou périr avec vous.

SCÈNE VII.

UGOLIN, SIARRA.

SIARRA.

Il ne nous reste plus contre un lâche adversaire
Qu'un unique parti, sanglant, mais nécessaire.
J'ai devant Corali dévoré mes transports ;
Mais l'extrême malheur veut d'extrêmes efforts.
Nous possédons encore, en dépit de l'orage,
Deux fidèles appuis : la haine et le courage.
Unissons nos fureurs, frappons un coup hardi.
Tant que nous respirons, malheur à Sismondi !
L'heure qui va sonner sera sa dernière heure.
Son palais, m'a-t-on dit, touche à cette demeure ;
C'est là qu'il faut marcher. Je puis sous ces remparts
Rassembler d'un signal quelques Guelfes épars.
Qu'à vos nombreux amis leur troupe se rallie,

Et d'un monstre odieux délivrons l'Italie.

UGOLIN.

Arrêtez, Siarra. Jugez mieux Ugolin.

SIARRA.

Eh quoi !...

UGOLIN.

Vous êtes Guelfe, et je suis Gibelin.
Un rempart éternel entre nous deux s'élève ;
Mon glaive ne doit point s'unir à votre glaive.
Nous sommes ennemis : l'avez-vous oublié ?
Votre libérateur n'est pas votre allié.
Irai-je aux vils affronts condamner ma mémoire ?
Irai-je, préférant mon salut à ma gloire,
Souillé du nom de traître et de conspirateur,
Justifier la voix du calomniateur ?
Parmi nos citoyens faudra-t-il que l'on dise :
« Le rigide Ugolin a conjuré dans Pise ! »
Je veux à Sismondi dérober ce bonheur :
Disposez de ma vie, et laissez-moi l'honneur.
On approche : rentrez.

SCÈNE VIII.

UGOLIN, UN SOLDAT.

UGOLIN.

D'un pas lugubre et lent,
Un soldat vient vers moi. Ciel ! un mouchoir sanglant !
Un glaive !... Je frissonne. Avançons... Mais je n'ose.
Si Lorenzo, mourant pour défendre ma cause !...
Parlez, instruisez-moi... Vous vous taisez ? Vos yeux
Se détournent des miens, et regardent les cieux ?
Ce silence...

LE SOLDAT.

A tout dit. Dans votre sort funeste,
Songez à rassembler la force qui vous reste ;

Vous en avez besoin.

UGOLIN.

Achevez... je frémis.

LE SOLDAT.

Déplorable Ugolin ! vous n'avez plus qu'un fils.

UGOLIN.

Éraldi !...

LE SOLDAT.

Votre fils est mort pour la patrie,
Est mort digne de vous.

UGOLIN.

O douleur ! ô furie !
Funéraires lauriers, stériles monuments !
Me rendrez-vous mon fils et ses embrassements ?

LE SOLDAT.

La nuit seule a trahi les efforts de mon zèle :
Je cherchais Éraldi ; mais, quand mon bras fidèle,
Au prix de tout mon sang allait le secourir,
Je ne l'ai retrouvé que pour le voir mourir.
« Va porter, m'a-t-il dit, mes adieux à mon père ;
Remets-lui cette offrande et douloureuse et chère,
Ce tissu teint du sang de son malheureux fils,
Ce fer, qui par ses mains à mes mains fut transmis,
Et dont j'aurais voulu faire un plus long usage.
Dis-lui que ma valeur n'a cédé qu'au courage.
S'il doit apprendre un jour sous quels coups je péris,
Qu'immolant sa vengeance à mes mânes chéris,
De mon noble adversaire il épargne la vie. »
Il dit, et la lumière à ses yeux est ravie,
Et votre fils, seigneur, entre mes bras tremblants,
Ne laisse qu'un corps pâle et des débris sanglants.

UGOLIN, *regardant l'épée de son fils.*

(*Au soldat.*)

Fer sacré ! don de mort ! venge mon fils. Achève.
Le nom du meurtrier ? Son nom ? que sous ce glaive

Le traître...

LE SOLDAT.

Jusqu'à moi son nom n'est point venu.
Des Guelfes révoltés c'est ce chef inconnu,
Ce proscrit...

UGOLIN.

Lui ! grand Dieu ! lui ! monstre sanguinaire,
Je te donnais ma vie, et voilà mon salaire !
Où vient de m'égarer une aveugle pitié ?
C'est le bourreau d'un fils que j'ai réfugié !
Quoi ! barbare ! à l'instant où ma main abusée
S'est unie à ta main de mon sang arrosée,
J'ai pu te méconnaître ! Une subite horreur
N'a point de ta présence averti ma fureur !
Mais du moins à mes coups un Dieu vengeur t'amène ;
Ton odieuse vie appartient à ma haine.
Mon fils ! apaise-toi.

LE SOLDAT.

Des gardes, l'œil en pleurs,
Apportent dans ces lieux cet objet de douleurs.
Fuyez son triste aspect ; fuyez.

UGOLIN.

Je veux l'attendre.
Ugolin peut tout voir : il a pu tout entendre.

(*Des soldats déposent au fond du théâtre le corps d'Éraldi, étendu sur un lit de mort, sans qu'il soit aperçu du spectateur.*)

Soldats, éloignez-vous : qu'il me reste du moins
Le douloureux plaisir de pleurer sans témoins.

SCÈNE IX.

UGOLIN, *seul.*

Voici donc d'Éraldi la dépouille mortelle !
Glacé comme la tombe, immobile comme elle !

Mon cher fils ! attends-moi ; ton père te rejoint.
O mort ! terrible mort ! ne nous sépare point.
(*Il demeure quelque temps attaché au corps de son fils.*)
Veillé-je ? n'est-ce point un effroyable rêve ?
Non. C'est lui. Tout son sang bouillonne et se soulève.
Il demande vengeance... Eh bien ! il l'obtiendra.
Tremble toi-même, tremble, odieux Siarra !
Quels horribles tourments ma rage te prépare !
Oui, je sens qu'à plaisir je deviendrai barbare.
La mort la plus affreuse est trop douce pour toi ;
Tu ne pourras jamais souffrir autant que moi.
Oh ! que n'as-tu des fils !... Je veux du moins, perfide,
Retourner le poignard dans ton cœur parricide ;
Je veux sur la victime égorger l'assassin.
Insensé ! qu'ai-je dit ? et quel est mon dessein ?
De l'hospitalité trahir la foi jurée !
O devoir inflexible ! ô vengeance frustrée !
Mânes plaintifs ! en vain je vous entends crier :
Sans oser le punir, je tiens le meurtrier.
Ne saurai-je briser cette importune chaîne ?
Quoi ! l'assassin d'un fils est sacré pour ma haine !
Quand je lui dois la mort il me devrait le jour !
Non. Sous mon bras vengeur qu'il expire à son tour !
Le sang paîra le sang : courons !... Que vais-je faire ?
Quelle lueur soudain et me frappe et m'éclaire ?
J'allais à ma fureur immoler ma vertu...
Corps sanglant de mon fils ! que me conseillais-tu ?
Il est temps de te fuir, ô trop chère victime !
Et je m'arrache à toi pour m'arracher au crime.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

UGOLIN, *seul.*

(*Le corps d'Éraldi est dans l'enfoncement.*)

Quel pouvoir, enchaînant ma vengeance trompée,
De ma main, malgré moi, fait tomber mon épée?
Victime du devoir et martyr de l'honneur,
Il faut donc renoncer à ce dernier bonheur!
Il faut donc préférer, dans cette lutte étrange,
La vertu qui m'immole au crime qui me venge!
Oui, sans doute, il le faut. C'est toi, mon fils, c'est toi
Dont les derniers accents m'ont prescrit cette loi.
Saurai-je l'accomplir? Moment, moment terrible!
O vertu, que ta route est glissante et pénible!
N'importe : j'ai fixé mes vœux irrésolus,
Et dans quelques instants je ne me craindrai plus.
Je l'ai fait prévenir : ici je viens l'attendre.
Pourrai-je sans fureur et le voir et l'entendre?
Il s'avance!... — Grand Dieu, témoin de mes combats,
Daigne affermir mon cœur et retenir mon bras!

SCÈNE II.

UGOLIN, SIARRA.

UGOLIN.

Guelfe, soyez sincère, et que votre mémoire
De la dernière nuit vous retrace l'histoire.
Comment dans nos remparts avez-vous pénétré?

SIARRA.

Par un chemin sanglant : de ma main massacré,

Plus d'un Pisan périt, victime de ma rage :
Mais de l'un d'eux surtout j'admirai le courage,
Et je vis à regret ce valeureux soldat
Renversé sous mes coups après un long combat.
Jamais, jamais guerrier tombé sous mon épée,
Ne laissa tant de trouble en mon ame frappée.
Aux lueurs des flambeaux je contemplai ses traits,
Et s'il était ici... je le reconnaîtrais.
Mais pourquoi rappeler cette image funeste,
Qu'épargna la nuit sombre à la clarté céleste?

UGOLIN, *le conduisant vers le corps de son fils.*

Approchez, approchez ! le reconnaissez-vous ?

SIARRA.

C'est le jeune guerrier qui tomba sous mes coups !
C'est lui ! De sa récente et profonde blessure
Le sang bouillonne encore et contre moi murmure.

UGOLIN.

C'est mon fils.

SIARRA.

Votre fils ! qu'ai-je fait? sort affreux !
Et le même soleil nous éclaire tous deux !
Et votre main, plongée au fond de mes entrailles,
N'a pas de tout mon sang arrosé ces murailles !
Il ne me manquait plus que le nom d'assassin.
Enfer anticipé que je porte en mon sein,
O malédiction, fatal adieu d'un père !
N'as-tu point sur ma tête épuisé ta colère?
Faut-il qu'entraînant tout dans l'horreur de mon sort,
Je jette autour de moi le malheur et la mort?
Ombre auguste ! accomplis ta dernière vengeance.
Pères infortunés ! frappez d'intelligence.
Seigneur, j'attends vos coups : que mes crimes punis
Apaisent à la fois mon père et votre fils ;
Frappez !

UGOLIN.

Je ne le puis sans être sacrilége.

SIARRA.

Frappez : je vous le rends ce sanglant privilége.

UGOLIN.

Qu'oses-tu prononcer, barbare ? Espères-tu
Me ravir en un jour mon fils et ma vertu ?

SIARRA, *lui montrant le corps d'Eraldi.*

Regardez, regardez ce qu'il faut que j'expie !
Voyez, et vengez-vous.

UGOLIN.

Moi ! que d'un glaive impie
J'ensanglante le toit de l'hospitalité !
Moi ! que par mon forfait lâchement médité
Je punisse l'erreur d'un crime involontaire !
Non. Forçant dans mon sein la nature à se taire,
Je vous épargnerai malgré moi, malgré vous :
Oui, les coups du malheur vous sauvent de mes coups.
Partez. Ce souterrain, ténébreuse retraite,
Prépare à votre fuite une route secrète.
Mon unique vengeance est de vous secourir :
Eloignez-vous ; vivez, et moi je vais mourir.

SIARRA.

Je ne l'accepte point cette offre généreuse :
C'est la mort que je veux, et je la veux affreuse.
J'ai payé vos bienfaits par une iniquité.

UGOLIN.

La faute est moins à vous qu'à la fatalité ;
A ce noir attentat votre ame est étrangère,
Vous ignoriez quel sang versait votre colère,
Je le sais : mais aussi, dans mon ardent transport,
Je sais que je suis père et que mon fils est mort.
Songez qu'un seul regard sur cet objet funeste
Suffit pour égarer la raison qui me reste.
Fuyez donc, échappez à ma juste fureur,
Et de vous ressembler épargnez-moi l'horreur.

SIARRA.

Point de pardon : la mort ! Mes cris vous la demandent.

Sauvez-moi, par pitié, des forfaits qui m'attendent.
Vengez un fils : ce fer qui vient de l'égorger,
Prenez-le, il fume encor...

UGOLIN.

Cessez de m'outrager.
Au métier des bourreaux mes mains ne sont point faites,
Siarra : ce n'est point sous ces voûtes muettes
Qu'un père au désespoir vengera son malheur.
Nous nous retrouverons aux champs de la valeur :
Là, libre des serments, étrangers l'un à l'autre,
Vous aurez tout mon sang ou j'aurai tout le vôtre.
Nous nous retrouverons, peut-être dès demain.
En attendant, adieu : voici votre chemin.

SIARRA.

Non, j'expire à vos pieds.

UGOLIN.

Partez, mon fils l'ordonne.
Ce n'est pas moi, c'est lui, lui seul qui vous pardonne.
Ce jeune infortuné, massacré sous vos coups,
Frémissez ! en mourant il m'a prié pour vous.

SIARRA.

Pour moi !... Tant de vertu redouble encor mon crime.
Ah ! que du moins j'expire, embrassant ma victime !
Cadavre ensanglanté ! ne me repousse pas.

UGOLIN.

Malheureux ! loin d'ici précipitez vos pas,
Ou craignez qu'à ma voix la suprême colère
Ne vous condamne un jour au tourment d'être père !

SIARRA.

Eh bien ! j'obéirai. Je pars, puisqu'il le faut ;
Je pars, mais Ugolin me reverra bientôt.

SCÈNE III.

UGOLIN, *seul.*

Te voici consommé, sacrifice terrible !
(*Se tournant vers le corps d'Éraldi*).
Jouissons sans danger de ce spectacle horrible.
(*Reculant avec indignation*).
Approchons... O mon fils ! ô vengeance !... Un regard
Rend à mon cœur la rage, à ma main le poignard.
Et je laisse échapper le monstre que j'abhorre !
Il s'éloigne, impuni !... Je puis l'atteindre encore :
Ma rapide fureur bientôt l'aura rejoint ;
De ce séjour de mort il ne sortira point.
Périsse la pitié !... Qu'ai-je dit ? O blasphème !
Le remords des bienfaits est un crime lui-même.
Voile épais ! cache-moi ce corps défiguré,
Ou je ne réponds plus de mon bras égaré.
(*Il étend sur le corps de son fils, en détournant les yeux, le voile qui ne le couvrait qu'à demi, et se met ensuite à genoux devant cet appareil, en disant :*)
Chère ombre ! j'accomplis ta volonté dernière,
Et j'emporte au tombeau ma vertu tout entière.

SCÈNE IV.

UGOLIN, *encore à genoux*, UBALDI.

UBALDI.

Qu'aperçois-je? D'où vient que mon père à genoux ?...
Mon père... Il n'entend point... Pour qui donc priez-vous ?
Pour l'étranger peut-être ? Ah ! sans doute il mérite
Un destin plus heureux... Pourquoi partir si vite ?
Je voulais l'embrasser, lui dire un long adieu.
Et mon frère ?

UGOLIN, *se levant avec précipitation.*

(*A part.*)

Ton frère !... O supplice !

UBALDI.

Grand dieu !

Quelle sombre fureur en vos yeux étincelle ?
Aurait-il mérité la haine paternelle ?
S'il était vrai, daignez, vous rendant à mes vœux,
Accorder à mon frère un pardon généreux.
Hélas ! si vous saviez comme il chérit son père !

UGOLIN, *à part.*

Il déchire mon cœur.

UBALDI.

Pourquoi ce front sévère ?

Vous ne l'aimez donc plus ? S'il perdait votre amour,
J'en suis sûr, Éraldi perdrait aussi le jour.

UGOLIN.

Laisse-moi seul, mon fils.

UBALDI.

Quoi !...

UGOLIN.

Laisse-moi, te dis-je.

(*A part.*)

Pour la première fois sa présence m'afflige.

UBALDI, *à part.*

Qu'ai-je fait à mon père ? il m'éloigne de lui.
Tous les jours il me cherche ; il m'évite aujourd'hui.
N'importe ! obéissons, respectons sa colère.
Mais quel morne appareil !... Juste dieu ! c'est mon frère!

UGOLIN.

(*A part.*)

Que fais-tu, malheureux ? O mortel désespoir !

UBALDI.

Comme son front est pâle ! Oh ! venez donc le voir !
Regardez, regardez, mon père !

UGOLIN, *à part.*

Je succombe.

UBALDI.

Quel effrayant sommeil !

UGOLIN.

Le sommeil de la tombe.

UBALDI.

Il est mort !... Éraldi ! malheureux Éraldi !
Que je t'embrasse encor !

UGOLIN.

Reste, cher Ubaldi ;
Ne m'abandonne pas.

UBALDI.

O mon père !

UGOLIN, *le retenant.*

Demeure.

UBALDI.

Laissez-moi l'embrasser.

UGOLIN.

Tu veux donc que je meure ?
Mais qu'entends-je ? D'ou naît cet effroyable bruit ?
Dieu ! Sismondi s'avance, et le peuple le suit.

SCÈNE V.

UGOLIN, UBALDI, SISMONDI, TROUPE DE GIBELINS, PEUPLE, GARDES, SOLDATS.

SISMONDI.

Frémissant, comme moi, du coup qui vous accable,
Le peuple a confirmé l'arrêt irrévocable.
Pise ne peut, hélas ! révoquer son édit ;
Vous sauver est un droit qu'elle s'est interdit...
Votre pays en deuil vous condamne et vous pleure.

UGOLIN.

Que le glaive s'apprête, et me frappe sur l'heure !

De votre indigne aspect qu'il délivre mes yeux!
O mes concitoyens! recevez mes adieux.
J'avais cru parmi vous obtenir plus d'estime;
Mais j'accepte la mort, injuste ou légitime,
Et de mes longs travaux puisque tel est le prix,
Vous ne m'entendrez point vous lasser de mes cris.
Ce n'est pas sans regrets que je vous abandonne,
O Pise! ô mon pays!... Ugolin te pardonne,
Ugolin en mourant bénit tes murs ingrats,
O Pise! quelque jour tu me regretteras.

SISMONDI.

Je voudrais vous sauver, et, lent à me résoudre,
Même en vous accusant, je cherche à vous absoudre.
Quoique votre fierté se plaise à m'outrager,
Je ne m'abaisse point jusques à me venger:
En vain à vous haïr vous croyez me contraindre,
Je fais grâce au malheur, et vous plains.

UGOLIN.

Vous, me plaindre!
Honorez-moi plutôt de votre inimitié:
Je garde mes mépris, gardez votre pitié.

SISMONDI.

Livrez-nous le proscrit que Pise redemande.

UGOLIN.

Jamais.

SISMONDI.

N'attendez pas que je vous le commande.
Tremblez que mon courroux...

UGOLIN.

Connais-tu quelque loi
Qui me puisse forcer à trembler devant toi?
Depuis assez long-temps ta rage se déguise,
Sismondi : sois du moins barbare avec franchise.
De cet infortuné que t'importe le sort?
Tu verrais d'un même œil et sa vie et sa mort.

Ce n'est pas lui, c'est moi que veut perdre ta haine.
J'ai lu dans les replis de ton ame inhumaine.
Mon crédit, c'était là mon crime le plus noir :
Je serais innocent, si j'étais sans pouvoir.
Cette fierté qui sied à tout grand caractère,
Une vertu sans tache, une franchise austère,
Un nom qu'avec honneur Pise fait retentir,
Voilà ce que tu hais : ose me démentir...

SISMONDI.

Téméraire !...

UGOLIN.

Soldats, prenez votre victime.

SISMONDI.

Qu'on le charge de fers !

UGOLIN.

Les fers sont pour le crime.
Leur poids injurieux répugne à ma fierté,
Et je veux à la mort marcher en liberté.
Adieu, cher Ubaldi.

UBALDI.

Je vous suivrai, mon père,
Et tous deux au tombeau nous rejoindrons mon frère.

SCÈNE VI.

UGOLIN, UBALDI, SISMONDI, CORALI, TROUPE DE GIBELINS, PEUPLE, GARDES, SOLDATS.

CORALI.

Arrêtez. Est-ce ainsi que tu tiens tes serments?

SISMONDI.

Je n'écoute plus rien que mes ressentiments.

CORALI.

Ne m'as-tu point promis, cruel, à l'instant même,
De désarmer des lois l'autorité suprême?

SISMONDI.

J'ai voulu m'épargner le cri de vos douleurs,
Et je vous abusais par pitié pour vos pleurs.

CORALI.

De ces honteux détours t'aurais-je cru capable?

SISMONDI.

C'en est trop : au supplice entraînons le coupable;
Venez, soldats.

CORALI.

Arrête, et réponds-moi! Sais-tu
De ce noble accusé jusqu'où va la vertu?
Toi-même admirerais sa sublime énergie
Si tu pouvais savoir quel homme il réfugie.

SISMONDI.

Quel est son nom?

CORALI.

Son nom n'est que trop illustré,
Seigneur; par sa naissance il est pour nous sacré.
Ne m'interrogez plus.

SISMONDI.

En nommant ce rebelle,
Craignez-vous de déplaire à son ami fidèle?

UGOLIN.

Moi, son ami! Pisans, je vous invoque tous.
Approchez, regardez ce corps percé de coups.

CORALI.

Ciel! son fils!

UGOLIN.

Répondez. Quand le Guelfe lui-même
Vient d'égorger mon fils, se peut-il que je l'aime?
Eh! depuis quand voit-on les pères égarés
Embrasser les bourreaux de leurs fils massacrés?

CORALI, *à part.*

Malheureux Siarra! ta perte est trop certaine.

UGOLIN.

Ce fatal étranger ne craint plus votre haine.

Du fils qu'il m'a ravi les mânes en courroux
Demandaient tout son sang...

CORALI, *épouvantée.*

Qu'entends-je?

UGOLIN.

Calmez-vous,
Madame; il est parti, j'ai protégé sa fuite:
Et de ses assassins il trompe la poursuite.

CORALI.

O vengeance héroïque! ô vertueux effort!
Et de votre pitié le prix serait la mort!
Pise! souffriras-tu que l'innocent périsse?
Verras-tu dans ton sein triompher l'injustice?
N'est-il que des ingrats parmi tes citoyens?
Il défendit leurs jours: proscriront-ils les siens?
Soldats, souffrirez-vous qu'il expire sans gloire
Celui dont la présence enchaînait la victoire?
Magistrats! mourra-t-il sans l'avoir mérité
Celui dont près de vous siégea l'intégrité?
Et vous, de qui ses soins prévenaient les alarmes,
Indigents! orphelins! faites parler vos larmes;
Révélez ses bienfaits, réclamez votre appui:
C'est supplier pour vous qu'intercéder pour lui.
(*A Sismondi.*)
Pour la dernière fois ma bouche vous implore;
Cédez à ma prière: il en est temps encore.
Ma vie est en vos mains, seigneur; songez-y bien:
Son sort sera mon sort, son arrêt est le mien.
Jusque sur l'échafaud je suis prête à le suivre;
A l'honneur d'un époux je ne veux pas survivre.
Faut-il aux yeux de Pise embrasser vos genoux?
Eh bien...

UGOLIN.

Vous à ses pieds, madame! Ah! levez-vous.
J'aime mieux endurer ma triste destinée,

Que de vous voir pour moi devant lui prosternée.
Que maudit soit le jour où l'autel vous unit !
Mais le ciel tôt ou tard récompense et punit.
Tu n'éviteras point la vengeance suprême :
Le châtiment du crime est le crime lui-même.
Tremble que le remords, invisible bourreau,
De tourments en tourments ne te traîne au tombeau ;
Tremble que Pise, enfin, consolant l'innocence,
A mes mânes plaintifs n'immole ta puissance,
Et, juste en sa fureur, ne venge dans ton flanc
Le meurtre par le meurtre et le sang par le sang !
Barbare ! en attendant que ton sort s'accomplisse,
(*Montrant Corali.*)
L'aspect de ses vertus suffit à ton supplice.
Que dis-je ? un coup plus sûr s'apprête à me venger.
Tu brûlais de savoir le nom de l'étranger ;
Avant que de périr je veux bien te l'apprendre :
Siarra !

SISMONDI.

Lui, vivant ! Ciel ! que viens-je d'entendre ?

UGOLIN.

Oui ; ce héros qu'en vain tu voudrais éviter,
Est sorti du tombeau pour t'y précipiter.

SISMONDI.

C'était lui ! Ma fureur eût dû le reconnaître.

UGOLIN.

Tu le verras trop tôt. Qui sait même ? Peut-être
Avant que sur ma cendre un nouveau jour ait lui,
Le glaive sera juge entre un perfide et lui.

SISMONDI.

Avant que dans mon flanc sa main se soit plongée,
Tu subiras l'horreur d'une mort prolongée.
Gardes, qu'en un cachot Ugolin renfermé
Périsse, par la faim lentement consumé !

CORALI.

Quoi, monstre ! froidement tu calcules le crime !
Tu comptes les soupirs que pousse ta victime !
Et j'étais condamnée à tes embrassements !
D'un odieux hymen périssent les serments !
Citoyens et soldats, c'est vous que j'en atteste :
Je brise devant Dieu des nœuds que je déteste.

SCÈNE VII.

UGOLIN, UBALDI, CORALI, SISMONDI, BIANCO.

BIANCO, *à Sismondi sur l'avant-scène.*

Seigneur, le péril presse. Un peuple révolté
S'arme contre l'arrêt qui vient d'être dicté.
Lorenzo vous trahit : ce Gibelin rebelle
Du perfide Ugolin embrasse la querelle,
Jure son innocence, et parmi les Pisans
A rassemblé déjà de nombreux partisans.
De moment en moment le tumulte redouble.

SISMONDI.

O coup inattendu ! Cachons du moins mon trouble.
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné ;
Que dans la tour voisine il soit soudain traîné.

UGOLIN.

Pise, alors que pour toi l'un de mes fils succombe,
Lui refuseras-tu les honneurs de la tombe ?
Mais que deviendra l'autre en ces affreux instants ?
Il est bien jeune encore : il souffrira long-temps.

SISMONDI.

Qu'un enfant si chéri ne quitte point son père.
Emmenez-les tous deux. Venez.

CORALI.

Qu'allez-vous faire ?

Arrêtez.

UGOLIN.

Viens, mon fils.

SISMONDI.

Obéissez, soldats.

CORALI.

Barbares, arrêtez, ou je meurs sur vos pas.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UGOLIN, UBALDI, *endormi.*

UGOLIN.

Enseveli vivant dans ce profond cercueil,
J'ai passé sans retour son effroyable seuil.
Entre le monde et nous une barrière immense
S'élève, et sous ces murs l'éternité commence.
Une lampe de mort, qui faiblement nous luit,
Éclaire encor l'horreur de cette longue nuit :
Puissent nos tristes jours avec elle s'éteindre !
Pour qui meurt innocent la mort n'est point à craindre.
Peut-être Sismondi, pâle, et frappé d'effroi,
Sous ses lambris dorés est moins calme que moi :
Heureux dans mon malheur, je goûte par avance
Cette ineffable paix, céleste récompense.
Ah ! pourquoi suis-je père ? En ce fatal moment,
Le charme de mes jours en devient un tourment.
Il dort, l'infortuné, dans ce funèbre asile !
De ses lèvres s'échappe un sourire tranquille :
Il rêve le bonheur, il l'attend au réveil...
Hélas ! que ne dort-il de son dernier sommeil !

(*On entend murer la porte du cachot.*)

Quel bruit lugubre et sourd fait gémir ces murailles ?

Dans le temple voisin l'airain des funérailles
Sonnerait-il déjà le terme de nos maux ?
Écoutons... Mais qu'entends-je ? on frappe à coups égaux.
Oh ! je le reconnais ce bruit plein d'épouvante !
C'est un nouveau tourment que le barbare invente.
Pour ne plus se rouvrir ce cachot s'est fermé ;
En un mur éternel le seuil s'est transformé.
O mon fils !... — En sursaut le voici qui s'éveille.

UBALDI.

Quel lamentable bruit a frappé mon oreille ?
Mon père !

UGOLIN.

(*A part.*) (*Haut.*)
Hélas ! Ces lieux seront bientôt muets !
Un silence sans fin va régner désormais.

UBALDI.

Où sommes-nous ? A peine il reste à ma pensée
Du mal qu'on nous a fait une image effacée.

UGOLIN.

Nous habitons, mon fils, un ténébreux séjour.

UBALDI.

Mais, dites-moi, mon père, il n'est pas encor jour !
Reverrons-nous bientôt l'astre qui nous éclaire ?

UGOLIN.

Nous le verrons aux cieux, mais non plus sur la terre.

UBALDI.

Loin de notre palais doit-on nous retenir !
Et l'avons-nous quitté pour n'y plus revenir?

UGOLIN.

Tu l'as dit.

UBALDI.

Ce méchant, quel sort il nous prépare !
Mais il nous laisse ensemble, il n'est pas si barbare.

UGOLIN.

Il l'est bien plus, mon fils ; bientôt tu l'apprendras.

UBALDI.

Il ne me manque rien quand je suis dans vos bras.

UGOLIN.

(Ils se tiennent quelque temps embrassés.)

Oh ! viens !

UBALDI.

J'entends du bruit sous cette voûte obscure.
Peut-être on nous apporte un peu de nourriture.

UGOLIN, *à part.*

Fatale erreur !

UBALDI, *écoutant.*

Personne, hélas ! je me trompais.
Personne.

UGOLIN, *à part.*

Affreux instants !

UBALDI.

Quand viendra-t-on ?

UGOLIN.

Jamais.

UBALDI.

Jamais ! Il faudra donc que la faim nous dévore !

UGOLIN.

Terre , terre ! ouvre-toi.

UBALDI.

Si j'étais seul , encore !
Mais vous ! quoi ! sous mes yeux je vous verrais mourir !
Qu'Ubaldi de son sang ne peut-il vous nourrir !

UGOLIN, *à part.*

Trop heureux Éraldi ! que je te porte envie !
Le glaive des combats a terminé ta vie.
Une éternelle mort, prolongeant ses horreurs,
N'a point glacé ton sein de ses lentes terreurs.
A combien de tourments le sort cruel me livre
Avant de m'accorder la douceur de te suivre !
Séparé des humains, funèbre prisonnier,

Il me reste à mourir, à mourir le dernier!
De la mort d'Ubaldi la mienne précédée...
Je ne puis supporter cette accablante idée.

UBALDI.

Je sens que le sommeil pèse encor sur mes yeux.
Quelle humide vapeur on respire en ces lieux!
Je suffoque... Un air pur me rendrait à la vie :
Si nous pouvions sortir !... La force m'est ravie ;
Mes pieds sont chancelants... Venez, soutenez-moi,
Mon père, je succombe.

UGOLIN.

Ici repose-toi,
Mon enfant... Juste ciel! il pâlit, il frissonne ;
Son œil est égaré ; la chaleur l'abandonne :
Son front morne est voilé des ombres du trépas.
Mon fils! entends ma voix... Il ne me répond pas.
Mon fils! mon Ubaldi! prends pitié de ton père!
Soulève encor vers moi cette tête si chère.
Vis, ou je meurs. Réponds, réponds... Vœux superflus!
Sa bouche est sans haleine... Hélas! mon fils n'est plus.
Il n'est plus, et je vis! O désespoir! ô rage!
De l'affreux Sismondi tel est l'horrible ouvrage!
A mes cris paternels, sur ce monstre odieux,
O malédiction! descends du haut des cieux.
Prends courage, Ugolin! Ose, malheureux père,
Contempler cette image épouvantable et chère,
Ces lèvres, d'où ton nom s'échappa tant de fois,
Ce front décoloré!... Dieu! qu'est-ce que je vois?
Un soupir est sorti de sa bouche expirante!
Ah! c'était le dernier... — Mais non ; sa vue errante
Me cherche...

UBALDI, *revenant à lui.*

Où suis-je donc?

UGOLIN.

L'ai-je bien entendu!

Mon fils pour un moment me serait-il rendu ?

UBALDI.

O mon père ! c'est vous ! Vos yeux sont pleins de larmes ?
Comme votre main tremble ! Écartez vos alarmes.
Il ne me reste plus qu'un peu d'abattement.

UGOLIN, *à part.*

Il voudrait, par pitié, me cacher son tourment.

UBALDI.

Je suis mieux ; vous voyez.

UGOLIN, *à part.*

Avec peine il respire ;
Sa lèvre pâlissante affecte le sourire.
Oh ! qu'il est effrayant ce sourire de mort !
Sa tête sur son sein s'est penchée... Il s'endort.
Songeons à profiter du moment qui me reste ;
Hâtons-nous d'échapper à cet aspect funeste.
Cette bague, présent d'un proscrit généreux,
Renferme du poison, trésor des malheureux...
Quelle faveur nouvelle à mes vœux accordée !
La coupe que je vois n'est qu'à demi vidée.
J'y boirai le poison.

(*Il jette la bague dans la coupe.*)

Le poison ! Ugolin
Ne devait succomber que le glaive à la main ;
Mais Pise me rendra la gloire qui m'est due :
Pour la postérité ma mort n'est point perdue.

(*Il boit.*)

Ce breuvage, ô mon fils ! vient de me délivrer
Du supplice cruel de te voir expirer.
Mais toi ! que feras-tu du cadavre d'un père ?
Ma douleur inhumaine oubliait ta misère ;
En fuyant mon malheur, je te laissais au tien.
Que faire ? que résoudre ? Il me reste un moyen...
J'y songe en frémissant... terrible, affreux... N'importe !
Oui, sur mon désespoir ton intérêt l'emporte.

Je serai, s'il le faut, assassin par pitié...
— Juste ciel ! de tes mains ton fils sacrifié !
Malheureux ! où t'égare une aveugle furie ?
Dis, est-ce du courage, ou de la barbarie ?
— Mais mourir lentement, de besoin consumé,
Seul, au lugubre aspect d'un corps inanimé ;
De la faim dévorante endurer les tortures ;
Se traîner, en hurlant, sous ces voûtes obscures ;
Déchirer de son corps les lambeaux palpitants...
Telle sera l'horreur de ses derniers instants !
Non, mon cher Ubaldi, non, meurs avec ton père,
Épuise cette coupe, et finis ta misère.
Ouvre un instant ces yeux que la mort va couvrir ;
Tu les refermeras pour ne les plus rouvrir.
Il se réveille !... Où suis-je ? Interdit, je frissonne.
Je cherche mon courage : hélas ! il m'abandonne.

UBALDI.

Je ne sais, mais mon sein nourrit un feu caché.
Ne puis-je rafraîchir mon gosier desséché,
Mon père ?

UGOLIN.

Affermissons ma force chancelante.

UBALDI.

Dans mes veines circule une fièvre brûlante.

UGOLIN.

Ce breuvage, mon fils, l'éteindrait pour toujours.

UBALDI.

Donnez.

UGOLIN.

Je ne le puis.

UBALDI.

Vous sauverez mes jours.

UGOLIN.

(*Montrant la coupe.*)

Insensé ! que dis-tu ? La mort est là.

UBALDI.

N'importe !
Donnez.

UGOLIN.

J'entends du bruit. La hache à cette porte
Frappe à coups redoublés... L'inutile rempart
S'écroule. On entre... O ciel ! qu'aperçoit mon regard ?
Siarra ! Lorenzo !... Loin, coupe parricide !
Mon fils vivra.

SCÈNE II.

UGOLIN, UBALDI, SIARRA, LORENZO, SOLDATS.

SIARRA.

Pour nous le destin se décide.
Du vaillant Lorenzo les efforts généreux
Ont secondé les miens : de ses soldats nombreux
Sismondi vainement rassemblait les cohortes.
Nos bras de son palais ont renversé les portes.
Il a fui devant nous, de frayeur agité,
Et dans l'Arno rapide il s'est précipité.
Lui prodiguant les noms d'imposteur, de barbare,
Pise, tout mort qu'il est, contre lui se déclare ;
Une voix unanime a déposé pour vous :
L'innocence triomphe, et le ciel est absous.

LORENZO.

Autour de cette enceinte une troupe fidèle
Dans ses rangs belliqueux à grands cris vous appelle,
Et, libre d'un tyran, le parti gibelin
A proclamé pour chef l'invincible Ugolin.
Ne tardons plus, seigneur ; venez à la patrie
Rendre l'auguste aspect d'une tête chérie.
Daignez suivre nos pas ; marchons.

UGOLIN.

Il n'est plus temps.

SIARRA.

Qu'entends-je ?

UGOLIN.

Ce n'est plus la gloire que j'attends,
C'est la mort, et déjà je la sens qui me glace.
A mes regards éteints tout pâlit et s'efface.
Le rapide poison redouble ses progrès...
Mais Ubaldi respire, et je meurs sans regrets.

UBALDI.

Vous mourez !

LORENZO.

O douleur !

UGOLIN, *à Siarra, en lui montrant son fils.*

C'est mon seul héritage.
A vous, à Corali je le lègue en partage.
Ce dépôt précieux vous était réservé :
Daignez le recevoir. Près de vous élevé,
Instruit par mes revers et par votre misère,
Que mon fils soit du moins plus heureux que son père !

SIARRA.

Ah ! c'est moi, c'est moi seul qui suis votre assassin ;
Mon bras seul a plongé la mort dans votre sein.
A mes destins cruels quel dieu fatal préside ?
Siarra dans un jour est deux fois homicide !
J'ai tué votre fils, je vous tue après lui.
Mais enfin, grâce au ciel, mon dernier jour a lui.
Misérable ! il est temps de te faire justice.
Recevez en mourant ce dernier sacrifice.
Je vous suis dans la tombe.

(*Il veut se frapper ; Lorenzo le retient.*)

UGOLIN.

Arrêtez, malheureux.

SIARRA.

En me laissant périr montrez-vous généreux.

UGOLIN.

Vivez pour accomplir ma volonté dernière.

Aux cendres de mon fils rejoignez ma poussière.
Vivez, je vous l'ordonne au nom de mes malheurs.
Recevez mes adieux, et retenez vos pleurs.

UBALDI.

Vous m'allez donc quitter !

UGOLIN.

La force m'abandonne...
Mon fils, je te bénis ; et vous, je vous pardonne.
Adieu... Songez à moi quand je ne serai plus.

LORENZO.

Il expire !

UBALDI.

Mon père !

SIARRA.

O remords superflus !
Ombre plaintive, arrête.

(*Il veut se poignarder sur le corps d'Ugolin.*)

LORENZO, *l'arrêtant.*

O ciel ! qu'allez-vous faire ?
Les ordres d'un mourant sont sacrés sur la terre.
Rendez, rendez un père à l'enfant d'Ugolin ;
Mais faites plus : rendez à Pise un Gibelin.

SIARRA.

Ah ! périsse l'instant où mon ame égarée...

LORENZO.

Cette funeste erreur peut être réparée ;
Venez.

SIARRA.

Dérobons-nous à ce morne séjour.
Ugolin est vengé puisqu'il m'enchaîne au jour.

FIN D'UGOLIN.

FRAGMENTS DE CLOVIS,

POÈME HÉROÏQUE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Millevoye avait commencé un poème dont le héros était le fondateur de la monarchie française. D'après le plan qu'il en a laissé, et que nous avons sous les yeux, la conception de ce poème était grande ; et l'époque, qui est celle où l'idolâtrie finissait, et où le flambeau du christianisme allait briller dans les vieilles forêts des Gaules, était heureusement choisie. Le sujet mettait à la disposition de l'auteur tout ce que les mœurs antiques de nos aïeux présentent de scènes sauvages et de tableaux énergiques, en même temps qu'il lui laissait la faculté de faire contraster avec ces mœurs les coutumes moins barbares des tribus gauloises que la religion avait déjà tempérées par la douce autorité de ces dogmes pacifiques et de ces préceptes de charité.

Si le jeune poète, dont les lettres déplorent la fin prématurée, eût accompli la tâche qu'il s'était imposée, et de laquelle nous pouvons juger d'après les sommaires de douze chants qu'il avait presque tous ébauchés, nul doute que Millevoye n'eût élevé un monument dont sa patrie eût pu s'honorer.

Nous ne livrerons pas à l'impression ces ébauches imparfaites qui sont la plupart le premier jet d'une imagination, belle et féconde sans doute, mais auxquelles

une attention plus sévère n'avait point donné ce degré de correction sans laquelle il n'est point de véritable poésie : nous avons pensé toutefois que ce serait dérober une guirlande à la couronne funèbre du poète que de laisser ignorés le chant quatrième du poème de Clovis, et un épisode du chant huitième, auxquels nous pensons que le poète avait mis la dernière main. On reconnaîtra sans doute dans le chant quatrième une imitation de l'une des plus belles fictions du Tasse ; mais on remarquera aussi les heureux efforts que Millevoye a faits pour approprier cette situation aux mœurs de l'époque, et au caractère belliqueux de son héros. L'épisode nous paraît ingénieusement conçu par les contrastes qu'il présente, et la couleur tendre et religieuse qui y domine. Les sommaires dont nous avons fait précéder ces deux fragments en feront mieux connaître le sujet au lecteur.

CLOVIS,

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

Clovis n'est pas encore chrétien. La conversion de ce fier Sicambre, qui doit entraîner bientôt celle de toute une vaillante nation, menace la puissance des dieux de l'idolâtrie. Réunis par un commun intérêt contre les invasions du christianisme, Jupiter et Odin, Mars et Irmensul, Mercure et Teutatès, et autres esprits de ténèbres, ont délibéré sur les moyens de ranimer dans le cœur de Clovis cette aveugle passion des combats, qui peut seule perpétuer en lui l'ignorance de la vraie religion. Deux anges de l'abîme ont été choisis pour cette mission importante : Hermon[1] (démon des conquêtes) et Raphaïd[2] (démon des sacriléges).

Cependant les anges protecteurs de la France ont vu avec terreur les funestes apprêts qui semblent différer l'accomplissement des desseins du Très-Haut sur le royaume des lis; ces Esprits de paix et de charité se sont assemblés sur le mont qui porte aujourd'hui le nom de Calvaire : ils ont décidé qu'*Abessaïm*[3], l'ange de la paix, se rendrait au Champ-de-Mars, où la question d'une nouvelle guerre doit se décider; l'Esprit bienheureux avait pris les traits d'un vieillard vénérable, espérant que sa douce éloquence déciderait les conseillers de Clovis à déposer le glaive; mais la funeste influence du démon des conquêtes a prévalu: Clovis n'étant pas encore purifié par les eaux du baptême, les inspirations d'Abessaïm ont été sans pouvoir sur un cœur idolâtre. L'ange désolé est de retour au mi-

1. *Hermon* signifie en hébreu *destruction*.

2. *Raphaïd*, géant physicien, artisan de mystères.

3. *Abessaïm* veut dire en langue hébraïque, *le père*, *l'arbitre de la paix*.

lieu des esprits de paix. C'est ici seulement que commence le quatrième chant. Les saints protecteurs de la France implorent le secours du Très-Haut. L'un des lieutenants de Clovis, *Hélénor*, est déjà parti pour apporter au camp la décision du conseil. Clovis s'apprête à le rejoindre. Mais le démon des sacriléges, Raphaïd, ne veut point que le seul Hermon ait triomphé auprès de Clovis ; il veut attacher plus fortement le héros sicambre aux autels des idoles par des actions sacriléges. Enchantements de Raphaïd.

Las de chercher en vain dans la forêt profonde
Ou la belle génisse, ou la brebis féconde,
Voyez-vous ce pasteur rentrer, les yeux baissés ?
A ses frères chéris autour de lui pressés
Il n'ose confier le sujet de ses larmes.
Tel, perdant sans retour un espoir plein de charmes,
Abessaïm revient, le deuil au fond du cœur ;
Et, confus, il rougit d'avouer un vainqueur.
A ses frères du ciel doit-il cacher sa honte ?
Non. Déposant l'orgueil, sans détours il raconte
La victoire d'Hermon sur le dieu de la paix,
Et la lice rouverte aux belliqueux forfaits.
Un ange alors, au nom de la troupe éternelle,
Console par ces mots la douleur fraternelle :
« Si le pouvoir d'Hermon l'emporte sur le tien,
Ne t'en étonne pas ; Clovis n'est pas chrétien ;
Ta parole a glissé sur cette ame profane,
Comme on voit du matin la goutte diaphane
Effleurer en fuyant la gomme aux larmes d'or.
Mais un dernier espoir, amis, nous reste encor.
Soyons, puisqu'il le faut, les anges de la guerre ;
Rassemblons pour Clovis, des deux bouts de la terre,
Les princes qui du ciel ont maintenu les droits.
Que la cause de Dieu soit la cause des rois ;
Et que Clovis, du nord chassant la barbarie,

D'une idolâtre main frappe l'idolâtrie.
Eh ! que dis-je ? Lui-même, au vrai culte rendu,
Reconnaîtra le dieu qu'il aura défendu ;
Les célestes clartés lui seront découvertes ;
Les portes du salut pour lui seront ouvertes ;
Et Clotilde, oubliant ses ennuis douloureux,
Verra de tous ses jours luire le plus heureux. »
L'ange a dit ; l'assemblée a par un doux murmure
Approuvé son projet, accepté son augure.
Dès le réveil du jour, d'immortels envoyés
Iront de rois en rois chercher des alliés,
Et, comme aux jours futurs marqués pour nos croisades,
Remplir, le Christ en main, leurs saintes ambassades.
Ils sont choisis ; la foule applaudit à leur choix.
Abessaïm se lève. Affermissant sa voix,
Qui d'un récent affront paraît encor troublée,
Il s'adresse en ces mots à l'auguste assemblée :
« Humilié, vaincu par un rival jaloux,
S'il m'est permis encor de parler devant vous,
J'ose former un vœu. Cependant que nos frères,
Précipitant leur vol aux plages étrangères,
Vont des princes du monde invoquer les secours,
Sollicitons l'appui du dieu puissant des jours ;
Supplions le dieu fort d'appeler ses phalanges,
D'assembler d'un regard la milice des anges,
Et de remettre aux mains de l'Exterminateur
Les flèches du courroux et l'arc désolateur.
Nous que le ciel priva de l'audace guerrière,
Courageux par la foi, puissants par la prière,
Protégeons de nos vœux ceux qui s'arment pour nous.
Au sommet du Nébo tel Moïse à genoux,
Soutenant d'Israël les forces ranimées,
Priait, les bras tendus vers le dieu des armées.
Que les feux renaissants du dixième soleil
D'une pieuse fête éclairent l'appareil,

Et nous rassemblent tous vers ce mont circulaire
Qui, long-temps consacré sous le nom de Valère,
A reçu désormais de l'humaine ferveur
Le nom de la montagne où mourut le Sauveur.
Des lis en fleur, cueillis par des mains invisibles,
Sur l'autel des parfums holocaustes paisibles,
Éclateront, unis à la rose des champs;
Et l'écho de la Seine ira porter nos chants
Depuis le vert coteau qui doit, sous son feuillage,
De mes rois bien-aimés voir un jour le plus sage,
Jusques à la prairie où, le front incliné,
Offrant à l'Éternel un cœur prédestiné,
Des murs de Parisis la modeste patrone,
Bergère, mérita sa divine couronne.
Bénissons le Très-Haut; il bénira Clovis. »
Du sage Abessaïm on adopte l'avis.
Jusqu'au dixième jour la troupe se sépare.
Des abeilles ainsi le groupe ailé s'égare,
Jusqu'à l'heure où la ruche, ouvrant l'or de son sein,
Rappelle en un moment leur bourdonnant essaim,
Et voit le suc des fleurs qui lentement circule
Enrichir d'un doux miel leur savante cellule.

La sombre nuit à peine enveloppe les cieux,
Que Clovis, à Clotilde épargnant ses adieux,
Vers les monts du Jura s'achemine en silence,
Et va joindre Hélénor sous les drapeaux de France.
Raphaïd, informé de ce secret départ,
Veut punir dans Clovis l'ennemi de son art:
« Armons-nous, disait-il. Noires intelligences,
Prononcez avec moi le serment des vengeances.
Des mots mystérieux empruntons le pouvoir.
De ce roi des chrétiens bornant enfin l'espoir,
Ne souffrons pas qu'il aille, en mon refuge unique,
Abolir mes autels sur le sol germanique.
C'est par lui que déjà les enfants des Gaulois

Ont abjuré mon culte et méprisé mes lois ;
C'est par lui que j'ai vu mes palais de féerie,
Mes bocages, rivaux des bois de Sylphirie,
Fuir comme un léger son dans les airs emporté ;
A peine en son empire un désert m'est resté.
Qu'importe? N'ai-je pas l'univers pour asile?
La nature à ma voix est-elle moins docile?
L'enfer, ou quelque dieu maître des éléments
Les aurait-il soustraits à mes enchantements?
Suis-je donc Raphaïd? Oui, je le suis encore.
Je ne m'éveille plus au bruit du luth sonore,
Comme aux jours où, paré du doux nom d'Ariel,
Je me croyais encore un habitant du ciel.
Clovis m'a renversé de mon trône suprême :
Malheur au sien! Malheur au monarque lui-même!
Ils tomberont tous deux : atteint d'un fer sanglant...
Arrête, ô ma fureur! Ce trépas est trop lent.
Je veux, pour égaler la vengeance à l'injure,
Le rendre malgré lui sacrilége et parjure,
Et, déchaînant enfin mes magiques démons,
Retenir ce Typhée aux entrailles des monts.
Clotilde! prends le deuil : que ta robe flottante
Efface la blancheur de la neige éclatante [1].
Avant peu ton oreille entendra cette voix
Qui sur les vieux donjons redit la mort des rois. »
Il dit, et se complaît dans son dessein barbare,
Et d'avance il jouit du malheur qu'il prépare.
En sa couche de fleurs, la reine des beautés,
Aura, la jeune Aura dormait à ses côtés ;
Il l'arrache au sommeil : « O ma belle Sylphide!
Viens, lève-toi. Reprends ta brillante chlamyde,

1. On sait que jusqu'à la mort de Charles VIII les vêtements de deuil étaient blancs. Anne de Bretagne y substitua le noir, qu'elle jugea plus conforme à sa douleur.

Et du chaperon d'or voile ton front de lis.
— L'aube rougit à peine. — Il faut perdre Clovis.
— Je te suis. » Sur les pas de l'aube matineuse
Le soleil, inclinant son urne lumineuse,
S'élançait dans l'espace inondé de ses feux,
Quand, pressé d'accomplir d'impitoyables vœux,
Raphaïd, invisible en sa course légère,
Guida son char traîné par la double Chimère
Vers la chaîne des monts voisins du haut Jura.
Utile à ses projets, la séduisante Aura,
Objet d'amour, n'est plus qu'un instrument de haine.
Le char enfin s'arrête. Aux bornes de la plaine
Qui, le soir, voit des monts les ombres s'allonger,
Une caverne sombre où l'œil craint de plonger
S'enfonce sous la terre et va joindre l'abîme.
Sa profondeur, dit-on, recela plus d'un crime.
Le pâtre au voyageur montre encor quelquefois
Plus d'un tombeau voisin surmonté de la croix,
Et surtout l'avertit de passer, avant l'heure
Où le soleil atteint son humide demeure.
C'est là qu'entre la plaine et le mont sourcilleux
L'enchanteur va fonder un séjour merveilleux.
Le sol a retenti des coups de sa baguette :
La bouche de l'enfer pour lui n'est point muette ;
L'enfer a répondu. Ténébreux artisans,
Ses anciens compagnons, à ses vœux complaisants,
Remontent vers le jour qu'ils couvrent d'un nuage.
L'obscurité régnait le long de leur passage ;
Et le peuple crut voir, par un charme pieux,
Comme au temps des martyrs s'en aller les faux dieux.
Les démons, que seconde un puissant maléfice,
Ont partagé le gouffre en un double édifice,
L'un charmant, lumineux, l'autre obscur, effrayant :
Tel dans un même temple, Oreste suppliant
Érigea de ses mains par le crime flétries

Aux Grâces un autel, un autel aux Furies.
Partout en même temps, aussi prompt que l'éclair,
D'un coup d'œil Raphaïd enflamme tout l'enfer :
« Amis, souvenez-vous que tout cède au courage.
De votre délivrance accomplissez l'ouvrage ;
Servez vos intérêts en servant mes desseins.
Ces travaux ne sont pas des simulacres vains
Destinés pour les jeux et les danses des fées.
Je veux d'un ennemi détruire les trophées :
Je veux perdre Clovis : j'ai juré son malheur.
Sans lui mes beaux palais et mes jardins en fleur
Vous offriraient sans cesse un agréable asile.
Il vous en a chassés ; moi-même il m'en exile :
Vengeons-nous. Redoublez vos efforts assidus.
Je vous rendrai les biens que vous avez perdus :
Un ciel d'azur encor brillera sur vos têtes ;
Vous reprendrez vos chants, vos lyres et vos fêtes ;
Et, sa coupe à la main, l'aimable volupté
Charmera les langueurs de votre éternité. »
Il a dit, et la troupe applaudit à son maître.
Des plantes de la terre et des feux du salpêtre
Il compose pour eux un breuvage enivrant,
Qui donne une ame active au plus indifférent,
Au faible la vigueur, au lâche l'énergie.
Déjà de ses effets ressentant la magie,
Avec un nouveau zèle et des transports nouveaux
Les exilés du ciel poursuivent leurs travaux.
Moins ardents ils creusaient la voûte souterraine
Où devait contre Dieu se retrancher leur haine,
Quand jadis, à la voix du prince des maudits,
Ils bâtissaient les murs de leur noir paradis.
A travers les rumeurs de la bruyante foule,
A travers les débris du rocher qui s'écroule,
Charmante Aura ! tes traits se couvrent de pâleur.
Telle, quand des états présageant le malheur,

La comète, fidèle à sa marche ordonnée,
Répand au loin ses feux sur la terre étonnée,
L'étoile du matin devant elle s'enfuit,
Et rentre en se voilant au palais de la nuit.
Telle encore, exposée aux laves du cratère,
Dans les vallons d'Etna la rose solitaire
Languit, et semble dire au zéphyr amoureux :
« Ne peux-tu m'emporter vers des bords plus heureux ? »
L'œuvre enfin s'accomplit. Au fond du sombre empire
La troupe fatiguée à grand bruit se retire,
Et, s'ouvrant dans l'abîme un chemin par le fer,
Sans retourner au jour elle rentre en enfer.
Raphaïd est heureux, et son front se déride :
« Pardonne à ton amant, pardonne, ô ma Sylphide !
Laborieux Vulcain, j'ai négligé Vénus :
Mars doit la consoler. Les moments sont venus ;
L'Olympe sourira de nos métamorphoses.
Prends les traits de Vénus, couronne-toi de roses ·
Mars en moi va renaître, et, de myrte ombragé,
En adorant Vénus je n'aurai point changé. »
Un baiser suit ces mots, et le charme commence.
Du Jura cependant s'étendait l'ombre immense.
Clovis, accompagné par un seul écuyer,
Accuse de lenteur les pas de son coursier :
Le coursier, fatigué d'un rapide voyage,
Sent défaillir sa force et mourir son courage ;
Le mordant éperon le sollicite en vain ;
Froid, il baisse la tête, et pèse sur le frein.
Au devant de Clovis une fraîche bergère
S'avance : « O voyageur ! sous le toit de mon père
Arrêtez-vous ; goûtez les charmes du repos.
Quelques fruits, un miel pur, le lait de mes troupeaux,
Seront tout l'appareil de la table champêtre ;
Mais, offerts par le cœur, ils vous plairont peut-être. »
Son teint s'est coloré d'une aimable rougeur ;

Sa simplesse ravit le héros voyageur ;
Il passe le haut seuil de la feinte chaumière.
O merveille ! un séjour éclatant de lumière
L'entoure du reflet de ses feux adoucis.
Mars non loin de Vénus sur un trône est assis :
Des Sylphides sans nombre, en nymphes transformées,
Balancent autour d'eux des tiges parfumées.
Un siége attend Clovis à côté de Vénus :
« Attiré par surprise en des lieux inconnus,
Lui dit-elle, pardonne, ô monarque de France !
Je n'eusse osé jamais accueillir l'espérance
D'amener près de moi, sans ce léger détour,
Un roi qui s'affranchit des erreurs de l'amour,
Et, maître de son cœur comme de la victoire,
N'aime dans l'univers que Clotilde et la gloire.
Oh combien il m'est doux de reposer mes yeux
Sur l'unique héros resté fidèle aux dieux !
De mes maux un instant je me crois consolée :
Ils sont pourtant cruels. Ici bas exilée,
Aux respects des mortels j'ai perdu tous mes droits.
Mes temples sont déserts et mes autels sont froids :
Nul encens allumé ne fume au sanctuaire,
Et sa voûte est l'abri de l'oiseau solitaire.
Reine encore et déesse, en de plus heureux temps,
Je comblerais Clovis d'honneurs plus éclatants.
Près de moi, sur un char porté d'un vol rapide
Aux bosquets de Paphos, d'Amathonte et de Gnide,
Un peuple de beautés, le sein à demi nu,
Croirait de Mars en toi voir un frère inconnu,
Et bientôt, sur nos pas multipliant les fêtes,
Fatiguerait la lyre à chanter tes conquêtes.
Inutiles regrets ! Dans mes bosquets chéris,
La rose a disparu, les myrtes sont flétris ;
Le printemps est sans fleurs, le ramier sans colombe :
Je languis ; avec moi tout languit, tout succombe.

Prends pitié de mon sort, protége-moi, Clovis;
Rends-moi ma gloire absente et mes honneurs ravis:
Et, pour prix de tes soins, ta Clotilde fidèle
Verra le temps soumis fuir sans approcher d'elle,
Et, de ses nobles traits épargnant la beauté,
Jusqu'à l'hiver des ans prolonger son été. »
Vénus à sa prière ajoute ce sourire
Qui transporta les dieux de l'orageux empire,
Quand leur foule en extase eut sur les flots amers
Salué le berceau de la fille des mers.
« De moi qu'exigez-vous, adorable déesse?
Répondez, est-ce à moi que votre vœu s'adresse?
Contre vos ennemis vous invoquez mes coups.
Vous parlez de Clovis, et Mars est devant vous!
Je ne dois qu'à lui seul mon renom de vaillance;
Lui seul conduit mon glaive et dirige ma lance;
Lui seul vous servira de vengeur et d'appui:
Mais s'il peut tout sans moi, je ne puis rien sans lui.
— Je te promets, dit Mars, ma présence invisible.
En attendant, jouis de ce moment paisible:
Le chypre et le naxos, à ta soif prodigués,
Rendront à la vigueur tes membres fatigués,
Et mêleront leurs flots aux présents dont Cybèle
S'étonne de couvrir une table immortelle. »
Le dieu parle: aussitôt du magique parquet
S'élève sur l'albâtre un somptueux banquet.
A la droite de Mars la déesse attentive
S'empresse de placer le belliqueux convive;
Et ses nymphes en chœur modulent leurs accents
Aux sons de la cithare et des luths ravissants:
Concerts plus doux encor que les voix des sirènes,
A l'heure où de la mer ces jeunes souveraines,
Apercevant de loin la nef au flanc doré,
Attirent l'inconnu dans un antre ignoré,
L'y retiennent captif en leur chaîne fleurie,

Et lui font oublier jusqu'au nom de patrie.
Le fier Clovis n'a point oublié son devoir.
Ces regards, ces accords ne peuvent l'émouvoir.
Son ame cependant au plaisir est livrée :
Il prête aux chants d'amour une oreille enivrée,
Contemple des beautés les charmes séducteurs,
Et s'abreuve à longs traits des vins réparateurs ;
Mais sa ferme raison, immuable et constante,
Trompe l'enchanteresse en sa maligne attente.
« Je veux t'ouvrir aussi mon palais souterrain,
Dit Mars en se levant de son trône d'airain;
Viens. » Il saisit alors entre ses mains cruelles
La torche incendiaire, effroi des citadelles ;
Il la plonge dans l'urne où des feux allumés
Le mol azur éclate en rayons parfumés :
Elle en sort tout à coup terrible et menaçante.
Une porte de fer, sur ses gonds gémissante,
Qu'ensemble trois mortels ne repousseraient pas,
Cède au toucher du dieu qui préside aux combats.
Il entre, et du héros il éclaire la route.
La torche flamboyante au loin rougit la voûte ;
Du sang, à ses clartés, tout a pris la couleur,
Et les vieux ossements ont perdu leur pâleur.
A cet aspect, Clovis, plein des fables antiques,
Croit descendre au séjour des mânes fantastiques.
Des corps défigurés et des lambeaux épars
Élèvent près de lui leurs livides remparts ;
Près de lui répandant leur sulfureuse écume
Des fleuves de métaux, des torrents de bitume,
Pour dépeupler la terre échappés de ses flancs,
Aux ateliers de Mars roulent noirs et brûlants :
A ses yeux, des monceaux de couronnes brisées
Se mêlent aux débris des villes embrasées,
Et pressent de leur poids un effroyable amas
De cendres sans honneur qui furent des États.

Mais sous ses pas s'étend une plus large voie :
La voûte en arc immense au regard se déploie ;
Et l'espace agrandi présente un vaste enclos,
Où dort un lac, formé du pur sang des héros.
Il ne croît sur ses bords que des lauriers funèbres.
Entre deux tours de cèdre, au milieu des ténèbres,
Debout s'offre à l'écart un simulacre humain.
« Tiens, dit Mars à Clovis, prends cette torche en main ;
Brûle ces tours. » Clovis obéit en silence.
« Arme-toi maintenant de cette forte lance ;
Approche-toi dans l'ombre, et frappe ce guerrier. »
Le monarque frémit de l'ordre meurtrier :
Il frappe cependant. De la vaine effigie
Le sang paraît couler sous sa lance rougie ;
Il s'étonne : « A mes coups, ô Mars, n'opposes-tu
Qu'un ennemi qui meurt sans avoir combattu ?
Mais, dis, es-tu content ? Est-ce assez pour ta gloire
De ce sang répandu ? faut-il encor le boire ?
— Non, Clovis. Le repos maintenant t'est permis ;
Tu viens de renverser mes plus grands ennemis.
— Que dis-tu ! — De ces tours l'impénétrable enceinte
Renfermait les débris de la piété sainte,
Des vases, des autels, des tabernacles vains,
Et des premiers martyrs les ossements divins.
— Et ce faible guerrier ? — Tu sais comme il se nomme.
N'as-tu pas reconnu le dieu qui se fit homme ?
— Pour accomplir ici tes sacriléges lois
Du prince des chrétiens devais-tu faire choix ?
Pensais-tu disposer de quelque roi vandale ?
Des profanations j'exècre le scandale ;
Et ce fer que tu vois, pour semblable attentat
Fendit d'un coup pesant la tête d'un soldat.
Tout pays a sa foi, tout culte a ses images :
Respectons-les. Qu'aux dieux je garde mes hommages,
Il suffit ; et du reste à mon gré disposant...

— Calme-toi, lui dit Mars, et reçois pour présent
Ce flambeau dont les feux embraseront la terre.
Brûle, égorge, envahis ; c'est le droit de la guerre.
Trahis tes alliés pour servir tes projets ;
Sous ton char de victoire écrase tes sujets ;
Que leur postérité périsse, et qu'avec elle
Elle emporte l'espoir d'une race nouvelle :
Tu seras conquérant. Jure-moi par ce fer...
— Je ne fais de serments que devant Jupiter.
Fascinant les regards de la terre abusée,
Trop souvent la magie avec art déguisée
Sous des traits immortels se montra comme toi.
Es-tu magicien ? es-tu dieu ? Réponds-moi.
Dieu, je tombe à tes pieds ; enchanteur, je te brave.
— Tu me parles en maître, et n'es que mon esclave,
Dit Raphaïd. Eh bien ! fais tes adieux au jour :
Considère à loisir l'horreur de ce séjour ;
Tu n'en sortiras plus. — J'en sortirai, perfide !
Ressaisis ton flambeau, marche, et me sers de guide.
Tu m'oses résister ! malheureux, sais-tu bien
Que mon enchantement est plus fort que le tien ?
Le voici ! défends-toi. » Tirant son cimeterre,
Il dévoue à la mort le faux Dieu de la guerre.
Raphaïd à ses coups échappe épouvanté,
Jette sa torche au sein du lac ensanglanté,
Et laisse, en triomphant, le héros qu'il abhorre
Perdu dans cette nuit qui n'attend point d'aurore.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Clovis est converti. L'eau du baptême n'a pas encore coulé sur son front ; mais il a invoqué le dieu de Clotilde sur le champ

de bataille de Tolbiac, et ses armes ont triomphé. Il a envoyé un messager pour annoncer la miraculeuse nouvelle à la reine, qui habite l'ancien Paris. Ce messager est Hélénor, dont il a été question dans le fragment qui précède celui-ci. Hélénor, fils d'Apollodore, est un jeune Grec de Sténiclare, que Clovis fit autrefois prisonnier dans un combat, et qu'il a traité depuis comme un fils et comme un ami. Hélénor, à qui les souvenirs de la Grèce, sa patrie, sont toujours présents, n'a point abjuré le culte des dieux de l'Olympe; mais il n'a pu voir sans l'aimer la belle Ildegonde, sœur de la reine, que les exemples et les leçons de Clotilde ont peu à peu disposée à embrasser le christianisme. Clovis a permis à Hélénor d'aspirer à la main d'Ildegonde; Hélénor, heureux d'être choisi pour apporter la nouvelle d'une grande victoire, n'est pas moins ravi en pensant qu'il va revoir Ildegonde. Il ne sait point que la jeune princesse, vaincue par la douce autorité d'une reine et d'une sœur, a renoncé au culte des idoles. Ildegonde est restée fidèle à l'amour d'Hélénor; toutefois, le jour où elle reçut le baptême, son cœur fut troublé d'une vision dans laquelle l'être qui semblait devoir être on ép ux lui apparut joignant à des formes mortelles je ne sais quoi de céleste et de radieux : ce n'était point Hélénor.

Cependant le jeune Grec a rempli son message auprès de la reine; il demande à voir la princesse, on lui répond qu'elle prie; il rencontre en effet, un instant après, la jeune catéchumène sortant de la chapelle chrétienne où naguère elle confessa le vrai Dieu. Hélénor s'étonne, il interroge Ildegonde; elle lui apprend sa conversion. Désespoir et fureur d'Hélénor; il la menace de se percer de son épée sous ses yeux, si elle refuse de revenir à ses dieux et à lui. Il lui fait promettre de se rendre, la nuit prochaine, accompagnée d'une suivante fidèle, vers les ruines d'un temple de Jupiter, voisin du palais. La nuit vient. Ildegonde, tremblante, sort du palais; sa suivante peut à peine la soutenir. Hélénor accourt à sa rencontre, cherche vainement à la rassurer, et la conduit sous les voûtes du temple. A peine y sont-ils arrivés que l'ouragan s'élève; un marbre se détache de l'édifice, tombe, et écrase Hélénor. Ildegonde s'est évanouie. Revenue à elle-même, elle se traîne

jusqu'au palais, et croit voir, toute la nuit, devant elle, Hélénor sanglant et brisé. Le lendemain, pâle et défaillante, elle fait appeler Clotilde, et lui révèle le fatal mystère. La reine compatissante fait d'abord porter secrètement le corps d'Hélénor dans les sépulcres du palais. Elle prodigue ensuite les consolations à Ildegonde. Enfin elle ordonne que l'on construise aux mêmes lieux où s'est passé le funeste évènement, une abbaye où Ildegonde, rassemblant autour d'elle quelques vierges chrétiennes, pourra prier en liberté pour la mémoire d'Hélénor, et cacher désormais ses jours au monde. Ildegonde se rappelle alors l'époux mystérieux qui lui était apparu dans sa vision.

Du palais de Clovis l'ombre a caché la tour :
L'enceinte de Lutèce et les champs d'alentour
Disparaissent, perdus au sein de la nuit sombre.
Une seule montagne étincelle dans l'ombre ;
C'est le pieux Calvaire : et plus d'un voyageur,
Apercevant de loin cette vaste lueur
De moment en moment sous ses yeux agrandie,
Crut voir se réfléchir les feux de l'incendie ;
Il plaignit du hameau les hôtes désolés.
Sur le mont lumineux en groupe rassemblés,
Les anges confiaient à la harpe de gloire
Le nom du roi chrétien et sa double victoire.
Toutefois, jusqu'à l'heure où l'obscurité fuit,
Des rayons de leur tête ils éclairent la nuit :
La nuit au jour naissant redira leurs cantiques ;
La Seine retiendra leurs accents prophétiques ;
Et le mont réjoui, tel qu'un autre Sina,
Répétera long-temps l'immortel *Hosanna.*
  Cependant Hélénor achevait son voyage,
Et déjà de l'Yonne il touchait le rivage.
Partout à ses regards s'offraient sur son chemin
Les joyeux vendangeurs, la corbeille à la main :

Des présents de la treille il voyait surchargées
Des coteaux bourguignons les pentes prolongées.
Il découvre bientôt nos fertiles guérets,
Nos vastes champs au loin couronnés de forêts;
Et des temples païens les récentes ruines
Annoncent de Paris les campagnes voisines.
Qui l'eût dit! Hélénor, au trouble abandonné,
Baisse le front, soupire, et demeure étonné
De ne point retrouver dans son ame attendrie
Ce charme qu'on éprouve à revoir la patrie.
Il sent à chaque pas je ne sais quel effroi:
Et loin de le hâter retient son palefroi;
Avec moins de lenteur il quitta cette rive.
Au terme du voyage à regret il arrive.
Encor préoccupé de sa vague douleur,
Admis près de Clotilde, il entre... La pâleur
Sur les traits de la reine est soudain répandue:
« Hélénor sans Clovis! cria-t-elle éperdue.
— Il triomphe, madame. Aux ennemis défaits
Au champ de la victoire il commande la paix;
Et je m'estime heureux qu'il ait chargé mon zèle
D'apporter jusqu'à vous cette grande nouvelle.
— Clovis est triomphant! — Oui, madame: ses mains
Ont saisi devant moi trois étendards germains;
Jamais de plus d'éclat n'a brillé sa vaillance;
Il m'a sauvé: sans lui je tombais sous la lance.
Dois-je en bénir les dieux? ou m'est-il réservé
De dire un jour: « Clovis! pourquoi m'as-tu sauvé? »
Le croirez-vous? mon ame aux ennuis est en proie;
J'apporte tristement des paroles de joie.
Ildegonde à mes yeux ne paraît point encor:
Qui l'arrête? — Elle prie, et c'est pour Hélénor. »
Hélénor aussitôt prend congé de la reine.
Il dirige ses pas vers l'enceinte prochaine
D'un vieux temple en ruines, où quelques vœux perdus

Ne cessent d'invoquer des dieux qui ne sont plus.
Mais la chapelle sainte à ses yeux se découvre.
Il s'arrête ; il regarde.... une porte s'entr'ouvre :
Ildegonde sortait de l'asile sacré.
Calme comme le ciel qu'elle avait imploré,
Elle n'attendait pas cette épreuve cruelle
Sans doute réservée à sa ferveur nouvelle.
Hélénor demeurait immobile et sans voix.
Avec moins de surprise, un pâtre dans les bois
Voit au nid du vautour la colombe égarée ;
Avec moins de terreur une mère éplorée
Voit son plus jeune fils entrer imprudemment
Dans l'antre du lion qui sommeille un moment.
Hélénor sort enfin de sa stupeur profonde :
« Mes yeux m'abusent-ils? Est-ce vous, Ildegonde?
Dites, que faisiez-vous en ce funeste lieu?
— Je priais le Seigneur d'être aussi votre Dieu.
— Jupiter! tu l'entends; Ildegonde est chrétienne.
Malheureuse, et tu veux que ma foi soit la tienne,
Et que leur dérobant des vœux qui leur sont dus,
Je dise aux immortels : « Je ne vous connais plus! »
Ildegonde! as-tu donc, pour ta folle chimère,
Oublié que nos dieux sont les dieux de ta mère?
— Ma mère dès long-temps a fini son destin ;
Orpheline, je sers l'appui de l'orphelin.
Qu'il diffère, Hélénor, de Jupiter lui-même!
— Bouche impie, oses-tu proférer le blasphème?
— Et si je rappelais ces vices détestés
Qui, rebut des mortels, vers les cieux sont montés,
Ces crimes que la foudre eût puni sur la terre,
La fraude, le larcin, l'inceste, l'adultère!...
Une mère à sa fille, en ses loisirs pieux,
Eût rougi de conter l'histoire de ses dieux.
Pour moi, perdant bientôt un souvenir profane,
Je n'ai des immortels regretté que Diane.

— Ils puniront un jour votre arrogant dédain.
Mais d'où peut naître en vous ce changement soudain ?
Ce bois sacré, ce temple à la voûte écroulée
Vous ont vu tant de fois, suppliante et voilée,
Apporter votre hommage au roi des immortels !
Vos mains ont tant de fois couronné ses autels !
Cette source divine épurait vos offrandes ;
Ce coteau de ses fleurs embaumait vos guirlandes ;
L'écho de ces rochers aux cieux portait vos chants.
Les vois-tu ces rochers ! vois-tu leurs bords tranchants
Étendre sur mon front leur ombre et leur menace ?
Abjure sans retour ta sacrilége audace ;
Promets-moi de venir dans le temple voisin,
Cette nuit même, aux pieds du monarque divin,
Implorer le pardon de ton ame abusée,
Ou ma tête à l'instant sur ces rochers brisée...
— Malheureux ! qu'as-tu dit ? Je promets tout. Adieu !
J'oublîrai tout pour toi... tout, excepté mon Dieu. »
Les vents ont emporté ces dernières paroles.
Hélénor satisfait invoque ses idoles :
« Célestes habitants, pardonnez à l'erreur.
Retiens, ô Jupiter ! tes foudres en fureur,
Et protége Ildegonde à tes autels rendue.
Demain, quand le soleil, éclairant l'étendue,
Aura de ses rayons coloré tes parvis,
Le fils d'Apollodore et la sœur de Clovis
Iront redemander à la mer écumante
Le doux pays de Grèce, et cette île charmante
Où mon premier regard s'ouvrit aux feux du jour !
Sténiclare, ô patrie ! ô fortuné séjour !
O quel charme, au retour d'une terre écartée,
De découvrir de loin la rive souhaitée !
De voir à l'horizon dans l'air se déployer
Les tourbillons fumeux du paternel foyer !
Dieux ! m'est-il accordé de m'incliner encore

Devant les cheveux blancs du vieil Apollodore ?
Peut-être a-t-il rejoint ma mère et mes aïeux.. »
Les pleurs coupent sa voix et roulent dans ses yeux.
Mais, du jour en secret accusant la durée,
Il appelle la nuit : « Descends, ô nuit sacrée !
Les feux, la hache en main, tu ne me verras plus
D'un seuil inexorable assiéger les refus,
Ni provoquer l'orgie et ses bruyantes fêtes :
Non. De chastes bandeaux viens couronner nos têtes ;
Veille sur deux époux : nos vœux reconnaissants
Vers ton trône étoilé feront monter l'encens. »
Le jour enfin s'enfuit ; et long-temps avant l'heure
Hélénor a quitté la royale demeure.
Il parcourt la clairière, et, s'arrêtant parfois,
Il écoute les bruits répétés dans les bois ;
Il écoute, et du haut de la roche sonore
Cherche l'objet chéri qu'il n'attend pas encore.
Tantôt du prochain temple il gagne les parvis ;
Tantôt sur les créneaux du palais de Clovis,
Il revient d'Ildegonde observer la tourelle,
Et voir si les flambeaux veillent encor pour elle :
Ils veillent ; mais bientôt ils dérobent leurs feux.
Hélénor va toucher au terme de ses vœux.
Il s'approche, il tressaille au plus léger murmure.
Enfin le palais s'ouvre ; et, dans la nuit obscure,
Couverte d'un long voile et de longs habits blancs,
Ildegonde apparaît. Guidant ses pas tremblants,
Théone, son amie, autrefois sa nourrice,
Implore en sa faveur Minerve protectrice.
« Venez, dit Hélénor, épouse de mon cœur,
En présence des dieux confirmer mon bonheur.
Ne tardons plus : l'instant, le lieu, tout nous seconde ;
Et la terre et le ciel protégent Ildegonde. »
Il l'entraîne à ces mots vers le seuil écarté.
Moins triste, moins plaintive est la jeune beauté

Qui, déplorant les nœuds où le sort la condamne,
Quitte à regret ses sœurs, sa mère, et sa cabane,
Pour le toit d'un époux qu'elle ne connaît pas:
Moins pâle est la victime à l'aspect du trépas.
Des murs de la chapelle, à ses yeux trop connue,
Aussitôt qu'Hélénor reconnaît l'avenue,
Il se détourne; il craint qu'un funeste retour
Ne lui ravisse encor l'objet de son amour:
Pareil à l'habitant de la riche Arménie,
Que des chefs du désert la troupe réunie,
Une nuit, dépouilla de ses plus chers trésors,
Et qui, trop averti, des hôtes de ces bords
Par un lointain détour trompant la vigilance,
Dérobe à leur espoir sa nouvelle opulence.
Aux ruines du temple arrivés lentement,
Ils entrent: Ildegonde à son accablement
S'abandonne, et s'assied au milieu des décombres.
Ce séjour dévasté, la profondeur des ombres,
Les longs cris de l'orfraie, et le souffle des vents
Sifflant dans les débris des vitrages mouvants,
Tout l'épouvante. Au sein de Théone alarmée
Elle tombe, affaiblie et presque inanimée.
Elle reste long-temps dans ce sommeil de mort:
Sa paupière à la fin se rouvre avec effort;
Mais tout reste confus, tout est songe autour d'elle.
Elle voit à ses pieds une tombe nouvelle,
Voit une ombre en sortir, et crie avec effroi:
« Fantôme d'Hélénor, dis, que veux-tu de moi?
— Reconnais, Ildegonde, un époux qui t'adore;
Il vit, et pour t'aimer vivra long-temps encore.
— Hélénor, entre nous tu n'aperçois donc pas...
— Rien qu'un socle brisé. — Dis un cercueil. — Hélas!
Au nom des dieux, reviens du trouble qui t'égare.
Avec moi transportée aux bords de Sténiclare,
De tes vaines frayeurs je saurai t'affranchir.

Entends rouler la mer, vois la vague blanchir,
Et le léger vaisseau, balancé vers la rive,
Flotter, impatient du nœud qui le captive.
— Tu t'abuses : de nous je ne vois s'approcher
Que la barque funèbre et le fatal nocher.
Qu'ai-je dit ? il n'est plus de nocher ni de barque.
Nos jours, indépendants des ciseaux de la parque,
Sont à Dieu seul ; Dieu seul est l'arbitre des jours.
— Des profanations recommençant le cours,
Oses-tu...—J'ose tout.—Sévères destinées,
Suspendez sur son front vos rigueurs enchaînées ;
Ne gravez point son nom sur vos tables de fer ;
Ne criez point vengeance aux pieds de Jupiter.
— Garde ta pitié vaine, ô fils d'Apollodore !
Tous ces dieux fabuleux que ton erreur implore
Ne te répondront pas : ils sont muets et sourds.
L'ouragan qui s'élève emporte tes discours. »
En effet, l'ouragan s'échappait de la nue.
Dans le temple déjà la colonne rompue,
Le pesant chapiteau du portique ébranlé,
Et des murs entr'ouverts le pilastre écroulé,
Gémissants, ressentaient l'approche de l'orage.
La chrétienne nouvelle a repris son courage :
« Cher Hélénor, adieu !... Mais épargnez vos jours :
Ils devaient être à moi ; gardez-les moi toujours.
Séparons-nous.—Ton Dieu permet donc le parjure ?
Que m'avais-tu promis ? Dans cette enceinte obscure,
Quoi ! ne devais-tu pas d'un coupable abandon
Au souverain des dieux demander le pardon,
Et, devant son autel à mon sort enchaînée,
L'invoquer pour témoin du serment d'hyménée ?
— Je n'avais rien promis qu'à votre désespoir.
Une dernière fois j'ai voulu vous revoir ;
J'espérais que le ciel, sensible à ma prière,
Écarterait enfin la funeste barrière

Qui s'élève entre nous, sans doute pour jamais.
Dieu ne l'a pas voulu : j'adore, et je me tais.
— Toujours ton Dieu ! toujours le culte de l'impie !
C'en est trop ; il est temps que le crime s'expie.
O ciel ! sois notre juge, et prononce entre nous.
Que le plus aveuglé soit frappé de tes coups :
Protége qui t'honore, et punis qui t'outrage ! »
C'est ainsi qu'il parlait dans le bruit de l'orage.
Le ciel l'entend. L'orage éclate avec fureur ;
Et tandis qu'Hélénor, non sans quelque terreur,
Voit le portique ému tressaillir sur sa base,
Un marbre détaché roule, tombe, et l'écrase.
Ildegonde est tranquille à force de douleurs.
Ses traits n'ont point changé, ses yeux n'ont point de pleurs;
Elle respire encore et semble vivre à peine.
D'Herculanum ainsi l'enceinte souterraine
Sous leur ancien aspect conserve les débris
Des mortels que la foudre en passant a surpris :
Leur poussière, debout, à l'œil paraît vivante.
Ildegonde au hasard jette sa vue errante,
Aperçoit devant elle un corps inanimé,
Et ne reconnaît plus ce qu'elle à tant aimé.
Mais son égarement à chaque instant redouble :
Théone toutefois, profitant de son trouble,
La dérobe à l'horreur de ces marbres sanglants,
En son obscur séjour la ramène à pas lents,
Sur un lit douloureux la dépose, et près d'elle
Demeure jusqu'au jour sa gardienne fidèle.
Cependant Ildegonde avec le souvenir
Sent au fond de son cœur la douleur revenir.
Dans ce reste de nuit d'éternelle durée,
Elle voit d'Hélénor l'ombre défigurée,
Immobile, et cachant, sous de larges bandeaux,
De son corps mutilé les horribles lambeaux,
Et ses yeux sans regard et sa tête entr'ouverte.

En vain sous les tissus dont elle est recouverte,
Plus pâle qu'Hélénor, elle cherche un abri,
Et veut fuir un objet effroyable et chéri :
Il n'est que plus présent à son ame éperdue.
A peine la lumière, à la terre rendue,
Redore le palais de son éclat vermeil,
Par Théone arrachée aux douceurs du sommeil,
Clotilde a tout appris. Aux clartés matinales,
Écartant l'épaisseur des courtines royales,
Elle se lève, accourt : « O sœur de mon époux,
Clotilde vient prier et pleurer avec vous.
Ne vous détournez pas. Eh ! qu'avez-vous à craindre?
Je dois vous admirer presque autant que vous plaindre.
Votre cœur, plein du ciel, n'a rien désavoué ;
La chrétienne survit : que le ciel soit loué !
S'il vous a réservé de pénibles épreuves,
Vierge, il vous garde aussi la couronne des veuves :
Il veut nous rappeler le néant de nos jours,
Et qu'il n'est de bonheur qu'aux divines amours.
Ces larmes, Ildegonde, il faudrait les répandre,
Si votre ame en secret trop crédule et trop tendre,
Redoutant de l'amour les transports menaçants,
A vos dieux abjurés eût reporté l'encens.
Mais rien n'a démenti votre courage austère ;
Vous triomphez : les cieux sont pour vous sur la terre,
Jusqu'au jour immortel où l'ange du tombeau
Viendra vous avertir d'un triomphe nouveau.
Le dieu que nous servons est un dieu d'indulgence,
Et la miséricorde est souvent sa vengeance.
Toujours père, il pardonne à ses fils égarés.
Vous reverrez plus pur celui que vous pleurez :
Aux terrestres liens heureux de se soustraire,
Dans l'éternelle vie il sera votre frère,
Dieu votre époux. » Clotilde, en achevant ces mots,
Se retire : Ildegonde a senti sur ses maux

Couler en l'écoutant un baume plein de charmes,
Et déjà s'adoucit l'amertume des larmes.
Elle se ressouvient de l'esprit lumineux
Qui l'invitait d'avance à de célestes nœuds,
Dans cette vision solennelle et profonde
Où sans quitter la terre elle sortait du monde.
Sa vision renaît : l'habitant de l'Éden
La couronne de fleurs et lui parle d'hymen.
A l'erreur d'un moment, faible, elle s'abandonne ;
Elle cherche un sourire ; et regardant Théone :
« Théone, le vois-tu ? C'est un époux du ciel.
Écoute. Ses accents sont plus doux qu'un doux miel.
Il ne me parle point des dieux et des déesses ;
Il ne m'arrache point de coupables promesses.
Il peut franchir le seuil des vieux temples déserts
Sans craindre l'ouragan déchaîné dans les airs,
La voûte qui s'ébranle et le marbre qui tombe.
Je ne peux être à lui sans traverser la tombe ;
Mais du moins il viendra me visiter encor,
Et j'obtiendrai de lui la grâce d'Hélénor. »
Elle a dit. Le réveil dissipe sa chimère,
Et lui rend sa raison qui lui rend sa misère.
   Que faisais-tu, Clotilde, en ces instants de deuil ?
A l'ami de Clovis préparant un cercueil,
Tu songeais à fonder un pieux oratoire,
Des malheurs d'Ildegonde asile expiatoire.
Les ordres sont donnés ; les travaux sont prescrits.
Le temple tout entier tombe, et de ses débris
Sous le terrain creusé la trace disparue
Livre un champ spacieux au soc de la charrue.
Vers le septième soir, le passant étonné
En vain chercha les murs du temple abandonné :
Un moment il parut demeurer dans le doute ;
Il se crut un moment détourné de sa route.
Mais déjà sous la pierre où son sang a fumé

L'idolâtre Hélénor reposait inhumé :
Autour de son tombeau s'élevait d'heure en heure
De celle qu'il aima la future demeure.
Clotilde à ces travaux préside assidument ;
Elle-même en posa le premier fondement.
Le prêtre par trois fois a parcouru l'enceinte ;
Autour de lui sa main répandant l'onde sainte
Par trois fois a béni ces lieux purifiés.
Les longs arceaux du cloître au loin sont déployés :
Le circulaire enclos des étroites cellules
Se partage, tandis que les hauts vestibules
Annoncent au regard l'aspect plus imposant
De l'habitacle auguste où Dieu sera présent.
La chapelle bientôt verra la croix dorée
Éclater au-dessus de l'ardoise azurée ;
Bientôt la flèche aiguë, ornement de ses toits,
Dépassera dans l'air le front même des bois.
Industrieuses mains, redoublez de courage !
A la voix de la reine achevez son ouvrage.
Marbre éclatant, revêts le sol poudreux encor ;
Temple, fais rayonner les candélabres d'or ;
Autel, couronne-toi de pieuses reliques ;
Cellules, ornez-vous d'images symboliques !
Et toi, descends du ciel, jour de solennité
Où, dédiant son cloître à la Divinité,
Clotilde, des vertus religieux exemple,
Viendra par sa présence inaugurer le temple,
Et d'un premier encens allumé de ses mains
Embaumer jusqu'au soir l'arche du saint des saints !
C'est là qu'à sa douleur comme à ses vœux fidèle
Ildegonde avant peu réunira près d'elle
Plus d'une vierge en deuil, humble et simple de cœur,
Qui n'a plus pour abri que le toit du Seigneur ;
La veuve au désespoir, l'épouse abandonnée,
Plus triste que la veuve et plus infortunée,

Et ces filles du sort qui, sans biens et sans nom,
Vivent dans le malheur, meurent dans l'abandon.
C'est là que, chaque nuit, à l'heure solitaire
Où d'Hélénor brisé le sang teignit la terre,
Ildegonde, quittant l'asile du sommeil,
Les pieds nuds, l'œil en pleurs, jusqu'aux feux du soleil
Ira gémir au temple ; et lorsque rassemblées
Ses sœurs par la prière y seront rappelées,
La royale récluse, étouffant ses sanglots,
Entonnera le chant de l'éternel repos.

FIN DES FRAGMENTS DE CLOVIS.

LA FÊTE DES MARTYRS.[1]

Onze heures avaient sonné à l'horloge de la Sainte-Chapelle : une heure encore, et minuit allait séparer les deux années. Je marchais lentement aux bords de la Seine, dont la lune blanchissait les flots : derrière moi s'élevait la statue rétablie d'Henri IV, devant moi le palais restitué de ses descendants, et je me trouvais ainsi placé entre le souvenir et l'espérance.

Quand je fus arrivé à la grille du château, je m'arrêtai ; et, levant les yeux vers les hautes fenêtres de la demeure royale, encore éclairée de quelques flambeaux, je me dis : « En ce moment peut-être, notre bon Roi embrasse paternellement la fille de son frère ; ils songent qu'ils ont vu plus de vingt fois finir et renaître l'année sur une terre étrangère ; ils songent que Janvier doit ramener pour eux une journée... Alors ils pleurent ensemble, et ensemble ils prient pour les auteurs de leurs maux. » Je continuai ma route vers cette place d'où le char du monarque se détourne ; et j'entendais encore une voix inspirée, qui répétait : *Fils de saint Louis! montez au ciel.* Je laissai échapper un soupir, et je passai.

Mes pas s'étaient tournés involontairement vers l'enclos[2] où un pieux courage a recueilli ce qui reste du

1. Nous avons cru devoir placer dans le volume des pièces inédites ce petit poème peu connu, ainsi que la *Vision de la nuit du* 31 *décembre* 1814 dont il était accompagné.

2. Le terrain où le respectable M. Descloseaux a religieusement conservé les dépouilles royales.

dernier roi de France. J'observais froidement sur ma route les colonnes commencées de ce prétendu *Temple de la Gloire*, bâti dans un cimetière, et dont les bases devaient en effet reposer sur les ossements des hommes. Alors un inconnu m'aborda, et me dit : « Que regardez vous ? — Rien, lui répondis-je, que des colonnes brisées, image du conquérant qui voulut s'ériger en fondateur. — Venez, me dit-il à voix basse, quoique personne ne fût près de nous ; venez, je vous montrerai de plus précieuses ruines. » Je le suivis sans crainte, car il y avait dans l'accent de ses paroles quelque chose de triste et de touchant qui bannissait la défiance. Une porte s'ouvrit ; une petite lampe veillait dans un enclos : elle éclairait les dépouilles mortelles du martyr qui fut mon roi. Je serrai fortement la main de mon conducteur : il m'entendit ; et, se retirant à quelque distance, il me laissa, dans l'effusion de mes souvenirs, m'agenouiller, et m'entretenir en silence avec cette cendre, que je crus sentir doucement s'émouvoir en reconnaissant un Français.

D'instant en instant ma rêverie devint plus profonde, et je tombai par degrés dans cet état d'abandon qui participe de la veille et du sommeil. Je crus revoir, ou plutôt je revis les traits du vertueux monarque ; ils étaient empreints de toute la majesté du ciel, du trône et du malheur. Il tenait à la main l'olive de la paix et du pardon ; il l'agita trois fois, et j'entendis ces mots qui ne sortiront plus de ma mémoire :

« France, que j'ai tant aimée, et que j'aime encore ! l'an se renouvelle ; voici le jour où le père de famille confond dans ses embrassements ses enfants soumis et fidèles et ses fils un moment égarés. Vous, Français, qui êtes aussi mes enfants, je vous bénis tous, sans en excepter un

seul. Déjà le Dieu qui console vous a bénis lui-même : mon frère est sur le trône.

« Les vœux qui sortent du tombeau sont sacrés. Écoutez les miens, écoutez-les pour votre bonheur, et ce bonheur ajoutera, s'il se peut, à mes félicités célestes.

« Plaignons le cœur dur, dont la haine recommence avec l'année. La haine ne produit que la haine, et la vengeance perpétue l'injure et le malheur. La cloche solennelle de vos temples va vous rappeler aux prières. Allez visiter ces enceintes de paix, où tout vous parlera d'affronts oubliés et de crimes remis. L'Évangile est sur l'autel près de l'hostie ; et le Rédempteur, du haut de la croix, crie encore sous les clous qui le déchirent : *Mon père ! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

« Sujets, ralliez-vous autour du trône. Que chacun de vous apprenne à sacrifier ses intérêts d'un jour aux intérêts de sa vie entière, au bonheur de ses enfants, au repos de son pays !

« Soutiens de la gloire des arts ! le ciel vous rend un digne appréciateur ; il fera pour vous tout ce que j'aurais voulu faire ; il protégera ce qui l'a consolé.

« Français ! je vous recommande ma fille. Effacez de son souvenir la trace des longues douleurs, et l'aimez pour sa vertu et pour ma mémoire. O mon peuple ! je te bénis encore une fois ; reçois mes vœux pour ton éternelle prospérité. Ces vœux de mon cœur, tu les aurais entendus le jour de ma mort, si une cruelle prudence n'eût étouffé ma voix dans le bruit des tambours funèbres. Adieu, chère France ! je vais bientôt retourner au ciel, et prier pour toi. »

Minuit sonnait. Il me sembla que l'Ombre auguste gardait un instant le silence, et qu'ensuite se tournant vers le château des rois, elle ajoutait :

« O mon frère ! j'entends sonner la dernière heure de l'année ; et je t'adresse pour celle qui commence le tendre salut d'un frère et les souhaits d'un ami. Si, comme le Sauveur du monde, tu as posé sur ton front la couronne d'épines, console-toi. Ta bonté, aussi paternelle, mais plus ferme que la mienne, garantira ta puissance et l'héritage de nos descendants. Plus heureux que moi, tu donnes à la France cette charte tutélaire, balance entre les deux pouvoirs, gage d'alliance entre le peuple et le roi. Ah ! mon cœur était prêt à l'accepter comme un présent, quand on me l'imposa comme une chaîne.

« Au lever du jour, presse pour moi sur ton cœur ma fille qui est devenue la tienne. Ne me pleurez pas : j'ai connu l'ineffable joie des Élus. Tous mes désirs ne sont-ils pas satisfaits ? J'ai pris place à côté de saint Louis, au pied du trône de l'Éternel, et je te vois sur le trône de mes Français. »

A ces mots, je sortis de ma vision ; mais avant de me relever du tertre où j'étais prosterné, je le pressai de mes lèvres ; et, retrouvant à quelques pas le maître de cet enclos religieux, je l'embrassai comme un vieil ami, et nous nous promîmes de nous retrouver au même lieu la vingtième nuit.

LA FÊTE DES MARTYRS.

(JANVIER 1815.)

Écarte les cyprès qui flottent sur ta tête,
O Muse ! des Élus raconte-moi la fête.
Laisse gémir la voix de ce prophète en pleurs,
Qui seul put égaler les plaintes aux douleurs ;

Le deuil a trop long-temps enveloppé la France.
Le tombeau d'un Martyr veut des chants d'espérance.
Chants nouveaux, éclatez! Par nos vœux obtenu,
Du côté de la mer un sauveur est venu:
Entre son peuple et lui l'alliance est jurée;
La Paix étend sur nous son olive sacrée,
Et les fils innocents et les enfants ingrats
A l'autel du pardon se sont tendu les bras.
Dans la Jérusalem à jamais fortunée,
Où le temps n'est qu'un jour de l'immortelle année,
Les saints Martyrs, autour de l'ineffable autel,
Célébraient de Louis l'avénement au ciel.
Déjà pour le monarque et sa famille aimée
S'exhalaient le cinname et la myrrhe embaumée;
Déjà se rassemblaient, sous les palmiers en fleur,
Ces conquérants du ciel, ces héros de douleur,
Qui vinrent, glorieux, du milieu des supplices,
S'abreuver à jamais au torrent de délices;
Ces hardis Confesseurs, vieux soldats de la foi,
Qui, du dieu des chrétiens multipliant la loi,
L'invoquaient sous le fer, le chantaient dans la flamme,
Et trouvaient dans leur sang le baptême de l'ame.
Ils précèdent vos pas, ô Vierges du Seigneur,
Qui sur terre aspiriez à l'éternel bonheur,
Qui, des fléaux mortels courant subir l'épreuve,
Orphelines, serviez les enfants de la veuve,
Et dont le cœur fervent, d'un feu chaste allumé,
Sans les pauvres et Dieu n'aurait jamais aimé.
Du sentier de lumière alors on voit descendre
Le roi qui dans Tunis expira sous la cendre.
Il conduit triomphant ce généreux Martyr,
Qui, touché de nos maux et d'un long repentir,
Effaça par ses pleurs du livre de colère
Le peuple à qui le ciel avait gardé son frère.
La joie épanouit son visage serein·

Tel il fut dans la tour, sous les verrous d'airain,
Lorsque de l'échafaud recevant le message,
Il traçait de sa main le testament d'un sage,
Et quand, à la lueur des sinistres poignards,
Il relisait la mort du dernier des Stuarts.
Dans l'imposant éclat de sa beauté première,
S'avance des Césars la puissante héritière :
Les roses du martyre embellissent encor
Les nobles lis, flottant sur sa couronne d'or.
Près d'elle, ÉLISABETH, dont la bouche si pure
Proféra pour mourir sa première imposture[1],
De sa royale sœur doux et constant appui,
Semble un Ange exilé que Dieu rappelle à lui.
Et toi qui, par le fer en lambeaux déchirée,
Effrayas les remparts où tu fus adorée,
Malheureuse LAMBALLE! enfin console-toi,
Tu ne quitteras plus l'épouse de ton roi.
La Reine avec amour contemplait sa famille ;
Elle embrassait son fils, et priait pour sa fille,
Sa fille, qui toujours la pleurant ici-bas,
A dit comme Rachel : « Ne me consolez pas. »
Un apôtre, un vieillard ferment l'auguste marche.
Est-ce toi, LAMOIGNON, vertueux patriarche,
Qui pour des jours sacrés plaidas en cheveux blancs
Devant l'urne de mort et les licteurs sanglants?
EDGEWORTH ! est-ce vous, dont la voix salutaire
Promit le saint royaume à ce roi de la terre,
Et qui, lassé d'un monde où LOUIS n'était plus,
Songiez à le revoir au palais des Élus.
Mais l'orient des cieux tout à coup s'illumine.
Un trône est descendu de la voûte divine :
Les Anges l'ont formé d'un métal inconnu
Que la terre en ses flancs n'avait pas contenu ;

1. « Emmenez-moi à la mort; c'est moi qui suis la Reine. »

Le diamant, éclos dans l'abîme de l'onde,
L'escarboucle d'Ophir, le rubis de Golconde,
Comparés à l'éclat du métal lumineux,
Seraient l'impur limon et le roc sablonneux.
Sur ce trône éclatant, qui devant lui s'arrête,
S'est assis le Martyr, monarque de la fête.
Notre reine, à la voix de son époux divin,
S'y place ; mais son cœur veut éloigner en vain
Un souvenir mêlé de tristesse et de charmes ;
Elle songe à la France, et répand quelques larmes :
Car, dans le séjour même où cessent les douleurs,
Dieu conserve aux Élus le don sacré des pleurs.
Aux pieds des deux époux déposant leurs guirlandes,
Les Vierges, les vieillards joignent à ces offrandes
Le rameau d'olivier qui, dit-on, autrefois
Fleurit sur le Calvaire à côté de la croix.
O fils de SAINT LOUIS ! ton aïeul te destine
La palme de douleur cueillie en Palestine ;
Et la palme, garant des maux qu'ils ont soufferts,
Ombrage les deux rois qui bénirent leurs fers.
On vit en même temps la flamme transparente
S'élever sur l'autel en colonne odorante,
Baume délicieux, sept fois plus doux encor
Que le nard et l'encens qui parfument Tadmor.
Il semblait que le ciel, en ce moment auguste,
Acceptât de nouveau l'holocauste du Juste.
L'immortel Hosanna retentit dans les cieux ;
L'hébraïque cinnor, le sistre harmonieux
S'unirent aux accords des harpes prophétiques ;
Isaïe entonna ses sublimes cantiques :
Il redisait au ciel la fin de nos malheurs.
Jérémie à ces chants ne mêla point ses pleurs.
Il allait commencer les accents de vengeance...
Mais Dieu mit dans son cœur la pieuse indulgence :
Il s'arrêta ; saisi d'un salutaire effroi,

Il craignit de troubler la fête d'un bon Roi.
  Et parmi les apprêts d'une fête plus sombre,
Au bruit du char funèbre au loin roulant dans l'ombre,
Au bruit des habitants en foule rassemblés,
Assiégeant les parvis de nos temples voilés ;
Lorsqu'aux os du Martyr la vieille cathédrale,
Ouvrait, après vingt ans, la couche sépulcrale,
Du ciel il descendit une imposante voix,
Qui, sous les hauts lambris du palais de nos rois,
Disait : « J'ai pardonné. Console-toi, mon frère !
« Notre France orpheline a retrouvé son père.
« Du trône des Capets tu seras le soutien ;
« Oui, ma fille est ta fille, et mon peuple est le tien.
« Sous les rochers d'Hartwell un dur apprentissage
« D'un prince fit un roi, d'un proscrit fit un sage :
« Accomplis tes destins. Ferme dans ta bonté,
« Conserve désormais à ce peuple enchanté
« L'inestimable don, gage de ta puissance.
« Adieu, je te confie à sa reconnaissance,
« Et te rends, en ce jour de clémence et de deuil,
« Les bénédictions qu'il donne à mon cercueil. »

LA FOI,

L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ,

FRAGMENT.

Ineffables vertus, filles de la prière,
Trois chastes sœurs, au pied du trône de lumière,
Attendent que le ciel, ensemble ou tour à tour,
Les envoie en message au terrestre séjour.
A la vive clarté dont sa tête rayonne,
La Foi, trésor des cœurs, dut le nom d'Hélione.
Elle parcourt le monde, elle franchit les mers;
Sa course ne finit qu'où finit l'univers :
Au pâle désespoir elle ferme la tombe,
Ouvre l'éternité quand le juste succombe,
Cueille pour lui les fleurs de l'immortel printemps,
Et vient le recevoir sur les confins du temps.
La tendre Charité, sous le nom d'Eucharide,
Secourt la veuve en pleurs et l'orphelin timide,
Visite en son réduit le triste prisonnier,
Et pour lui du passant recueille le denier;
Amenant le pardon sur les pas de l'offense,
De l'absent qu'on outrage elle prend la défense;
Elle bannit des cœurs la sombre inimitié :
Dans Athènes jadis elle fut la Pitié.
L'Espérance la suit, déité bienfaisante
Sans qui les longs malheurs seraient la mort présente.
Les yeux dans l'avenir, mais aveugle au passé,
Elle ne vit qu'aux jours qui n'ont pas commencé;
On la nomme Elpidie au céleste royaume.
Sur les maux de la terre elle épanche un doux baume,

D'Hélione sa sœur emprunte le flambeau,
Et nous montre la vie au-delà du tombeau,
Comme un pilote, après l'orageuse journée,
Signale aux matelots une île fortunée.

NOTE.

Dans les premiers chapitres du *Génie du Christianisme,* M. de Châteaubriand avait peint ces vertus du Chrétien avec une perfection désespérante; mais l'illustre auteur s'est, pour ainsi dire, surpassé lui-même dans ce fragment du XXIII chant du poème des *Martyrs*.

« Il est dans le ciel une puissance divine, compagne assidue de la religion et de la vertu. Elle nous aide à supporter la vie, s'embarque avec nous pour nous montrer le port dans les tempêtes, également douce et secourable aux voyageurs célèbres, aux passagers inconnus. Quoique ses yeux soient couverts d'un bandeau, ses regards pénètrent l'avenir; quelquefois elle tient des fleurs naissantes dans sa main; quelquefois une coupe pleine d'une liqueur enchanteresse; rien n'approche du charme de sa voix, de la grâce de son sourire; plus on avance vers le tombeau, plus elle se montre pure et brillante aux mortels consolés; la Foi et la Charité lui disent: ma sœur, et elle se nomme l'Espérance.»

NOUVEAUX
DIALOGUES DES MORTS.

I.

LUCIEN, BOILEAU.

LUCIEN.

Salut, trois fois salut au maître en l'art d'écrire[1].

BOILEAU.

Quoi ! tu n'amènes pas nos frères en satire ?

LUCIEN.

C'était chose impossible, et nous y tombons mal.
Gilbert, les yeux hagards, hurle avec Juvénal ;
Perse de mots précis bourre un vers laconique ;
Horace rit des trois.

BOILEAU.

Et Régnier le cynique ?

LUCIEN.

Il est fort occupé. Travaillant de son mieux
A rendre ses écrits dignes d'honnêtes lieux,
Il relisait Macette[2], et dès lors je soupçonne
Qu'il n'aura plus le front de la lire à personne.

BOILEAU.

Que fait Aristophane ?

LUCIEN.

Il devient plus civil,
Car il insulte moins ; mais il est toujours vil.
Quoi qu'il en soit, parmi ses terrestres dépouilles,

1. Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire.
(Volt. *Temple du Goût.*)

2. Nom d'une satire de Régnier.

Il semble avoir laissé son fiel à ses Grenouilles [1].

BOILEAU.

De l'observer de près j'aurais été jaloux.

LUCIEN.

J'aime fort les méchants tels qu'Horace et que nous :
Les autres, je les hais, et de toute mon ame.
Point de pacte entre nous et le railleur infame
Près de qui mon Ménippe [2] était un vrai mouton.
Il dénigra Socrate ; et tu sais de quel ton
Il vouait au mépris cette Athène immortelle
Qui riait aux éclats lorsqu'il se moquait d'elle.

BOILEAU.

Quant à moi, je ne fus que l'effroi des rimeurs.

LUCIEN.

Tu parlas trop de vers, et point assez de mœurs ;
Et ta critique enfin, plus maligne qu'austère,
Tomba plus sur l'esprit que sur le caractère.
Pour moi laissant en paix sommeiller leurs écrits,
Je ne me brouillai point avec nos beaux esprits.
Plus hardi, je lançai mes vives apostrophes
Aux charlatans parés du nom de philosophes ;
J'osai faire avanie à certains demi-dieux :
J'attaquai tour à tour les vices odieux,
Hypocrisie, orgueil, cupidité, bassesse ;
Mes traits les plus aigus assaillirent sans cesse
Ces vautours attroupés auprès des testateurs ,
Et qui du jour funèbre accusent les lenteurs.
Rabaissant les exploits de nos foudres de guerre ,
Je pesai le néant des gloires de la terre ;
Et, sans nuire à personne, en mes tableaux mouvants ,
Sous le masque des morts je peignis les vivants.

1. Nom d'un drame satirique d'Aristophane.

2. Cynique très frondeur, souvent mis en scène dans les *Dialogues* de Lucien.

BOILEAU.

Ton siècle fut traitable, et sur lui la critique
Pouvait à pleines mains verser le sel attique :
Le mien, un peu guindé, s'en offensait encor ;
Mais celui-ci, dit-on, est le vrai siècle d'or
Pour la satire.

LUCIEN.

En grand il faudrait peindre l'homme.
Tu ménageais Paris.

BOILEAU.

Toi, tu cajolais Rome.

LUCIEN.

Du nom d'adulateur tu fus gratifié.

'BOILEAU.

De juge partial tu fus qualifié.

LUCIEN.

D'Alexandre-le-Grand je raccourcis la taille.

BOILEAU.

Un jour, au grand Louis prêt à livrer bataille ,
J'adressai de Pyrrhus l'épisode admiré.

LUCIEN.

Louis au fond du cœur t'en savait fort bon gré :
Il aimait peu la guerre, et bénissait, je gage ,
Sa grandeur qui toujours l'attachait au rivage [1].

BOILEAU.

Un historiographe ose à peine *in petto*
Convenir...

LUCIEN.

Tu n'as point fatigué ta Clio.

BOILEAU.

Racine y suppléa ; seul il en eut la gloire.
Du débotter royal il consignait l'histoire ;

1. Allusion à ce vers de Boileau en parlant de Louis XIV :

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

Et le peuple, certain de n'être pas trompé,
Savait juste en quel bourg son prince avait soupé.
Mais un siége fameux m'ayant remis en véine,
Monté sur le trépied, j'enfantai, non sans peine,
Une ode...

LUCIEN.

Oui, je le sais, une ode sur Namur,
Qui passe pour modèle, au moins en style dur.
Le ricaneur Gilbert me l'a souvent citée.

BOILEAU.

Racine, cependant, me l'avait fort vantée.

LUCIEN.

En louant ces vers-là, c'est aux siens qu'il songeait.
Mais, dis, n'as-tu pas eu quelquefois le projet
De prêter à des morts un piquant dialogue?

BOILEAU.

Ce genre où tu brillais, de mon temps fut en vogue.
J'y consacrai ma prose.

LUCIEN.

Il fallait des vers; car
On ne va point à pied quand on possède un char.

BOILEAU.

Tu t'es borné toi-même à ta prose caustique.

LUCIEN.

Je n'eus point, par malheur, l'organe poétique,
Ni le divin talent dont le ciel t'a doté.

BOILEAU.

De te traduire en vers je fus souvent tenté.
Mais je crois qu'on l'essaie, et que prêt à paraître...

LUCIEN.

J'entends. Ah! l'écolier vient à défaut du maître.

BOILEAU.

Qu'importe! on jugera son savoir-faire.

LUCIEN.

Eh bien!
Passe pour l'écolier, pourvu qu'il soit le tien.

II.

VOLTAIRE, FRÉDÉRIC.

VOLTAIRE.

Je ne m'abuse pas ; non, c'est mon Prussien :
D'un garde en faction l'immobile maintien,
Le dos voûté, l'œil fixe, et la tête engoncée ;
C'est lui-même.

FRÉDÉRIC.

L'œil d'aigle, et la lèvre froncée,
Le ris sardonien ; c'est Voltaire. Eh ! bonjour.
Comment vous trouvez-vous dans ce nouveau séjour ?

VOLTAIRE.

Fort bien, car je n'y vois Patouillet, ni Nonotte,
Sabatier, ni Fréron : j'en ai fait prendre note ;
Ils ne troubleront point la paix qui règne ici.
Vous vous croirez toujours dans votre *Sans-Souci*.

FRÉDÉRIC.

Vous leur conservez donc un peu de haine ?

VOLTAIRE.

Aucune.
Les vivants sont haineux ; les morts sont sans rancune.
J'ai tout oublié, tout, jusqu'à certains débats
Qui nous ont refroidis quand nous étions là-bas.

FRÉDÉRIC.

Vous étiez quelquefois assez taquin, grand homme.

VOLTAIRE.

Grand ou non, ce n'est plus ainsi que l'on me nomme.
L'humaine gloire ici se pèse ric à ric ;
Et Frédéric-le-Grand n'est plus que Frédéric.

FRÉDÉRIC.

J'en suis tout consolé. Soldat et philosophe...

VOLTAIRE.

Rapprochement heureux !

FRÉDÉRIC.

J'attendais l'apostrophe.

VOLTAIRE.

C'est au bruit du canon, dans un jour de combat,
Que le bon Frédéric, philosophe et soldat,
Philosophiquement ordonnait le carnage,
Égorgeait, massacrait, et se croyait un sage,
Flairait son makoubac avec tranquillité,
Et, tout en criant *feu*, rêvait humanité !

FRÉDÉRIC.

Vous raillez ? Autrefois c'était toute autre chose :
Vous me flattiez en vers, vous me flattiez en prose.
Fécond en madrigaux, en billets familiers,
Même de temps en temps quelque peu cavaliers,
Vous déposiez pour nous le carquois satirique,
Et cajoliez enfin jusqu'à ma sœur Ulrique.

VOLTAIRE.

Ce temps n'est plus. Fût-on prélat, pontife ou roi,
Je ne flatte personne, et commence par moi.

FRÉDÉRIC.

Établissons, dès-lors, commerce de franchise ;
Parlons-nous sans détour. Moi, je vous autorise
A me dire mon fait avec sincérité :
Un roi, quand il est mort, entend la vérité.
Je prendrai ma revanche.

VOLTAIRE.

Oh ! j'en serai fort aise.

FRÉDÉRIC.

Poursuivez, en ce cas ; reprenez votre thèse.

VOLTAIRE.

Nous parlions de combats ; c'est un fort vilain goût :
La guerre de Sept-Ans ne me plaît point du tout.
J'adore tous les arts, hormis l'art de la guerre.
En vain ces batailleurs, vrais fléaux de la terre,
De la cause des rois se disent les vengeurs :

A bon droit Bossuet les nommait ravageurs.
Eh mais ! je vous y prends, monarque didactique :
Vous êtes philosophe, et rimiez la tactique,
En pauvre style encor ! Quelques esprits pervers
Ont jugé votre cœur aussi dur que vos vers :
C'est votre faute : au lieu d'adopter mes maximes,
Vous n'avez emprunté que mes mauvaises rimes.
Colère au dernier point, j'étais né tolérant.
J'ai toujours abhorré le nom de conquérant.
Il en est un, un seul qu'à genoux je révère :
Conquérant de son peuple, il en devint le père ;
C'est mon grand Béarnais, le sauveur de Paris,
Avec sa poule au pot et ses ventre-saint-gris.
Des pâles assiégés soutenant l'existence,
C'est pour offrir du pain qu'il soulevait la lance.
Oui, voilà mon héros !

FRÉDÉRIC.

Moins jeune et moins pressé,
D'un pinceau plus hardi vous l'eussiez retracé.
Vous réserviez, je crois, votre verve pour Jeanne :
C'est un chef-d'œuvre ; mais les amours de votre âne
Ont aux honnêtes gens fait soulever le cœur.
Avec quelque vergogne, à défaut de pudeur,
Vous auriez, sans regret, biffé telle autre scène :
Car on peut être gai sans devenir obscène.

VOLTAIRE.

Vous parlez en roi chaste, et pour bonne raison.

FRÉDÉRIC.

Ah ! je vous valais bien dans ma jeune saison.
Si j'en crois les rapports, votre docte Uranie
N'avait à se louer que de votre génie.

VOLTAIRE.

Brisons-là, s'il vous plaît. Je crains d'être insolent.

FRÉDÉRIC.

Parlons de vous ; parlons de ce rare talent,

De cette renommée immense, universelle,
Que le temps consolide, accroît et renouvelle :
A la gloire d'un siècle elle seule eût suffi.

VOLTAIRE.

Eh quoi ! vous me louez ! serait-ce par défi ?
Certes, je pourrais bien, sans trahir ma pensée,
Vanter votre raison, votre tête sensée,
Prompte à saisir au loin des rapports libéraux :
Non, vous n'étiez pas né pour n'être qu'un héros.

FRÉDÉRIC.

Je n'eus jamais d'un roi les goûts, ni les manières.
De Mars, dès mon printemps, j'escortai les bannières ;
Mais la philosophie, Apollon et les arts
Ont suivi ma fortune au milieu des hasards.
Je n'ai point pris les mœurs des conquérants farouches :
Je relisais Voltaire entre deux escarmouches.
Depuis, vous le savez, on a vu tour à tour
Les talents de notre âge accueillis à ma cour.

VOLTAIRE.

Fort bien : mais quels talents choisissiez-vous encore ?
Un d'Arnaud Baculard, qui fut à son aurore [1]
Quand votre serviteur touchait à son déclin !

FRÉDÉRIC.

De grâce, épargnez-moi ce souvenir malin.

VOLTAIRE.

Je suis, je l'avoûrai, friand sur la louange ;
J'ai le goût dédaigneux : les mets dont chacun mange
Sont pour moi sans saveur ; et, fût-il hypocras,
Je ne bois pas du vin qu'on verse à des goujats.

FRÉDÉRIC.

C'était pur compliment. Vous n'en étiez point chiche,

1. Allusion à ces vers de Frédéric à d'Arnaud :

Mais Voltaire est à son déclin,
Et vous êtes à votre aurore.

Vous qui frondez. Par vous, dans plus d'un hémistiche,
Comme votre héritier plus d'un sot fut nommé.
Ces messieurs sont discrets : ils n'ont rien réclamé.
Seulement quelquefois, pour témoin véridique,
Ils montrent à huis-clos la pièce juridique.

VOLTAIRE.

De ces petites gens que je comblais d'honneurs,
Avec un madrigal je faisais des prôneurs.

FRÉDÉRIC.

Votre aveu prouve au moins une franchise austère.

VOLTAIRE.

« Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire, »
S'écriait Cicéron dans mon Catilina.
Pourquoi cacher l'orgueil quand tout le monde en a ?

FRÉDÉRIC.

Vous avez sur la gloire une belle hypothèque.
Vous formez à vous seul une bibliothèque ;
Seul, vous réunissez, en prose comme en vers,
La réputation de trente auteurs divers.
Peut-être toutefois, fleuve inondant l'espace,
Qui perd en profondeur ce qu'il gagne en surface,
Prodiguant de vos flots le tribut généreux,
Avez-vous abreuvé des canaux trop nombreux.
N'abuse pas qui veut ; et tel auteur vulgaire,
De votre superflu ferait son nécessaire.
Mais ce que j'aime en vous, c'est ce fond d'équité,
Ce zèle infatigable envers l'humanité :
C'est Calas défendu ; c'est le jeune la Barre
Vengé d'un jugement fanatique et barbare :
C'est un peuple nouveau par vos soins rassemblé,
S'augmentant chaque jour, de vos bienfaits comblé ;
Florissante peuplade, heureuse colonie,
Que fondait à Ferney le repos du génie !
Vous leur donniez les champs cultivés de leur main ;
Le malade eut des soins, et l'indigent du pain.

Les vieillards secourus, les veuves assistées,
Les orphelins nourris, et les filles dotées,
Fut-il un passe-temps plus noble et plus moral ?
Voltaire était un roi ; j'étais un caporal.

VOLTAIRE.

Jugez-vous mieux : « sera relevé qui s'abaisse, »
Comme certain verset le dit avec sagesse.
Honneur à vous ! honneur aux princes éclairés !
Le Welche n'est pas fort en monarques lettrés.
Louis le quatorzième, encor qu'en gros volumes
On vienne d'imprimer ses ouvrages posthumes,
Écrivait mal en prose et point du tout en vers,
Et s'il jugeait, parfois il jugeait de travers.
Tant d'autres souverains, d'ignorance profonde...

FRÉDÉRIC.

Je voudrais bien savoir ce que l'on fait au monde,
Ce que nous y ferions nous-mêmes si le sort
Obtenait pour nous deux un congé de la mort.

VOLTAIRE.

Ce que nous y faisions. Revenu sur la terre,
Vous chanteriez encor le bel art de la guerre ;
Vous vous plairiez encore à battre les Pandours ;
Vous iriez rimaillant et les nuits et les jours ;
Vous loûriez Baculard selon votre coutume ;
Vous me feriez passer volume par volume
De vos vers prussiens le fatras ennuyeux ;
Je les corrigerais : ils n'en vaudraient pas mieux.

FRÉDÉRIC.

Et vous, toujours fidèle à vos humeurs quinteuses,
Vous recommenceriez vos querelles honteuses :
Vous traiteriez toujours Desfontaine et Fréron,
L'un de cuistre fieffé, l'autre d'Aliboron ;
Et, du cousin Vadé prenant les termes sales,
Vous seriez de nouveau plagiaire des halles :
Vous garderiez encor les travers d'un vieillard

Qui commença trop tôt et qui finit trop tard ;
Vous feriez Sophonisbe et Minos et les Guèbres ;
Heureux de dérober sous vos palmes célèbres
La ronce et les pavots qu'on vous a vu cueillir !
Heureux d'avoir acquis le beau droit de faillir !

Je n'en bénis pas moins le sort qui nous rassemble.
Au fleuve où tout s'oublie allons trinquer ensemble.
Nous avons été francs, nous nous l'étions promis :
Nous voici désormais quittes et bons amis.

III.

BUFFON, BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

BERNARDIN.

Hommage au grand Buffon ! Puis-je le méconnaître ?
Mon céleste homonyme a renié son maître :
Le Saint-Pierre mortel n'aura point pareil tort.

BUFFON.

Quoi ! c'est vous !... Oh ! parbleu, je m'en réjouis fort.
J'aime votre *Chaumière* et votre *Virginie :*
Talent, esprit, raison, grâce, force, harmonie,
Tout est là. Vous m'avez long-temps étudié.

BERNARDIN.

Assez d'imitateurs vous ont parodié.
J'en sais plus d'un encor dont l'esprit s'alambique
Pour faire d'un mémoire un chant dithyrambique.

BUFFON.

Justesse et vérité, c'est le secret de l'art ;
Ce fut le mien.

BERNARDIN, *à part.*

Toujours ici comme à Montbard !

BUFFON.

Mais le style avant tout ! Le style, c'est tout l'homme.

Dans mes divers écrits qu'est-ce que l'on renomme ?
Le style. Ma science était légère au fond.
J'étais un ignorant.

BERNARDIN.

Tous vos savants le sont :
J'entends ceux d'autrefois. Ils ont passé de mode ;
La méthode nouvelle a tué leur méthode.
Leurs systèmes vieillis ne sont que préjugés ;
Les définitions, les termes sont changés ;
Et pour comprendre un mot au moindre protocole,
Il leur faudrait, six mois, retourner à l'école.
Delambre, l'autre jour, avec beaucoup de mal,
Enseignait à Bossut le calcul décimal ;
Brisson, déjà fort vieux, laissant son vieux système,
Rapprenait à Nollet ce qu'il rapprit lui-même ;
Le modeste Bichat aux progrès de son art,
Richerand à la main, initiait Bouvard ;
Guibert sur Jomini raccommodait son œuvre,
Et d'Auvergne à Vauban démontrait la manœuvre.

BUFFON.

Avant moi, les savants n'écrivaient pas trop bien ;
Leur science n'est plus : que leur reste-t-il ? Rien.
Leur renom passager fut gravé sur le sable.
Le style, Bernardin ! il est impérissable.
Une nuit je dormais tranquille en mon château :
J'eus un songe, et jamais songe ne fut plus beau ;
Il faut, à vous rêveur, que je vous le raconte :
La Gloire m'apparut, et dit : « Monsieur le comte... »
Quoi ! vous riez !

BERNARDIN.

Je ris, peut-être avec raison,
D'ouïr parler la Gloire en termes de blason.

BUFFON.

Elle parlait au mieux. « Pour vous, ajouta-t-elle,
Je descends tout exprès de la voûte immortelle :

Je viens vous proposer le choix de vos destins,
La palme hasardeuse, ou les lauriers certains.
Dans son prudent essor escortez Uranie,
Ou parcourez les cieux sur le char du génie. »
Le dernier fut choisi.

BERNARDIN.

Vous nous l'avez prouvé.

BUFFON.

Je me suis de ce choix passablement trouvé.

BERNARDIN.

Vous étiez du bon siècle. On avait des libraires,
Des lecteurs : mais les temps ne sont plus littéraires ;
On ne lit vers ni prose.

BUFFON.

Ah ! pour les vers, d'accord.

BERNARDIN.

Vous les détestiez.

BUFFON.

Non : même ils m'enchantaient fort
Quand ils me célébraient. Un jour, dans son délire,
Le Brun prit un crayon, qu'il appelait sa lyre,
Et fit en mon honneur une ode qui me plut.
Hors de là pour les vers chez moi point de salut.
Sans en pouvoir faire un j'ai vu la cinquantaine.

BERNARDIN.

Voilà ce qui peut-être allume votre haine.
Fénélon les fit mal, Bossuet pis encor ;
Montesquieu vainement voulut prendre l'essor ;
Rousseau rangea des mots sous sa douce musique ;
Et Massillon, je crois, fit un couplet bachique.
Moi-même j'ai rimé des vers assez mauvais ;
Mais je les aime, alors qu'ils sont bons et bien faits.
D'éléments variés le talent se compose :
Tel auteur pense en vers, tel auteur pense en prose,
Tel autre point du tout. La nature a ses lots :

Elle n'a du partage excepté que les sots,
Et dote également de sa flamme divine
Et Buffon et Voltaire, et Newton et Racine.

BUFFON.

Vous plaidez cette cause avec trop de chaleur.
Du langage rimé quelle est donc la valeur?
Symétriser sa phrase un peu plus cadencée,
Et dans six pieds d'espace enfermer sa pensée;
Balancer en deux parts un sens assujetti,
Chargé d'un double son dont on est averti.
Non, des vers, j'en conviens, je ne suis point l'apôtre;
Parlez-moi de la prose, et surtout de la nôtre.

IV.

FABRE D'ÉGLANTINE, COLLIN D'HARLEVILLE, CAILHAVA.

COLLIN.

Eh! c'est ce pauvre Fabre! il m'a bien maltraité;
Mais il fut malheureux, et j'ai bu du Léthé.
Sans rancune, confrère.

FABRE.

Enfin, viens-tu me rendre
Mes *Châteaux en Espagne*[1]? ou comptes-tu me prendre
Quelque nouveau sujet, quelque plan?

COLLIN.

Mon dieu, non.
Je n'ai jamais rien pris, pas même à du Buisson[2].
Mais je n'osais compter sur ce tendre langage:
Tutoiement d'amitié!

1. Fabre prétendait, sans aucune preuve, que Collin lui avait dérobé ce sujet.

2. Auteur d'une comédie intitulée *le Vieux Garçon.*

FABRE.

Ce n'en est pas le gage.

COLLIN.

Pour vous cette formule est, à ce que j'entends,
Un heureux souvenir, un reste du bon temps.

FABRE.

Du moins, à moi tout seul, j'ai fait des comédies
Écrites chaudement, chaudement applaudies;
Je n'ai point d'Andrieux emprunté les secours.

COLLIN.

Ah! vous me rappelez les plus beaux de mes jours.
Commerce utile et doux! Souvent son redevable,
Je cherchais à ne point demeurer insolvable.
Cher Andrieux!... Jamais le reproche jaloux
Que vous m'adressez là ne tombera sur vous,
D'Églantine.

FABRE.

Eh bien donc, qu'est-ce que tu m'allègues?

COLLIN.

Vous n'eûtes point d'amis: vous aviez des collègues.

FABRE.

J'ai fait *le Philinte*.

COLLIN.

Oh! parlez-moi de cela.

FABRE.

Les Précepteurs.

COLLIN.

Encor.

FABRE.

L'Intrigue.

COLLIN.

Halte-là.

Il faut la renvoyer avec *Être et paraître*[1]

1. Pièce de Collin-d'Harleville.

Dans le petit castel dont *de Crac*[1] est le maître.
Votre Sancho femelle est un rôle calqué,
Et votre barbouilleur n'est qu'un Pierrot manqué.

FABRE.

Je veux bien me réduire aux deux autres chefs-d'œuvres:
Ceux-là vous auront fait avaler des couleuvres,
Convenez...

COLLIN.

Point du tout. Charmé de vos succès,
Comme si vous m'aimiez je vous applaudissais.

FABRE.

Le trait est généreux.

COLLIN.

Cependant votre plume,
Répandant contre moi des torrents d'amertume,
Informait le public de vos secrets dépits.
Je vous rends grâce encor : vous pouviez faire pis.

FABRE.

Vous m'accordez un point : c'est que ma dictature
Ne s'étendit jamais sur la littérature.
Pour mes délassements, je n'eus le temps au plus
Que de débaptiser les enfants de Janus.

COLLIN.

N'est-ce pas vous aussi qui, frondant nos coutumes,
Changiez le nom des saints en celui des légumes ?

FABRE.

J'y suis pour quelque chose. Où je fus sans égal,
C'est dans le nom des mois en *ose*, en *or*, en *al*.

COLLIN.

Voilà pourquoi vos vers ont si peu d'harmonie :
Vous gardiez pour les mois toute votre euphonie.

FABRE.

Ne préférez-vous pas vos vers mal agencés,

1. Autre pièce de Collin d'Harleville.

Et vos enjambements l'un sur l'autre entassés,
Et votre poésie à la prose pareille ?

COLLIN.

Cette prose du moins ne blesse pas l'oreille.
Mais, tenez, j'aperçois Cailhava d'Estandoux :
Il est homme de l'art ; qu'il décide entre nous.

FABRE.

Soit en brumaire an neuf, soit en vendémiaire,
Ne publia-t-il point un livre sur Molière ?
Le style lapidaire y domine, je crois :
Le lecteur y retrouve à plus de vingt endroits
Ces mots : LISEZ MOLIÈRE, en grandes majuscules.

COLLIN.

Eh ! chacun n'a-t-il pas ses petits ridicules ?
Il est bon juge au fond. Voulez-vous le choisir ?

FABRE.

Soit.

COLLIN.

Avez-vous, confrère, un instant de loisir ?

CAILHAVA.

Tout à vous. Mais à quoi puis-je vous être utile ?

COLLIN.

A nous juger. Lequel préférez-vous d'un style
Ou diffus, mais coulant, ou ferme et rocailleux ?

CAILHAVA.

Je voudrais qu'il fût ferme et fût harmonieux,
Que Collin prît à Fabre un peu de sa rudesse,
Et parfois lui prêtât son aimable mollesse.
Tout serait pour le mieux.

FABRE.

Tout est déjà fort bien.

CAILHAVA, *à part.*

Il est modeste : on voit qu'il fut comédien.

FABRE.

Je m'en tiens à mon lot. Chacun a sa manière.

CAILHAVA.

Oui, monsieur, et la bonne est celle de Molière.

COLLIN.

Il dit vrai. Quelques dons nous furent départis,
Mais nous ne sommes grands qu'au milieu des petits.
Enfin, quelles que soient là-bas nos renommées,
Auprès de ce géant nous semblons des pygmées.

FABRE.

Ne parlez, s'il vous plaît, que pour vous seulement.
Vous faites les honneurs un peu trop largement.
Souvent la modestie en abus dégénère.

COLLIN.

Non pas chez vous, vraiment, très-honoré confrère.

FABRE.

Je m'estime à mon prix. Mais qui se dit un sot
Court un petit danger, c'est d'être pris au mot.

CAILHAVA.

Seriez-vous du pays? vous méritez d'en être.
De l'églantine d'or qui vous y fit connaître
Vous avez pris le nom : il est mélodieux;
Vous l'eussiez composé, qu'il ne serait pas mieux.

FABRE.

Je l'ai rendu célèbre.

CAILHAVA.

En plus d'une carrière.

FABRE.

Et vous, qu'avez-vous fait?

CAILHAVA.

Moi! j'ai relu Molière.

V.

LA FONTAINE, L'ABBÉ AUBERT.

(*L'abbé Aubert regarde venir La Fontaine, qui le heurte sans l'avoir aperçu.*)

LA FONTAINE.

Je ne vous voyais point. Pardon, je vous supplie.

AUBERT.

Il arrive parfois qu'un grand homme s'oublie.

LA FONTAINE.

Moi, grand homme!

AUBERT.

Eh mais, oui : c'est votre nom chez nous.

LA FONTAINE.

Tenez, je ne suis pas plus grand homme que vous.
Je suis Jean La Fontaine, et c'est toute l'histoire.

AUBERT.

Vous n'avez donc jamais travaillé pour la gloire?

LA FONTAINE.

Pour la gloire? Pas trop, je pense. Oh! ma foi, si :
J'ai fait un opéra, qui n'a point réussi.
Çà, nous nous sommes vus. N'ai-je pas d'aventure
Avec vous certain jour causé littérature?

AUBERT.

Il est vrai.

LA FONTAINE.

J'eus toujours le malheur d'oublier.
Fûtes-vous fabuliste!

AUBERT.

Oui, divin fablier.
De plus, je fus abbé ; c'est Aubert qu'on me nomme.

LA FONTAINE.

J'en suis ravi. De vous il parut plus d'un tome,
Dont Voltaire parlait hier, et pas plus tard.

AUBERT.

Me donne-t-il encore à souper chez Moutard[1]?

LA FONTAINE.

Allons, vous vous moquez. Est-ce qu'une ombre soupe?
Il citait, vous disais-je, à la rimante troupe
Vos fables, et surtout Colas avec Fanfan.
Nous avions là Dorat, La Mothe, Florian,
Imbert et Le Monnier, encore quelques autres:
Ils préféraient les leurs, mais ils vantaient les vôtres.

AUBERT.

Pour moi le meilleur juge est celui que voilà.

LA FONTAINE.

Oh! je lirai vos vers, je finirai par là.

AUBERT.

Ces messieurs voudraient tous être Jean La Fontaine.

LA FONTAINE.

Quelques-uns y perdraient, et la chose est certaine.
Florian me vaut bien.

AUBERT.

Si vous étiez là-bas,
A l'envers aujourd'hui vous auriez mis vos bas,
Bon homme.

LA FONTAINE.

Vous croyez? Vous me flattez peut-être.

AUBERT.

Non. Je hais tout flatteur: qui dit flatteur dit traître.
Vrai, quoique journaliste, et hardi comme abbé,
Dans ce vice odieux je ne suis point tombé;
Et jamais la faveur, payant mes sacrifices,
Ne déploya pour moi la feuille aux bénéfices.

1. Allez, Aubert, et soupez chez Moutard.
(VOLT.)

LA FONTAINE.

C'est penser comme il faut. J'aime les bons esprits,
Les bons cœurs.

AUBERT.

Vous devez en sentir tout le prix :
De Fouquet défendu nous gardons la mémoire.

LA FONTAINE.

Est-ce qu'on parle encor de cette vieille histoire ?

AUBERT.

On fait plus, on l'admire.

LA FONTAINE.

Hélas ! j'en suis fâché.
Votre siècle s'est-il à ce point relâché !
Pour un simple devoir, quoi ! l'on vous y renomme !
On est donc bien surpris de voir un honnête homme ?

AUBERT.

L'honnête homme, c'est vous.

LA FONTAINE.

J'eus aussi mes défauts.
Je n'étais envieux, ni médisant, ni faux ;
N'ayant rien, je n'étais avare, ni prodigue ;
Je détestais surtout le mensonge et l'intrigue :
Voilà mon beau côté. Voici l'autre : je fus
Paresseux et gourmand (vous m'en voyez confus),
Insipide à l'excès ; mais ce dont je me blâme,
C'est d'avoir oublié que j'avais une femme.
Étiez-vous marié ?

AUBERT.

Mon cher maître, avez-vous
Connu de votre temps beaucoup d'abbés époux ?

LA FONTAINE.

Mon dieu ! non. J'ai vraiment la plus pauvre des têtes ;
Sans doute j'ai gardé mon esprit pour mes bêtes.
Bonne La Sablière ! ah ! quand tu me mettais
Au niveau de ton chien, d'honneur, tu me flattais.

J'allais mettre en oubli ma faute capitale,
Mes contes, qui, dit-on, firent certain scandale.

AUBERT.

Je prendrais bien sur moi les hasards du péché.

LA FONTAINE.

Je crois qu'au demeurant j'aime mieux ma Psyché.

AUBERT.

Je l'ai traduite en vers ou du moins imitée.

LA FONTAINE.

A quoi bon? Parions que vous l'avez gâtée.

AUBERT.

C'est possible. Au surplus, vous en jugerez mieux
En lisant l'ouvrage.

LA FONTAINE.

Oui, s'il n'est trop ennuyeux;
Car mon attention est bientôt endormie.
Vous étiez, je suppose, un de l'Académie?

AUBERT.

Je n'eus pas cet honneur.

LA FONTAINE.

Pourquoi? J'en étais bien.

AUBERT.

Allez-vous comparer votre esprit et le mien?
L'artiste, et l'ouvrier qui vernit un carrosse,
Tous deux ont des pinceaux : l'un peint, et l'autre brosse.

LA FONTAINE.

Ce docte corps est donc d'un difficile accès?

AUBERT.

Point du tout. Il s'agit d'arranger son succès.
J'en ai vu quelques-uns obtenir plein suffrage,
A qui l'on ne pouvait reprocher un ouvrage.
A défaut de talent, l'intrigue les secourt :
Vous preniez le plus long, ils prennent le plus court.

LA FONTAINE.

Si nous pouvions quitter cet éternel empire,

Quels sujets pour la fable !...

AUBERT.

Et la haute satire.

LA FONTAINE.

Non. La fable vaut mieux ; c'est un genre plus gai :
On rit du trait malin qui n'est point prodigué.

AUBERT.

Ne saurions-nous rimer ici de compagnie ?

LA FONTAINE.

Pour mon compte, des vers j'ai perdu la manie.
On ne les lirait pas d'ailleurs, fussent-ils bons.

AUBERT.

C'est comme sur la terre à l'heure où nous parlons.

VI.

DAGOBERT, ÉLOI, CHARLEMAGNE, ÉGINARD.

CHARLEMAGNE.

Éginard, fais ranger. Que librement je passe.

DAGOBERT.

Quelque grand que tu sois, tiens-tu donc tant d'espace?
La route est assez large.

CHARLEMAGNE.

Allons, cède le pas.

DAGOBERT.

Je suis ton doyen d'âge, et je ne bouge pas.

CHARLEMAGNE.

(*S'approchant.*)

Audacieux !... Eh mais, c'est, si je ne me trompe,
Le bon roi Dagobert ! je reconnais sa trompe,
Et sa veste de chasse, et son ministre Éloi.
Touchez là, mon féal.

DAGOBERT.

D'accord ; mais promets-moi
De quitter ces grands airs et ce ton de conquête.
C'est peu que l'on soit mort, il faut qu'on soit honnête.
Tu ne dois pas ici, fils de Pépin le bref,
Des leudes et des preux te croire encor le chef ;
Tu dois te souvenir que ton sort est le nôtre :
Un empereur et roi n'est qu'un mort comme un autre.

CHARLEMAGNE.

Mais, mon vieux devancier, je vous fais compliment ;
Vous vous êtes formé prodigieusement :
Je ne vous aurais pas supposé tant d'étoffe.
Vous voici de piqueur devenu philosophe ;
Qui s'en serait douté, lorsqu'à défaut des siens,
Dagobert racontait les exploits de ses chiens ?

DAGOBERT, *soupirant.*

J'ai laissé sur la terre une meute si rare :
Si bons amis qu'on soit, il faut qu'on se sépare.

CHARLEMAGNE.

De touchants souvenirs vous suivent chez les morts.

DAGOBERT.

Mes souvenirs du moins ne sont pas des remords.
Au domaine des bois j'ai borné mes conquêtes :
Tu fis la guerre aux gens, je ne la fis qu'aux bêtes ;
J'ai tué des chevreuils et non pas des Saxons.

CHARLEMAGNE.

On gagne de l'esprit à battre les buissons ;
Je le vois.

DAGOBERT.

J'eus l'esprit de ne nuire à personne.
N'était que je n'ai pas la mémoire très bonne,
Je voudrais à loisir dénombrer tous tes faits.

CHARLEMAGNE.

Peut-être aimez-vous mieux mes travaux dans la paix ?

DAGOBERT.

Prends la parole, Éloi.

ÉLOI.

Vous avez eu la gloire
De donner au lutrin le plain-chant de Grégoire.
Sous votre règne, encor tout grossier que l'on fût,
Vous eûtes des savants et même un Institut.
Éginard que voici fut nommé secrétaire
Perpétuel. On croit que d'un dictionnaire
Vous possédiez déjà le plan tout détaillé,
Lorsque, las du fauteuil, vous avez bataillé :
Le président parti pour rejoindre l'armée,
La lettre A seulement ne fut pas entamée.
Eh ! que ne restiez-vous académicien ?
Mais vous aimiez le sang, monarque très chrétien.
Des Germains par trois fois désolant la patrie,
Vous avez des Saxons fait une boucherie.
Le farouche Irmensul, le plus sanglant des dieux,
Semblait auprès de vous miséricordieux :
Il ne demandait pas trente mille victimes.

CHARLEMAGNE.

De semblables rigueurs sont parfois légitimes.

DAGOBERT.

Jamais. Je m'en rapporte à votre historien.

CHARLEMAGNE.

Et qu'en pense Éginard ?

ÉGINARD.

Moi ! je ne pense rien.

CHARLEMAGNE.

Pensez : je le permets, je l'ordonne.

ÉGINARD.

Eh bien, sire,
Je n'estime pas trop, puisqu'il faut vous le dire,
Ces monceaux de lauriers dans le sang moissonnés :
J'ai menti quelquefois quand je les ai prônés.
La plume trop souvent fléchit devant l'épée.
Mais je vais me servir d'une prosopopée :

Si l'austère équité, souveraine des rois,
Des nôtres, quelque jour, venait peser les droits,
Et gardait à l'un d'eux une palme immortelle,
Dites-moi, je vous prie, à qui l'offrirait-elle ?
Serait-ce au conquérant, terreur des nations,
Qui traîne après son char les malédictions ?
« Non, dirait-elle, il faut qu'en un règne plus calme
J'aille chercher un roi plus digne de ma palme,
Un roi qui pour agir daigne me consulter,
Un roi qui, sans avoir l'orgueil de tout dompter,
N'attaque point, mais sache à propos se défendre... »

CHARLEMAGNE.

Votre équité ne sait ce qu'elle dit, mon gendre.
(*Montrant Dagobert.*)
Je vois qu'entre nous deux le concours est ouvert,
Et que vous destinez la palme à Dagobert.
C'est un grand roi. Dormir, chasser, manger et boire :
En quatre mots tel est le fond de son histoire.

DAGOBERT.

En moins de mots encor je pourrais te montrer
La tienne tout entière : envahir, massacrer,
Voilà tout.

ÉLOI.

Éginard s'est piqué de franchise.
Avec la liberté que mon roi m'a permise
Je vais parler de lui : c'est un digne seigneur,
Un cœur du bon vieux temps, plein de foi, plein d'honneur,
Franc, juste, et valeureux sans que cela paraisse.
Son unique péché fut péché de paresse.
Ce tort chez le vulgaire est pardonnable en soi ;
Mais le tort d'un sujet est le crime d'un roi.
Le repos est fort bon dans les lieux où nous sommes,
Mais il faut du travail pour gouverner les hommes.
Défions-nous d'un roi courant toujours les bois :
Quand le cerf est forcé, le peuple est aux abois.

DAGOBERT.

L'arrêt est rigoureux : établissant pour règle
Qu'un prince fainéant n'est pas toujours un aigle,
On ne fait point le mal alors qu'on ne fait rien.

ÉLOI.

Cela n'est point assez ; il faut faire le bien.

DAGOBERT.

Je te trouve aujourd'hui bien dur dans tes reproches.
Hélas ! on n'est jamais trahi que par ses proches.
Quel roi te faut-il donc ? En est-il de parfaits ?

ÉLOI.

Je le veux courageux, capable de hauts faits,
Mais avare de sang, affable, populaire ;
L'appui des malheureux, leur ange tutélaire ;
L'ami de la justice et de la vérité,
Unissant la clémence à la sévérité ;
L'ennemi du mensonge et de la basse intrigue.....
(*A part.*)
J'aperçois justement le vainqueur de la Ligue.

CHARLEMAGNE.

Sur terre il est un roi qui ressemble à cela,[1]
Dit-on ; mais en ces lieux, néant.

ÉLOI, *montrant Henri IV.*

Et celui-là ?

1. Il est visible que Millevoye venait de terminer ces dialogues peu de temps après les évènements de 1814.

FIN DES NOUVEAUX DIALOGUES DES MORTS.

ÉPIGRAMMES.

LE COURTISAN.

— JUILLET 1815. —

Disant blanc et noir tour à tour,
Le jeune courtisan Fonrose
Pour le *départ* écrit en prose,
Écrit en vers pour le *retour*.
Tout enchanté de son adresse,
Aux deux paquets il met l'adresse;
Mais notre novice intrigant
Est sujet aux étourderies :
Le dithyrambe arrive à Gand,
Et le libelle aux Tuileries.

L'INDÉPENDANT A LA MODE.

« Je ne veux rien de la faveur des cours :
« Places, honneurs ne me font point envie.
« Suivant l'adage : il faut cacher sa vie,
« Je ne suis plus qu'un vieil ermite, un ours;
« On me croit mort... » Propos, pures grimaces !
Je le revis au bout de quatre jours;
Mon ours avait trois cordons et deux places.

LE FAUTEUIL ACADÉMIQUE.

« Fauteuil vacant à la deuxième classe...
On meurt beaucoup parmi ces immortels.
A vous le dé. Vous méritez la place
Quelque peu mieux que messieurs tels et tels.
— Ce n'est pas tout. — Vous aurez des suffrages.
— On m'en promet. — Vous avez vos ouvrages.
Qui du succès peut vous faire douter ?
— S...[1] m'a dit que j'y pouvais compter. »

SUR UN POÈTE IGNORANT.

Roc, en son lyrique abandon,
Dit qu'il dévore la couronne
Dont Phébus lui promit le don.
Apparemment Phébus lui donne
Une couronne de chardon.

SUR UN CALOMNIATEUR
REFUSANT UN CARTEL.

Cléante, prudent personnage,
Élude, et prétend qu'à son âge
Un cartel n'est plus de saison.
Économe de son courage,
Il est jeune pour faire outrage,
Il est vieux pour faire raison.

1. M. S.... était alors secrétaire-perpétuel de l'Académie Française.

A UN LECTEUR DE SOCIÉTÉ.

Vos vers, tant lus, tant relus,
Ont fait émeute au Parnasse :
Publiez-les donc, de grâce,
Afin qu'on n'en parle plus.

SUR UN PÉDANT.

« Je sais l'hébreu, le latin et le grec ;
« Je sais l'arabe et la langue d'Usbek ;[1]
« Je sais l'algèbre ainsi que feu Delambre.
« Je sais le droit comme la double chambre.
« Physicien, je sais, et mot pour mot,
« Que tels effets viennent de telles causes... »
« — Homme érudit, qui savez tant de choses,
« Sachez de plus que vous êtes un sot. »

SUR UNE ACADÉMIE DE PROVINCE.

Dès que l'un d'eux tient l'immortel brevet,
Dès que prenant le fauteuil pour chevet,
En tapinois il s'est glissé dans l'arche,
Il vit alors âge de patriarche.
Toujours dispos, alerte, bien portant,
Il dîne en ville, et digère pourtant !
Même il tient bon contre l'épidémie.
Or, à présent, dites-moi par quel sort

1. Principal personnage des *Lettres Persanes*.

Dans l'heureux sein de cette académie
On ne meurt plus.— C'est qu'on est déjà mort.

SUR UNE FEMME POÈTE.

Dites-moi donc pourquoi les vers d'Armande
Sont devenus secs, diffus et glacés.
— Vous l'ignorez ? — Oui.— C'est qu'elle commande
Ses vers présents à ses amants passés.

CONTRE UNE COQUETTE AGÉE.

Zélis disait, non sans douleur :
« Mon front des lis eut la couleur ;
« Ma bouche eut l'incarnat des roses printanières.
« — Vous n'avez rien perdu ; consolez-vous, Zélis :
« L'incarnat est sur vos paupières ,
« Et sur vos cheveux sont les lis. »

ÉPITAPHE DE...

S... n'abusa point du beau talent d'écrire ;
Mais il se fit un nom, mais il se fit citer :
Et du reste il passa trente ans à méditer
Ce que durant trente ans il ne devait pas dire.

FIN DES ÉPIGRAMMES.

VERS

ADRESSÉS PAR MILLEVOYE A M. DE PONGERVILLE.

Les châtelains de nos romans
Ne sont pas grands sorciers peut-être;
Mais de fidèles nécromans
Ont tous de l'esprit pour leur maître.
Vous prouvez par les vers charmants,
Dons de la muse qui vous aime,
Qu'on peut, en fait d'enchantements,
Faire ses affaires soi-même.
Du moment qu'on est arrivé
Dans ces manoirs d'étrange sorte,
Un vieux pont de fer est levé
Qui s'oppose à ce qu'on en sorte.
Pour retenir qui vous fuirait
Vous possédez certain attrait
Qui sur les ponts-levis l'emporte;
Et par cet aimable secret,
De votre château l'on pourrait
Baisser les ponts, ouvrir la porte
Que personne n'en sortirait.

FIN.

TABLE

DES

ŒUVRES POSTHUMES.

	Pages.
Corésus, tragédie en cinq actes.	3
Conradin, tragédie en cinq actes.	44
Ugolin, tragédie en cinq actes.	103
Fragments de Clovis, poème héroïque.	165
La Fête des Martyrs.	193
La Foi, l'Espérance et la Charité, fragment.	201
Nouveaux Dialogues des Morts.	203
Épigrammes.	230
Vers a M. de Pongerville.	234

FIN DE LA TABLE.



